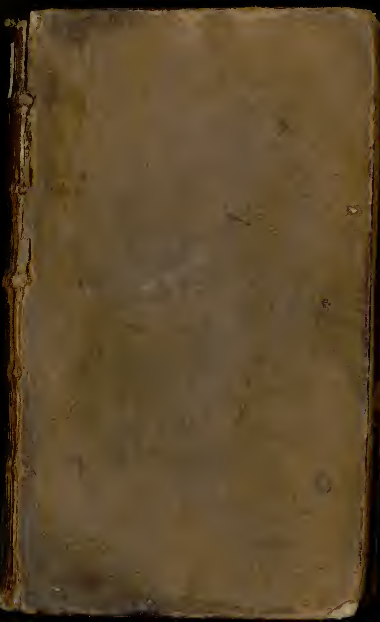



0 1 2 3 4 5

LES

APHORISMES D'HIPPOCRATE,

RANGEZ SELON L'ORDRE des parties du corps humain.

Avec des nouvelles Explications, divers Remedes & plusieurs Observations de pratique sur les Maladies.

Du Four, Docteur en Medecine.







A PARIS,

Chez LAURENT D'HOURY, rue Saint Jacques, devant la Fonteine S. Severin, au Saint Esprit.

M. DC. XCIX.

Avec Approbation & Privilege.

Hoc opus optatur, Medicina-
que vera vocatur.



PREFACE.

Tous les Ouvrages d'Hippocrate sont certainement merveilleux & dignes du nom de ce grand Homme ; mais ses Aphorismes ont cet avantage sur les autres, qu'ils ont été regardez dans tous les Siecles comme la clef de la Medecine, le tresor de la santé, & le Livre de vie. Ils ont toûjours paru si divins, qu'on n'a pas fait difficulté de dire qu'ils étoient les preceptes d'Apollon même, les Oracles d'Esculape, un present décendu des Cieux, & un chef-d'œuvre fait au-dessus de l'esprit humain.

Ceux qui faute de ce rare talent de la nature, ou de travail, d'étude & de meditation, les ont lûs sans les comprendre, & ont crû neanmoins

les pouvoir mettre en pratique, confus du mauvais ſuccés de leurs entrepriſes & de leurs remedes, n'ont pourtant jamais oſé s'inſcrire en faux contre un Auteur qui avoit pour lui les ſuffrages de toute la Medecine; mais prenant une autre voye pour pallier leur ignorance, ils ont dit, que dans ces derniers tems, les regles de la Medecine étoient toutes changées, que les maux & les remedes n'étoient plus les mêmes, non plus que les corps, & que l'écoulement de plus de vingt Siecles avoit fait ſouffrir à la nature une alteration ſenſible dans ſes parties & dans ſes loix, & que la même pratique dont les heureux ſuccés avoient fait tant d'honneur à Hippocrate, ne pourroit manquer d'échoüer ſi on la vouloit mettre en uſage aujourd'hui; fauſſeté la plus inſigne que puiſſe avancer l'orgueil humain, qui pour couvrir ſon ignorance & le ſujet de ſon

desespoir ne rougit point d'imposer à d'autres ignorans, comme lui, par une imposture insoûtenable, combattuë cent fois & mise en ruine.

L'experience d'une infinité de grands hommes qui se sont rendus l'intelligence des Aphorismes tres-familiere par l'application serieuse, & l'étude continuelle qu'ils s'en fesoient, nous a heureusement convaincu que la pratique de ces regles est encore aujourd'hui & sera toûjours, tant que la nature subsistera, aussi constamment infaillible, & aussi invariable, que leur briéveté paroît obscure à ceux qui s'en rebutent dés la premiere lecture. Et l'on peut dire qu'Hippocrate avoit ses raisons d'écrire dans un stile si serré, si concis, & presque enigmatique; car outre que la Medecine venoit des Egyptiens qui n'expliquoient toutes choses que par des hyeroglyphes, l'on sçait que c'étoit l'esprit & l'adresse

des anciens, d'envelopper ſous les voiles de peu de paroles, & les Enigmes de quelques courtes Sentences les plus hauts myſteres de toutes les Sciences, pour les dérober à la connoiſſance des Profanes, comme ils parloient; témoin Ariſtote & tant d'autres Ecrivains celebres.

En effet, s'il y en a une ſur laquelle il eût été dangereux à Hippocrate d'écrire d'une maniere qui parut intelligible à tout le monde, c'eſt la Medecine, puis qu'étant la depoſitaire & la maîtreſſe de la vie des hommes, ç'auroit été confier la ſeule choſe qui leur eſt prétieuſe au premier temeraire, qui par la folle préſomption d'entendre ſuffiſamment les écrits de ce grand homme, auroit voulu s'ingerer d'exercer un Art qui entre ſes mains ſeroit devenu funeſte à tous ceux qu'il auroit entrepris de traiter, & en même tems ç'auroit été en quelque maniere s'at-

tirer, quoique innocemment, les reproches qui auroient pû suivre la fausse explication de ses maximes & la mauvaise execution de ses sages preceptes.

D'ailleurs, comme il ne dictoit à ses Disciples ces regles courtes & concises qu'aprés leur avoir expliqué de bouche toute l'étenduë de leur veritable signification, leur sens, leurs usages, & leur juste application, & que ce n'étoit, pour ainsi dire, qu'une espece de memorial auquel ils pussent avoir recours, & qu'ils eussent toûjours devant les yeux; il n'y avoit pas à craindre que la briéveté leur en fit perdre l'intelligence, & il se flatoit que leur constante Tradition, ou leurs fideles Commentaires transmettroient de main en main sa veritable Doctrine, jusqu'aux derniers Siecles de la posterité.

Contre son esperance, & pour nô-

tre malheur il est arrivé que non seulement l'ignorance ou le peu de soin des âges suivans a empêché que cette Tradition & ces Commentaires ne vinssent jusqu'à nous ; mais même que l'incendie de la Biblioteque d'Alexandrie, où ce divin Recueil étoit prétieusement conservé, avec les autres Ouvrages de ce grand Homme, nous a privé des Originaux entiers & parfaits des Aphorismes, par une perte qui a sans doute coûté la vie à plusieurs millions d'hommes, & qu'Arthemidore Capito & son cousin Dioscoride auroient peut-être en quelque sorte reparé par les soins extraordinaires qu'ils prirent de ramasser en un corps les fragmens & les lambeaux qu'ils en purent trouver de toutes parts, si par la negligence des Copistes il ne s'y fût glissé dans la suite tant d'omissions, de transpositions & de fautes, que l'on n'y voyoit plus ni ordre, ni suite, ni liaison.

C'étoit un veritable chaos, un corps confus & tronqué, ou pour mieux dire, en appliquant au Medecin ce qu'Horace dit du Poëte, disjecti membra medici. *La division fortuite ou mal concertée de ce Livre en sept sections furent les membres informes de ce corps mutilé, jusqu'à ce que* Butinus *pour y donner plus de lumiere, s'avisa il y a* 150. *ans de ranger methodiquement ces Aphorismes, & d'y faire un Commentaire abregé suivant l'ordre des parties du corps humain.* Vigier *eut raison il y a* 30. *ans de suivre la même methode, mais il eut tort d'en dissimuler l'Auteur pour s'en attribuer la gloire.*

Cependant pour rendre justice à l'un & à l'autre, j'avouë que c'est sur leurs traces que je veux marcher, & que je leur suis redevable de la disposition qu'on trouvera dans ces Commentaires, où je

me fais un honneur d'avoir recueilli de tous ceux qui m'ont precedé tout ce qui m'a paru propre à perfectionner mon Ouvrage.

J'ai divisé la plûpart des Aphorismes en plusieurs parties, pour les pouvoir expliquer plus clairement, & donner separément les raisons de chaque membre de l'Aphorisme: Je ne cite aucun passage Grec ni Latin, de peur d'embarasser le Lecteur.

Enfin laissant toutes les Questions & les Objections qui ne feroient souvent qu'obscurcir le sens de l'Aphorisme & grossir infructueusement cet Ouvrage, je me renferme dans l'explication nette, naturelle & précise de ces admirables Sentences, & je croirai n'avoir pas mal employé quelques années d'étude & de meditation, si les Disciples d'Hippocrate peuvent tirer de mes veilles quelque lumiere pour l'intelli-

gence des Myſteres que renferme la doctrine des Aphoriſmes, par le moyen deſquels ce grand Homme nous a mis ſuccinctement devant les yeux tout l'Art de la Medecine. C'eſt auſſi pour cette raiſon, que comme ἀφορισμὸς vient du mot Grec ἀφορίζειν, qui ſignifie ſeparer & mettre à part, *l'on definit l'Aphoriſme une Sentence courte & choiſie qui comprend en peu de paroles les propriétez d'une choſe.*

TABLE
DU CONTENU DE CES Aphorismes, & de leur division en sept Livres,

Dont le premier traite,

Du

APPROBATION.

VEU par ordre de Monseigneur le Chancelier, *les Aphorismes d'Hippocrate selon l'ordre des parties*, &c. A Paris ce 25. Novembre 1681. E. BACHOT.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à S. Germain en Laye le 5. Decembre 1681. JUNQUIERES. Il eſt permis à LAURENT D'HOURY Libraire, de faire imprimer un Livre intitulé *Aphoriſmes d'Hippocrate ſelon l'ordre des parties*, &c. pendant le tems de quinze années conſecutives à commencer du jour qu'il ſera achevé ; avec défenſes à tous autres de l'imprimer ſans le conſentement de l'expoſant, ou de ſes ayant cauſe, à peine de quinze cens livres d'amende, de confiſcation des Exemplaires contrefaits & de tous dépens, dommages & intereſts, portez plus au long par ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris. Signé, ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer en vertu du preſent Privilege le 18. May *1699*.

LES



APHORISMES D'HIPPOCRATE,

Selon l'ordre des Parties du Corps humain.

APHORISME I.



ITA *brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile; nec solum se ipsum præstare oportet officio fungentem, sed & ægrum & præsentes & exteriora.*

La Vie est courte, l'art est long, l'occasion est promte, l'experience trompeuse, le jugement difficile ; & il ne faut pas seulement faire bien son de-

voir, mais il faut que le Malade & ceux qui ſont préſens faſſent auſſi le leur, & que les choſes ſoient bien faites.

Explication.

Cét Aphoriſme eſt la Préface de tout l'Ouvrage, & contient deux Parties.

La premiere montre pourquoi l'on doit laiſſer à la poſterité des Commentaires ſuccints en façon d'Aphoriſmes: ce qui ſe fait pour la briéveté de la vie, qui eſt courte en comparaiſon de l'art. Car qu'y a-t-il de plus court qu'une vie de ſoixante ans, qui ſouvent eſt ſi infirme, ſi caduque, ſi mal ménagée, & d'ordinaire ſi mal emploïée pour les Sciences? Et qu'y a-t-il de plus long au contraire, de plus grand, de plus relevé, de plus néceſſaire & de plus difficile que la Médecine? C'eſt une vaſte mer, un abiſme profond, un art ſans bornes & ſans fin, un racourci de toutes les belles curioſitez, & une ſcience ſi étenduë & ſi univerſelle, qu'il n'y a rien dans la Nature qu'elle ne comprenne: Elle renferme juſqu'aux choſes qui paroiſſent au-deſſus de nous, puiſque ces

beaux Aſtres qui roulent ſur nos têtes, & qui influent ſur nos corps, donnent le branſle, le mouvement & les qualitez à tous les Remedes dont elle ſe ſert pour guérir les maladies : Elle embraſſe la connoiſſance de tous les Animaux, des Plantes, des Métaux, des Mineraux, des Perles & des Pierres précieuſes, d'où elle tire ſes Remédes pour la guériſon du Corps humain. Elle a une notion parfaite de tout ce qui regarde ſa compoſition, ſon harmonie & ſa nature : Elle connoît ſes parties, leurs uſages, leurs ſituations, & leurs facultez. Enfin, ſes actions, ſes maladies, ſes ſymptomes, ſes ſignes & ſes temperamens divers demandent une connoiſſance ſi étenduë, que *Galien* confeſſe que la plûpart de ces choſes lui ſont impénétrables : ce que pourtant un Médecin habile eſt obligé de ſçavoir.

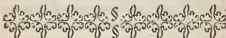
Combien donc faut-il de tems, de fatigues & d'aſſiduitez pour apprendre tant de belles Sciences, ſi élevées & ſi difficiles ? Combien faut-il travailler, veiller, ſuer, ſouffrir, étudier & lire pour les découvrir, les pénétrer, & les

approfondir ? Mais quand on les ſçait, que l'occaſion eſt difficile à prendre, que de peines, de ſoins & de fatigues à la trouver, à la ſuivre de près, à ne pas la laiſſer échaper, à l'obſerver, à la ménager, pour en faire un bon uſage ? Et que pour s'en bien ſervir, l'experience eſt trompeuſe ; que l'on y réüſſit mal ; qu'il faut avoir traité de malades, s'y être appliqué, attaché, aſſujetti, captivé, rendu ſoigneux ; & qu'il faut être expert & adroit pour ne manquer pas, pour faire tout bien, & travailler avec ſuccés ſur un ſujet ſi grand que le Corps humain. Et enfin, que le jugement eſt difficile pour faire un bon prognoſtique ; qu'il eſt embaraſſant, pénible, obſcur & caché ; & qu'il faut être éclairé, & connoître bien le temperament du malade, la maladie, ſes cauſes, ſes ſymptomes, ſon commencement, ſon milieu & ſa fin, pour la traiter & la guérir, ſi l'on veut conſerver ſon honneur, ſon crédit, & ſa réputation. Voilà ce qu'entend *Hippocrate*, voilà ce que ſignifie ſon Aphoriſme : c'eſt donc avec raiſon qu'il dit que l'art eſt long, la vie eſt

courte, l'occaſion promte, l'experience trompeuſe, & le jugement difficile.

Dans la ſeconde Partie, ce grand Coryphée des Médecins enſeigne à celui qui le conſulte, comme l'on peut juger des veritez qu'il écrit, comme on les doit examiner, les mettre en pratique ; les meſures qu'il faut prendre ; ce qu'il faut obſerver pour être aſſeuré & inſtruit de tout ; & connoître ſi l'on ne réüſſit pas, ſi l'on a manqué à rien, ſi le malade a été bien ſoigné, ſi l'on a bien pris ſon tems à faire toutes choſes : car il veut qu'un Médecin ſoit juſte en ce qu'il fait, qu'il obſerve tout diligemment, qu'il ne néglige rien, qu'il ſoit abſolu ; que le malade, le Chirurgien, l'Apoticaire, la garde & les domeſtiques lui ſoient obéïſſans, qu'ils executent de point en point ce qu'il ordonne ; que la chambre ſoit nette, bien fermée, ſans vents, ſans bruit, ſans mauvaiſes odeurs ; que l'air y ſoit moderé, clair, purifié ; le lit, les draps, la couverture propres ; & que l'on ne diſe rien de fâcheux, ni qui préjudicie au malade. Que s'il y a quelqu'une de ces choſes qui man-

que, il prétend qu'il y aura de l'erreur dans la cure de la maladie, & que l'on ne pourra bien juger de toutes les veritez qu'il écrit, ni se bien acquiter de son devoir envers un malade.



LIVRE PREMIER.

Des Aphorismes qui traitent du Régime de vivre, & de la Plénitude.

APHORISME II.

NON *satietas, non fames, neque aliud quidquam quod supra naturam fuerit, bonum.* Lib. 2. Aph. 4.

Il n'est pas bon de manger trop, ni de souffrir la faim, ni de faire rien au-delà de la nature.

Explication.

La raison est, que la plénitude fait la maladie, en blessant l'integrité de la nature, qui consiste dans l'égalité :

Que l'inanition cauſe auſſi la maladie, en détruiſant le temperament bien reglé ; & qu'il ne faut rien faire contre nature dans les choſes non naturelles, qui font mal à ceux qui en uſent mal, & font bien à ceux qui en uſent bien. Ainſi l'on doit garder un juſte milieu, en ne mangeant ni trop, ni trop peu, & en ſe gouvernant ſuivant l'âge, le temperament, & la ſaiſon ; parce que la ſanté eſt un temperament & une égalité proportionnée, dont l'excés conduit de l'égalité à la maladie : car s'il eſt grand, il la fait ; & s'il eſt petit, il en produit la cauſe.

Aphorisme III.

Ubi *cibus præter naturam ingeritur morbum facit ; oſtendit autem hoc ſanatio.* L. 2. Aph. 17.

Si l'on boit & l'on mange outre meſure, l'on devient malade, & la gueriſon le manifeſte.

Explication.

Cét Aphoriſme contient deux choſes. La 1. c'eſt que l'excés du boire &

du manger, la quantité, la qualité, le tems & l'ordre dont l'on en use, causent la maladie ; parce que l'on digére mal, & que l'on débilite, ou que l'on suffoque la chaleur naturelle, qui est affoiblie par la maladie précédente ; ou si l'on digére bien, il s'engendre trop d'humeurs : d'où suit une maladie, ou de corruption, ou de plénitude. On peut appliquer cét Aphorisme à ceux qui se portent bien, ou qui sont en convalescence.

La 2. est, que la guérison montre la maniere & la cause de la maladie. La raison est, que si l'on guérit par la saignée qui évacuë toutes les humeurs également, le mal vient de plénitude : & si c'est par les médicamens qui purgent les humeurs qui péchent, il vient de corruption. Ainsi cela fait voir qu'il y faut rémédier ; & l'effet du remede le témoigne assez.

APHORISME IV.

QUI *morbi ex repletione fiunt, inanitione curantur, & qui ex*

inanitione repletio ſanat, & aliorum contrarietas. L. 2. Aph. 22.

Les maladies de plénitude ſont guéries par l'inanition ; & celles qui viennent de l'inanition, la plénitude les guérit : ainſi les contraires ſont guéris par leurs contraires.

Explication.

Cét Aphoriſme a trois propoſitions. La 1. eſt, que le mal de plénitude ſe guérit par l'inanition, en ôtant ce qu'il y a de trop.

La 2. eſt, que l'inanition ſe guérit par la réplétion, en ajoûtant ce qui manque.

La 3. eſt, que la malignité & la ſolution de continuité ſont guéries par leurs contraires, pourvû que l'un domte l'autre ; & c'eſt la cauſe de ces trois phénomenes.

Aphorisme V.

Habitus *Athletarum qui ad ſummum bonitatis gradum pervenerint periculoſi, cum non poſſint in eodem ſtatu manere, nec quieſcere ;*

cum verò non quiescant nec possint proficere in melius, restat ut decidant in deterius; quò fit ut evexiam statim solvere oporteat, ut corpus rursum nutriri incipiat; neque compressiones ad extremum ducendæ, periculosum enim; sed qualis natura fuerit ejus qui debet perferre, ad hoc ducere convenit; sic evacuationes ad extremum deductæ periculosæ, & rursus summæ reféctiones periculosæ. L. 1. Aph. 3.

Si les bonnes dispositions des corps robustes viennent au plus haut degré de bonté, elles sont dangereuses; puisqu'elles ne peuvent demeurer dans un même état, ni se reposer : ne pouvant donc se reposer, ni avancer dans un meilleur état, il faut qu'elles deviennent pires. Ainsi l'on doit aussi-tôt décharger cette bonne constitution, afin que le corps commence à se nourrir : mais il ne faut pas évacuer, ni purger fortement, car il y a du péril; mais l'on doit tout faire selon la nature & la portée de celui que l'on traite. Ainsi il est dangereux de trop purger, & les nourritures excessives sont encore dangereuses.

Explication.

Il y a quatre parties dans cét Aphorisme qui traitent de la quantité de la purgation. La 1. eſt, que la grande plénitude dans les Athlétes ne peut ſubſiſter : La raiſon eſt, qu'ils ne peuvent demeurer replets, ni s'abſtenir de nourriture ; & comme ils ne peuvent reſter entre ces deux temperamens ; leur conſtitution qui décline va à la ſuffocation de la chaleur naturelle, à la rupture des vaiſſeaux, & à l'apopléxie, les carotides étant bouchées. D'où *Platon* dit, que cette conſtitution eſt mauvaiſe : & *Seneque* veut, qu'elle ſoit mortelle ; comme il arriva à Attila Roy des Huns, qui vomit l'ame avec le ſang parmi la bonne chere. C'eſt pourquoi il faut ôter cette plénitude, afin que le corps acquierre une nouvelle nourriture, qu'il ſouhaite la viande, & qu'il la digere.

La 2. eſt, que l'on ne doit pas faire de grandes évacuations par la ſaignée, ni par l'abſtinence, parce qu'une forte évacuation eſt dangereuſe ; elle affoiblit trop, les vaiſſeaux s'affaiſſent tout d'un coup, & toute l'œconomie du

corps est pervertie ; d'où l'apopléxie, la syncope, & l'épuisement de la chaleur naturelle sont à craindre, sur tout à qui la maigreur & la couleur pâle succédent : mais il faut ôter peu-à-peu cette plénitude, selon les forces du malade.

La 3. est, qu'il ne faut pas purger excessivement, pour la raison précédente.

La 4. est, que la forte réplétion après l'inanition est dangereuse, parce que la force abbatuë ne peut pas digerer tant de viandes : & comme une grande & soudaine inanition est à craindre, ainsi un trop grand & promt rétablissement est périlleux : donc il faut nourrir mediocrement, selon les forces & le temperament du malade.

APHORISME VI.

TENUIS & exacta diæta in morbis chronicis, & in acutis ubi non convenit periculosa ; rursus quæ ad extremam tenuitatem pervenit difficilis est, nam repletiones extremæ graves

ſunt. L. 1. Aph. 4.

La diete exquiſe & exacte dans les maladies longues & aiguës, où elle ne convient pas, eſt dangereuſe ; & celle qui eſt extrêmement exquiſe, eſt difficile ; car les plus fortes réplétions ſont fâcheuſes à ſupporter.

Explication.

L'on trouve quatre parties dans cét Aphoriſme. La 1. eſt, que la diéte exquiſe eſt à craindre dans les longues maladies, parce que la nature affoiblie par la longueur du mal ne peut durer long-tems ſans nourriture : c'eſt pourquoi ſi les maladies paſſent le quatorze, l'on nourrira un peu plus dans les premiers jours juſqu'à la vigueur du mal, afin de n'être pas obligé de nourrir trop dans ce tems, que les forces ſont foibles : mais quand la vigueur du mal ſera paſſée, l'on donnera un peu plus de nourriture.

La 2. eſt, que dans les maladies aiguës, où la diéte ne convient pas, celle qui eſt exquiſe eſt difficile, parce qu'elles conviennent en quelque façon avec les maladiés longues : ainſi la nature ne peut ſouffrir leur

durée ſans alimens ; d'où il faut plus nourrir au commencement, & diminuer vers l'état du mal, afin que la nature ait la force de le vaincre au jour de criſe.

La 3. eſt, qu'un régime de vivre tres-peu nourriſſant eſt dangereux, parce que toute extrémité eſt vicieuſe, ſur tout à ceux qui ont beſoin de nourriture : ainſi il faut avoir égard au temperament & à la maladie, afin de ne pas troubler l'œconomie naturelle, en augmentant le mal.

La 4. eſt, que la grande nourriture eſt dangereuſe ; ce que l'on doit entendre dans les fortes maladies, où elle n'eſt pas convenable ; non plus que dans la vigueur du mal, où il faut peu uourrir, parce que l'on doit nourrir plus ou moins, ſuivant le cours du mal : de ſorte que le trop d'alimens nuit en un tems, & profite en l'autre.

Aphorisme VII.

IN *tenui victu delinquunt ægri, unde magis læduntur : error enim ma-*

gnus, in hoc fit major quam in paulò pleniore victu; sic in sanis etiam periculosus existit victus valde exquisitus & constitutus, quia errores gravius ferunt: ob hoc tenuis victus & exquisitus ut plurimùm periculosior est paulò pleniore. L. 1. Aph. 5.

Les malades manquent en prenant peu d'alimens, d'où ils en deviennent plus mal; car la faute que l'on fait en ceci est plus grande, que si l'on en prenoit un peu plus. Ainsi le régime de vivre tres-petit est dangereux aux personnes saines; mais il l'est encore plus, s'il est tres-leger, parce qu'elles supportent plus aisément les maux qui leur en arriuent. C'est pourquoi un régime de vivre qui nourrit peu, est souvent plus dangereux qu'un qui est plus nourrissant.

Explication.

Cét Aphorisme a trois parties. La 1. est, que les malades péchent plus dans la diéte trop éxacte, c'est-à-dire dans le vivre trop leger, que dans celui qui est plus plein; parce que toute erreur pour grande qu'elle soit, l'est plus dans une diéte tres-peu nourris-

ſante, qu'en celle qui eſt un peu plus pleine. Ainſi il eſt bon de nourrir un peu plus que moins, afin que le malade aille juſqu'à la vigueur du mal, & que l'on ne ſoit pas obligé de lui donner de la nourriture dans ce tems, qui occuperoit la nature à la cuire, au lieu de combattre & de vaincre la maladie.

La 2. eſt une ſuite de la propoſition précédente, qui porte que les diétes peu nourriſſantes des gens ſains ne ſont pas plus ſûres, que celles des malades, parce qu'ils les ſouffrent malaiſément, à raiſon de leur chaleur naturelle, qui demande davantage de nourriture ; d'où ils ſont plûtôt offenſez en mangeant peu, de même que les malades le ſont en faiſant une diéte trop exquiſe : car les ſains ſont incommodez s'ils vont d'une extrémité à l'autre ; c'eſt-à-dire, s'ils paſſent tout d'un coup d'un régime de vivre plein à une diéte exquiſe ; comme font ceux qui paſſent ſoudainement d'un régime peu nourriſſant à un régime plein, ne pouvant pas ſupporter un changement ſi promt.

La 3. eſt une concluſion de ce qui

a précédé. C'est pourquoi (dit *Hippocrate)* les diétes peu nourrissantes sont moins assûrées que celles qui sont un peu plus pleines, parce que l'on guérit plus aisément une maladie de plénitude, que celle d'inanition, puisque l'on épuise plus aisément un corps plein, que l'on n'en remplit un qui est vuide.

Aphorisme VIII.

Extremis *morbis*, *extrema exquisitè remedia optima sunt.* L. 1. Aph. 6.

Aux grandes & extrêmes maladies, les grands & extrêmes Remédes son tres bons.

Explication.

La raison est, que dans ces maladies aiguës, où il y a des symptomes violens, l'état ou la vigueur du mal est fort proche, parce qu'il ne passe pas le quatriéme jour. Ainsi le malade pouvant aller jusques là, nous lui donnons peu de nourriture, afin que la nature ne s'occupant pas à la digerer,

elle emploïe ses forces à vaincre la maladie : mais pour la seconder dans son entreprise, l'on fait les autres Remédes que l'on juge à propos de faire.

APHORISME IX..

UBI *morbus peracutus est extremos statim habet labores, & extremè victu tenuissimo utendum ; ubi verò non paulò uberius cibare convenit, tantum à diæta tenuissima recedendo, quantum morbus in extremis mitior fuerit.* L. 1. Aph. 7.

Quand la maladie est tres - aiguë, l'on souffre aussi-tôt des travaux extrêmes, où il est besoin d'un vivre tres-exquis : mais si elle n'est pas telle, le régime de vivre doit être un peu plus plein, en s'éloignant autant de la diéte éxacte, que la maladie dans ses extrémitez sera plus douce.

Explication.

Il y a deux parties dans cét Aphorisme. La 1. est, que si la maladie aiguë cause des peines violentes par ses fâcheux symptomes, & que dés les pre-

miers jours elle ſoit dans ſon état, l'on fera auſſi-tôt une diéte exquiſe, afin que la nature ne s'occupe point à cuire les alimens, & qu'elle ne s'attache qu'à vaincre ſon ennemi.

La 2e eſt, que la diéte ne ſera pas fort exacte d'abord ſi le mal n'eſt pas violent; mais l'on nourrira un peu en s'éloignant autant du vivre ſubtil, que les ſymptômes de la maladie ſont doux; parce que plus la nature eſt gênée par les fâcheux ſymptômes, & moins elle eſt occupée à digerer l'aliment; & plus les ſymptômes ſont doux, plus le mal eſt long: ainſi pour conſerver les forces juſqu'à la fin de la maladie, & afin que la na ure la domte plus aiſément, la diéte ſera plus nourriſſante au commencement, ſi les ſymptômes ſont moins violens.

Aphorisme X.

Cum *morbus in vigore fuerit, tunc tenuiſſimo victu utendum eſt.* L. 1. Aph. 8.

Quand le mal ſera dans ſa vigueur,

alors le regime de vivre sera trés peu nourrissant.

Explication.

La raison est, qu'au tems de la crise, & que la nature combat contre la maladie, elle ne doit pas être détournée par la nourriture ; c'est pourquoi il faut user d'une diéte trés peu nourrissante. Car comme il y a plûsieurs symptômes qui marquent la coction des humeurs qui font la maladie, l'on doit laisser agir la nature afin qu'elle vainque, & faire en sorte qu'elle n'en soit pas vaincuë, en lui conservant ses forces par un vivre extrémement exact : car sa force s'abbat plus, que le peu d'alimens qu'on lui donne ne l'épuise.

Cette Sentence est semblable à la précedente, si ce n'est qu'elle est plus générale, & qu'on peut l'appliquer à toutes les maladies dans la vigueur desquelles il faut nourrir peu.

APHORISME XI.

CONSIDERARE *oportet an æger possit cum victu perdurare, donec*

morbus consistat, & num ipse prius deficiat, & cum victu perdurare nequeat, aut morbus prius deficiat, & hebetescat. L. 1. Aph. 9.

Il faut considerer si le malade par le vivre qui lui est prescrit, ira jusqu'à la vigueur du mal, ou s'il ne manquera point auparavant, ne pouvant pas durer avec cette façon de vivre ; ou si la maladie cesse plûtôt, ou devient plus lente.

Explication.

La raison est, que l'on ordonne le regime de vivre pour conserver les forces du malade, & non pour la maladie ; puisque toute maladie en tant que maladie, veut que l'on souffre la faim ; mais parce que les forces du malade ne peuvent subsister sans nourriture, c'est pourquoi pour les soûtenir même dans la vigueur du mal, sur tout s'il arrive un accident qui affoiblisse, l'on ordonne un regime de vivre, plus ou moins nourrissant. Ainsi pour le bien prescrire il faut examiner l'âge, le temperament du malade, la saison chaude, ou froide ; s'il est sujet à tomber en syncope, s'il a l'estomac

foible, s'il n'a point eû de maladie qui l'ait affoibli auparavant, & si c'est un corps cacochyme, ou rempli d'un bon suc, & selon ce que l'on en connoît, l'on prescrit un regime de vivre plus ou moins fort.

Aphorisme XII.

Quibus *itaque morbus statim consistit, ijs protinus tenuis victus adhibendus; quibus verò posterius debet consistere ijs eo ipso tempore, & parum ante cibus substrahendus, prius verò, uberius agendum, ut vires serventur.* L. 1. Aph. 10.

Le mal étant incontinent dans son état, il faut aussi-tôt ordonner peu d'alimens aux malades, mais quand il arrive tard, il faut en ce tems & un peu devant retrancher la nourriture, & nourrir auparavant davantage pour conserver les forces.

Explication.

Il y a deux choses dans cét Aphorisme. La 1. est, que la maladie aiguë étant aussi-tôt dans sa vigueur, l'on

doit incontinent dés le commencement du mal nourrir peu le malade, de peur que lui donnant trop d'alimens, la nature ne ſoit plus attachée à les digerer qu'à vaincre la maladie ; mais il faut ſoigner à la partie malade par la ſaignée, & les remedes pour la remettre dans ſon temperament.

La 2e Eſt, que dans le mal qui au commencement n'eſt pas auſſi-tôt dans ſa force, mais qui y arrive un peu aprés, il faut lors qu'il y eſt, & un peu devant, diminuer la nourriture, & au commencement en donner un peu plus : car plus la vigueur du mal eſt proche, il faut nourrir moins ; afin qu'au tems de la criſe, la nature ne ſoit point empêchée ; mais au commencement trois, ou quatre jours devant ſon état, l'on nourrit un peu plus, de peur que les forces ne manquent devant la criſe, & que ne la pouvant ſupporter l'on ne meure devant la vigueur du mal, parce que la nature ne s'occupe en ce tems qu'à domter cét ennemi, en évacuant l'humeur peccante qui eſt cuite ; & parce qu'elle n'a pas la force de travailler à la coction des alimens qui lui ſont nuiſibles.

APHORISME XIII.

IN *Paroxysmis substrahere oportet; nam cibum dare noxium est, & quibus per circuitus accessiones fiunt, in horum Paroysmis abstinere oportet.* L. I. Aph. II.

Il ne faut point nourrir dans les accez des fiévres, parce que cela nuit; & aux accez qui viennent periodiquequement, l'on ne doit point aussi nourrir dans leurs paroxismes.

Explication.

La raison est, que l'on blesse le malade en le nourrissant : car lorsque la nature veut chasser ce qui lui nuit, si vous donnez des alimens ils se tournent en pourriture ; vous l'empêchez de combattre le mal & de le vaincre ; vous l'augmentez davantage ; vous remplissez le corps de sucs impurs & de vents, & vous gonflez les hypochondres ; d'où la poitrine étant oppressée, la difficulté de respirer, la chaleur & l'inflammation du cœur en deviennent plus grandes. Il en faut faire de même

me

me dans les maux qui viennent periodiquement, comme l'aſthme, la goûte, la colique & la douleur de tête, ſi l'âge, la force, le tems, & le temperament le permettent ; car la nature dans les accez ne doit être occupée qu'à chaſſer la matiere morbifique, & non à cuire la nourriture.

Aphorisme XIV.

Accessiones *autem & conſtitutiones indicabunt morbi, & anni tempora, & circuituum inter ſe incrementa, ſive quotidiè ſive alternis diebus, ſive per majora intervalla fiant. Sed ex his quæ mox apparent, indicia ſumuntur ; velut in pleuriticis ſi initio ſputum appareat, breviat morbum ; ſi poſtea appareat, producit. Et urinæ, ſeceſſus, & ſudores qui apparuerint judicatu faciles, vel difficiles, vel breves, aut longos fore morbos indicant.* L. 1. Aph. 12.

Les accez, les conſtitutions, les ſaiſons de l'année, & les accroiſſemens des Paroxyſmes comparez entr'eux, ſoit qu'ils arrivent tous les jours, ou par

jours alternatifs, ou par de plus grands intervalles, feront voir les periodes des maladies: mais on juge par les signes qui paroissent, par exemple dans les pleurétiques, si le crachat paroît dés le commencement, il abrege le mal; s'il vient aprés, il le prolonge. Enfin les urines, les gros excrémens & les sueurs, qui arriveront signifient que les maladies sont difficiles, ou faciles à juger, ou qu'elles seront courtes, ou longues.

Explication.

Hippocrate fait ici cinq propositions. La 1. est, que par l'espece de la maladie l'on connoît le Paroxysme, & la vigueur du mal. La raison est, que par connoissance de la maladie, la on juge de l'humeur qui domine & qui la cause, & que selon la nature de l'humeur, le Paroxysme & la vigueur arrivent qui sont les plus fâcheux tems de la fiévre, comme dans la tierce qui se fait de la bile, le Paroxysme vient de trois jours en trois jours: Ce que l'on doit observer pour bien prescrire le regime du vivre qu'on ordonne selon les forces du malade, & selon la maladie: mais il faut premierement

connoître les forces par le poulx, & les signes qu'*Hippocrate* décrit dans ses Prognostiques.

La 2e Proposition, montre les saisons, les maladies & leurs Paroxysmes; car le plus souvent l'Esté la bile domine, d'où se font les maladies bilieuses & aiguës qui ont leur vigueur dans quatre jours, & les fiévres tierces qui finissent en sept accez. En Automne la mélancolie arrive, d'où s'engendre la fiévre quarte qui dure longtems; Ainsi l'Hyver on void que la pituite à son cours, d'où naissent les maladies froides & longues; & qu'au Printems le sang abonde, d'où naissent les fiévres Synoques qui sont de peu de durée.

La 3e est, que l'accroissement des Paroxysmes, soit par leur avancement, leur étenduë, & leur durée montre de quelle nature sont les maladies, si elles sont courtes ou longues, promptes, ou tardives, ou futures, soit que les Paroxysmes paroissent tous les jours tels, comme dans la quotidienne, soit de trois jours en trois jours comme dans la tierce, soit de quatre jours en

quatre jours, comme dans la quarte; soit de cinq jours en cinq jours, soit de sept en sept, ou de neuf en neuf. La raison est, que si peu de tems aprés le commencement du Paroxysme, le suivant a été plus fort que le premier, & qu'il ait commencé plûtôt & duré plus long-tems, que les symptômes aïent été plus grands & le malade plus gesné; c'est signe que la maladie est dans son accroissement, & qu'elle sera incontinent dans sa vigueur. Mais si le second Paroxysme est égal au premier, & le troisiéme au second, c'est une marque de crudité, que la coction n'est pas faite, que la maladie est encore dans son commencement, qu'elle est éloignée de son état d'où l'on prevoit le tems de la crise, & qu'enfin la diéte alors est trés utile.

La 4e montre la durée du mal par les signes qui le suivent, comme si le crachat est rouge au commencement dans la pleuresie elle sera courte, & s'il est rouge quelque tems elle sera longue. La raison est, que lors qu'on voit des signes de coction le premier ou le second jour, tels qu'ils doivent

être, sans que l'on puisse rien soûhaiter de plus; c'est-à-dire que l'on crache aisément, & que la qualité soit bonne, & la quantité suffisante, le mal durera peu. Mais si ces signes n'y sont pas, & que l'on crache beaucoup aprés, le mal sera long.

Et la 5e que les urines, les gros excrémens, & les sueurs prognostiquent la longueur, ou le peu de durée de la maladie, & le jugement aisé ou malaisé qu'on en doit faire. La raison est, que les excrémens du corps sont des signes de coction, ou de crudité, & par consequent de la longueur, ou du peu de durée de la maladie, & de son heureuse, ou mauvaise issuë, parce que tout excrément en representant la condition, & l'endroit d'où il sort, montre si elle est guerissable ou non, & si la diéte & les remedes sont necessaires pour la guerir.

Aphorisme XV.

Senes *facillimè jejunium ferunt; secundò qui in consistenti sunt ætate,*

minus adolescentes , omnium minimè pueri , præsertim qui alijs sunt alacriores. L. 1. Aph. 13.

Les vieillards jeûnent aisément ; en second lieu , ceux qui sont dans l'âge de consistance ; les adolescens ou jeunes gens jeûnent plus malaisément , & les Enfans moins que tous les autres, & sur tout ceux qui sont plus vifs, plus promts , & plus alaigres.

Explication.

Aprés qu'*Hippocrate* à parlé de la diéte des maladies , il traite à present du regime de vivre de ceux qui se portent bien : ainsi je remarque ici cinq parties selon les cinq âges differents.

La 1. est , qu'entre tous les âges , les vieillards qui ont passé soixante ans , supportent aisément le jeûne. La raison est , 1° que dans eux la chaleur naturelle est plus assoupie , & qu'elle ne consume pas tant l'humide radical , d'où ils souffrent aisément la faim. 2° que les humeurs sont plus épaisses , leurs corps sont plus secs , plus durs & pleins de mélancolie , qui ne se dissipe pas tant. Enfin leurs estomacs

étant pituiteux, le phlegme émousse le sentiment de la faim qui ne leur est pas si incommode, sur tout s'ils sont dans un âge décrepit ; mais ceux qui sont dans une verte vieillesse jeûnent avec peine.

La 2e est, qu'en second lieu, ceux qui sont dans un âge consistant, depuis quarante jusqu'à soixante ans, jeûnent facilement. La raison est, que leur humide radical est plus ferme & plus serré, & ainsi il ne se resout pas si aisement que dans les enfans ; mais ils ne supportent pas si bien la faim que les vieillards, parce qu'ils sont moins pituiteux.

La 3e est, que depuis dix-huit ans jusqu'à quarante, les jeunes gens souffrent moins le jeûne que les précedens, parce que l'humide radical se dissipe facilement par la chaleur naturelle qui est grande & forte, d'où la nourriture est nécessaire non-seulement pour le reparer, mais aussi pour l'accroissement du corps, qui dans l'estomac ne sent que trop les parties qui le succent, & lui demandent des alimens.

La 4e est, que les enfans jusqu'à vingt ans, souffrent moins la faim que dans les autres âges, à cause qu'ils croissent davantage dans leurs trois dimensions, qu'ils ont le corps plus tendre pour être plus prés de leur naissance, & que leur humide radical est fort aisé à se resoudre, d'où ils ont besoin de manger plus souvent.

La 5e est, que les enfans les plus vifs souffrent moins le jeûne. La raison est, qu'ils ont la chaleur naturelle plus forte, ce qui paroît à leur vivacité; parce qu'ils sont toûjours dans l'action & le mouvement, d'où l'humide radical se resout davantage, ce qui fait qu'ils ont plus besoin de le reparer; outre que leurs estomacs plus chauds & plus délicats sont fortement succez des parties qui leur demandent de la nourriture, & qu'ils ont les pores plus ouverts, & les humeurs plus subtiles, qui s'évaporent & se dissippent incessamment, c'est pourquoi ils ne peuvent souffrir le jeûne.

Aphorisme XVI.

Qui *crescunt plurimùm habent calidi innati, unde pleniore egent alimento, alioquin corpus absumitur; senibus autem parum calidi innati est, sic paucis egent alimentis, quia multis extinguntur. Quare febres senibus non similiter acutæ fiunt: frigidum enim est eorum corpus.* L. 1. Aph. 14.

Ceux qui croissent ont beaucoup de chaleur naturelle, d'où ils ont besoin d'une grande nourriture, ou autrement le corps se consume: mais les vieillards qui n'ont que peu de chaleur naturelle veulent peu d'alimens, parce que leur abondance les suffoque: ainsi ils ne sont pas sujets aux fiévres continuës à cause de la froideur de leurs corps.

Explication.

Cét Aphorisme donne l'éclaircissement du précedent. Il a trois parties, La 1. Est que ceux qui croissent, ont besoin de beaucoup d'alimens. La raison est, qu'ils ont beaucoup de cha-

leur naturelle pour n'en avoir encore rien perdu : ainsi leur corps se seche par la chaleur naturelle , qui dissipe trop l'humide radical, s'ils n'ont pas une nourriture suffisante & familiere à leur nature ; en effet plus elle est familiere , & plus elle nourrit ; car rien ne nourrit , qu'il ne vive & ne soit nourri lui-même , d'où l'or potable s'il y en a , ni les élemens purs ne nourrissent point.

La 2[e] que les vieillars veulent peu de nourriture. La raison est , que leur substance seche , terrestre , & qui a peine à se resoudre , se dissipe peu , & que leur chaleur naturelle qui est comme une lumiere preste à s'éteindre , feroit suffoquée par l'abondance des alimens ; c'est pourquoi il leur faut peu de nourriture.

La 3[e] enfin, que les vieilles gens sont peu sujets aux fiévres aiguës & aux inflammations. La raison est , qu'ils sont froids , & que ces maladies viennent d'une cause chaude ; ainsi elles ne leurs sont pas si communes & si à craindre qu'aux autres ; si ce ne sont la pleuresie & l'inflammation du poû-

mon qui leurs sont dangereuses, non pas tant à cause de l'inflammation, que parce qu'il leurs manque les forces nécessaires pour cracher le pus qu'ils ont dans la poitrine.

Aphorisme XVII.

Ventres *hyeme, & vere sunt naturâ calidissimi, & somni longissimi; his igitur temporibus alimenta copiosiora sunt exhibenda, calor enim nativus tunc plurimus est, undè uberiori egent alimento, indicio sunt ætates & Athletæ.* L. 1. Aph. 15.

L'Hyver & le Printems, les ventres sont naturellement trés chauds, & le sommeil trés long: ainsi l'on doit en ce tems prendre davantage de nourriture, parce qu'ils ont plus de chaleur naturelle, d'où ils ont plus besoin d'alimens; cela nous est montré par les âges & les Athletes.

Explication.

Il y a deux choses dans cét Aphorisme. La 1. est, qu'en Hyver & au Printems, les ventres sont trés chauds

& le sommeil fort long ; parce que les pores sont bouchez par le froid qui concentre au dedans la chaleur contenuë dans les esprits du sang, & rend les visceres plus chauds : ainsi le sang se cuit mieux, & en devient meilleur, pourvû que la chaleur ne soit pas violente, d'où il s'éleve une douce rosée ou vapeur au cerveau, laquelle excite un sommeil agréable & plus long en Hyver ; d'ailleurs les nuits étant plus longues, elles contribuent aussi beaucoup à retenir la chaleur naturelle, & les esprits dans les visceres.

La 2e est, que pour lors il se faut nourrir davantage, à cause que la chaleur naturelle qui est plus grande, veut plus de nourriture : l'exemple des âges, & de ceux qui font beaucoup d'exercice nous en font foi, puisque l'enfance pour sa chaleur demande beaucoup d'alimens : ainsi que les Athletes qui accroissent leur chaleur par un travail violent & continuel ; car s'ils ne mangeoient pas à proportion de leur travail, leur chaleur naturelle dimiñueroit, & s'étendroit peu à peu.

Aphorisme XVIII.

Victus *humidus omnibus febricitantibus confert, & maximè pueris qui tali victu uti assueti sunt.* L. 1. Aph. 16.

Le regime de vivre humide, profite à tous les fébricitans, & sur tout aux enfans, & aux autres qui ont accoûtumé d'user d'un pareil regime.

Explication.

Il y a deux choses dans cét Aphorisme. La 1. est, que la diéte humide est excellente aux fiévreux, parce que la fiévre étant seche & chaude, elle se guerit par son contraire: C'est pourquoi le regime de vivre doit être humide & froid, afin de combatre la chaleur & la secheresse de la fiévre, afin d'émousser la pointe & l'acrimonie du sang, de lever les obstructions, de rafraichir la nature, de lui aider à cuire la matiere, & à humecter les parties desséchées. Que si *Hippocrate* ne dit point que le regime doive être froid, ce n'est pas seulement pour être plus

court : mais pour montrer aussi qu'il est quelquefois dangereux, & même pour s'accommoder aux malades & aux sains, parce qu'il traite ici des uns & des autres. Et s'il ne parle que de l'humide ; c'est afin de combatre l'intemperie seche, trés difficile à vaincre ; outre que l'usage du regime de vivre humide est trés sûr, qu'infailliblement il humecte un corps fiévreux tout désseché, & qu'il en émousse la chaleur acre & mordicante.

La 2[e] est, qu'une telle diéte convient aux enfans qui en usent ordinairement, parce que la complexion des enfans est humide, que l'habitude est une autre nature, qu'un semblable aime son semblable, & que la complexion naturelle est toûjours conservée, comme celle qui convient le plus.

APHORISME XIX.

QUIBUS *item semel, aut bis, aut plus minusve, & per partes cibus dandus sit est observandum : condonandum autem aliquid ætati, regioni,*

tempori, & consuetudini. L. 1. Aph. 17.

Il faut examiner aussi à quelles personnes l'on doit particulierement donner une ou deux fois à manger, plus ou moins ; mais il faut accorder quelque chose à l'âge, à la saison, au lieu, & à la coûtume.

L'on propose ici deux choses. La 1. est, qu'il faut voir ceux ausquels l'on doit donner une fois ou deux des alimens suivant l'âge & la maladie, & ceux à qui l'on en doit donner beaucoup ou peu, combien à chaque fois, & quel ordre il y faut tenir. La raison est, qu'un mauvais regime de vivre cause beaucoup d'infirmitez, en augmentant les humeurs, & prolongeant le mal, en accroissant la fiévre, multipliant les symptômes, & en affoiblissant le malade : C'est pourquoi il ne faut pas seulement sçavoir la quantité, & la qualité des alimens, mais l'on doit connoître la façon de les ordonner : car il faut plus de nourriture aux robustes, & aux maigres, parce qu'ils digerent mieux, & leur en donner souvent pour reparer la substance qu'ils ont perduë ; mais l'on en don-

ne moins, & plus rarement aux replets, & aux foibles. Que si le deffaut d'humeurs, & la corruption sont joints avec la foiblesse, l'on nourrira peu, & souvent; peu, parce que la foiblesse ne souffre pas beaucoup d'alimens; plus souvent, parce qu'il faut rétablir ce qui est perdu, & s'il y a corruption, il la faut corriger.

La 2[e] consiste à bien prescrire la diéte suivant le tems, le climat, l'âge & la coûtume. La raison est, selon *Galien*, que ces choses étant changées, la diéte le doit être aussi. Ainsi dans le tems que les forces sont épuisées, il faut nourrir, si c'est dans un Païs froid, l'on donne plus de nourriture, & si c'est un enfant il doit manger, suivant son âge & sa coûtume, qu'il faut observer avec soin, pour ne troubler pas l'œconomie naturelle, & ne la pas rendre oublieuse de son devoir, par le changement du temperament, de l'habitude & de l'action.

APHORISME XX.

ÆSTATE *& Automno cibos ægerrimè ferunt, hyeme facillimè, ver secundum locum habet.* L. 1. Aph. 18.

L'Automne & l'Esté, les malades souffrent difficilement la nourriture: mais en Hyver trés aisément; le Printems tient le second lieu.

Explication.

L'on voit dans cét Aphorisme, en quel tems de l'Année l'on supporte plus aisément la nourriture. En Esté, on la souffre moins, parce que l'estomac, & les parties nourricieres sont affoiblies par la chaleur externe, & que les pores étant plus ouverts, la chaleur interne, & les esprits s'y exhalent davantage, d'où l'on ne digere pas si bien; les viandes affoiblissent, & quelquefois elles suffoquent la chaleur naturelle. Mais en Hyver elle est concentrée par antiperistase, c'est-à-dire par le froid, & les autres choses qui les environnent, d'où les pores sont resserrez, l'estomac plus chaud,

& le sommeil plus long. Pour l'Automne il est semblable à l'Esté, parce que les pores sont plus ouverts, & la chaleur plus dissipée, quoique les corps soient plus condensez ; mais le Printems tient le milieu entre ces deux saisons, la chaleur naturelle, & les esprits n'étant ni trop dissipez, ni trop concentrez par les pores qui ne sont ni peu, ni trop ouverts. C'est pourquoi il faut avoir égard aux saisons, pour ordonner un bon regime de vivre.

APHORISME XXI.

QUI *per circuitus accessiones habent, his neque dare neque cogere, sed subftrahere à cibo ante indicationes oportet.* L. 1. Aph. 19.

Il ne faut point donner à manger à ceux qui ont des accez periodiques, ni les contraindre en rien ; mais devant les crises, on leur doit ôter la nourriture.

Explication.

La raison est, que si la nature vou-

loit entreprendre quelque chose contre la maladie, elle feroit une évacuation superfluë, ou bien elle seroit affoiblie & détournée de son action en cuisant la nourriture. C'est pourquoi, si l'on doit nourrir, il faut presenter les alimens trois ou quatre heures avant la crise selon le temperament, au cas que le malade ne puisse supporter l'abstinence le jour de l'accez, afin que l'estomac étant vuide à l'heure qu'il arrive, la nature dompte & chasse plus aisément l'humeur qui fait la maladie.

Aphorisme XXII.

QUÆ *longo tempore corpora extenuata sunt, lente reficere oportet, at quæ brevi, breviter.* L. 2. Aph. 7.

Il faut rétablir peu à peu les corps, qu'il y a long-tems qui sont attenuez, & remetre promtement ceux qui sont attenuez tout d'un coup.

Explication.

Il y a ici deux parties. La 1. est, que ceux qui sont extenuez de long-tems, retournent difficilement à leur

embonpoint. La raiſon eſt, qu'il ne ſe fait pas ſeulement une grande diſſipation de l'humidité nourriſſante, mais il ſe fait auſſi une perte conſiderable de l'humide radical, d'où l'œconomie naturelle dans la coction, la digeſtion, & l'évacuation eſt beaucoup changée, parce que plus une partie nourriciere a demeuré ſans rien faire, & plus elle a de peine à ſe remettre dans ſon devoir : C'eſt pourquoi le viſcere qui fait le ſang étant beaucoup affoibli, eſt difficilement rétabli : ainſi il le faut refaire peu à peu, afin pareillement qu'il rétabliſſe le corps peu à peu.

Le 2e eſt, que les corps extenuez en peu de tems, retournent promptement dans leur premier état. La raiſon eſt, que l'œconomie de la nature n'eſt pas beaucoup changée, & qu'il ny a ſeulement que l'humidité nourriciere de diſſipée ; car l'ouvrier du ſang & les autres viſceres ſont demeurez entiers, d'où il n'eſt beſoin que d'une nourriture convenable à la nature commune, & particuliere pour remettre ce qui eſt épuiſé.

Aphorisme XXIII.

Siquis *à morbo cibum ſumens non corroboratur, pluri alimento uti ſignificat ; ſin cibum non aſſumenti hoc fiat, ſciendum eſt quod indiget evacuatione.* L. 2. Aph. 8.

Si quelqu'un aprés être gueri, en ſe nourriſſant, ne ſe fortifie point, c'eſt une marque qu'il ſe nourrit trop ; & ſi cela arrive à celui qui ne ſe nourrit point, c'eſt qu'il à beſoin d'être purgé.

Explication.

Je trouve ici deux Parties. La 1. Que ſi en prenant de bons alimens aprés la maladie, l'on ne ſe refait pas, c'eſt ſigne que l'on en prend trop. La raiſon eſt, que ſi étant encore foible l'on uſe trop d'alimens, quoi qu'on les prenne avec appetit, l'on n'engendre que de mauvaiſes humeurs, parce que l'on ne peut digerer tant de nourriture, d'où les forces ne ſe peuvent rétablir ; au contraire plus l'on ſe nourrit, & plus elles ſont affoiblies, d'où il faut manger moins, pour éviter une rechûtte.

La 2[e] est, que si dans l'état de convalescence l'on n'a point d'appetit, il faut recourir l'évacuation La raison est, que cela marque une corruption d'humeurs dans le sang, dans l'estomac, & dans toute l'habitude du corps, ce qui donne un si grand dégoût des viandes que l'on perd l'appetit : ainsi pour remettre l'œconomie naturelle dans son état, il faut purger ces humeurs nuisibles par les endroits convenables, en preferant ceux par où la nature se veut décharger.

APHORISME XXIV.

CORPORA *impura quo plus nutries, eo magis lædes.* L. 2. Aph. 10.

Plus vous nourrirez les corps impurs, & plus vous les blesserez.

Explication.

La raison est, que les alimens qui entrent dans les corps impurs, sont bien-tôt corrompus par les mauvaises humeurs qui s'y trouvent, comme la bile, la pituite, ou la mélancolie qui restent d'ordinaire aprés la crise ; lesquelles souvent augmentent dans un

estomac desja rempli d'impuretez; & quelquefois dans les vaisseaux où les esprits & les humeurs s'embarassent par leur abondance; & quelquefois dans les parties solides qui se trouvent alterées par un mauvais suc amassé de longue main au corps. En ces cas avant que de prescrire la nourriture, il faut purger les méchantes humeurs, puis donner de bons alimens en petite quantité, qui en fassent venir de meilleures à la place de celles que l'on aura purgées.

Aphorisme XXV.

Facilius *est impleri potu quam cibo.* L. 2. Aph. 11.

Il est plus aisé de se remplir de breuvage, que de viande.

Explication.

La raison est, que l'on digere plus facilement les viandes liquides, que les solides; parce que leur humidité fait qu'elles sont plus promptement distribuées, & qu'elles passent plus aisément en nourriture que les solides, qui se cuisent plus lentement, mais qui nourrissent davantage, ainsi l'on ordonne le

lait d'asnesse aux phtisiques, parce qu'il est subtil, qu'il passe vîte dans les vaisseaux dessechez & attenuez de maigreur, qu'il nettoye, & qu'il nourrit plus promptement le corps.

APHORISME XXVI.

QUÆ *multum, & celeriter nutriunt, celeriores quoque fiunt ex cretiones.* L. 2. Aph. 18.

Les alimens qui nourrissent beaucoup, & promptement, la décharge de leurs excrémens s'en fait aussi plûtôt.

Explication.

La raison est, que s'ils se cuisent plus vîte, aussi sont-ils distribuez plus vîte, & ainsi leurs excrémens doivent sortir plûtôt, que ceux des viandes grossieres & mal-aisées à digerer, qui nourrissant peu & lentement, font que leurs déjections demeurent plus long-tems dans le corps.

APHORISME XXVII.

FAMEM *caninam vini potio solvit.* L. 2. Aph. 21.

La

La boiſſon de vin pur, guérit la faim *Canine.*

Explication.

J'ai adjoûté le mot de *Canine* ſelon l'opinion de *Galien*, parce que le bon vin guerit cette faim par ſa chaleur, laquelle cuit, & conſume l'humeur froide qui fait ce mal, & qui provient de la froidure de l'orifice du ventricule, ou des humeurs froides & acides, dont-il eſt imbû ; mais il ne guerit pas la faim qui vient d'une grande diéte, d'une diarrhée, d'une dyſenterie, ou d'une évacuation exceſſive, qui veut être réparée par des alimens d'un bon ſuc, parce que le vin ſeul bleſſe l'eſtomac, cauſe les goûtes & autres incommoditez, quand il eſt pris à contre-tems

---

Aphorisme XXVIII.

CUI *à morbo cibum benè ſumenti non confirmatur corpus, malum.* L. 2. Aph. 31.

Si aprés la maladie l'on mange avec bon appetit, & que le Corps ne ſe

fortifie pas, c'est un mauvais signe.

Explication.

La raison est, que les facultez naturelles sont foibles, & que les parties nourricieres font mal leurs fonctions, en digerant mal la nourriture, ou que les mauvaises humeurs affoiblissent la chaleur naturelle ; C'est pourquoi il faut nourrir moins, & purger la cacochymie avec la Rhûbarbe, l'Agaric, & le Sené.

Aphorisme XXIX.

Ut plurimùm omnes male se habentes circa initia benè comedentes, nec, quicquam proficientes, tandem à cibo prorsus abhorrent. Qui verò circa initia cibos valdè fastidiunt, & posteà benè appetunt, faciliùs liberantur. L. 2. Aph. 32.

Ceux le plus souvent, qui au commencement des maladies mangent avec appetit, sans que cela leur profite, à la fin ils se dégoûtent des viandes; mais ceux qui du commencement ont un grand dégoût, & aprés ont

bon appetit, ceux-là dis-je, profitent plûtôt, & guerissent plus aisément.

Explication.

Cét Aphorisme a deux Parties. La 1. est, que si aprés la maladie l'on mange avec plaisir sans se rétablir, à la fin l'on se dégoûtera des viandes. La raison est, que bien qu'on mange avec appetit, néanmoins l'on ne digere pas à cause de la foiblesse de la vertu digestive, ou des humeurs nuisibles qui abondent, ou bien parce que l'on est encore valetudinaire, que l'on n'a qu'une santé douteuse, & que l'on mange plus que la nature ne le demande, d'où à la fin l'estomac se remplit d'impuretez, & l'on perd l'appetit.

La 2e Est, que les convalescens qui sont dégoûtez au commencement, & qui aprés ont appetit, se rétablissent. La raison est, que la nature étant plus forte & mieux disposée, elle tâche à cuire & à digerer les humeurs superfluës qui restent de la crise; d'où étant dissipées, & l'estomac étant plus temperé, plus vigoureux & sans humeur vicieuse, l'appetit revient, la digestion est meilleure, la nature se ré-

crée & ſe fortifie par les alimens, & les malades ſe refont plus aiſément aprés; mais ſi le dégoût perſevere ſans que l'appetit revienne, la purgation eſt néceſſaire.

APHORISME XXX.

IN *omni morbo mente conſtare, & benè ſe habere ad ea quæ offeruntur bonum : contra verò malum.* L. 2. Aph. 33.

Avoir l'eſprit ſain dans toutes ſortes de maladies, & trouver les alimens bons qui ſont preſentez, c'eſt bon ſigne; le contraire eſt mauvais.

Explication.

Voici trois Parties. La 1. Eſt, que dans toutes les maladies où le jugement, & les ſens internes & externes ne ſont point bleſſez, c'eſt une bonne marque. C'eſt-à-dire ſi l'on raiſonne bien, ſi la memoire & l'imagination ſont bonnes, ſi l'on void bien, ſi l'on entend bien, & ſi l'on reſpire, & parle bien. La raiſon eſt, que le cerveau, ſes membranes, & toutes

les parties nerveuſes qui en tirent leur origine ſe portent bien ; que le Diaphragme, l'eſtomac, le foye, & les autres parties vitales pareillement ne ſont pas offenſées.

La 2e eſt, que lors qu'on prend bien les alimens que l'on preſente, c'eſt bon ſigne ; parce que cela ſignifie que l'eſtomac, le foye, les venes, & les autres parties nourricieres ſe portent bien, & que les forces naturelles ſont en bonne diſpoſition, que la coction & la diſtribution des alimens ſe font bien ; puiſque le malade n'en eſt point incommodé qu'il a des forces pour combattre la maladie.

La 3e eſt, que quand les ſens internes & externes ſont bleſſez dans une maladie, & que les fonctions naturelles ſont interrompuës, c'eſt un mauvais ſigne, parce que l'on peut s'aſſeurer que ces parties ſouffrent, & que la nature n'aura pas aſſez de force pour reſiſter à la violence du mal.



APHORISME XXXI.

CIBUS *& potus paulò deterior, suavior tamen melioribus quidem, sed minus gratis est præferendus.* L. 2. Aph. 38.

Il faut choisir entre les alimens celui qui est plus au goût du malade; quoi qu'un peu plus mauvais que celui qui lui est desagréable.

Explication.

La raison est, que ce que l'estomac prend avec plaisir, il l'embrasse, le retient, le digere & le cuit mieux avec moins d'excremens; au contraire il a en horreur les meilleures viandes qui lui sont desagréables, parce qu'elles lui causent la nausée, le vomissement, les rots, l'enflûre & les vents. Il en est de même de la boisson, & de tout ce que l'on prend par la bouche: Ainsi il faut quelquefois s'accommoder au goût du malade, qui souvent aime mieux une nourriture, à laquelle il est accoûtumé, pourvû que l'on s'éloigne peu de ce qui doit être fait selon la

raiſon. C'eſt pourquoi dans la fiévre ardente, l'on ne donne pas du vin à un malade, qui en boit par excés en ſanté.

Aphorisme XXXII.

Qui *ſolitos labores ferre aſſueverunt, etiam ſi infirmi ſint aut ſenes, eos faciliùs ferunt quam non aſſueti, licet robuſti & juvenes.* L. 2. Aph. 49.

Ceux qui ſont accoûtumez au travail, quoi qu'ils ſoient vieux & foibles, ils le ſupportent plus aiſément que ceux qui ne l'ont pas accoûtumé, bien qu'ils ſoient jeunes & forts.

Explication.

La raiſon eſt, que l'habitude eſt une autre natute, & qu'une action naturelle ſe pratique aiſément ; parce que les parties exercées ſont plus fortes, plus dégagées, & ſouffrent mieux le travail ; mais il s'ÿ faut accoûtumer peu à peu, autrement il eſt dangereux de paſſer d'une extremité à l'autre. Ainſi l'on ne doit pas tout d'un coup & ſans raiſon, donner aux ſains ni aux

malades quoi qu'ils paroiſſent forts, une nourriture à laquelle ils ne ſont pas accoûtumé : car elle les dégoûte, ils la digerenr mal, elle les affoiblit, & ne fait que de la corruption, leur charge l'eſtomac, & ſouvent même ils la réjettent.

APHORISME XXXIII.

QUÆ *longo tempore aſſueta ſunt, quamvis deteriora, inſuetis minus moleſtare ſolent.* L. 2. Aph. 50.

Les choſes auſquelles on eſt accoûtumé depuis long-tems, encore qu'elles ſoient pires, offenſent moins ordinairement, que celles que l'on n'a pas accoûtumé.

Explication.

Il faut donc ſuivre ſa maniere de vivre ordinaire : car le vénerable Vieillard veut que ce à quoi l'on eſt accoûtumé de long-tems, quoique mauvais, incommode moins que ce que l'on n'a pas accoûtumé, parce que l'habitude empêche que la nature ne ſouffre, ou du moins fait qu'elle ſouffre peu :

Ainsi selon *Galien* cette vieille d'Athenes nourrie de poison, n'en étoit point incommodée, non plus que les Psilles, les Marses, & le Roy Mithridate qui le mangeoient impunement ; & le Soldan Macmus de Cambaïa, y étoit encore tellement accoûtumé qu'il n'en souffroit aucun mal, & cependant s'il en vouloit à un homme, il le fesoit mettre nud, & en crachant sur lui des fruits pareils à la Muscade qu'il avoit mâchez, on tient qu'il le faisoit expirer. Enfin l'on doit toûjours se proposer devant les yeux la coûtume du malade & y avoir égard, autrement on le mettra en danger, sur tout quand il faut de néceßité passer d'une coûtume à une autre.

Aphorisme XXXIV.

Qui *bibere noctu appetunt, ijs vehementer sitientibus si superdormierint, bonum.* L. 5. Aph. 27.

Ceux qui sont beaucoup alterez la nuit, s'il dorment sur cette soif sans boire, cela est bon.

Explication.

La raison est, que le sommeil humecte beaucoup, car la chaleur qui descend & retourne au dedans, cuit ce qui excite la soif, & l'appaise par cette coction. Néanmoins *Galien* dit, que ceux qui ont une soif excessive pour avoir trop bu de vin, manque d'humidité & de fraîcheur, ils doivent boire de l'eau, ou de la tisane pour s'humecter & se rafraîchir.

Aphorisme XXXV.

In *morbo diuturno cibi fastidium, & sinceræ dejectiones, malum.* L. 7. Aph. 6.

Si l'on est dégoûté dans une longue maladie, & que les déjections soient pures & liquides, c'est mauvais signe.

Explication.

1. Le dégoût dans les longues maladies est mauvais, parce qu'il témoigne une grande foiblesse d'estomac, & des autres parties, & que leur œconomie naturelle est pervertie ; d'où le malade ne pouvant aller qu'à peine jusqu'à la fin, il est à craindre qu'il ne

succombe devant que d'être secouru, sur tout si les gros excrémens sont une bile pure sans autre mélange.

2. Les déjections pures sans humidité naturelle aqueuse, qui ne sont que de pituite, ou de bile, montrent que toute l'humidité naturelle est épuisée par la chaleur de la fiévre : ce qui est un mauvais présage, parce que les forces abbatuës par de longues maladies ne se rétablissent que par la nourriture, que l'estomac alors & les parties nourricieres ne peuvent cuire.

Aphorisme XXXVI.

Ex *multo potu rigor & delirium malum.* L. 7. Aph. 7.

Si le frisson & le délire arrivent par l'excés du boire, c'est mauvais signe.

Explication.

La 1. raison est, que la chaleur naturelle accablée par la boisson, en voulant se décharger de ses vapeurs, il arrive un grand froid, & elle se trouve suffoquée par leur abondance. Car le vin (dit *Platon*) échauffe le

corps & l'ame, c'est-à-dire, les humeurs & les esprits ; & pris abondamment, il les étouffe : & selon *Apollonius*, il pervertit le jugement.

La 2. est, qu'il remplit le cerveau de vapeurs, & d'un sang boüillant qui l'enflamme, le desséche, & empêche ses fonctions animales : d'ailleurs, il brûle & consume les parties vitales & naturelles.

APHORISME XXXVII.

ANXIETUDINEM, *oscitationem, horrorem vinum æquali aquâ mixtum epotum curat.* L. 7. Aph. 56.

Ceux qui ont des inquiétudes, qui bâillent & qui frissonnent, sont guéris, en beuvant moitié vin & moitié eau mêlez ensemble.

Explication.

La raison est, que les flatuositez qui causent les bâillemens dans les muscles de la mâchoire, les inquiétudes & les extensions dans les membres, & les vapeurs acres & mordicantes qui font les frissons dans les membranes, sont chas-

ſées par le vin trempé d'eau, parce qu'il échauffe & pénétre par ſa chaleur toutes les parties du corps, & engendre de bonnes humeurs, purifie les mauvaiſes, diſſipe les vents, provoque les urines & les ſueurs, & guérit les maladies froides. C'eſt pourquoi *Heſiode* veut, que l'on y mette la quatriéme partie d'eau pour ſe récréer. Et *Athenée* dit, que les Grecs mêloient deux verres de vin avec cinq verres d'eau, pour être plus joyeux & plus alaigres.

Aphorisme XXXVIII.

SI *quis febricitanti cibum exhibuerit, ſano quidem cibus, laboranti verò morbus.* L. 7. Aph. 67.

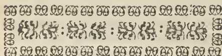
Si l'on donne à manger à celui qui a la fiévre, l'on augmente ſon mal, comme l'on fortifie celui qui ſe porte bien.

Explication.

Cét Aphoriſme ſignifie que les alimens, dont quelquefois les plus ſains ſe ſervent, les fortifient, & qu'ils nui-

ſent à ceux qui ſont malades ; parce que dans les ſains ils rétabliſſent ce qui eſt perdu, & leur donnent des forces, & que les infirmes les digerent mal ; d'où il ſe fait une corruption d'humeurs, qui accroît & prolonge la maladie. Mais cét Aphoriſme n'étant pas réputé d'*Hippocrate*, ne mérite pas qu'on s'y arrête davantage.





LIVRE SECOND.

De Aphorifmes qui traitent de la Purgation.

Aphorisme I.



Lurimùm *& repente vacuare, aut replere, aut calefacere, vel refrigerare, five quovis alio modo periculofum, quia omne nimiùm naturæ inimicum: Quod autem fit paulatim tutum eft, tum maximè fi quis ab uno ad aliud tranfeat.* L. 2. Aph. 51.

Il eft dangereux de purger beaucoup & promtement, ou de remplir, ou d'échauffer, ou de refroidir, ou d'émouvoir le corps en quelque façon

que ce soit ; car tout excés est ennemi de la nature : Mais ce que l'on fait peu à peu est sûr, principalement si l'on passe de l'un à l'autre.

Explication.

Il y a ici deux propositions. La 1. est, que toute évacuation du corps trop promte, ou trop excessive, ou la réplétion, ou le grand chaud, ou le grand froid, ou quelqu'autre mouvement que ce soit contraire à la nature, est dangereux ; parce que tout changement soudain qui se fait d'un contraire à un autre, pervertit & corrompt la nature & le temperament du corps, qui consiste dans la juste quantité & qualité de la substance humide, solide & spiritueuse. Or est-il que l'évacuation & la plénitude sont de la quantité, & la chaleur & le froid sont de la qualité : donc toutes ces choses faites par excés sont contraires & fâcheuses à la nature.

La 2. est, que tout changement qui se fait peu à peu & moderément, passant d'un contraire à un autre, est ami de la nature, parce qu'elle ne souffre point de violence dans un pareil chan-

gement. En effet un remede en deux prises, fait autant qu'un plus fort pris en une seule fois, & par ce moyen l'on aide la nature & l'on domte la maladie.

Aphorisme II.

In *perturbationibus alvi & vomitionibus spontaneis, si talia purgantur qualia purgari oportet, confert & facile ferunt; sin minus, contra fit: sic & vasorum evacuatio, si qualis fieri debet fiat, confert & facile tolerant, sin minus contra: inspicere verò oportet regionem, & tempus, & ætatem & morbos, in quibus conveniat aut non.* L. 1. Aph. 2.

Dans les grandes diarrhées & les vomissemens qui viennent d'eux-mêmes, si les choses que l'on doit purger sont purgées, l'on s'en trouve bien, & on les souffre aisément, sinon on les souffre difficilement. Il en est ainsi de l'évacuation des vaisseaux; si elle est faite comme il faut, l'on s'en trouve bien, & on la supporte facilement, sinon le contraire arrive; Mais il faut avoir é-

gard au climat, au tems, à l'âge & aux maladies, où l'évacuation est nécessaire, ou non.

Explication.

Je trouve ici trois choses. 1. c'est, que dans le cours de ventre, & le vomissement qui arrivent naturellement si l'on purge les humeurs qu'il faut purger, l'on se porte mieux, parce que le Médecin étant le Ministre de la nature, il l'a doit aider autant qu'il le peut, & la conduire par où elle veut se décharger : ainsi s'il purge l'humeur prédominante, qui par sa qualité & sa quantité cause la maladie, la nature le souffre aisément sans en être maltraitée ; Mais s'il arrive le contraire, si l'on ne vuide pas ce qu'il faut vuider, comme l'on voit dans les évacuations symptomatiques qui mettent le malade en pire état, c'est mauvais signe, parce que c'est l'humeur morbifique qui irrite la nature, & qui ne sort pas comme il faut, d'où la maladie s'augmente tellement qu'elle abbat les forces du malade, & le met en danger.

2. *Hippocrate* parle ici de la purgation artificielle ; si l'on purge (dit-il)

ce qu'il faut purger, la nature le souffre ; parce que supporter aisément une évacuation, c'est signe qu'elle est bien faite ; sinon c'est qu'elle est mal faite. Car l'art imitant la nature doit purger l'humeur morbifique, autrement il accroît la fiévre, & le malade est plus inquieté par la matiere qui séjourne, qui se pourrit davantage, & qui par sympathie, & quelquefois par métastase ou changement de place, fait souffrir les parties voisines.

3. Il conclud que dans toutes les évacuations qui ne sont point symptomatiques, l'on doit considerer le lieu, le tems, l'âge & les maladies, pour donner les purgations que l'on jugera à propos, parce qu'elles aident, ou nuisent beaucoup aux malades, les humeurs changeant dans le corps suivant le climat, le tems, l'âge & la maladie. Ainsi si le Païs où est le malade, est chaud, froid, humide, ou sec, ou venteux, l'on prescrira le regime de vivre, & l'on purgera à proportion ; l'on fera de même dans les changemens des tems & de l'air qui causent les maladies, agitent les humeurs, & chan-

gent les corps. L'âge & le tems seront aussi observez : car l'on purgera autrement les vieillards que les enfans, & les bilieux que les pituiteux; Et enfin l'on aura égard aux maladies ausquelles il faut purger, ou non, comme aux fiévres bilieuses, pituiteuses, ou mélancoliques qui demandent la purgation ; mais si la maladie n'est qu'une intemperie simple, ou sans matiere, l'on ne fait point d'évacuation.

APHORISME III.

QUÆ *judicantur & integrè judicata sunt, neque movere, neque aliquid novare, sive medicamentis, sive irritamentis fiat, sed sinere oportet.* L. 1. Aph. 20.

Quand la crise se fait, ou qu'elle est entierement faite, il ne faut rien remuer, ni changer, soit par remedes ou autrement en irritant ; mais il faut laisser agir la nature.

Explication.

Hippocrate veut que l'on ne fasse rien pour alterer, ou évacuer dans le

tems de la crise, & que l'on laisse agir la nature. La raison est, que si l'on entreprenoit quelque chose, on commenceroit une nouvelle évacuation, qui détourneroit la nature de son action. Mais il veut que s'il manque quelque chose à la crise, on la perfectionne. 1° En évacuant le reste de l'humeur pour éviter la recidive; or les signes d'une crise parfaite, sont lors que l'évacuation se fait par bas, plûtôt que par l'abscez. 2. lors que toute l'humeur peccante est purgée. 3. quand elle est sortie directement de la partie malade avec coction, sans douleur, & au jour critique. Que s'il manque une de ces conditions, elle n'est ni entiere, ni parfaite.

Aphorisme IV.

Quæ *educenda sunt, quo maximè natura vergit, eo educenda per loca convenientia.* L. 1. Aph. 21.

Il faut purger les humeurs qui ont besoin d'être purgées par les lieux convenables, & sur tout par où la nature prend son cours.

Explication.

Il y a deux propositions dans cét Aphorisme. La 1. Est, qu'il faut purger l'humeur par où la nature se veut décharger. La raison est, que le Médecin étant le Ministre de la nature, il doit suivre ses mouvemens & ses actions. Ainsi si c'est par le vomissement qu'elle se purge, il le faut exciter; si c'est par le nez, la bouche, le palais, ou la peau, il y faut attirer l'humeur; si c'est par les hémorroïdes, ou les mois, l'on les doit provoquer.

La 2e est, qu'il faut évacuer la matiere par les lieux convenables. La raison est, que la nature en est moins incommodée, & que l'on doit observer ses ordres & ses mouvemens, comme un Général d'Armée observe les mouvemens, les ruses & les détours de son Ennemi, pour le prendre par son foible. Ainsi dans les sanguins l'on évacuë le sang par les saignées, les sangsües, & les scarifications, parce que qu'on ne le peut évacuer par d'autres moyens, la nature montrant par la grosseur, l'étenduë & la plénitude de ses vaisseaux, que ce sont les lieux par où il doit être évacué.

Aphorisme V.

Concocta *medicari & movere decet, non cruda, neque in principio, modò non turgeant; plurima autem non turgent.* L. 1. Aph. 22.

Il faut purger & émouvoir les humeurs cuittes, & non pas les cruës, ni même au commencement, sinon lors qu'elles s'enflent avec émotion; mais la plufpart ne se remuent, ni ne se gonflent.

Explication.

Voici trois parties pour le tems de la purgation. La 1. est, que l'on ne doit pas évacuer la matiere cruë & indigeste. La raison est, qu'elle se purge difficilement, qu'elle ne suit pas le remede, parce qu'elle est épaisse, froide, & d'un mouvement tardif, & qu'ainsi la nature purge le bon avec le mauvais & s'affoiblit; d'où il arrive des symptômes fâcheux, quand la matiere cruë n'est pas entierement évacuée.

La 2e est, que la purgation n'est

pas propre au commencement du mal, qui eſt les quatre premiers jours. La raiſon eſt, que les ſymptômes commençeant pour lors, & la matiere étant toute cruë ſans aucun commencement de coction, elle s'irriteroit davantage ; & au lieu de ſortir, étant trop viſqueuſe & attachée dans des paſſages étroits, elle augmenteroit tout d'un coup le mal & ſes ſymptômes, & précipiteroit le malade.

La 3e eſt, que s'il faut purger au commencement du mal, c'eſt parce que la matiere s'enfle, quoique le plus ſouvent elle ne s'enfle pas quand il commence ; mais ſi elle s'enfle, l'on purge. La raiſon eſt, que l'humeur eſt ſubtile, qu'elle vacille, qu'elle va d'un côté & d'autre, & gêne le malade, qu'elle eſt ſans coction, irritée & comme en fureur par ſa qualité maligne, & ſon abondance, & qu'elle change, accroît & multiplie les ſymptômes ſelon la partie où elle eſt, par le temperament, l'action & l'uſage, ce qui ne ſe fait qu'au commencement de la maladie, & non quand elle eſt avancée. Cependant comme il eſt rare que la matiere

matiere s'enfle & se remuë au commencement, l'on purge aussi rarement.

Aphorisme VI.

Dejectiones *non sunt multitudine æstimandæ, sed si talia secedant qualia oportet, & ægri facilè tolerant; atque ubi ad animi defectionem ducere expedit, id faciendum si æger sustinere possit.* L. 1. Aph. 23.

Il ne faut pas s'attacher à la quantité des déjections, mais il faut voir si les humeurs qui doivent sortir sortent, & si les malades le souffrent aisément; & lors qu'il faut évacuer jusqu'à deffaillance, on le fera si le malade le peut supporter.

Explication.

Je remarque ici deux choses. La 1. est, que l'on ne doit pas seulement avoir égard à la quantité des évacuations, mais plûtôt à la qualité, car si l'on purge les humeurs nuisibles comme il faut, la purgation soulage, & les malades s'en portent mieux, ils en sont plus gays & plus alaigres : mais

s'ils deviennent plus mal & plus affoiblis, elle à mal réüssi, & les humeurs vicieuses ne sont pas purgées.

La 2e est, que l'on purge quelquefois jusqu'à la foiblesse du cœur, sur tout aux fiévres ardentes & aux grandes douleurs, où l'on saigne beaucoup & tout à la fois, si l'on juge que la nature soit assez forte pour se rétablir dans la suite ; car pour éteindre la chaleur excessive, l'on rafraîchit, l'on appaise les douleurs, l'on facilite la respiration, & quelquefois l'on provoque les sueurs & le ventre se lâche ; mais ces grandes évacuations ne se doivent faire qu'avec conseil, car il vaut quelquefois mieux fortifier que d'affoiblir.

Aphorisme VII.

In *morbis acutis rarò & per initia remedijs purgantibus utendum, idque cum circumspectione faciendum.* L. 1. Aph. 24.

L'on doit rarement user de purgatifs aux maladies aiguës, sur tout au com-

mencement, & cela se doit faire avec grande circonspection.

Explication.

Cét Aphorisme est un éclarcissement de l'Aphorisme 22. du premier Livre. 1. l'on purge rarement dans les maladies aiguës, parce qu'il n'y a point de remedes qui ne soient chauds, & qui ne les augmentent, outre qu'elles finissent presque toûjours par une crise, où il ne faut point de purgation, sinon pour aider la nature, ou pour achever ce qu'elle n'a pû faire.

2. Si la matiere ne se remuë & ne s'enfle pas, l'on ne purge point; parce que les sympômes changent, & dans leur état l'on ne purge point, & selon *Galien* l'on ne fait rien au de-là du second jour. La raison est, que lorsque les humeurs se gonflent & se remuent, les forces sont vigoureuses, & la fiévre n'est pas encore dans sa derniere violence.

3. Si la maladie croist, l'on ne purge point, afin de ne pas affoiblir le malade, de ne pas accroître la fiévre, & que l'humeur ne se jette pas sur une autre partie.

4. L'on purge avec grande précaution suivant la nature & la force du malade, son regime de vivre & sa diéte ; parce que ceux qui ont tenu un mauvais regime, n'aïant que des corps cacochymes remplis d'humeurs cruës, lentes, épaisses & visqueuses, ils souffrent difficilement les purgatifs ; sur tout lorsque l'urine est pleine de feu, & qu'il y a obstruction & inflammation dans les visceres ; toutefois on use alors de lavemens, parce qu'ils ne vont pas dans les vénes, & qu'ils détachent seulement les mauvaises humeurs qui sont dans les intestins, & autour des visceres.

Aphorisme VIII.

SI *qualia purgari oportet purgentur, confert & bene tolerant ; sin contra, difficulter ferunt.* L. 1. Aph. 25.

Si l'on purge ce qu'il faut purger, cela fait bien, & les malades le souffrent ; mais si le contraire arrive, ils le souffrent difficilement.

Explication.

Cét Aphorisme est renfermé dans le second du premier Livre, il contient deux Parties. La 1. est, que si l'on purge, cela fait bien à la nature, & les malades s'en portent mieux, parce qu'ils en sont soulagez, & qu'ils en restent moins appesantis. Mais il y a cinq conditions pour une bonne purgation ; sçavoir qu'elle se fasse dans les maladies où elle est nécessaire, que l'humeur nuisible soit évacuée, qu'elle soit cuitte & non cruë, qu'il n'en reste point, & qu'elle soit purgée par les lieux convenables.

La 2e montre, que si l'on ne purge pas les humeurs nuisibles, mais celles qui sont bonnes, les malades en sont plus incommodez, parce qu'alors la nature, en vuidant les bonnes humeurs, s'en trouve affoiblie & comme accablée. Quoique cét Aphorisme semble une répetition de l'Aphor. 2. du premier Livre ; il en differe pourtant en ce que celui-ci parle des purgations artificielles qui imitent la nature, & que l'autre traite des évacuations naturelles.

Aphorisme IX.

Corpora *ubi quis purgare voluerit fluida facere oportet.* L. 2. Aph. 10.

Quand l'on veut purger les corps, il les faut ouvrir & les rendre fluides.

Explication.

Soit que l'on veille purger par haut ou par bas, il faut rendre le corps fluide en ouvrant les conduits par où l'on veut purger l'humeur, en ſorte qu'il n'y ait point d'obſtruction; & ſi la matiere eſt épaiſſe & viſqueuſe, on l'inciſe & attenuë, & on la rend coulante. La raiſon eſt, que n'étant pas digerée, ni les conduits ouverts, à peine l'on peut purger l'humeur nuiſible; car ſouvent en la ſubtiliſant ſeulement, on ne l'évacue pas: mais elle s'épand par tout le corps, elle l'affoiblit, elle cauſe des convulſions, des vertiges, des tranchées, & des poulx dereglez; mais dans les maladies aiguës, où quelquefois la matiere ſe gonfle, ſe remuë, & vacille, allant

côté & d'autre, l'on n'a pas le tems de la préparer, & il n'en est pas toûjours besoin.

Aphorisme X.

In *alvi profluuijs excrementorum mutationes juvant, nisi ad peius mutatio fiat.* L. 2. Aph. 14.

Dans les cours de ventre le changement des excrémens soulage, pourvû qu'il ne se fasse pas de mal en pis.

Explication.

Il vaut mieux que dans les crises, les changemens d'excrémens soient de diverses couleurs, que de rester dans le corps. Que si le changement marque la coction, ou une couleur semblable à une humeur naturelle, c'est bon signe : ainsi si l'on purge premierement la bile, puis le phlegme & aprés la mélancolie dont les couleurs soient bonnes, cela va bien : Il en est de même des urines : car s'il y a premierement un nuage, puis un Enæoreme ou espece de bourgeons suspendus en son milieu, puis une hypostase ou lie

blanche, unie & égale, c'eft un bon changement;& le contraire eft mauvais: car fi dans le tenefme ou épreinte, qui eft une envie continuelle d'aller à la felle, on jette aujourd'hui une pituite falée, demain une plus douce & blanche qui marque que la graiffe de l'inteftin fe fond par une grande chaleur, fi le jour fuivant l'excrément eft jaune, plus gras & en petite quantité, la graiffe la plus groffiere eft fonduë : fi le quatriéme il fort des raclûres, & le cinquiéme des chairs, la dyfenterie eft formée : au contraire, fi le premier jour l'on jette des humeurs pourries, & aprés de meilleures, & enfuite encore de meilleures, c'eft un bon changement; parce que cela marque une évacuation de diverfes humeurs, & que le corps fe purifie, à moins que cela ne tourne en mal en affoibliffant le corps; ce que l'on connoît par la puanteur des excrémens, par l'incommodité qu'on en reffent, & par la corruption des parties folides. J'ai veu un homme qui aprés une maladie mortelle eut un flux de fang, puis un cours de ventre prés de deux ans, qui vuidoit des matieres bi-

heuſes, livides & cendrées ; & qui changeant peu à peu, en jetta enfin de meilleures, & guérit heureuſement.

Aphorisme XI.

Ubi *fames, laborare non oportet.* L. 2. Aph. 16.

Si la faim preſſe, il ne faut point travailler.

Explication.

La propoſition eſt, que les corps épuiſez par maladie, ou autrement, ne doivent faire aucun éxercice. La raiſon, c'eſt qu'ils s'épuiſent davantage par le travail qui les échauffe, qui les affoiblit, & qui leur diſſipe ce qui reſte d'eſprits. Ainſi les perſonnes ſaines affamées ne travailleront point, & les malades ne feront rien de violent les jours de la diéte, ſoit par la ſaignée, le vomiſſement, la purgation, la friction, ou autres remédes qui les affoibliroient ; mais ils ſe repoſeront. Il en eſt de même de ceux qui travaillent ; ils mangeront pour ſe fortifier, & ne

feront aucun reméde pendant leur travail.

Aphorisme XII.

Quibus juvenibus alvi humidæ sunt, iis senescentibus exsiccantur; quibus verò juvenibus alvi siccæ sunt, iis senescentibus humectantur. L. 2. Aph. 20.

Les jeunes gens qui ont le ventre humide, l'ont dur quand ils sont vieux; mais les jeunes qui sont resserrez, l'ont plus humide & plus lâche quand ils sont dans un âge avancé.

Explication.

Il y a deux propositions. La 1. est, que ceux qui dans leur jeunesse ont le ventre humide & lâche, sont constipez dans leur vieillesse : La raison est, qu'étant jeunes, l'abondance de la bile leur cause des diarrhées,& fait qu'ils ont le ventre affoibli par une trop grande chaleur ; au lieu qu'étant plus âgez, la bile devient plus épaisse, moins acre, & douce comme la pituite, pourveu même qu'ils observent un régime de vi-

vre qui n'irrite & n'accroiſſe point la cauſe du mal qui les tient reſſerrez. Voilà comme les changemens d'âges apportent du changement au temperament de nos corps : & l'on void ſouvent que le changement de temperament guérit le cours de ventre qui nous affoibliſſoit.

La 2. eſt, que ceux qui dans leur jeuneſſe ont le ventre dur, l'ont plus humide dans leur vieilleſſe ; parce qu'étant jeunes, ils ont le corps plus rarefié, & le foye plus chaud, de ſorte qu'il ſe fait un reflux de bile aux parties ſupérieures ; au lieu qu'étant vieux, ils ont le corps plus groſſier, moins chaud, & que la bile prend un mouvement contraire, d'où la criſe de la fiévre ardente dans les vieillards ſe fait par la dyſenterie. Il y a cinq cauſes, ſelon *Galien*, qui reſſerrent ou lâchent le ventre ; ſçavoir, la bile, qui va de la véſicule du fiel dans les inteſtins ; la vigueur, ou la foibleſſe des malades, qui ont peu ou trop d'appétit, qui retiennent, ou cuiſent bien ou mal les viandes, & ne rendent pas les excrémens comme il faut : ce qui arrive ſui-

vant que l'estomac, les intestins & le foye sont forts ou languissans.

Je ne puis passer sous silence l'histoire d'un garçon de quatorze ans fort bilieux, qui après une double tierce en 1676. a été trois ans sans aller à la selle, & sans en être enflé ni malade, quoi qu'il ait beaucoup mangé, peu sué & uriné, & qu'il ait pris tous les Remédes émolliens & purgatifs, & même les Eaux de Sainte Reine par la bouche, en lavemens, & en bains. Mr *Du Perron* Docteur en Droit, l'a appris de Mr *Hugue* de Salins, Médecin : & Mrs *Farcy*, *Leauté*, *Berger* & *Bourdelot*, Docteurs de la Faculté de Paris, ont approuvé & signé cette histoire le quatriéme Avril 1693.

Aphorisme XIII.

Quicumque *alvos habent humidas, hi in juventute melius degunt, quam ij qui siccas habent : at in senectute prius degunt, cum ferè ipsis senescentibus exsiccentur.* L. 2. Aph. 53.

Ceux qui ont le ventre humide se portent mieux dans leur jeunesse, que ceux qui l'ont sec & resserré ; mais dans la vieillesse ils en sont plus incommodez, parce qu'ils l'ont plus dur & plus sec.

Explication.

Je remarque ici deux parties. La 1. est, que ceux qui ont le ventre libre, se portent mieux étant jeunes, que ceux qui sont constipez ; parce que les superfluitez & les cruditez impures que les jeunes gens amassent en mangeant beaucoup, & qui pourroient alterer & corrompre la digestion, sont mieux & plus aisément purgez par le cours de ventre.

La 2. est, que ceux qui ont le ventre humide dans leur jeunesse, s'en trouvent plus mal étant vieux. *Hippocrate* en rend la raison dans son Texte ; parce que (dit-il) ils ont souvent le ventre plus sec ; outre qu'ils sont souvent sans appétit, qu'ils digerent peu, qu'ils retiennent mal la nourriture, & qu'ils rendent trop tard les excrémens. *Celse* dit, qu'il vaut mieux avoir le ventre libre dans la jeunesse, & sec dans la vieillesse.

Aphorisme XIV.

Cum *morbi incipiunt si quid movendum videtur move, cum verò vigent quiescere præstat.* L. 2. Aph. 29.

Quand les maladies commencent, remuez ce que vous jugez à propos d'être remué : mais quand elles sont dans leur vigueur, il vaut mieux se reposer.

Explication.

Cét Aphorisme contient deux parties. La 1. est, qu'il faut purger au commencement du mal ce que l'on croit devoir être purgé, parce qu'alors la nature est plus vigoureuse, & moins accablée de symptômes ; & par consequent moins occupée à y résister. Ainsi l'on peut purger les quatre premiers jours, lorsque la matiere est séparée de l'humeur morbifique, comme celle qui est dans le ventricule ou dans les vénes mésaraiques, que l'on attire par lavemens : mais l'on ne purge pas l'humeur qui fait la maladie de-

vant la coction, à l'imitation de la nature, qui n'évacuë rien dans les maladies aiguës, ni dans celles qui sont longues, qu'il n'y ait quelque coction.

La 2. est, que dans l'état de la maladie on ne doit faire aucune évacuation ; parce que lors que la nature prépare, digere & cuit la matiere morbifique, elle ne doit pas être détournée de son action, pour ne pas augmenter la grande violence des symptômes, celle de la chaleur excessive, & de l'agitation du malade : car la purgation accroîtroit les accidens & la chaleur ; elle irriteroit plûtôt la nature & le mal, que de purger l'humeur qui fait la maladie.

Aphorisme XV.

Circa *principium & finem omnia imbecilliora, in vigore verò fortiora.* L. 2. Aph. 30.

Les accidens des maladies sont foibles au commencement & à la fin ; mais ils sont plus forts dans la vigueur du mal.

Explication.

Tous les ſymptômes au commencement & au déclin du mal ſont plus doux, mais plus violens dans ſa vigueur ; parce qu'au commencement de la maladie, la nature & le mal ne ſont pas encore aux priſes, d'où la nature n'eſt pas accablée de mauvais accidens; mais au déclin toute l'humeur, ou la plus grande partie, eſt chaſſée ; ainſi elle eſt peu embarraſſée de fâcheux ſymptômes : au lieu que dans l'état du mal, il y a un grand combat de la nature avec la maladie : ce qui augmente l'indiſpoſition du mal, ſur tout lorſque la nature veut vaincre la maladie, & la maladie la nature ; car l'on reconnoît aſſez quand la pourriture eſt tout-à-fait formée, & quand la nature eſt entierement affoiblie.

APHORISME XVI.

QUI *ſani ſunt ſi purgantur, citò exolvuntur, & qui pravo utuntur cibo.* L. 2. Aph. 36.

Ceux qui ſe portent bien, tombent

aussi-tôt en défaillance en les purgeant. Il en est de même de ceux qui prennent de mauvaise nourriture.

Explication.

L'on remarque ici deux propositions. La 1. est, qu'un corps sain est affoibli par un reméde violent ; parce que, selon *Galien*, il amaigrit, & sa substance & son humidité se perdent ; d'où il devient plus foible. La purgation ne lui est point utile, n'y aïant point de mauvaise humeur dans un homme sain : c'est pourquoi il tombe en syncope, ou par l'acrimonie du reméde, ou par la perte de l'humeur nourriciere, ou bien par la résolution des parties.

La 2. est, que ceux qui usent de mauvais alimens s'affoiblissent, si on les purge fort, parce qu'ils engendrent un sang impur & des humeurs vicieuses, qui remplissant le corps, manifestent leur malignité par une grande cacochymie : & souvent les remédes qu'on y veut apporter, font que les malades tombent en syncope : Ainsi pour ne les point affoiblir, il faut purger peu à peu les humeurs nuisibles.

Aphorisme XVII.

Qui *fecurâ fanitate fruuntur, hos purgare grave eft.* L. 2. Aph. 37.

Il eft dangereux de purger ceux qui joüiffent d'une fanté parfaite.

Explication.

Les corps bien difpofez fouffrent mal-aifément les purgations, parce qu'ils en font quelquefois plus refferrez ; qu'ils en ont des vertiges, des inquiétudes, & autres accidens qui les gênent fortement : car fi un purgatif donné n'évacuë pas l'humeur qui péche, comme la bile, le phlegme, ou la mélancolie, il fe mêle avec le fang, il l'altére ; il échauffe le corps, fucçe les chairs, les defféche, les liquefie, & caufe beaucoup d'infirmitez, en attirant fans néceffité, & purgeant les humeurs qui font dans leur propre fubftance.



Aphorisme XVIII.

In *purgationibus talia educere è corpore, qualia spontè prodeunt utile: quæ secus prodeunt, prohibere oportet.* L. 4. Aph. 2.

Il est utile en purgeant d'évacuer les humeurs qui d'elles-mêmes sortent naturellement du corps, autrement il faut arrêter celles qui ne sortent pas naturellement.

Explication.

Le divin Vieillard fait ici deux propositions. La 1. est, que par les purgatifs il faut évacuer l'humeur dont la nature se décharge utilement, pour se soulager. La raison est, que le Médecin doit suivre l'action & le mouvement de la nature, ce qu'il connoîtra devoir faire, & même avoir fait, s'il est assûré que le malade souffre aisément le reméde, & qu'il en soit soulagé aprés l'avoir pris.

La 2. est, que les humeurs que la nature purge inutilement, le Médecin ne les doit pas purger, mais il les doit

arrêter au plûtôt ; parce que cette évacuation eſt ſymptomatique, & bleſſe plus le malade qu'elle ne le ſoulage.

Aphorisme XIX.

ÆSTATE *medicari ſuperiores, hieme verò inferiores.* L. 4. Aph. 4.

En Eté il faut purger par le haut, & en Hyver par le bas.

Explication.

L'on void ici la maniere de purger ſuivant la ſaiſon de l'année. *Hippocrate* veut qu'en Eté l'on purge par le haut, c'eſt-à-dire par le vomiſſement ; & l'Hyver, que l'on purge par le bas, c'eſt-à-dire par les déjections ; parce qu'en Eté la bile abonde, & qu'elle s'éleve en haut par ſa legereté & ſa chaleur : ce qui nous engage à l'évacuer par le vomiſſement, parce qu'il faut ſuivre les voïes de la nature, & la purger par les lieux où elle tend, pourveu qu'ils ſoient convenables. Toutefois ſi la bile eſt dans la baſſe région du ventre, il la faut vuider par

lav·m.ns : mais en Hyver lorſque la pituite s'accroît, & qu'elle tend en bas par ſa peſanteur, il la faut vuider par les parties baſſes : & cette façon de purger par enbas eſt meilleure que les vomiſſemens, parce que le ventricule eſt deſtiné pour la coction, & non pour la purgation ; que toute humeur eſt peſante, & tend en bas ; qu'il s'engendre plus de pituite en ce païs, qu'en celui d'*Hippocrate* ; & que le vomiſſement n'eſt pas ici ſi commun, que chez les Grecs, qui vomiſſent preſque tous les jours.

Aphorisme XX.

Sub *cane & ante canem difficiles ſunt purgationes.* L. 4. Aph. 5.
Les purgations aux jours caniculaires, & un peu devant, ſont difficiles à ſouffrir.

Explication.

La 1. raiſon eſt, que ce tems eſt extrêmement chaud, & la plûpart des Remédes auſſi ; d'où la fiévre ſuit facilement.

La 2. est, que la force du corps se résout & s'affoiblit aisément par la chaleur, & que l'on devient encore plus foibles par les purgatifs ; outre que la chaleur de l'air attire les humeurs au dehors, ce que font aussi les purgations ; d'où la foiblesse devient encore plus grande.

La 3. est, que la Canicule (appellée *Syrius* dans la gueule de la grande Chienne, & qui est cent fois plus grande que la Terre) cause par sa conjonction avec les aspects differens des autres Astres, des effets extraordinaires ; car elle ne fait pas seulement devenir les chiens enragez, elle rend les corps lâches & effeminez, elle fait boüillonner la mer, troubler les eaux des lacs, gâter le vin, dessécher l'humeur des arbres & des plantes, & mourir les poissons. On lit dans *Pline*, que les Dauphins se cachent trente jours durant la Canicule, dont ce Naturaliste s'étonne, parce qu'ils ne peuvent demeurer dans l'eau, ni sur la terre, mais partie en l'air, & partie en l'eau. Quelques-uns sont assez simples de croire que les enfans nez en ce

tems ont des inclinations perverses, *Ciceron* dit que les habitans de l'Isle de Cée, tiroient du lever de cette étoille un présage de toute l'année, qu'ils croyoient être pluvieuse si elle étoit obscure, & séche si elle étoit luisante. Et *Columelle* veut qu'en ces jours les brebis paissent le matin jusqu'au mid d'orient en occident, & depuis midi jusqu'au soir qu'elles paissent d'occident en orient, afin qu'elles aïent le Soleil sur les épaules, & jamais sur les yeux.

Je sçai que plusieurs n'attribuent point ces effets à la canicule, dont les influences durent quarante jours, à commencer selon *Galien* vingt jours devant son lever, qui est le 28. Juillet, & vingt jours aprés jusqu'à son coucher, qui est le vingt-six Août; mais qu'ils les attribuent à la chaleur de la saison causée par le Soleil, qui attire du dedans au dehors, & provoque la purgation du dehors au dedans, d'où il se fait deux mouvemens contraires & ennemis de la nature, parce que, disent-ils, la canicule ne se leve plus, où elle se levoit il y a deux

mille ans, & qu'elle se leve diversement en divers climats. Néanmoins on void que ce sont toûjours les mêmes influences en tous lieux, quoiqu'elle s'y leve diversement; Mais comment penser que les effets y demeurent, sans que la cause y soit. Je laisse cette question à ceux qui ont le loisir d'y répondre.

APHORISME XXI.

GRACILES *& facilè vomentes purgare superius, cavendo hyemem.* L. 4. Aph. 6.

Ceux qui sont maigres & promts à vomir, seront purgez par le vomissement, excepté l'Hyver.

Explication.

La raison est, que la bile domine dans ces personnes, & qu'on la purge aisément par le vomissement, s'ils y ont déja de la disposition, sans avoir lieu de craindre l'hémorragie, ni la chaleur de tête, ni la rupture d'aucun vaisseau, d'où suit la phtysie. Ainsi le vomissement est bon à ceux qui ont une grosse tête

tête & la poitrine large, mais cela ne ſe doit pas pratiquer l'Hyver, parce que pour lors les humeurs ſont tellement concentrées, qu'elles ne ſe peuvent évacuer par haut, à cauſe qu'elles ſont trop épaiſſes & trop viſqueuſes, qu'elles tendent en bas, & que le ventricule eſt deſtiné pour la coction, & non pour la purgation.

Aphorisme XXII.

Contra *qui ægrè vomunt & mediocriter carnoſi per inferiora, caventes æſtatem.* L. 4. Aph. 7.

Il faut purger par bas ceux qui ont peine à vomir, & qui ſont moyennement charnus, excepté en Eté.

Explication.

Il ne faut pas contraindre à vomir ceux qui ſont médiocrement charnus, de peur qu'il ne ſe rompe quelque vaiſſeau dans les poûmons, ni ceux qui vomiſſent difficilement, ou qui ont mal aux yeux, ou douleur de tête, ou les épaules hautes; mais il les faut purger par bas ſi l'Eté n'en empêche point,

parce que cette ſaiſon, où la bile domine eſt plus propre au vomiſſement, & l'Hyver que les humeurs ſont concentrées & gluantes, eſt plus propre à purger par bas.

APHORISME XXIII.

TABIDOS *cavens per ſuperiora nunquam purgare conaberis.* L. 4. Aph. 8.

L'on ne purgera jamais les phtiſiques par le vomiſſement.

Explication.

La raiſon eſt, que ceux qui ſont phtiſiques, ou qui ont diſpoſition à l'être, ont la poitrine & ſes organes foibles, & qu'il ſe fait un grand ébranlement du poûmon, d'où cette purgation eſt extrémement nuiſible aux pulmoniques, parce qu'elle irrite & accroît les ulceres & inflammations dont ce viſcere eſt attaqué, & qu'elle peut rompre un vaiſſeau; mais on les purge par bas avec l'infuſion de rhûbarbe, où l'on met la manne, ou le ſyrop de roſes pâles.

Aphorisme XXIV.

Melancholicos *autem uberius per inferiora, eadem ratione contraria adhibentes*. L. 4. Aph. 9.

L'on purgera les mélancoliques plus abondamment par bas par la même raison, en se servant des contraires.

Explication.

La raison est, selon *Galien*, que la mélancolie est une humeur pesante, épaisse, gluante & visqueuse, & qu'elle est fâcheuse & terrestre, d'où il faut un remede violent pour la chasser par bas, & pour ôter l'obstruction des visceres, où elle se rencontre. Les lavemens font bien pour épuiser le foyer de cette humeur grossiere & mélancolique.

Aphorisme XXV.

In *valdè acutis eadem die medicari si materia turgeat, differre autem in talibus malum.* L. 4. Aph. 10.

Il faut purger le même jour aux maladies fort aiguës si l'humeur regorge : car dans ces maux il est dangereux de differer.

Explication.

Galien en apporte la raison, parce que (dit-il) l'humeur qui regorge dans ces maladies, qui est errante, & qui se jette d'un membre sur un autre, affoiblit, accroît la fiévre, & se peut décharger sur une partie noble, causer des obstructions, des symptomes violens, & même une mort subite; c'est pourquoi au commencement il la faut purger, afin qu'elle nuise moins à la nature, & que le malade soit plus vigoureux.

APHORISME XXVI.

QUI *intestinorum levitate laborant, eos hyeme per superiora purgare malum.* L. 4. Aph. 12.

Si ceux qui ont la lienterie sont purgez en Hyver par le vomissement, ils s'en trouvent mal.

Explication.

La raison est, que dans la lienterie

les alimens ſortant auſſi-tôt qu'ils ſont pris, cela marque l'eſtomac affoibli par une humeur groſſiere, viſqueuſe & attachée à ſes membranes, qui ne ſe pouvant réſoudre facilement l'Hyver, ne peut être détachée ni réjettée aiſément par les vomitifs ; ainſi il la faut chaſſer en bas par les purgatifs : ce qui ſe pratique auſſi ſi l'humeur eſt dans les inteſtins, où ſi par la dyſenterie il y eſt reſté des cicatrices qui font que ne pouvant retenir les alimens, ils coulent incontinent ; mais ſi l'eſtomac eſt fort, & que l'humeur qui fait la lienterie ſoit aiſée à ſe réſoudre & à tirer dehors, & que le malade ait des nauſées, on la peut purger par le vomiſſement.

Aphorisme XXVII.

Qui *difficile elleboro per ſuperiora purgantur, eorum corpora vberiore cibo, & quiete ante illius potionem ſunt humectanda.* L. 4. Aph. 13.

Ceux qui vomiſſent à peine par l'Ellebore, il les faut humecter avec beau-

coup d'alimens, & leur ordonner le sommeil auparavant que de leur en faire prendre.

Explication.

La proposition est, que ceux que l'on veut purger avec l'ellebore blanc, ou une forte médecine qui échauffe & qui desséche, il les faut humecter avec beaucoup de nourriture & de repos. La raison est, selon *Galien*, que l'ellebore est un remede si chaud & si desiccatif qu'il cause la convulsion; d'où pour éviter & prevenir la chaleur & la sécheresse, il faut rafraîchir & nourrir avec des boüillons gras au veau, faire reposer le corps, & donner le bain trois ou quatre jours auparavant, parce qu'il humecte & rafraîchit, fond les humeurs & les rend aisées à purger. Le repos humecte & rafraît aussi par accident, n'étant que la privation du travail qui desséche & résout. Mais les vieillards & les enfans ne doivent pas être purgez par l'ellebore, car il leurs cause des convulsions trop violentes.

Aphorisme XXVII.

Cum *elleborum quis biberit, motionibus corpus illius est potissimum exercendum : ad somnum verò atque quietem minus : ostendit autem navigatio motum turbare corpora*. L. 4. Aph. 14.

Celui qui aura bû de l'ellebore doit plûtôt marcher & travailler, que dormir & reposer : la navigation nous montre que le mouvement cause du trouble dans le corps.

Explication.

Nous voïons par cét Aphorisme ce qu'il faut faire aprés avoir pris de l'ellebore, ou une autre médecine laxative, sçavoir que l'on ne doit pas dormir, ni se reposer, mais agir & travailler ; parce que l'action & le travail profitent au corps, l'excitent à se décharger de ses humeurs, & aident à l'ellebore, & à tout autre purgatif à sortir & à faire plus promtement son effet. Ce qu'*Hippocrate* prouve par la navigation qui ne provoque pas seulement à vomir, mais qui agite le corps

& fait sortir les humeurs par haut & par bas ; au lieu que le sommeil & le repos, les retiennent, les cuisent, empêchent l'operation du remede, & arrestent toutes les fluxions, excepté les sueurs.

Aphorisme XXIX.

SI *velis elleborum magis ducere, corpus move ; cum verò sistere, somnum inducito, nec moveto.* L. 4. Aph. 15.

Si vous voulez que l'ellebore purge davantage, remuez le corps ; mais si vous voulez arrêter son operation, faites dormir, & laissez le corps en repos.

Explication.

Afin que l'ellebore & tout autre purgatif violent opere plus vîte, il faut agir & se promener, parce que le travail & le mouvement provoquent la nature, & aident au remede à faire monter, ou descendre les humeurs, & à les purger par le vomissement, ou par les selles. Mais aux foibles purgatifs, l'on deffend le repos, parce qu'il

retarde, ou empêche leur effet, ou du moins l'affoiblit; & s'ils ont quelque familiarité avec la nature, ils se tournent en nourriture,& ne la purgent pas : Ainsi pour arrêter l'effet des remedes violents, l'on ordonne le repos & le sommeil, parce qu'ils retiennent les esprits animaux qui se portent aux sens externes, & aux muscles qui font les mouvemens volontaires, d'où ils émoussent la vertu des purgatifs, appaisent, calment, refroidissent & congelent les humeurs échauffées & irritées, & les empêchent de sortir davantage.

Aphorisme XXX.

Elleborus *sanis periculosus, convulsionem enim inducit.* L. 4. Aph. 16.

L'Ellebore est dangereux à ceux qui se portent bien, parce qu'il excite la convulsion.

Explication.

La raison est, qu'il échauffe & desseche l'humidité naturelle dans un corps sain, & qu'en la dessechant il cause

des mouvemens convulsifs ; parce que tous les remedes forts qui ne trouvent point de mauvaises humeurs, agissent contre les naturelles, les fondent, les les attirent fortement, les purgent & les dessechent, picquent & mordent l'estomac ; & ainsi en liquefiant & épuisant le corps avec des douleurs violentes, ils provoquent le spasme & toute autre convulsion.

APHORISME XXXI.

SIcui *sine febre cibi fastidium, stomachi morsus, vertigo, & oris amaritudo accidat, purgatione per superiora indiget.* L. 4. Aph. 17.

Si celui qui est sans fiévre est dégoûté, s'il a des douleurs d'estomac, des vertiges & la bouche amere, c'est signe qu'il doit être purgé par le vomissement.

Explication.

La raison est, que tous ces accidens montrent que la bile domine autour de l'orifice du ventricule, qui étant d'un sentiment fort exquis, elle le pic-

que, lui cause de la douleur, le dégoût des viandes, & l'amertume de la bouche, & s'élevant au cerveau éblouït les yeux, & provoque le vertige ou tournoyement de tête; marque qu'il la faut purger par le vomissement, puisqu'elle est contenuë dans l'estomac.

Aphorisme XXXII.

Qui *supra diaphragma dolores fiunt, si purgatione egent purgandi sunt per superiora : qui verò infra subsistunt, per inferiora.* L. 4. Aph. 18.

Les douleurs qui sont au dessus du diaphragme & qui demandent l'évacuation, seront gueries par le vomissement ; & celles qui sont au dessous, seront emportées en purgeant les humeurs par bas.

Explication.

Il y a ici deux parties. La 1. est, que ceux qui ont des douleurs au dessus du diaphragme, comme douleur d'estomac, amertume de bouche, & maux de cœur, ont besoin d'être purgez par haut. La raison est, que les humeurs

legeres qui ont leur siége ordinairement aux parties superieures, doivent être évacuées par le vomissement, puisqu'elles se portent par cette voye : néanmoins dans la pleuresie, dans l'inflammation du poûmon & dans la douleur de tête on ne fait pas vomir, parce que la matiere n'étant pas dans le ventricule, ni dans un lieu, où elle puisse être purgée par le vomissement, on accroîtroit le mal.

La 2e est, que ceux qui ont des douleurs au dessous du diaphragme doivent être purgez par bas ; parce que les humeurs pesantes qui le plus souvent sont dans les parties basses, veulent être purgées par les selles, comme dans les coliques, les douleurs de foye, de ratte, de reins, & dans les pesanteurs & douleurs de genoux. C'est ce qu'enseigne l'Aphorisme 20. du 4e Livre.

APHORISME XXXIII.

QUI *purgantibus evacuati non sitiunt, non quiescunt antequam sitiant.* L. 4. Aph. 19.

Si ceux qui ont été purgez ne ſont point alterez, il les faut purger juſqu'à ce qu'ils aïent ſoif.

Explication.

La raiſon eſt, que la ſoif qui n'eſt point violente, & qui eſt cauſée par un remede doux ſans inflammation d'aucune partie, ſoit du poûmon, du ventricule, du foye & des autres viſceres, eſt un ſigne ſuffiſant d'une purgation parfaite, pourvû que le malade en ſoit ſoûlagé ; autrement il faut encore purger pour évacuer les humeurs ſuperfluës qui abbreuvent l'eſtomac, parce que la ſoif provient par le deffaut du ſec & de l'humide.

APHORISME XXXIV.

SI ijs qui febre carent, tormina & genuum gravitas fiant, & lumborum dolor, purgari inferius oportere ſignificatur. L. 4. Aph. 20.

Si ceux qui ſont ſans fiévre ont des tranchées, peſanteur de genoux & douleurs de reins, cela ſignifie qu'il les faut purger par bas.

Explication.

Parce qu'il faut évacuer par où les humeurs se portent, ainsi les intestins étant remplis de sucs acres & mordicans, & l'humeur mélancolique & phlegmatique se portant sur les genoux par la veine cave, & dans les reins par l'humeur qui séjourne dans ce vaisseau, l'on doit évacuer par bas ; d'autant que les humeurs qui sont au dessous du diaphragme demandent une pareille purgation. Mais l'on preparera les humeurs avant que de les purger.

APHORISME XXXV.

DEJECTIONES *nigræ velut sanguis niger sponte exeuntes cum febre sive sine febre, pessimæ;& quantò colores pravi fuerint & plures pejus : cum medicamento verò melius, & si plures fuerint colores, non mali.* L. 4. Aph. 21.

Les déjections noires qui sont semblables à l'atre bile qui sortent d'elles-mêmes sans fiévre, ou avec fiévre sont trés mauvaises, & elles le sont d'autant plus, s'il y a un mélange de di-

verſes méchantes couleurs ; mais ſi ces déjections viennent d'un purgatif, elles ſont meilleures ; & plus il y a de couleurs, & moins elles ſont mauvaiſes.

Explication.

Je trouve ici deux propoſitions. La 1. eſt, que les excrémens noirs, ou ſemblables à un ſang noir qui ſortent d'eux-mêmes ſont de mauvais augure, & que plus il y a de couleurs, ſoit vertes, ſoit livides, cendrées, jaunes & rouſſes, plus le mal eſt dangereux, parce que cela marque diverſes parties incommodées & remplies de quantité de méchantes humeurs qui ne ſont pas cuites, qui cauſent des tranchées & des dyſenteries, & qui ne ſe purgent pas par une criſe, ni par une vigueur naturelle, mais peu à peu & d'une maniere ſymptomatique, la nature ne pouvant domter, ni corriger, ni ſouffrir leur abondance, leur malignité, leur mauvaiſe odeur, leur corruption, leur chaleur, leur acreté & autres méchantes qualitez qui troublent ſon œconomie, & lui provoquent des douleurs mortelles.

La 2e eſt, que les déjections qui ſont

chassées par un purgatif, sont une bonne marque ; & que plus il y a de couleurs diverses, c'est meilleur signe, parce que cela signifie que la nature est vigoureuse, qu'elle est soulagée & purgée par un semblable remede : car plus un corps est nettoyé, vuidé & purgé de diverses humeurs, que la chaleur naturelle à cuittes & digerées, plus il est pur & se porte mieux, pourvû qu'il n'y ait point de parties nobles gâtées, ni alterées par ces humeurs.

Aphorisme XXXVI.

Morbis *quibuslibet incipientibus, si supra vel infra atra bilis exierit, lethale.* L. 4. Aph. 22.

Si lors que les maladies commencent, l'on jette par haut, ou par bas une humeur atrabilaire, c'est un signe mortel.

Explication.

Cét Aphorisme traite des déjections noires qui sortent au commencement des maladies, & dit que si l'on jette une humeur atrabilaire par le vomissement, ou par les selles, cela est mor-

tel. La raison est, selon *Galien*, que quand le mal commence il est impossible qu'il y ait coction ; c'est pourquoi une telle évacuation au commencement est mauvaise, parce que ce n'est point par l'effort de la nature, mais symptomatiquement par la malice de l'humeur cruë, & par les causes de la maladie qui irritent, appesantissent & poussent la nature à bout, d'où elle ne peut rien évacuer de bon : car la coction doit preceder, puis la séparation, & ensuitte l'évacuation: c'est pourquoi si aprés la coction l'humeur vicieuse est separée, & que la nature la purge, c'est signe de coction ; au contraire si elle sort devant, cela est mortel : enfin s'il n'y a que des cruditez au commencement, l'évacuation des humeurs est toûjours mauvaise.

Aphorisme XXXVII.

Quibuscumque *ex morbis acutis, aut diuturnis, vel ex vulneribus, sive quovis alio modo extenuatis, nigra bilis, aut veluti sanguis niger desubter exierit, postridiè moriuntur.* L. 4. Aph. 23.

Si par des maladies aiguës, ou longues, ou par des playes ou autrement, dans ceux qui sont attenuez il sort une bile noire, ou comme un sang noir par bas, ils meurent le lendemain.

Explication.

La raison est, que l'evacuation ne vient pas de ce que la nature a domté l'humeur, mais de ce que l'humeur a vaincu la nature, dont les parties nourricieres sont affoiblies & épuisées, ainsi le jour suivant qu'elle est abbatuë & qu'elle combat le mal, ne pouvant ni cuire, ni séparer, ni évacuer l'humeur maligne, elle épuise ses forces par la dissipation des esprits & de l'humeur naturelle; d'où n'y aïant plus rien qui fomente & entretienne la vie, la nature est vaincuë, & la mort s'ensuit.

APHORISME XXXVIII.

SI *ab atra bile dysenteria inceperit, lethalis est.* L. 4. Aph. 24.

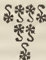
Si la dysenterie vient d'une humeur atrabilaire, elle est mortelle.

Explication.

Galien en apporte la raison qui est,

que le plus souvent la dysenterie se fait d'une bile jaune qui ronge les inteſtins; mais si elle se fait d'une atre bile, elle cause des douleurs violentes, mortifie, excite la gangrene, & devient incurable comme un chancre ulceré, d'où elle eſt mortelle ; parce qu'aux parties extérieures, où l'on peut appliquer le remede, le chancre ne guerit point, ou bien il guerit avec peine, & à plus forte raiſon s'il eſt dans les inteſtins : car en ces endroits on ne peut point appliquer de remede ; ou si l'on n'y en applique il y demeure peu, & il eſt mortel & incurable.

La dyſenterie hépatique qui vient d'un foye alteré & corrompu eſt encore incurable ; mais les autres dyſenteries qui viennent des mois rétenus, ou d'une jambe couppée, ou d'un petit vaiſſeau rompu, ou d'une pituite ſalée, ou d'une bile jaune, gueriſſent facilement.



Aphorisme XXXIX.

Sanguis *quidem ſupra qualiſcumque fuerit, malum; infra autem ſi niger deijciatur, bonum.* L. 4. Aph. 25.

S'il ſort du ſang par haut, quel qu'il puiſſe être, c'eſt mauvais ſigne; mais ſi c'eſt par bas & qu'il ſoit noir, c'eſt une bonne marque.

Explication.

L'on nous fait ici deux propoſitions. La 1. eſt, qu'il eſt dangereux de vomir, ou de crachèr quelque ſang que ce ſoit par la bouche, ſoit écumeux, rouge, jaune, noir, aqueux, caillé ou épais. La raiſon eſt, que cela eſt contre nature, & qu'il eſt difficile à guerir, parce qu'il vient de la rupture, ou de l'ulcere du poûmon, ou de la poitrine, ou d'un vaiſſeau rompu, d'où la phtiſie arrive, & ſouvent la mort: cependant ſi c'eſt des mois, d'une pleureſie, d'une cacochymie, ou d'un membre retranché, cela peut être ſalutaire.

La 2e eſt, que le ſang noir que l'on jette par bas, c'eſt-à-dire par les hé-

morrhoïdes, eſt un bon ſigne; parce que la nature ſe purge d'un ſang mélancolique, qui s'étant nourri par un long ſéjour dans le corps, lui cauſeroit pluſieurs maladies qui tiendroient de la mélancolie; ce qui peut encore arriver à ceux auſquels on a extirpé un membre, & qui font plus de ſang qu'il ne faut, car la nature doit néceſſairement évacuer par quelque voye que ce ſoit.

Aphorisme XL.

Difficultatem *inteſtinorum habenti ſi veluti carunculæ exeant lethale.* L. 4. Aph. 26.

Si un dyſenterique jette comme des chairs dans ſes excrémens, c'eſt un ſigne mortel.

Explication.

La raiſon eſt, que la longue dyſenterie cauſée d'une pituite ſalée, ou d'une bile jaune ou noire, eſt un ulcere des inteſtins, qui commence quand la graiſſe ſort, qui continuë lorſque l'on jette des raclûres, & qui finit lorſque leurs parties ſolides ſuivent,

d'où l'ulcere étant formé, cela est mortel ; parce qu'il est opiniâtre, qu'il ne se peut cicatriser, & que les intestins ne peuvent plus faire leur devoir.

APHORISME XLI.

QUIBUS *in febribus sanguinis multitudo fluxerit quacumque ex parte, cum reficiuntur, ijs alvus humectatur.* L. 4. Aph. 27.

Ceux à qui il aura coulé beaucoup de sang dans les févres de quelque partie que ce soit, quand ils sont refaits & qu'ils se portent bien, ils ont le ventre libre. L. 4. Aph. 21.

Explication.

La raison est, que par l'évacuation superfluë du sang, soit par le nez, le siége, ou la matrice, les esprits sont dissipez, l'habitude du corps est pervertie, & la chaleur naturelle diminuée, qui se trouvant trop foible dans l'estomac, les intestins & le foye, fait que les alimens se digerent peu, d'où suit un grand amas de cruditez, & de serositez qui empêche la coction des

viandes que l'on prend, jusqu'à ce que la nature soit rétablie ; Mais qu'il faut laisser couler ce sang & ne le pas arrêter, de peur que les humeurs étant retenuës, elles ne s'échauffent & ne se tournent en pourriture.

Aphorisme XLII.

Quibus *biliosi secessus superveniente surditate cessant, & quibus surditas supervenientibus dejectionibus biliosis, cessat.* L. 4. Aph. 28.

Si à ceux qui ont une diarrhée bilieuse, la surdité arrive, le cours de ventre cesse ; & si ceux qui sont sourds ont un flux de ventre bilieux, leur surdité cesse.

Explication.

L'on apprend ici deux choses. La 1. est, que les déjections bilieuses cessent par la surdité, parce que la bile n'étant qu'une matiere legere & tenuë, qui descend & s'évacuë par les intestins, se porte à la tête & à l'organe de l'ouye, & cause une surdité passagere qui guérit quelque tems aprés, sur tout

lorsque l'ouye se trouve bien disposée, & que l'humidité bilieuse se desséche & se dissipe.

La 2e est, que ceux qui sont sourds & à qui il survient un flux de ventre bilieux, sont bien-tôt délivrez de leur surdité. La raison est, que la bile qui causoit ce mal, quitte l'oreille, descend dans les intestins, & y fait une diarrhée bilieuse seulement; car si la surdité étoit causée par une humeur pituiteuse, par quelque coup violent, par rupture de vaisseau, ou pat obstruction à la membrane, elle dureroit pendant toute la vie. La surdité cesse encore par l'hémorragie bilieuse du nez. Voïez l'Aphorisme soixantiéme du quatriéme Livre.

Aphorisme XLIII.

SUDOR *multus ex somno factus sine manifesta causa, corpus uti pluri cibo indicat. Si vero cibum non assumenti hoc accidat, indigere evacuatione significat.* L. 1. Aph. 41.

La grande sueur qui vient du sommeil

meil ſans cauſe manifeſte, ſignifie que le malade mange beaucoup ; mais ſi cela arrive à celui qui mange peu, c'eſt ſigne qu'il a beſoin de purgation.

Explication.

Il y a deux parties dans cét Aphoriſme. La 1. eſt, que la ſueur abondante qui vient du ſommeil ſans une cauſe manifeſte, eſt un ſigne que l'on ſe nourrit trop. La raiſon eſt, que cette ſueur vient de ce que la nature eſt occupée à cuire le trop de viandes qu'on a pris, d'où ſuit la diſſolution des vapeurs qui fait la ſueur. Mais ſi elle vient de s'être trop échauffé en travaillant, ou en marchant à la chaleur, ou pour être trop couvert, ou pour avoir usé de ſudorifiques, la nourriture n'en eſt point cauſe, & il ne faut que du repos & du rafraichiſſement.

La 2. eſt, qui ſi en mangeant on ſuë beaucoup ſans une cauſe évidente, c'eſt ſigne que l'on à beſoin d'être purgé, & qu'il y a trop d'humeurs ; d'où la nature tâchant à les digerer, ſouvent elle les diſſout & les pouſſe vers la peau, ce qui provoque les ſueurs ; ainſi pour les empêcher, il faut pur-

ger, parce que la paresse, & la foiblesse du ventricule en appetant sans cesse & cuisant mal les viandes, amasse beaucoup d'impuretez dans les vaisseaux qui troublent l'œconomie du ventre; une partie de ces ordures étant chassée par les sueurs, & les grossieres demeurant, il les faut évacuer par divers remedes qui peuvent en ôter la cause & l'effet.

Aphorisme XLIV.

Excreationes *in febribus non intermittentibus lividæ, sanguineæ, fœtidæ & biliosæ, omnes malæ; sed si benè exeunt sive per alvum, sive per vrinas optimæ: si verò nihil vtilium per loca hæc excernatur, malum.* L. 4. Aph. 47.

Les crachats livides, sanglans, de mauvaise odeur & bilieux dans les fiévres continuës sont tous de méchans signes; mais si tout vient à sortir aisément ou par les selles ou par les urines, c'est une bonne marque. Que si ce qu'on évacuë par ces endroits ne soula-

ge point le malade, c'eſt mauvais ſigne.

Explication.

Il ſe trouve ici trois propoſitions. La 1. eſt, que les crachats livides, pleins de ſang, de méchante odeur & bilieux dans les fiévres continuës, ſont mauvais, parce que leur évacuation ne termine point la fiévre, qu'elle ne ſoulage point le malade, & qu'elle ſignifie une quantité d'humeurs pernicieuſes, cruës, & corrompuës dans la poitrine qui font de fâcheux abſcez, leſquels joints à la fiévre continuë abbatent les forces, éteignent la chaleur naturelle, & détruiſent ſouvent cette partie ſi néceſſaire à la vie.

La 2. eſt, que les humeurs qui ſont purgées par les déjections, & par les urines ſont bonnes. La raiſon eſt, que ſi au jour de criſe elles ſont évacuées promtement, comme il faut, & avec coction, & que le malade ſouffre doucement & aiſément cette évacuation, qu'il ſoit vigoureux, qu'il reſpire bien, & qu'il ſe trouve mieux; qu'enfin il n'y ait rien à deſirer pour la quantité, la qualité, le tems & la maniere de purger: cela montre que le corps n'eſt

point impur, que les parties ſont ſaines, bonnes, fortes, & que la nature eſt victorieuſe.

La 3. eſt, que ſi ce qu'il faut purger par ces lieux n'eſt pas purgé, c'eſt mauvais ſigne ; parce que l'humeur qui fait la maladie étant adhérente & attachée aux parties, elle eſt ſans coction, & reſte dans le corps: mais ſi elle eſt purgée tout-à-fait au jour critique, & avec des ſignes de coction, & que le malade ſoit ſans fiévre ; ce ſont des marques d'une criſe parfaite, & qu'il eſt entierement gueri.

Aphorisme XLV.

Mictio *noctu copiosè facta, exiguam dejectionem ſignificat.* L. 4. Aph. 83.

Si l'on urine beaucoup la nuit, c'eſt ſigne que les ſelles ſeront plus petites.

Explication.

Galien en rend la raiſon ; parce que, dit-il, l'humidité du ventre en abbreuvant les vaiſſeaux coule dans les émulgentes, & enſuite dans la veſſie ;

d'où les excrémens diminuent, se desséchent, & deviennent plus durs : Au contraire, s'il y a beaucoup d'humiditez avec les déjections, l'urine en diminuë, & l'on en rend moins la nuit & le jour. Voilà comme l'on doit détourner les humeurs qui se jettent sur les parties. C'est ainsi que *Galien* délivra la femme de Boëtius d'un flux uterin, en le détournant par les urines. Nous en usons aussi de même envers nos malades : nous donnons la thériaque pour arrêter la diarrhée ; nous provoquons les urines dans les grandes sueurs ; nous employons les potions vulneraires dans les playes, pour retenir les humeurs qui y feroient inflammation ; nous appliquons les ventouses aux hypochondres & au sein dans les hémorragies de la matrice ; & nous divertissons l'hémorragie du nez par la saignée du bras.

Aphorisme XLVI.

Ex *copioso sanguinis fluxu convulsio aut singultus, malum.* L. 5. Aph. 3.

La convulſion ou le hocquet qui ſurvient à une grande perte de ſang, eſt un mauvais ſigne.

Explication.

La raiſon eſt, que les parties étant toutes deſſéchées, & épuiſées d'eſprits de chaleur & d'humeurs, la nature s'en trouve tellement affoiblie, qu'il eſt aſſez difficile de la rétablir; d'où il arrive une convulſion mortelle, ou du moins dangereuſe. Il s'en fait auſſi une du ventricule, pour la même raiſon. Les cauſes externes de l'hémorragie ſont les coups & les chûtes; & les internes ſont la rupture, l'ouverture, ou l'érofion d'un vaiſſeau; d'où le ſang coule par la bouche, par le nez, le fondement & la matrice.

Le hoquet eſt auſſi une eſpéce de convulſion du ventricule, quoi qu'il n'ait pas de muſcles; les flatuoſitez, la mauvaiſe nourriture, la réplétion, l'inanition, le poiſon & l'humeur acre l'excitent: On le doit traiter ſuivant les cauſes qui le produiſent; les vents, par les carminatifs, la mauvaiſe nourriture par les alimens d'un bon ſuc, l'inanition par la réplétion,

& la réplétion par l'inanition ; enfin l'humeur âcre par la purgation & les anodyns ; & le poison par les aléxiteres.

APHORISME XLVII.

EX *superflua purgatione convulsio aut singultus, malum.* L. 5. Aph. 4. La convulsion ou le hocquet aprés une grande purgation, est encore un mauvais signe.

Explication.

La raison est, qu'un purgatif violent attire en premier lieu une partie de l'humeur qu'il doit purger ; puis il en fait suivre une autre ; & enfin il évacuë le sang pur, qui participe toûjours des autres humeurs nourricieres ; d'où il arrive des convulsions, qui viennent principalement de ce que les vénes & les artéres sucçent la moiteur du sang, & que les esprits se retirent des nerfs : aprés quoi la mort & la syncope suivent infailliblement, sans que l'on puisse y rémédier ; parce qu'il est presqu'impossible de rétablir un corps épuisé de forces & d'esprits, & sur tout

de réparer l'humide radical desséché. Outre que, la force du mal n'en donne pas le tems, & que souvent l'on meurt auparavant. Dailleurs les parties nécessaires à la vie ne font pas leur devoir, lorsque les symptômes sont violens.

APHORISME XLVIII.

IN *longis intestinorum levitatibus, si acidus ructus fiat, qui ante non erat, bonum.* L. 6. Aph. 1.

Si dans les longues lienteries il survient un rot aigre qu'on n'avoit pas coûtume d'avoir, c'est un bon signe.

Explication.

La raison est, que dans la lienterie, les alimens étant rejettez, comme on les a pris, s'il arrive des rots aigres, c'est une marque que l'estomac se trouve mieux, que la nourriture y demeure plus long-tems, & qu'il commence à faire la coction ; d'où une vapeur aigre s'élevant à la langue & au palais engendre ces rots aigres. Mais il y a trois espéces de lienteries ;

l'une qui vient de l'intempérie froide & humide du ventricule & des inteſtins ; l'autre, de leur foibleſſe ; & la derniere, des fluxions du cerveau : & c'eſt dans la premiere que les rots aigres préſagent quelque choſe de bon.

APHORISME XLIX.

IN *longis inteſtinorum difficultatibus cibi faſtidium malum, & cum febre pejus.* L. 6. Aph. 3.

Dans les longues dyſenteries le dégoût des viandes eſt un méchant ſigne ; & s'il y a fiévre, encore pire.

Explication.

La raiſon eſt, que la longue dyſenterie vient de la corroſion des inteſtins dans leur ſubſtance ; d'où le ventricule ſouffre par continuité, ſympathie & proximité de l'eſtomac, qui cuit les alimens, & qui en reſſent un dégoût, à cauſe des mauvaiſes humeurs qui s'y amaſſent : Ainſi le corps n'étant pas nourri, s'extenuë, ſe réſout, & s'affoiblit inſenſiblement : Et s'il y a fiévre, encore pire, le mal eſt plus dangereux ;

parce que ce fâcheux symptôme est une marque que la maladie desséche, attenuë, & travaille la nature, & montre une grande pourriture, ou une inflammation dans les ulcéres dés intestins.

APHORISME L.

IN *longa diarrhaa vomitus spontaneus morbum solvit.* L. 6. Aph. 15.

Le vomissement naturel survenant dans une longue diarrhée, la guérit, & fait cesser ce mal.

Explication.

Parce qu'il se fait une révulsion, & qu'alors l'humeur qui s'évacuoit par bas, se porte aux parties supérieures; d'où les intestins étant moins humectez, le cours de ventre diminuë, les excrémens deviennent plus épais & moins coulans, & le ventricule se fortifiant, il retient mieux qu'auparavant. Cependant la longue diarrhée guérit, ou soulage les hydropiques.



Aphorisme LI.

Ruptiones *quæ à dorso ad cubitum ferúntur, vena sectio solvit.* L. 6. Aph. 22.

Les douleurs & les fluxions qui du dos se portent au coude, se guérissent par la saignée.

Explication.

Parce que la saignée du bras, ou du pied, diminuë l'abondance du sang, qui des vénes du dos se porte au coude : Elle empêche encore le dépost des humeurs sur cette partie, lorsqu'on la fait dans le tems que l'humeur est encore dans son mouvement : Mais quand elle est dans son état, il faut ouvrir le vaisseau le plus proche de la douleur, pour évacuer plus promtement l'humeur qui incommode.

Aphorisme LII.

Qui *suppurati, aut hydropici uruntur, aut secantur, si pus, aut*

aqua confertim fluxerit, certò moriuntur. L. 6. Aph. 27.

Si à ceux qui ont la poitrine pleine de pus, ou qui sont hydropiques, l'on fait la paracentése, ou qu'on les brûle par un cautére, & que leur pus ou leur eau sortent tout à la fois, ils meurent asurément.

Explication.

La raison est, que toute évacuation soudaine est dangereuse, parce qu'elle affoiblit & épuise l'esprit vital avec l'humeur qui sort, & que l'air qui se glisse par la ponction dans les parties, les blesse & les refroidit; d'où il le faut corriger par la chaleur, & ne tirer pas l'eau ni le pus tout-à-fait, mais par livres & par onces, selon les forces du malade, & seulement une fois le jour, jusqu'au douziéme que l'on évacuëra le reste.

Erasistrate asûre, que l'humeur que l'on tire tout d'un coup cause la fiévre & la mort, parce que l'habitude des viscéres change soudainement: C'est pourquoi dans les opérations de l'empiéme, ou de la paracentése, il faut que l'on soit jeune, fort, & sans

fiévre, & que les entrailles ſoient bonnes & bien diſpoſées.

APHORISME LIII.

BALBI *alvi profluvio maximè corripiuntur.* L. 6. Aph. 32.

Ceux qui béguayent, ſont fort ſujets au cours de ventre.

Explication.

Parce que le béguayement arrive par le relâchement des nerfs qui portent les eſprits à la langue, lequel ne vient que de la grande humidité du cerveau, qui tombant dans le ventricule & les inteſtins, cauſe la diarrhée : C'eſt pourquoi il faut uſer de précaution, en purgeant les bégues, & ceux qui brédoüillent ou qui héſitent en parlant, afin de ne pas trop attirer les humeurs ſur la langue, & de ne leur pas exciter une longue & forte diarrhée. Mais ſi la langue eſt paralytique, l'on peut purger fortement ; & pour l'ordinaire, le ſuc de ſauge guérit cette paralyſie. Il y a d'autres cauſes qui empêchent la parole, où il ne faut

point purger ; ſçavoir , lorſque la langue & ſon lien ſont trop courts, ou lorſque l'on eſt ſans dents , & que le palais eſt mal formé.

APHORISME LIV.

URINÆ *difficultatem venæ ſectio tollit , ſecare autem interiores.* L. 6. Aph. 36.

La difficulté d'urine ſe guérit par la ſaignée , mais il faut ouvrir les vénes internes.

Explication.

Parce que la dyſurie arrive d'ordinaire par l'abondance du ſang , ou par l'inflammation qui bouche & comprime la voye de l'urine : d'où l'on ouvre la cubitale ou baſilique du bras , la malléole ou ſaphéne interne du pied, car l'externe eſt appellée ſciatique ; celle-ci dérive , & l'autre fait révulſion. L'acrimonie de l'urine , la foibleſſe de la veſſie & la réplétion cauſent auſſi ce mal : mais ſi c'eſt du phlegme attaché au ſphincter , qui bouche l'urétre, la ſaignée eſt inutile.

Aphorisme L V.

Quibus *venæ sectio, aut purgatio convenit, hos vere purgare, aut venam secare oportet.* L. 6. Aph. 47.

Ceux à qui la purgation & la saignée sont utiles, il faut que ce soit au Printems.

Explication.

La raison est, que les humeurs amassées pendant l'Hyver se séparent & s'épandent par tout le corps au Printems ; d'où la purgation , & surtout la saignée, sont nécessaires en cette saison, qui est la plus temperée de toutes, car le sang abonde davantage & avec beaucoup de chaleur : Ainsi la goutte, l'épilepsie, la mélancolie, l'apopléxie, les fiévres, les rhûmatismes & les fluxions, sont retardez par ce Reméde ; & l'on prévient les saillies du mal Venerien enraciné, par l'évacuation & les aléxitaires que l'on ordonne au Printems & en Automne ; parce qu'alors les humeurs se remuent d'elles-mêmes, & qu'en l'Automne intemperée elles

retournent au dedans, & causent des maladies, si l'on n'y donne ordre. C'est pourquoi il les faut prévenir par ces Remédes, en purgeant le sang, la pituite, la bile, la mélancolie & les sérositez, qui selon leur nature causent diverses maladies qui viennent de tems en tems.

Aphorisme LVI.

Singultus *& oculorum rubor si vomitui superveniant, malum.* L. 7. Aph. 3.

Si le hocquet & la rougeur des yeux arrivent aprés le vomissement, c'est mauvais signe.

Explication.

Hippocrate veut que cela s'entende principalement dans les maladies aiguës, pour deux raisons. La 1. est, que si le hocquet, qui est un mouvement convulsif de l'estomac, survient aprés le vomissement, c'est une marque qu'il est causé par l'abondance ou l'acrimonie des matiéres, qui irritent le ventricule, ou par quelque abcés qui

s'y eſt formé : A quoi l'on remédie, en mettant dans la boiſſon un peu de ſemence de pavot & d'anis.

La 2. eſt, que la rougeur des yeux marque l'inflammation du cerveau, laquelle eſt cauſée par un ſang échauffé qui s'y porte, & qui remplit les petites vénes des yeux. Mais qu'il y ait inflammation dans le ventricule, ou dans le cerveau qui eſt l'origine des nerfs, le hocquet & la rougeur des yeux s'accompagnent, & ſe font toûjours par la ſympathie du ventricule avec le cerveau, & par la communication que ces parties ont avec les nerfs de la ſixiéme paire. Néanmoins la rougeur des yeux eſt plus grande, lorſqu'il y a inflammation du cerveau.

Aphorisme LVII.

A Sanguinis *fluxu delirium ac convulſio*, *malum.* L. 7. Aph. 9.

Si le délire & la convulſion arrivent aprés le flux de ſang, c'eſt mauvais ſigne.

Explication.

Parce que le délire signifie une grande inanition de sang & d'esprits, & que la convulsion qui vient d'inanition marque un défaut dans les parties, provenant ou de leur sécheresse, ou de leur foiblesse : car la nature n'agit que par la vigueur du corps rempli de sang & d'esprits, qui étant épuisez, elle se trouve sans secours, & ne peut domter le mal, principalement si le délire & la convulsion sont joints ensemble.

APHORISME LVIII.

A *Sincera dejectione dysenteria, malum.* L. 7. Aph. 23.

Si la dysenterie arrive aprés les déjections pures & sans mélange, c'est mauvais signe.

Explication.

Parce que la bile jaune, ou noire, qui coule & passe par les intestins, les ronge & les ulcére, surtout lorsque l'une & l'autre sont dépoüillées de leurs sérositez, qui émoussent & qui tempé-

rent leur acrimonie ; d'où la dysenterie est d'autant plus fâcheuse, qu'elle vient aprés des déjections pures, où il ne paroît aucun mélange.

Aphorisme LIX.

Ex *purgatione cõnvulsio lethalis est.* L. 7. Aph. 25.

Si la convulsion survient à la purgation, elle est mortelle.

Explication.

Cela se fait, ou par la violence du Remède purgatif qui épuise les forces, ou par la mauvaise qualité de sa substance qui affoiblit & abbat la nature, ou par sa quantité dangereuse qui l'accable ; d'où le cerveau & ses parties nerveuses étant vuides & desséchées, il arrive une convulsion mortelle.

Aphorisme LX.

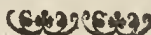
Quibus *spumosi secessus in diarrhœa fiunt, his à capite pituita defluit.* L. 7. Aph. 30.

Si les excrémens dans les diarrhées

ſont écumeux, c'eſt ſigne que la pituite coule du cerveau.

Explication.

La raiſon eſt, que la pituite étant d'une conſiſtence moyenne entre l'épais & le liquide, (outre qu'elle eſt d'elle-même flatueuſe) elle ſe mêle encore avec de l'air & des vents lorſqu'elle eſt agitée, ou qu'elle tombe d'enhaut ; d'où elle devient écumeuſe, & fait de petites bouteilles d'eau pareilles à celles de la pluye, qui ſe mélange auſſi de la même façon. Ainſi ſi le cerveau abonde en pituite lorſqu'elle tombe dans le ventricule & les inteſtins, les déjections en deviennent écumeuſes par la chûte & le mélange de l'air & des flatuoſitez, qui marquent qu'elle vient du cerveau, ſur tout s'il eſt trop humide, & que ce ſoit de nuit : c'eſt ce que l'on nomme une diarrhée nocturne. A quoi il faut bien prendre garde ; parce que pour guérir une maladie, il faut autant qu'on le peut, aller à la ſource ; car la cauſe ôtée, l'effet ceſſe.



Aphorisme LXI.

Qui *ſanguinem evomunt, ſi ſine febre accidat, ſalutare eſt, ſi cum febre malum ; curari autem aſtringentibus & refrigerantibus oportet,* L. 7. Aph. 37.

Ceux qui vomiſſent le ſang, ſi c'eſt ſans fiévre, cela leur eſt ſalutaire ; mais s'il y a de la fiévre, c'eſt mauvais ſigne, & on les doit traiter avec des Remédes qui reſſerrent & qui rafraîchiſſent.

Explication.

La raiſon eſt, que ſi ce vomiſſement ſe fait avec fiévre, c'eſt ſigne d'un grand abſcés ; ce qui eſt dangereux, parce qu'on ne le peut guérir, & qu'il devient plus grand & plus malin : mais ſi c'eſt ſans fiévre, c'eſt ſeulement marque d'une évacuation ordinaire, ſoit des mois, ou des hémorroïdes ; ſoit d'un vaiſſeau rompu, ou d'une petite playe ſans abſcés, dont on guérit avec le temps. Ce vomiſſement s'appaiſe par des Remédes aſtringens & rafraî-

chiſſans ; comme, la graine de juſquiame, de pavot blanc, les coraux, le bol d'Arménie, & le camphre avec la conſerve de roſe.

APHORISME LXII.

QUI *ſuppurati uruntur aut ſecantur, ſi pus fluat purum & album, evadunt ; ſin verò ſubcruentum, fœculentum & fœtidum, moriuntur.* L. 7. Aph. 45.

Si lorſqu'on perce le côté, ou que l'on applique des cautéres à ceux qui ſont empyématiques, le pus qui en ſort eſt pur & blanc, ils guériſſent ; mais s'il eſt ſanguinolent, épais, & de mauvaiſe odeur, ils meurent.

Explication.

La raiſon eſt, que ſi le pus eſt blanc & pur, il eſt loüable ; il montre que les parties ſont bonnes, & que la nature eſt forte & victorieuſe : c'eſt pourquoi il faut faire l'opération de l'empiéme avant le quarantiéme jour, parce qu'il ſe peut faire que les parties ne ſont ni changées, ni alterées devant ce

tems. Mais si le pus est infect, verdâtre, noir & pourri, c'est signe de la corruption du sang & des poûmons, laquelle éteint la vivacité du cœur : car il est difficile qu'une matiére qui a séjourné si long-tems dans un lieu humide & chaud, ne soit corrompuë, & n'ait alteré la substance des poûmons ; d'où suit la phtisie, & ensuite la mort.

APHORISME LXIII.

STILLICIDIUM *& difficultatem urinæ meri potio & phlebotomia solvit ; incidere autem vasa interiora oportet.* L. 7. Aph. 48.

Si l'on urine goutte à goutte, ou bien avec peine, l'on guérit par la boisson du vin & par la saignée ; mais il faut ouvrir les vénes internes.

Explication.

L'ischurie est quand l'urine est tout-à-fait supprimée, soit que la vessie, pour être trop pleine, ne la puisse évacuer, ou qu'elle soit trop foible, ou que son col soit trop étoit, ou que

le trou soit bouché par l'inflammation, le gravier, la pierre, la pituite, ou autrement. Mais lorsque l'urine coule goutte à goutte, c'est une strangurie; & quand on urine avec peine & douleur, c'est une dysurie. La premiere vient d'une intempérie froide, & d'une humeur pituiteuse & visqueuse, ou de vents renfermez, que l'on guérit par les apéritifs; comme, l'hypocras fait avec le vin blanc, la canelle & le sucre, où l'on peut mêler cinq ou six gouttes d'esprit de sel, & autant d'esprit de thérebentine; sur tout si avec la suppression d'urine, il n'y a ni fiévre, ni inflammation : Mais si c'est une dysurie qui vient de chaleur, d'inflammation, & d'une acrimonie d'urine, la saignée des vaisseaux internes y fait bien : Et si c'est un grumeau, une humeur trop visqueuse, ou une pierre, la sonde y est nécessaire.

APHORISME LXIV.

CORPORIBUS *humida carne præditis, famem adhibere oportet,*

fames

fames enim corpora exſiccat. L. 7. Af. 95.

Il faut faire ſouffrir la faim à ceux qui ont les chairs humides, car la faim deſſéche les corps.

Explication.

Les corps ſont humides par une abondance de pituite, qui étant mêlée avec le ſang, leur ſert long tems de nourriture : Ainſi le jeûne alors leur fait bien, parce qu'ils ſe deſſéchent en ſe nourriſſant de cette humeur qui au tems de la diete ſert d'aliment au corps, ſans que le cœur, ni le foye, dit *Galien*, ſe ſéchent dans un animal qui ſouffre la faim : C'eſt ce qui ſe paſſe dans les inſectes qui reſtant enfermez dans leurs trous l'hiver, vivent de leur ſubſtance qui eſt la pituite : C'eſt encore pourquoi l'on retranche la nourriture & la boiſſon aux hydropiques : car la faim les deſſéche, & ſelon ***Epidaure***, il n'y a point de meilleur remede, & même l'on a vû guerir un hydropique pour avoir été un an ſans boire. D'où l'on peut ſûrement donner aux hydropiques & aux pituiteux les remedes qui attenuent & qui deſſéchent.

APHORISME LVX.

SUDOR *multus, calidus, frigidusve perpetuò fluens, corpus humiditate abundare significat; evacuare igitur oportet in robusto per superiora, debili verò per inferiora.* L. 7. Aph. 61.

La sueur abondante, chaude, ou froide qui sort toûjours du corps, signifie qu'il est rempli de beaucoup d'humeurs, il les faut donc évacuer par haut dans celui qui est fort, & par bas dans celui qui est foible.

Explication.

La sueur chaude qui coule sans cesse est un signe d'une maladie courte, parce qu'elle vient d'une humeur subtile qui se resout en peu de tems; mais la sueur froide qui coule abondamment, & sans cessè marque une longue maladie, parce qu'elle vient d'une humeur plus grossiere, qui ne peut être surmontée par la chaleur naturelle: Cependant *Hippocrate* conseille de les évacuer toutes deux, par les mêmes voyes, sans attendre l'effort de la na-

ture ; sçavoir dans les corps robustes par le vomissement, & dans les foibles par les purgatifs, pourveu que dans les uns & les autres la nature soit assez forte,& se veuille décharger par ces voyes. Mais l'on croit que cet Aphorisme est supposé.

APHORISME LXVI.

ET *quibus dejectiones si stare permiseris, & non moveris, veluti strigmenta subsistunt, quæ si pauca sint, parvus est morbus; si multa, magnus: iis alivi purgatio confert. Quod si non purgatâ alvo sorbitiones exhibueris, quantò plures dederis tantò magis nocebis.* L. 7. Aph. 65.

Ceux qui jettent des excremens qui aprés être rassis sans les remuer, montrent comme des raclûres de boyaux, s'il y en a peu, le mal sera petit, s'il y en a beaucoup, il sera grand. La purgation par bas est bonne à ces malades : Que si vous leur donnez des boüillons sans avoir purgé le ventre, plus vous leur en donnerez, & plus vous leur nuirez.

Explication.

Plusieurs obmettent cet Aphorisme, & tiennent qu'il n'est point *d'Hippocrate.* Cependant puisqu'il trouve ici sa place, on peut l'expliquer ainsi. 1°. Lorsque le ventre rejette des matieres dures & liquides entremêlées de petites scieures, comme l'on void dans la pituite, c'est marque d'une grande Cacochymie, & que le corps abonde en humeurs cruës & pituiteuses, en ces maladies la purgation est utile & necessaire pour appaiser l'intemperie des parties. 2°. Les dejections épaisses & copieuses signifient que la maladie sera rebelle; & pour aider à la coction, il faut user de nourriture facile à digerer, il faut purger doucement, & ordonner un regime de vivre qui soit sobre & leger.

APHORISME LXVII.

QUIBUS *cruda deorsum secedunt, atrabilis inest, si plura major, si pauciora morbus minor est.* L. 7. Ap. 70.

Ceux qui jettent par bas des ma-

tieres cruës, c'eſt ſigne d'une humeur atrabilai e : Que s'il y en a beaucoup, le mal eſt grand, s'il y en a peu, il eſt petit.

Explication.

Cet Aphoriſme nous aprend que ceux qui jettent des cruditez par bas, ont une humeur atrabilaire dans les parties deſtinées à la coction, leſquelles en étant refroidies cuiſent mal les viandes qu'on leur preſente ſuivant la quantité de l'humeur qui domine : Car s'il y en a beaucoup, elles les cuiſent plus mal, & s'il y en a peu, elles les cuiſent mieux.

Aphorisme LXVIII.

Qualiscumque *aut per veſicam, aut per alvum, aut per carnem, aut per aliam quamvis corporis partem excretio fiat à naturæ modo recedens; ſi parum recedit paucus eſt morbus : Si multum, multus, ſi valde multum, lethalis eſt.* L. 7. Aph. 76.

Il faut examiner la quantité & la

qualité des excremens qui sortent de la vessie, ou du ventre, ou de la chair, ou de quelle autre partie du corps que ce soit; si ces excrémens sont en petite quantité, le mal sera petit, s'il y en a beaucoup, il sera plus grand; & s'il y en a par excez & en quantité, c'est signe de mort.

Explication.

Comme la santé consiste dans la médiocrité de tout ce qui la regarde; ainsi plus les excremens que l'on rend par tous les endroits que la nature a choisi pour les purger, s'éloignent des naturels, plus ils sont mauvais: En effet, comme ils rapportent avec eux le caractere des parties d'où ils sortent, ils servent à connoître la cause & la nature de la maladie, & l'on juge par eux de sa grandeur, de sa longueur, ou de son peu de durée, & même s'ils se trouvent au dernier degré de corruption, ils prognostiqueront la mort du malade. L'on juge encore qu'ils sont bons, s'ils sont semblables à ceux des personnes saines; & qu'ils sont mauvais, s'ils s'éloignent de cet état: c'est pourquoi dans toutes les

maladies, il faut bien examiner toutes les conditions de chaque excrement en particulier.

Aphorisme LXIX.

QUÆ *medicamenta non sanant, ea ferrum sanat, quæ ferrum non sanat, ignis sanat, quæ non sanat ignis incurabilia existimare oportet.* L. 7. Aph. 82.

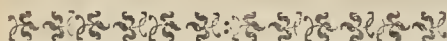
Les maladies que les medicamens ne peuvent guerir, le fer les guerit; & celles que le fer ne guerit pas, le feu les guerit, & celles que le feu ne guerit pas sont incurables.

Explication.

Cet Aphorisme regarde les maladies externes, dont la diete, la purgation & la saignée qui sont les remedes generaux appartiennent aux Médecins: D'où *Hippocrate* en parlant des medicamens, n'entend pas seulement les remedes purgatifs, mais aussi les remedes externes, qui sont les cerats, les onguens, & les emplâtres que l'on applique sur les maux externes: C'est

pourquoi il veut que l'on agisse avec methode & que l'on commence par les remedes doux & topiques, c'est-à-dire par les onguens; il dit que si ces maux n'en guerissent pas, le fer les guerit en les scarifiant, en les coupant & extirpant; & si le fer ne les peut guerir, que le feu les guerit en y appliquant le cautere actuel; & que ce que le feu ne peut guerir, est incurable, d'où le malade meurt ou reste incommodé toute sa vie; c'est ce que l'on void dans le cancer, car premierement l'on use de remedes generaux, puis l'on applique dessus les onguens convenables & specifiques; & si ces remedes n'y font rien, l'on y applique le fer; & si ensuite le feu ne le guerit, il est incurable, & on le porte jusqu'à la mort.





LIVRE TROISIE'ME.

Des Aphoriſmes qui traittent des parties malades.

De la Teſte & de ſes maladies.

Aphorisme I.

CUI *poſterior pars capitis dolet, recta in fronte vena ſecta prodeſt.* L. 5. Aph. 68.

L'ouverture de la veine qui paroît droit au front ſert à celui qui à douleur au derriere de la tête.

Explication.

Hipporate ne parle pas ſeulement de l'évacuation, mais auſſi de la revulſion qui ſe fait à l'oppoſite ſelon la longueur de haut en bas, de bas en haut, ſelon la largeur de droit à gauche, de gauche à droit, ſelon la profondeur de devant en derriere, & de derriere en devant : C'eſt pourquoi dans la douleur du derriere de la tête, quand

l'humeur qui fait le mal est dans cette partie, l'ouverture de la veine droite du front soûlage, c'est-à-dire, cette veine qui selon la rectitude des fibres, répond à celle qui nourrit la partie malade; comme dans la douleur anterieure de la tête, l'ouverture de la partie posterieure fait bien, & profite au malade : Ainsi l'on a souvent gueri les longues fluxions des yeux par les saignées du derriere de la tête, & par les ventouses. Mais si le corps est replet, il faut auparavant purger & lever les obstructions par les saignées du bras & du pied, sur tout aux femmes si les mois ou les hemorrhoïdes ont cessé. On lie fortement le cou pour faire enfler le vaisseau, afin de l'ouvrir obliquement sans blesser le pericrane.

APHORISME II.

CAPUT *dolenti & vehementer dolenti, pus, aut aqua, aut sanguis ex naribus effluens, vel ex ore, vel ex auribus, morbum solvit.* L. 6. Aph. 10.

Celui qui eſt travaillé, & fortement tourmenté du mal de tête, en eſt délivré quand il ſort du pus, ou de l'eau, ou du ſang par le nez, ou par la bouche, ou par les oreilles.

Explication.

La raiſon eſt que cette douleur arrive ſouvent par une inflammation, un abcez, un ſang abondant, ou un amas de pituite; d'où ces humeurs étant purgées par une de ces ſorties, la douleur ceſſe auſſi-tôt, & la cauſe en eſt ôtée. Que ſi ce ſont des vents, ou de la bile, ou une intemperie qui fait cette douleur, on la guerit par les remedes qui diſſipent les vents, par ceux qui purgent la bile, & par les autres qui conviennent à l'intemperie.

Aphorisme III.

Quibus *ſanis dolores ſubitò fiunt in capite, ſi ſubitò obmuteſcunt & ſtertunt, intra ſeptem dies niſi febris accidat moriuntur*. L. 6. Aph. 51.

Ceux qui étant ſains ont tout d'un

coup une douleur de tête, & perdent en un inftant la parole & râlent, ils meurent en fept jours fi la fiévre ne les prend.

Explication.

Parce que c'eft une appoplexie formée qui vient de la trop grande plénitude du cerveau ; d'où l'on meurt fi la fiévre n'arrive pour diffiper la matiere & les flatuofitez épaiffes qui le rempliffent, car étant une des principales parties de nôtre corps, il ne peut pas fouffrir long-temps une maladie fi violente & fi fubite. L'on meurt en fept jours, ou l'on tombe en convulfion, ou en paralyfie par l'humeur pituеufe qui bouche le principe des nerfs, ou qui picque les parties fibreufes & nerveufes des mufcles. L'apoplexie arrive auffi quelquefois aux vieillards yvres. Ils ont premierement douleur de tête qui eft le commencement du mal, puis ils perdent la parole, qui eft l'accroiffement, & enfin le râlement les prend qui finit la maladie.

Aphorisme IV.

Duobus *simul doloribus non in eodem loco factis, vehementior alterum obscurat.* L. 2. Aph. 46.

Si en même tems l'on souffre deux douleurs en divers endroits, celle qui est la plus violente diminuë l'autre.

Explication.

Parce que par le moyen des esprits sensibles, le sentiment de la douleur passe tout entier à la partie la plus douloureuse, ce qui fait qu'on ne sent point la petite douleur, de même qu'une grande chaleur en empêche une moindre. Ainsi les gouteux ne sentent point la goutte, si dans le même tems ils sont pris de la colique, & ceux qui ont la goutte ne la sentent plus, quand la colique les prend. Cependant l'on doit quelquefois moins soigner à la grande douleur qu'à la petite, où souvent il y a plus de danger; par exemple si quelqu'un a bien mal à l'oreille, & qu'il ait une petite douleur à la poitrine, ou au poû-

mon, qui pourtant luy aura causé la fiévre, une toux violente, ou un crachement de sang, c'est à cette petite douleur, où il faut plus s'appliquer, & dont il faut avoir plus de soin, parce qu'elle est plus dangereuse.

APHORISME V.

LAC *exhibere capite dolentibus, malum: malum etiam est febricitantibus, & quibus suspensa hypocondria murmurant, & sitientibus: malum adhuc est quibus biliosa secedunt in febribus acutis, & his qui sanguinis copiam profuderunt: utile autem est tabidis qui non multum febricitant, & in febribus parvis & longis, dum nullum ex signis supradictis, affuerit, & supra modum extenuatis.* L. 5. Aph. 64.

C'est mal fait de donner du lait à ceux qui ont des douleurs de tête, qui ont de la fiévre, & à ceux dont les hypocondres tendus font du bruit, non plus qu'à ceux qui sont alterez. Il n'est pas bon aussi à ceux qui font des

excremens bilieux, ni à ceux qui ont des fiévres aiguës, ou qui ont perdu beaucoup de ſang : mais il eſt utile aux Phtyſiques qui ont peu de fiévre, il convient aux fiévres longues & languiſſantes, & à ceux qui ſont foibles & fort amairgis, pourvû qu'ils n'ayent aucun des ſignes precedens.

Explication.

Cette ſentence nous apprend qu'il ne faut point donner du lait à ceux qui ont des douleurs de tête, parce que l'eſtomach ne manque pas d'en être incommodé, & que le lait donné en aliment augmente ce mal, qui ſouvent vient d'une vapeur acre ou d'une matiere flatueuſe, avec leſquelles le lait a déja ſympathie ; car l'on ſçait que par ſa feroſité il s'en aigrit & ſe corrompt facilement, que ſa partie la plus épaiſſe donne des vents, & que la plus ſubtile, qui eſt la butyreuſe, cauſe un mauvais goût & des rapports, d'où il augmente tous les ſymptômes du mal que nous avons alors. Par ſa chaleur il nuit encore aux fiévreux & à ceux qui ſont travaillez de la ſoif ; & par ſes flatuoſitez, il enfle les hypocon-

dres qui ſont déja tendus, il leur cauſe des vents & de la douleur, en s'aigriſſant dans le corps, enfin il augmente l'inflammation, s'il y en a. Mais ſi cette enflûre provient d'un ſcirrhe, & que l'eſtomach ſoit bon, le lait y ſera profitable.

Cet aliment eſt encore nuiſible, aux bilieux & à ceux qui ont la fiévre aiguë, parce qu'il ſe tourne aiſément en bile, & qu'il augmente l'une & l'autre indiſpoſition. Il ne vaut rien auſſi à ceux qui ont eu une grande perte de ſang, à cauſe que leur eſtomac eſt refroidi, qui le digerent mal, & que les veines & les arteres abbatuës, pour être épuiſées de ſang ont peine à le diſtribuer; mais il fait bien aux phtiſiques qui ont peu de fiévre : il leur ſert à ſe rétablir, parce qu'il ſe cuit, & ſe diſtribuë aiſément, qu'il adoucit les humeurs acres, qu'il eſt familier à la nature, qu'il engendre de bon ſuc, qu'il humecte & qu'il rafraichit. Il profite auſſi aux longues maladies ſi l'eſtomac le peut cuire; en effet, par ſa ſeroſité il nettoye & cicatriſe l'ulcere du poûmon, par ſa ſubſtance épaiſſe, il le rejoint, le conſolide &

le fait reprendre, & par sa butyreuse il nourrit & remet le corps amaigri en son embonpoint, pourveu que le malade n'ait point ou peu de fiévre, qu'il ait l'estomac bon, & qu'il ne soit pas sujet aux douleurs de tête.

Il est encore utile aux filles qui n'ont pas leurs mois, si aprés avoir été purgées elles se tiennent de repos, qu'elles soient sans obstructions, qu'elles ne soient point bilieuses, qu'elles ayent l'estomac bon & capable de le bien digerer, sans douleur, ni aigreur, ni mauvais rapports. Il faut encore prendre garde que le lait ne se caille dans ceux qui en usent; car j'ay fait ouvrir une petite fi le de trois ans qui avoit un gros ver dans le ventricule, & presque une livre de lait caillé dont elle étoit morte.

Quant au choix qu'on peut faire du lait, celui de femme est le meilleur de tous : mais il doit être succé de la mammelle, le lait de chevre tient le milieu entre ceux de vache & d'anesse, mais il faut que l'anesse soit d'un moyen âge, & nourrie de foin & d'orge. Il est merveilleusement bon aux gout-

teux & aux verollez qui ont les jointures affoiblies par le mercure. Il fait auſſi le teint beau, d'où Popeia femme de Neron, qui l'avoit en grande recommandation faiſoit nourrir cent âneſſes, pour en avoir le lait où elle ſe baignoit tous les jours, afin d'entretenir ſon beau teint, la moleſſe de ſon corps & la beauté de ſon cuir.

Aphorisme VI.

Ex *capitis ictu ſtupor, aut deſipientia malum.* L. 7. Aph. 14.

Si aprés avoir receu un coup à la tête, il arrive un engourdiſſement & un délire, c'eſt un mauvais ſigne.

Explication.

La raiſon eſt, ſelon *Galien*, que le coup a penetré la ſubſtance du cerveau, dont la ſecouſſe empêchant que les eſprits ne ſe portent aux nerfs, fait que le ſentiment & le mouvement ſont affoiblis; d'où les malades reſtent muets, demeurent les yeux ouverts,&paroiſſent tous effrayez par l'ébranlement de cette partie qui en devient toute refroidie,

& dont quelquefois les ventricules se trouvent bouchez. J'ay traité un malade qui pour s'être blessé à la tête, fut sept jours sans parole & sans connoissance, & qui enfin aprés divers remedes, recouvra la parole & le jugement.

Aphorisme VII.

QUIBUS *quacumque ex causa concussum fuerit cerebrum, eos statim mutos fieri necesse est.* L. 7. Aph. 59.

Ceux qui ont le cerveau ébranlé, par quelque coup, chûte, ou de quelque façon que ce soit, necessairement ils perdent à l'instant la parole & le mouvement.

Explication.

Parce que cet ébranlement fait que les pores & les ventricules du cerveau sont troublez, d'où il arrive que tous les esprits se portent à la partie blessée. Et ainsi ceux qui vont à la langue pour y former la voix ne s'y portant plus, le malade devient muet, & l'on en a vû même qui pour être

blessez au derriere de la tête, ont perdu le goût & l'odorat le reste de leur vie, par la secousse qu'en avoit receu la moelle de l'épine, qui est le principe des nerfs, & l'endroit où se portent les esprits.

APHORISME VIII.

QUIBUS *cerebrum sphacelatum est intra triduum pereunt : Quod si hos dies evaserint sani fiunt.* L. 7. Ap. 5.

Ceux qui ont le cerveau corrompu, meurent dans trois jours : Que s'ils passent le troisiéme & au delà ils guerissent. *Explication.*

La raison est que le pus ou l'amas d'une humeur qui vient d'un coup ou d'une chûte, se faisant dans la substance du cerveau, y cause une douleur si violente qu'en trois jours sa force est abbatuë par l'inflammation, qui souvent se trouve si grande que la chaleur naturelle ne peut ni la resoudre, ni la digerer, d'où le cerveau devenant sphacelé selon les Grecs, c'est-à-dire mortifié, le mala-

de meurt. Cela arrive auſſi dans la Cephalalgie qui occupe le derriere de la tête & l'épine, d'où les ſens abbatus le malade ſans ceſſe ſe remuë, ſe tourmente, ſe leve, ſe découvre les pieds & les mains, & tout le corps; il s'arrache les cheveux, & s'égratigne le viſage; enfin le mal eſtant plus avancé il ſe taiſt, ne ſent plus & répond à peine; la fiévre augmentant devient violente, il ne veut alors ni boüillons, ni tiſane, & dans l'accroiſſement le viſage paroît enflé & en feu, les yeux ſont rouges, fixes, & le cerveau eſt enflammé, d'où la gangrene ſe fait, & la mort arrive. Que ſi les ſymptomes ne ſont pas auſſi violens, & que le malade rechape dans les trois jours, c'eſt ſigne qu'il y a peu de matiere, & qu'elle ſera bientoſt digerée par la chaleur naturelle, d'où l'on peut eſperer que le cerveau ſe rétablira inſenſiblement dans ſa premiere temperature. Mais pour y remedier de bonne heure, il ſera bon au commencement de l'inflammation de tirer du ſang du bras, premierement de la veine cephalique, puis de la veine du front, appliquer

des ventouſes & des veſicatoires, ordonner des clyſteres, faire des ligatures aux extremitez, & des fomentations à la tête, faites avec decoction de laituës, pourpier, parietaire, violes & mauves, & du marc en compoſer un cataplaſme avec huile roſat, & un peu de vinaigre.

APHORISME IX.

QUIBUS *pars aliqua corporis dolet, neque ferè dolorem ſentiunt, iis mens ægrotat.* L. 2. Aph. 6.

Ceux qui ont douleur en quelque partie du corps, & ne la ſentent pas, ont l'eſprit malade.

Explication.

La raiſon eſt que c'eſt le propre de l'eſprit (c'eſt-à dire cette partie de l'ame qui penſe & qui juge) de connoître ſi la douleur eſt une apprehenſion fâcheuſe qui ſe fait ou par une alteration ſoudaine arrivée en quelque partie du corps, ou par une ſolution de continuité qui bleſſe les organes du ſentiment. C'eſt encore à l'eſprit de

connoître l'endroit où on souffre la douleur, sur tout quand elle est violente. En effet, si le malade ne connoît pas cette douleur ni le lieu où elle est, c'est signe que l'esprit est malade. Quoique pourtant toute partie alterée ne soitpas toûjours douloureuse: Ainsi dans les maux du poûmon, l'on ne sent point de douleur, parce que ce viscere est sans sentiment. Mais si on picque des parties, qui d'elles-mêmes sont douloureuses & d'un sentiment exquis, & que le malade n'en sente point de douleur, c'est signe qu'il est tombé en délire. Comme il arrive aux phrenetiques qui ne sentent point leur douleur de tête, quoique avant la phrenesie elle ait été des plus violentes. C'est ce qui arrive encore à ces personnes qni ne se plaignent point de la soif, quoiqu'ils ayent la langue, le palais & la bouche extrêmement dessechez.



APHORISME X.

QUIBUS *cerebrum præciditur, his necessariò febris & bilis vomitus accidunt.* L. 6. Aph. 50.

Ceux qui ont une playe profonde au cerveau, la fiévre & le vomissement leur arrivent infailliblement.

Explication.

Galien nous en apprend la raison, parce que la playe ou l'abcez dans une partie principale comme le cerveau étant toûjours accompagné d'inflammation causent la fiévre & un vomissement bilieux, par la sympathie & la communication que l'estomac & le cerveau ont ensemble au moyen de la sixiéme paire de nerfs, qui du cerveau vont s'inserer à l'orifice superieur du ventricule. Outre ces deux symptomes fâcheux, il arrive aussi une hemorrhagie par le nez : c'est pourquoi il faut bien examiner les jours critiques jusqu'au vingtiéme : car si ces mauvais signes paroissent le quatriéme jour, le malade mourra le sept; s'ils ne viennent

nent que le onze, il mourra le dix-sept, ou le vingt. Mais quelquefois ils sont si incertains & si cachez, qu'ils ne se manifestent que dans la suite, & le malade souvent ne meurt que le quarantiéme jour.

Aphorisme XI.

Quo *in morbo somnus laborem facit lethale, quod si juvat non lethale.* L. 2. Aph. 1.

Si dans une maladie le sommeil travaille un malade, c'est un signe mortel, mais s'il en est soulagé, il n'est pas mortel.

Explication.

Il y a ici deux propositions ; la premiere est que si le sommeil travaille un malade, c'est un signe mortel. La raison est que si ce qui doit soulager ne soulage pas, cela ne peut être bon : Or le sommeil doit soulager dans les maladies, où il est convenable, & non pas au commencement des accez, où il n'est pas necessaire, à cause du frisson & de la froidure

des extrêmitez : Ainsi si l'on est plus mal aprés le sommeil, il n'y a point de danger, parce qu'il ne faut pas dormir en ce tems ; mais s'il ne soulage pas dans les maladies aiguës, cela est dangereux : car ce qui le provoque est une douce vapeur du sang qui par les jugulaires, les carotides & les arteres se porte au cerveau, lie & arreste le sens commun, & cause un doux assoupissement, d'où le sommeil s'ensuit qui repare les esprits, cuit les viandes, adoucit l'humeur de la maladie, diminuë tous les symptômes, & arreste toutes les fluxions, excepté la sueur : ainsi les enfans sont délivrez de fâcheuses maladies par le sommeil : Que s'il est causé d'une vapeur acre, il est fort petit, tumultueux & plein de mauvais songes, d'où suit un reveil incommode ; & si c'est une vapeur abondante & épaisse, il sera long, & avec un assoupissement lethargique, & souvent mortel pour la grande intemperie du cerveau : c'est pourquoi trois choses sont requises pour dormir paisiblemenr, un cerveau temperé, une vapeur douce, & un esprit paisible.

La 2. eſt que ſi le ſommeil ſoulage, & que l'on ſoit mieux, c'eſt une bonne marque, pourveu qu'il y ait d'autres bons ſignes, parce que la nature eſt forte, que tout contribuë à la rendre victorieuſe, & que par là elle domte l'humeur morbifique, & vient à bout de la maladie. C'eſt pourquoi l'on excite ordinairement le ſommeil aux malades dans preſque toutes les maladies, excepté dans la lethargie & dans le paroxyſme des fiévres, où l'on empêche le malade de dormir, en le tourmentant un peu, parce que le ſommeil augmente ces maux. Mais dans l'accroiſſement, l'état & le déclin, il eſt utile de dormir, & non pas de veiller; parce que les veilles empêchent la coction des humeurs, les rendent invincibles à la nature, diſſipent les eſprits, accroiſſent la quantité & la qualité des ſymptômes : & le ſommeil faiſant le contraire, eſt ami de la nature, & l'aide à vaincre la maladie; d'où l'on conjecture que ſi le malade ſe porte mieux aprés avoir dormy, c'eſt un ſigne de ſanté.

Aphorisme XII.

Ubi *delirium ſomnus ſedaverit, bonum.* L. 1. Aph. 2.

Quand le ſommeil appaiſe le délire, c'eſt un bon ſigne.

Explication.

Cet Aphoriſme confirme ce qui eſt porté par le precedent : car ſi lorſque le ſommeil a fini le délire, c'eſt une marque que la nature triomphe de la maladie ; de même c'eſt un ſigne de mort, lorſque le ſommeil travaille beaucoup un malade dans le cours de ſa maladie ; au lieu qu'au contraire c'eſt un bon ſigne s'il ſe trouve mieux aprés le repos. Ainſi le délire ceſſant aprés le ſommeil, c'eſt marque que la matiere qui fait la maladie eſt diſſipée. On en doit auſſi juger de même lorſque le ſommeil appaiſe les douleurs, les inquietudes, les inflammations, & tous les autres ſymptômes qui accompagnent la fiévre. C'eſt ce qu'*Hippocrate* a inſinué en pluſieurs endroits de ſes ouvrages.

Aphorisme XIII.

Somnus *& vigilia utraque si immoderata sint malum.* L. 2. Ap. 3.

Dormir ou veiller excessivement, c'est mauvais signe.

Explication.

Comme ce qui passe les bornes de la mediocrité est nuisible : de même lorsque le sommeil & les veilles se font par excez, ils nuisent à la nature ; parceque les grandes veilles dessechent & affoiblissent le corps, diminuent les esprits, & que le sommeil trop long étouffe la chaleur naturelle, en n'évacuant pas ce qu'il y a de supeiflu, comme il arrive dans les veilles bien reglées. Outre qu'un sommeil excessif dissipe inutilement & resout la chaleur naturelle, & que l'on peut à peine éveiller le malade : C'est ce que l'on void arriver dans le come, où le cerveau se trouve alors si refroidi & si humide que l'on devient lethargique ; au lieu que quand il est trop sec, l'on tombe dans le catoché, ou la catalepsie.

De plus, les grandes veilles qui viennent de l'intemperie chaude du cerveau, ou d'une humeur bilieuſe qui provient de ſechereſſe, diſſipent les eſprits vitaux, & la chaleur naturelle engendrent des cruditez & empêchent la coction : C'eſt pourquoi pour garder une vraye ſymetrie dans la ſanté, il faut que tout ſoit moderé ſuivant l'âge, le temperament & la neceſſité : Ai. ſi les enfans doivent plus dormir que les vieillards, parce qu'ils ont le cerveau plus humide, & ceux qui ont veillé & travaillé beaucoup doivent auſſi dormir davantage que ceux qui n'ont rien fait. Le ſommeil ſera donc immoderé, ſi l'on dort plus long tems que le temperament & l'âge ne le requierent ; & les veilles ſeront exceſſives, ſi elles ſont plus longues que le travail ou le repos ne le demande.



Aphorisme XIV.

Ex *vigiliis convulsio aut desipientia malum.* L. 7. Aph. 18.

La convulsion, ou le délire qui vient aprés de longues veilles, est un mauvais signe.

Explication.

La raison est que cela montre une grande sécheresse & un épuisement d'esprits dans le cerveau, ou qu'il s'y éleve des vapeurs acres & bilieuses qui picquent les nerfs, & troublent leur mouvement. D'ailleurs les veilles excessives échauffent le sang, le rendent plus bilieux, dissipent les esprits & épuisent les forces naturelles, d'où suivent la foiblesse & le tremblement de tout le corps : car ces deux symptômes ne viennent que d'inanition & de sécheresse. C'est pourquoi pour rétablir les malades on leur prescrit le sommeil moderé, la bonne nourriture, & le regime rafraichissant & humectant.

Aphorisme XV.

Austrinæ *constitutiones corpora dissolvunt & humectant, auditum hebetant, caput gravant, & vertigines inducunt, & oculis & corporibus motum difficilem præstant.* L. 3. A. h. 17.

Les constitutions Meridionales, pour être chaudes & humides, rendent les corps lâches, humectent le ventre, affoiblissent l'ouïe, appesantissent la tête, causent des vertiges, & font que les corps & les yeux se meuvent difficilement.

Explication.

Les Constitutions du midi qui arrivent tout d'un coup, parce qu'elles sont chaudes & humides, affoiblissent les corps, qui en deviennent plus mous & effeminez par la trop grande moiteur qu'elles causent au principe des nerfs; elles rendent l'air impur, bouchent les conduits, appesantissent l'esprit & provoquent des tournoyemens de tête par une abondance de

vapeurs, qui mêlées avec les esprits animaux troublent leur mouvement droit, & les font tourner en rond comme elles. Les vents du midi font encore mal aux yeux, & empêchent leur mouvement & celui de tout le corps, parce que rendant le cerveau & les nerfs plus humides, leurs mouvemens volontaires n'en sont pas si libres, & se font avec plus de paresse.

Aphorisme XVI.

A Peripneumonia *Phrenitis malum.* L. 7. Aph. 12.

Si la Phrenesie survient à l'inflammation du poûmon, c'est mauvais signe.

Explication.

La raison est que cette inflammation provenant d'une, ou de plusieurs humeurs chaudes, acres & bilieuses, qui s'élevent au cerveau, le remplissent de vapeurs, & l'enflamment; d'ailleurs les forces étant deja abbatuës par la premiere maladie, elle devient encore plus violente; ce qui est

une marque que la matiere n'est point cuite, puisqu'elle se porte en haut & qu'elle attaque la partie principale du corps; d'où la phrenesie survenant, la mort suit bientost aprés.

Aphorisme XVII.

Apoplexiæ *maximè fiunt à quadragesimo anno usque ad septimum.* L. 6. Aph. 57.

Les Apoplexies se font principalement depuis quarante ans jusques à soixante.

Explication.

Hippocrate n'entend pas parler ici de toutes les Apoplexies; mais seulement de celle qui se fait d'une humeur melancolique noire & épaisse qui s'engendre depuis quarante ans jusques à soixante, laquelle bouche les carotides, les pores & les ventricules du cerveau, d'où ce mal funeste arrive. Les hemorrhoïdes que l'on provoque par les sangsuës, & l'usage de l'aloës y font bien: mais dans le paroxysme si le sang abonde, il faut

ſaigner du bras, & ouvrir enſuite les jugulaires, ou les veines du front.

Aphorisme XVIII.

Apoplexiam *fortem ſolvere impoſſibile, debilem verò difficile.* L. 2. Aph. 42.

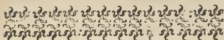
Il eſt impoſſible de guerir une forte apoplexie, & difficile de guerir celle qui eſt foible.

Explication.

Il y a deux ſortes d'Apoplexies : la premiere eſt celle qui eſt violente : elle vient de l'obſtruction des pores du cerveau, de ſes ventricules & de la ſource de la moelle de l'épine dû dos, lorſque ces parties ſont pleines d'une matiere épaiſſe & viſqueuſe, qui empêchent les eſprits animaux de ſe porter à tous les membres, d'où les poûmons ne peuvent plus attirer l'air, il arrive un raſlement ; & le cœur ne pouvant plus être rafraichi, ni faire ſa Syſtole & ſa Diaſtole, il eſt ſuffoqué par ſa trop grande chaleur, & l'on meurt ſans avoir le tems de fai-

re des remedes. C'est ce que j'ai vû dans une fille dont le cerveau fut ouvert, les ventricules étoient pleines d'une humeur claire qui lui causa la mort.

La 2. Apoplexie est la foible, qui se fait par l'obstruction des vaisseaux qui vont au cerveau, comme sont les veines jugulaires, les arteres carotides & le retz admirable, lesquels quoique bouchez par un sang épais, ou par une vapeur grossiere, ne causent pas des symptômes aussi violens que dans la premiere, & on en guerit en moins de sept jours, s'il arrive une petite fiévre qui dissipe les matieres flatueuses: Et la paralysie ne suit point, parce que par les frictions & l'ébranlement ces flatuositez cessent. Pour remede ordinaire on provoque les hemorrhoïdes, parce qu'elles attirent en bas ce sang épais; mais si le mal presse trop & que l'on ne puisse pas dégager, ni par les hemorrhoïdes, ni par les saignées, ni autrement, la Paralysie arrive ou à quelque partie, ou à la moitié du corps. C'est ce qu'on appelle Hæmiplegie.



Aphorisme XIX.

Du Cerveau & des Nerfs.

JUvenes *morbo comitiali laborantes, mutatione maximè ætatis, & temporum, & locorum, & victuum liberantur.* L. 2. Aph. 45.

Les jeunes gens qui ſont travaillez de l'Epilepſie en ſont particulierement gueris par le changement de l'âge, des ſaiſons, des lieux & du regime de vivre.

Explication.

La raiſon eſt que le mal caduc (autrement dit le mal S. Jean) ſe fait d'une matiere froide, épaiſſe & viſqueuſe qui eſt chaſſée, diſſipée, & deſſechée par ſon contraire : ainſi les changemens qui arrivent par un âge chaud & ſec, une ſaiſon chaude & ſeche, un païs chaud & ſec, & une diete chaude & ſéche guerit ce fâcheux mal, ſi c'eſt un enfant, ou un jeune homme

qui en ſoit attaqué ; car on remarque que l'on en guerit juſqu'à l'âge de vingt cinq ans, parce qu'alors les nerfs & la voix changent & ſont plus forts ; mais les vieux en quelque ſaiſon ou lieu que ce ſoit, n'en gueriſſent ni par remedes, ni par regime de vivre. Cependant le plus ſeur eſt de s'abſtenir des femmes & du vin, parce que tous deux affoibliſſent les nerfs.

L'excrement de Cicoigne beuë dans de l'eau de betoine eſt bon à ce mal; l'on uſe encore de la poudre du crane humain avec du ſuc de ruë, ou de pivoine, du guy de cheſne, de tormentille & de cubebes. L'on prend auſſi tous les jours un ſcrupule de caſtor avec la décoction de marrube, ou la poudre de vers de terre avec du vin blanc. Le pyrethre avec du miel en électuaire eſt excellent au poid d'une dragme, avec la decoction du ſtæchas, mais il en faut uſer toute l'année une fois la ſemaine. *Heurnius.*

J'ay gueri une petite fille épileptique âgée de trois ans, en lui faiſant boire la decoction de la racine de pivoine, & en lui pendant cette racine au cou.

Aphorisme XX.

Morbus *comitialis quibuscumque ante pubertatem accidit mutationem admittit : Quibus verò anno vigesimo quinto evenit, ferè commoriuntur.* L. 5. Aph. 7.

Ceux qui sont atteints du mal épileptique en guerissent avant l'âge de puberté, mais ceux qui en sont pris à l'âge de vingt-cinq ans, meurent presque tous avec ce mal.

Explication.

Cet Aphorisme a deux propositions, la 1. est que le mal caduc peut guerir devant l'âge de quatorze ans ; parce que la matiere de ce mal estant froide & humide, l'âge de puberté qui est plus chaud & plus sec qu'en l'enfance, le guerit en desséchant l'humeur qui blessoit le cerveau & les nerfs, parce qu'alors ils sont plus secs & plus robustes. La racine de pivoine, le pied d'élan, le guy de chesne, la theriaque, ou le mithridat, & le miel de squille mêlez ensemble sont bons à ce mal.

La 2. est que l'Epilepsie à l'âge de vingt-cinq ans dure presque jusqu'à la mort, parce que la matiere de ce mal est trop abondante & trop forte; d'où ne pouvant être consumée, ni domptée dans cet âge, elle ne pourra l'être dans les âges plus avancez, & sur tout dans la vieillesse qui est plus foible, & où les humeurs melancoliques s'amassent davantage : car le cerveau en est tellement imbû & penetré que ce mal alors passe pour incurable. Cela neanmoins n'est pas toûjours veritable, puisqu'il est certain que quelques-uns en ont été delivrez à l'âge de cinquante ans.

APHORISME XXI.

QUI *à convulsione aut distentione torquetur, si febris accidat morbum solvit.* L. 4. Aph. 57.

Celui qui est travaillé de convulsion ou de tension de nerfs, si la fiévre lui arrive, il guerit.

Explication.

J'en trouve la raison dans *Galien*:

mais auparavant il faut expliquer ce qu'on entend par ces indispositions, *Spasme* & *Tetane*, qui sont mots tirez du grec. La 1. est une contraction des muscles & des nerfs où l'on a la bouche tortuë; & la 2. une tension generale de tout le corps, de sorte qu'on ne peut le flechir de côté ni d'autre. Cet Auteur dit, qu'aux convulsions qui viennent de repletion, causée par une abondance d'humeurs froides & cruës qui ont été portées aux nerfs, si la fiévre survient, elle termine ces maladies; parce que la chaleur de la fiévre, cuit, dissipe & consume l'humeur des nerfs. La decoction de pivoine, de guajac, de salsepareille, le castor, le mitrhridat ou la theriaque & autres semblables guerissent ces sortes de maux.

Aphorisme XXII.

Melius *est febrem supervenire convulsioni, quam convulsionem febri.* L. 2. Aph. 26.

Il vaut mieux que la fiévre survien-

ne à la convulsion, que la convulsion à la fiévre.

Explication.

Parce que selon *Galien* la convulsion qui prend tout d'un coup à un homme sain, vient de plenitude, dont on ne doit presque esperer la guerison que par la fiévre, laquelle resout & desseche la matiere phlegmatique qui se trouve dans les nerfs & la convulsion guerit ; le castor & l'assa-fœtida avec le miel & le vin soûlagent. Mais lorsque la convulsion survient à la fiévre, c'est signe d'inanition laquelle se fait par la chaleur de la fiévre qui a trop épuisé & desseché les nerfs, d'où cette convulsion est mortelle ; & s'il y a des remedes à faire, c'est principalement la saignée ou la purgation, ou bien l'embrocation faite avec une huile qui relâche & adoucisse. Un malade du Diocese de Meaux ayant la fiévre avec la convulsion se précipita dans un puits, d'où étant sorti, on lui trouva les nerfs des mains tous retirez. Il en arriva autant à un Religieux de Padouë, selon *Heurnius*.

Aphorisme XXIII.

Si *iis qui convulsione aut distentione nervorum tenentur, febris accidat morbum solvit.* L. 4. Aph. 57.

Si à ceux qui ont les nerfs convulsifs & tendus, la fiévre arrive, elle les guerit.

Explication.

Cet Aphorisme est le même ou le pareil de celui qui a déja été expliqué ci-dessus. Nous dirons neanmoins, selon *Galien*, que c'est parce que le spasme & la convulsion qui precedent la fiévre, viennent necessairement de plenitude, & que la fiévre qui survient resout, dissipe & consume par sa chaleur la matiere épaisse & humide, qui remplit & abbreuve les nerfs; ainsi elle les fortifie, fait cesser la convulsion & guerit le malade. Ces remedes chauds & secs comme la salsepareille, le castor, le mithridat, ou la theriaque & autres semblables y font bien.

APHORISME XXIV.

CONVULSIO *ex Elleboro lethalis.* L. 5. Aph. 1.

La convulsion qui vient d'avoir pris de l'Ellebore, est mortelle.

Explication.

La raison est que la convulsion qui se fait d'inanition est mortelle : Or est il que le spasme, ou la convulsion aprés s'être purgé trop violemment avec l'Ellebore, vient d'inanition causée par une évacuation superfluë & immoderée ; d'où cette convulsion est mortelle, parce que ce remede a tellement épuisé l'humidité des nerfs, desseché & consumé leur substance & affoibly les autres parties, qu'on ne les peut rétablir; car l'Ellebore & sur tout le noir cause des syncopes, des battemens de cœur & des diarrhées presqu'incurables. C'est pourquoi il faut arrêter son effet par le lait, les boüillons gras, la decoction d'absynthe & les fomentations; & si les convulsions sont trop violentes, l'on fait des embrocations avec

l'huile de castor, de millepertuis, & de camomille qui amollit & relâche : le bain fait avec l'huile & l'eau y est encore bon.

Aphorisme XXV.

Ex *vulnere convulsio lethalis.* L. 5. Aph. 2.

La convulsion qui survient à une playe est mortelle.

Explication.

Ce qui doit s'entendre lorsque la plaie est grande, & qu'elle cause non seulement l'inflammation, la douleur & l'hemorrhagie qui affoiblissent le corps, dissipent les esprits, épuisent & dessechent les nerfs, mais aussi lorsque les playes sont dans une partie principale, comme dans le cerveau, le poûmon, le cœur, les intestins, le ventricule, le foye, les grands vaisseaux, les tempes, le principe des nerfs & l'épine; d'où suivent des symptômes violens par l'inanition de toutes ces parties, & sur tout de celles qui sont nerveuses : car étant enflammées le pus acre &

mordicant, selon *Galien*, y est dangereux, & s'il est retenu la convulsion est mortelle. L'huile tirée de la graine de millepertuis, où l'on a fait tremper les fleurs de cette plante y est excellente.

APHORISME XXVI.

SI *aliquis ebrius repentè obmutescat, convulsus moritur, nisi febris eum corripiat, aut eo tempore quo crapulæ solvuntur, vocem recuperet*. L. 5. Ap. 5.

Si un homme yvre perd incontinent la parole, il meurt avec convulsion, à moins que la fiévre ne le prenne, ou qu'il ne recouvre la parole lorsqu'il sera desenyvré.

Explication.

Voici deux propositions ; la 1. est que celui qui est yvre, perd tout à coup la parole, il meurt avec convulsion si la fievre n'arrive. La raison est que dans une convulsion universelle tous les ventricules du cerveau & les nerfs sont remplis d'humeurs & de fumées ; d'où le malade meurt avec dou-

leur & sans respiration, à moins que la fiévre survenant ne dissipe, ne résout, ne cuit & ne consume par sa chaleur l'humeur qui faisoit cette repletion : ce qui arrive plûtost, ou plus tard suivant l'âge, le temperament, la sa son & le sexe, & selon la quantité & la qualité du vin que l'on a bû; d'où la personne yvre s'éveille plutost, ou plus tard ; car un vieillard pituiteux qui aura bû beaucoup de vin, s'éveille plus tard qu'un jeune homme bilieux qui en aura bû moins, & sera moins en danger; & s'il en a bû beaucoup ; plutost la fiévre le prendra, plutost il sera delivré.

La 2. est que celui qui perd la parole pour avoir trop bû, & qui ne parle pas aprés être desenyvré meurt ; parce que la bonté & la force de la nature dans un jour, ou deux, & même trois selon *Galien*, peut cuire & dompter la matiere, & dissiper la repletion ; d'où la langue étant dénoüée, c'est signe que la nature en est venuë à bout. Au contraire s'il ne parle pas, c'est une marque de la foiblesse de la chaleur naturelle, & que les esprits animaux

n'influent plus fur les parties, d'où s'enfuit la mort.

APHORISME XXVII.

QUI TETANO *corripiuntur intra quatuor dies pereunt, quos fi effugerint fanefcunt.* L. 5. Aph. 6.

Ceux qui ont une convulfion generale de tout le corps que les Grecs appellent *Tetanos*, meurent en quatre jours : mais s'ils les paffent, ils recouvrent leur fanté.

Explication.

L'on voit ici deux propofitions. La 1. eft que la convulfion univerfelle tuë en quatre jours, parce que c'eft une maladie tres-aiguë qui a coûtume de fe terminer au quatriéme jour, & quelquefois plutoft foit pour la mort, ou pour la vie, la nature ne pouvant pas fouffrir long-tems une douleur fi violente : car dans ce mal tous les mufcles font fi tendus que le corps eft tout roide, & ne peut fe flêchir ni en devant, ni en arriere, ni à droit, ni à gauche. Outre que les mufcles qui remuent

muent la poitrine ayant perdu leur force, les malades ne peuvent respirer, les poûmons s'échauffent, & au lieu de rafraichir le cœur, & de chasser les fumées les plus grossieres qui l'incommodent, ils attirent la pituite du cerveau qui empêche la respiration.

La 2. Est que si un malade passe le quatriéme jour, il en rechape; parce que c'est signe que la nature surmonte l'humeur, qu'elle la cuit, la resout, & la dompte peu à peu au commencement; c'est marque que les nerfs se fortifient, & qu'ils se déchargent des humiditez cruës qui les rendent convulsifs: c'est à quoy la nature, impatiente dans sa douleur, s'occupe le plus, pour pouvoir recommencer ses fonctions librement. L'huile tiede où l'on plonge le corps soulage en cette occasion; mais il faut fomenter la tête avec de la laine trempée dans la même huile.

APHORISME XXVIII.

S I *quis calido frequentiori sæpiùs utatur hæc affert incommoda, carnium effæminationem, nervorum impotentiam, mentis stuporem, sanguinis profluvia & animi deliquia, quibus mors sequitur.* L. 5. Aph. 16.

Celui qui use trop frequemment des choses chaudes en reçoit ces incommoditez; elles rendent le corps effeminé, affoiblissent les nerfs, appesantissent l'esprit, causent des hemorrhagies & des défaillances, & ensuite la mort.

Explication.

Le bain immoderé & les fomentations d'eau chaude ou ticde rendent le corps mou & foible, parce qu'ils lâchent les fibres, dissipent les esprits, ouvrent trop les pores, resovent la chaleur externe, & attirent celle qui est au dedans; d'où suit la foiblesse des nerfs & du cerveau, dont la bonne temperature consiste dans une secheresse mediocre, qui apptoche plus de la santé que l'humi-

dité, laquelle souvent détruit & altere le sentiment, le mouvement & les facultez principales du cerveau, qui sont le jugement & le raisonnement. Car l'ame séche, disoit *Heraclite*, est la plus prudente, & ses esprits les plus secs sont des instrumens d'autant plus divins, qu'ils viennent & sont les plus proches d'un cerveau plus sec & plus solide.

Le bain chaud cause aussi l'hemorrhagie en ouvrant les vaisseaux & liquefiant le sang par sa chaleur, d'où les vénes se gonflent, se rompent ou s'ouvrent; de là viennent les syncopes par le relâchement des membranes, par l'engourdissement des sens, par la foiblesse de toutes les parties, & par la dissipation des esprits vitaux & animaux, d'où l'hemorrhagie succede, puis les défaillances & ensuite la la mort.



APHORISME XXIX.

FRIGIDUM *verò facit convulsiones distentiones, livores & rigores febriles*. L. 5. Aph. 17.

Mais le froid & les choses froides causent les convulsions, les tensions de nerfs, les meurtrissures, & les frissons des fievres.

Explication.

Hippocrate ayant traité dans l'Aphorisme precedent des maux que cause l'excez de la chaleur, il parle dans celui-ci des incommoditez que cause le grand froid, qui sont les convulsions, les tensions de nerfs, les couleurs livides & noires & le froid des fiévres. Tous ces symptômes viennent de l'usage trop frequent des choses froides; parceque comme la grande chaleur resout & dilate, ainsi le froid épaissit, bouche & resserre, d'où la convulsion arrive, sur tout aprés que les nerfs sont resserrez & diminuez de leur volume. Les tensions de nerfs se font par la congelation de ces parties,

parce que leurs pores en se resserrant ne manquent pas de se boucher, & les esprits n'y pouvant plus influer, le corps en devient si roide qu'il ne se peut fléchir ni en devant ni en derriere, ni à droite ni à gauche. La lividité de la peau arrive par l'extinction de la chaleur naturelle, qui d'elle-même entretient & conserve la couleur rouge & vermeille, que l'on void avec plaisir dans la plusport des sujets où elle est. Quant à l'eau froide, quoi qu'elle n'excite le froid que par accident, elle donne une mauvaise couleur. Les frissons & les tremblemens se font encore par le froid, qui blessant les membranes & les nerfs, excite les muscles à chasser ce qui leur est nuisible, d'où le frisson se fait. Ce qui arrive dans les fiévres autant naturellement que par accident; sur tout lorsque l'humeur dont le corps se trouve rempli, estant arrêtée par le froid, pourrit & engendre des maladies pareilles à sa nature. *Quinte-Curse* rapporte qu'Alexandre le Grand pour s'être baigné dans un Fleuve froid, tomba dans un mal dangereux, dont pour-

tant son Médecin Philippe le guerit.

APHORISME XXX.

NONNUNQUAM *in distensione sine ulcere, juveni carnoso, æstate mediâ, frigidæ aquæ affusio multa calorem revocat: calor verò hæc sanat.* L. 5. Aph. 21.

Quelquefois dans une convulsion sans ulcere, laquelle arrive en Ésté à un jeune homme charnu & bien disposé, si on lui jette une quantité d'eau froide, cela rappelle la chaleur au dedans, & cette chaleur le guerit.

Explication.

La raison est que l'épanchement d'eau froide fait rentrer la chaleur naturelle au dedans, où estant rappellée, elle resout, cuit & dissipe la matiere qui excite la convulsion de tout le corps, & l'on guerit quelquefois, pourveu qu'il n'y ait point d'ulcere, que ce soit à un jeune homme charnu, bien disposé & au milieu de l'Esté; car dans un temps froid, l'eau froide pourroit dompter la chaleur na-

turelle : au lieu qu'en Eſté cette même chaleur qui eſt répanduë au dehors, & qui ſe porte naturellement du centre à la circonference, ſe trouve puiſſamment repouſſé au dedans par la froideur de l'eau, laquelle jettée en quantité, attenuë & chaſſe dehors les humeurs, & ainſi l'on guerit.

Aphorisme XXXI.

Quibus *cum ulceribus apparent tumores, ii rarò convelluntur, nec inſaniunt : Sin autem ſubitò evaneſcant, his quidem quibus fuerint à tergo ulcera, convulſiones & diſtenſiones fiunt, quibus verò ulcera fuerint in anterioribus partibus furores, aut lateris dolores acuti, aut ſuppurationes, aut dyſenteriæ, ſi tumores rubicundi fuerint.* L. 5. Aph. 65.

Ceux qui ont des ulceres accompagnez de tumeurs tombent peu dans les convulſions & dans la folie ; mais quand elles diſparoiſſent tout d'un coup, ſi les ulceres ſont au dos, il ſurvient des convulſions & des ten-

ſions de nerfs ; & ſi c'eſt par devant, il leur arrive des folies, des douleurs de côté fort aiguës ou des ſuppurations ; & ſi ces tumeurs ſont rouges, des dyſenteries.

Explication.

Je remarque cinq propoſitions dans cet Aphoriſme ; la 1. eſt que lorſqu'il y a tumeur ou inflammation aux ulceres, l'on tombe rarement en convulſion ou en manie, parce que la matiere, qui cauſeroit ces ſymptômes ſi elle ſe répandoit ſur les nerfs ou dans le cerveau, ſe porte à la partie ulcerée : mais cela arrive peu, car ſouvent il y a dans le corps une ſi grande abondance d'humeurs vicieuſes, qu'une partie ſe jette à l'ulcere, & l'autre au cerveau & au principe des nerfs, où elle ne manque pas d'exciter la convulſion.

La 2. eſt que ſi la tumeur, aprés avoir paru à l'ulcere, vient à diſparoître tout d'un coup, la convulſion arrive, parce que la matiere qui excitoit de la douleur à la playe, ne reſtant plus dans ſa place, ſe jette ſur les nerfs, ſi elle ne s'écoule par la diarrhée ou par l'urine.

La 3. est que si les ulceres sans douleur sont au dos ; c'est-à dire par derriere, les convulsions & les tensions de nerfs arrivent, parce que les parties du derriere du corps sont nerveuses, & que celles du devant sont remplies de vénes & d'arteres ; c'est pourquoy la partie posterieure du cerveau & la nuque du cou étant les endroits d'où les nerfs prennent leur origine, si l'humeur y est reçûë, le spasme ou la tension generale se fait, à moins qu'il n'arrive un cours de ventre, ou un flux d'urine qui évacuë cette serosité subtile du sang qui se porte à la partie blessée.

La 4. est que si l'inflammation est à la partie anterieure, ou la manie, ou la pleuresie, ou la suppuration arrivent. La raison est que si la tumeur disparoit, la matiere émeuë par la douleur de l'ulcere se porte au cerveau, où elle fait la manie : si c'est dans la poitrine, elle se tourne en pus, de là vient l'empyéme ou la suppuration ; & si c'est dans la plévre, la pleuresie s'y forme : car les parties de devant étant charnuës & remplies de vénes, le sang

se porte volontiers au cerveau, au côté, ou en bas, où il excite la dysenterie.

Enfin, la 5. est que si les tumeurs sont rouges & qu'elles disparoissent, il se fait une évacuation de sang sans ulceration ; & la matiere de l'abcez qui est chaude & acre, aprés s'être écoulée dans les intestins, ulcere & picote la membrane interne de ces parties, & y excite des flux de sang, & de veritables dysenteries.

APHORISME XXXII.

CONVULSIO *fit repletione aut inanitione ; ita verò & singultus.* L. 6. Aph. 39.

La convulsion vient de repletion ou d'inanition : il en est de même du hocquet.

Explication.

La convulsion a deux causes, la plénitude & l'inanition ; ce qui arrive ou pour être trop rempli d'humeurs, ou pour en avoir trop vuidé. Les nerfs souffrent convulsion, lorsqu'étant pleins

d'une matiere épaisse, ou irritez par quelque humeur acre & picquante, ils se raccourcissent & se retirent vers leur principe, qui est le cerveau. Il en est de même du hocquet, car il vient toûjours ou de plenitude ou de sécheresse : c'est un mouvement convulsif de l'estomac, qui se fait lorsque le ventricule qui retient les viandes, tâche de chasser & rejetter ce qui est trop attaché à son orifice superieur ; d'où il est violemment excité de tems en tems à pousser dehors ce qui lui nuit. Il peut encore y avoir d'autres causes du hocquet, comme les humeurs mordicantes, les viandes corrompuës dans le ventricule, la froideur des humiditez qui l'abbreuvent, la sécheresse des parties voisines, &c. Enfin lorsque la convulsion vient de plenitude, la saignée soulage ; mais si c'est d'inanition, elle est incurable, & il n'y a gueres que le bain d'huile tiéde qui fasse bien.

APHORISME XXXIII.

EX *vehementibus ardoribus convulſio, aut nervorum diſtenſio malum.* L. 7. Aph. 13.

Si la convulſion, ou la tenſion des nerfs vient d'une chaleur violente, cela eſt mauvais.

Explication.

Par ces violentes chaleurs, quelques-uns entendent les fiévres ardentes & aiguës; les autres veulent que ce ſoit un air échauffé dans un lieu, ou bien les ardeurs de l'Eſté; les autres attribuent cela aux eſcarres & aux cauteres appliquez ſur une partie, & tous ont raiſon; car les convulſions peuvent venir de toutes ces cauſes: Mais celles qui viennent par la ſéchereſſe des nerfs & du cerveau ſont mortelles, ſur tout lorſqu'il y a inanition, & que la convulſion generale empêche par ſa violence l'action des muſcles de la poitrine, d'où la reſpiration ne ſe pouvant faire librement, les malades courent riſque à tout moment d'être ſuffoquez.

Aphorisme XXXIV.

Deliria *quæ cum risu fiunt, tutiora; quæ verò seriò, periculosiora.* L. 6. Aph. 43.

Les délires plaisans & accompagnez de ris sont moins dangereux, que ceux qui sont serieux.

Explication.

Le délire en general comprend la phrenesie, la mélancolie, la manie & toutes les autres alienations de l'esprit; mais il ne s'agit icy que du simple délire, qui est quelquefois joint à la fievre & quelquefois sans fiévre. *Hippocrate* dans cet Aphorisme propose deux sortes de simple délire; le premier n'est pas dangereux, parce qu'il est causé par des vapeurs douces du sang qui s'élevent au cerveau, ou tout au plus par un sang échauffé qui attaquant le cerveau, n'excite que des jeux & des ris, comme il arrive aux sanguins: au contraire lorsque le délire vient d'une bile jaune brûlée, & qui est excitée par une vapeur grossiere, brûlante & pleine

de feu, c'est un délire serieux, étudié & hardi qui tient souvent du ridicule & du temeraire : mais si ce sont des vapeurs mélancoliques & atrabilaires, les malades deviennent fous, maniaques & furieux, ils battent, ils jurent & font un bruit épouvantable. *Galien* ajoûte, que dans le délire joyeux l'imagination est blessée ; que dans le délire serieux l'on perd la raison & la memoire : mais que dans le délire furieux, toutes ces facultez sont perverties & entierement alterées.

APHORISME XXXV.

INSANIENTIBUS *si varices superveniant, aut hemorrhoïdes, insaniam solvunt.* L. 6. Aph. 21.

Si les varices, & les hemorrhoïdes arrivent aux melancoliques & aux furieux, c'est leur guerison.

Explication.

La folie se prend ici pour la melancolie qui est sans fiévre & non pas pour la manie qui porte à la fureur. Cette maladie vient de l'humeur me-

lancolique qui est repanduë dans les vénes & dans les arteres, & principalement dans celles du cerveau. Les varices sont des vénes enflées, dilatées & causées par un sang brûlé, épais & flatueux, elles se forment ordinairement aux cuisses, aux jambes à l'hypogastre, aux bourses, aux aines, aux joüës & aux mammelles: de sorte que si l'humeur qui fait la folie se porte du cerveau à ces parties, le mal cesse, & l'on void tous les jours les malades gueris par ces varices, ou par les hemorrhoïdes qui jettent un sang noir & épais. La saignée ample du pied est salutaire dans ce mal, & la diete corrige & diminuë l'impureté du sang melancolique.

Aphorisme XXXVI.

A Mania *difficultas intestinorum, aut hydrops, aut mentis alienatio, bonum.* L. 7. Aph. 5.

Si la disenterie ou l'hydropisie, ou l'alienation d'esprit arrive aprés la manie, c'est un bon signe.

Explication.

Le changement qui se fait de la manie en la dysenterie, est salutaire, parce que c'est une marque que l'humeur qui dans le cerveau cause la manie, descend aux parties inferieures dans le ventricule & les intestins, d'où se fait la dysenterie ; le changement de la manie en l'hydropisie est pareillement salutaire, sur tout en celle qui tire son origine de la bile noire, laquelle étant transportée du cerveau au foye & à la ratte, y imprime quelque intemperie & fait l'hydropisie. Cependant si l'humeur ne sejourne pas long-tems, sans être chassée vers les intestins, on peut corriger aisement cette intemperie du foye & de la ratte. Enfin le changement de la manie en l'extase ou vehemente alienation d'esprit ne peut être que salutaire, puisqu'il signifie que la matiere contenuë dans le cerveau, si elle se trouve fortement agitée, s'évacuera bientost par voye de crise qui fait cesser la manie.



Aphorisme XXXVII.

Si *metus & mœror diù perseverent, melancholiam indicant.* L. 6. Ap. 23.

Si la crainte & la tristesse durent long-temps, c'est une marque de melancolie.

Explication.

Parce que si la crainte qui arrive sans cause manifeste & sans raison, produit la melancolie, l'inquietude & la tristesse qui durent long-tems font la même chose, & même augmentent ce mal : car comme nôtre ame aime volontiers à jouir d'un air pur & net, elle doit aussi, pour être contente, haïr & dissiper autant qu'elle peut, les chagrins qui viennent d'une vapeur melancolique, laquelle ne represente que des images tristes & horribles à l'esprit. Que si le sang qui nous anime, est aduste & brûlé, l'on devient aussi melancolique, & quelquefois l'on rit sans raison, principalement lorsque le sang qui nous reste, est un peu loüable. La crainte, la tristesse & la me-

lancolie sont des symptômes qui s'accompagnent, & les deux premiers engendrent la derniere. Ainsi pour domter ce mal, il faut purger l'humeur melancolique, qui venant d'une bile noire & opaque, obscurcit & épaissit les esprits animaux qui causent le transport au cerveau. Il faut alors saigner & observer une diete qui attenuë & purifie le sang grossier & épais qu'on peut avoir.

APHORISME XXXVIII.

MORBORUM *melancolicorum periculosi decubitus, apoplexiam, vel convulsionem, vel furorem, vel cœcitatem denunciant.* L. 6. Aph. 56.

Dans les maladies melancoliques, il est dangereux que l'humeur ne se jette sur les parties : car de là viennent ordinairement ou l'apoplexie, ou la convulsion, ou la manie, ou l'aveuglement.

Explication.

Les maladies de melancolie causent des maux fâcheux, & quelquefois in-

curables, principalement lorſque l'humeur attaque le cerveau qui eſt le principe des nerfs, parce que s'il y en a beaucoup dans le cerveau & dans les vaiſſeaux du poûmon, elle fait l'apoplexie; s'il y en a peu, & qu'elle entre dans les nerfs, elle cauſe la convulſion, & engendre l'épilepſie, ſi elle ſe porte aux yeux, & qu'elle bouche le nerf optique, elle fait l'aveuglement; enfin ſi elle penétre la ſubſtance & les membranes du cerveau, & qu'elle ſoit brûlée & pourrie, elle excite la manie ou la fureur, mais elle ne cauſe ce ſymptôme que lorſqu'elle eſt acre & mordicante, & qu'elle a contracté une qualité maligne. Ainſi pour éviter ces maux, il faut purger l'Eſté & l'Automne, il faut uſer de la decoction de fumeterre, de chicorée, d'oſeille, d'un peu de theriaque, de conſerve de violette, de roſe, de bugloſe, & des tems à autre uſer de ſudorifiques.



DES YEUX.

APHORISME XXXIX.

OCULORUM *dolores vini potus, vel balneum, aut fotus, vel phlebotomia, vel pharmacum solvit.* L. 6. Aph. 31.

Les douleurs des yeux se guerissent ou en beuvant du vin pur, ou par le bain, ou par les fomentations, ou par la saignée, ou par la purgation.

Explication.

Hippocrate dans cet Aphorisme n'entend pas que l'on mette en usage ces remedes sans reserve, parce qu'ils ne sont pas tous convenables à toutes sortes de maux des yeux ; mais il prétend seulement que les uns se guerissent par le vin pur, les autres par le bain, les autres par les fomentations, & ainsi du reste. Il veut que l'on ait égard à la cause antecedente ; par e-

xemple, si la douleur des yeux est excitée par un sang épais qui s'est répandu dans les petites vénes des yeux, le vin pur & subtil en est le remede, parce qu'il échauffe & attenuë le sang, qu'il digere & resout cette matiere phlegmatique & gluante. Le bain convient à ceux qui n'étant point trop remplis d'humeurs, ont des fluxions sur les yeux, causées par quelque matiere acre & picquante, parce que le bain fond cette humeur & l'évacuë par insensible transpiration, ou du moins parce qu'il la détrempe & qu'il en adoucit l'acrimonie. D'ailleurs, le bain rafraîchit & abaisse les vapeurs qui s'élevent à la tête & à ses parties. Quand la fluxion est arrêtée, & qu'il ne tombe plus rien sur les yeux, on peut se servir des fomentations, elles sont utiles pour dissiper & resoudre les humeurs qui sont restées dans les tuniques des yeux : mais lorsqu'il coule encore quelque humeur sur les yeux, qui n'a pû être adoucie en fomentant, ou qui ayant cessé, revient peu de tems aprés, pour agir sûrement dans cette rencontre, il faut s'attacher à con-

noître la disposition du malade, de crainte qu'en voulant guerir la douleur des yeux par la fomentation, on n'y attire une nouvelle fluxion : car les fomentations ne sont pas toûjours les causes de la guerison, mais elles sont des signes qui nous montrent que le malade a besoin d'évacuation, soit par la saignée, si les vénes & les arteres sont remplies de sang, soit par la purgation si le corps abonde en ces mauvaises humeurs, qui par leur acrimonie peuvent causer l'aveuglement. C'est ce que j'ay presque vû arriver à une fille qui étoit menacée d'une goutte serene, & que je gueris pourtant en la faisant ventouser au cou, l'humeur n'étant pas encore tout-à-fait enracinée.

APHORISME XL.

OCULORUM *dolores post vini potum, & aquæ calidæ balneum venæ sectione curantur.* L. 7. Aph. 46.

Les douleurs des yeux qui viennent de l'excez du vin pur & du bain d'eau

chaude, se guerissent par la saignée.

Explication.

Cet Aphorisme n'est point d'*Hippocrate*, & quoiqu'il semble presque le même que nous venons d'expliquer assez au long, & qu'il a marqué le 31. du Livre VI. il est indigne de la reputation de cet Auteur; c'est pourquoi *Galien* & plusieurs autres Commentateurs le rejettent comme absurde & inutil.

Aphorisme XLI.

Lippientem *diarrhæâ corripi, bonum.* L. 6. Aph. 17.

S'il arrive une diarrhée à l'inflammation des yeux, c'est un bon signe.

Explication.

La raison est que l'humeur qui s'est amassée dans le cerveau, & qui est une matiere acre & un sang mélangé d'une pituite salée, d'où se forme l'ophtalmie, coule dans le ventricule, & cause une diarrhée ou flux de ventre, qui devient salutaire à l'inflammation des yeux, parce qu'une partie des hu-

meurs qui tomboient de la tête sur les yeux ou qui y étoient envoyées des autres endroits du corps, sont évacuées par les intestins. C'est pourquoy même, lorsque dans une ophtalmie le flux de ventre n'arrive pas naturellement, on le provoque par des lavemens & par les autres remedes de l'art. Ainsi pour appaiser la grande douleur des yeux, il faut saigner, purger, ventouser & digerer l'humeur autant qu'il est possible. Les decoctions de mauves, des fleurs de camomille & de la graine de fenugrec sont utiles à ce mal. On peut aussi se servir des collyres.

Aphorisme XLII.

CONSIDERARE *etiam oportet oculorum in dormientibus subtus apparentia; nam si quid album non exactè palpebris commissis subinspicitur, modo id non ex acri profluvio, aut medicamenti potione accidat, malum signum est, & valdè lethale.* L. 6. Aph. 52.

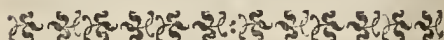
Il

Il faut auſſi conſiderer les yeux des malades pendant le ſommeil ; car ſi les paupieres n'étant pas exactement fermées, on apperçoit quelque partie du blanc de l'œil, & que cela ne vienne point à cauſe d'un flux de ventre ou d'un remede purgatif, c'eſt un mauvais ſigne & tout-à-fait mortel.

Explication.

Parce que dans les maladies aiguës & principalement dans celles de la tête, la diſpoſition des yeux indique celle du cerveau. C'eſt pourquoy lorſque les malades dorment les yeux à demi-ouverts, ou qu'ils les ont déja tournez & de travers, ou que les paupieres ne ſe ferment pas exactement, en ſorte qu'on y apperçoit non ſeulement le blanc de l'œil, mais encore pis, du rouge, du noir ou du livide, on peut juger de l'état fâcheux où ils ſont. C'eſt encore une marque dangereuſe, quand les muſcles qui ferment les paupieres, ont été tellement deſſechez par la grandeur du mal, que la faculté qui les fait mouvoir, en eſt affoiblie & preſque éteinte. Ce ſymptôme neaumoins n'eſt pas toû-

jours un ſigne mortel, ſur tout lorſqu'il eſt cauſé par un grand cours de ventre ou par quelqu'autre évacuation précedente qui a ruiné & deſſeché tout le corps, & principalement les paupieres qui ſont naturellement ſéches; parce qu'on peut reparer peu à peu l'humidité de ces parties par des alimens de bon ſuc qui ſe cuiſent & ſe diſtribuent facilement. Mais ſi ce mal vient d'une fiévre qui ait fondu & deſſeché les humeurs, & abbatu la nature, le malade meurt.



DU NEZ ET DES Narines.

APHORISME XLIII.

QUIBUS *nares naturâ humidiores, genitura humidior, ii minùs integra ſanitate fruuntur: Quibus verò contra accidit, ſalubriùs degunit.* L. 6. Aph. 2.

Ceux qui naturellement ont le nez & la ſemence fort humide, n'ont pas

une santé parfaite ; mais ceux qui sont d'un temperament contraire, se portent beaucoup mieux.

Explication.

L'on remarque deux choses dans cet Aphorisme. La 1. est que ceux qui ont le nez & la semence humide, sont valetudinaires & plus foibles que ceux qui ont une santé parfaite, parce que cette humidité des narines marque le temperament du cerveau froid, qui est un témoignage que le corps abonde en humiditez excrementeuses qui nous rendent sujets à des maux de tête, à des catherres, des flux de ventre, des fiévres & à plusieurs autres maladies, selon les differentes parties du corps où cette matiere humide s'amasse, s'engendre & se pourrit : Et l'esternument qui seroit symptomatique aux sains, est alors salutaire & crisique aux malades, & sert à juger que c'est un bon signe qui vient de mauvaises causes, au lieu que dans les sains c'est un mauvais signe, qui part d'une maumvaise causes.

Pareillement lorsque la semence est humide, c'est une marque que l'hu-

meur est ctuë & sereuse, d'où l'on peut juger du vice de tout le corps, de son œconomie naturelle troublée & de la moiteur du sang : De là viennent les maladies de pourriture, telles sont l'Apoplexie & la Lethargie si les humeurs sont retenuës dans le cerveau ; telles les fluxions, rhumatismes, les gouttes & les obstructions si elles coulent sur les parties inferieures.

La 2. remarque est, par la raison des contraires, que ceux qui sont naturellement secs ou plûtost moins humides, sont aussi moins sujets à toutes ces maladies, & joüissent par consequent d'une meilleure santé que les autres, parce qu'ils sont d'une complexion plus solide & plus forte ; & que leur chaleur naturelle étant plus vigoureuse échauffe, attenuë & desseche les humiditez superfluës, les resout & les chasse par les pores & les conduits que la nature a destinez ; ainsi l'humidité naturelle est excellente à la santé, & celle qui ne l'est pas est sujette à diverses maladies, car selon *Hippocrate*, ce qui est sec, approche plus du sain, & ce qui est humide du malade.

Aphorisme XLIV.

Raucedines *& gravedines in valdè senibus non coquuntur.* L. 2. Aph. 40.

L'enroüement & les roupies ou catherres qui coulent des narines ne se cuisent point dans ceux qui sont fort vieux.

Explication.

Il faut remarquer que l'enroüement, qu'on prend vulgairement pour ce bruit que fait la voix quand elle est embarassée, signifie ici un vice de Larinx & une fluxion dans la gorge, & que les roupies qui coulent du nez, que l'on prend aussi pour toute sorte de catherres & de fluxions, viennent d'une matiere pituiteuse, froide & humide, qui descend du cerveau dans le nez & dans la gorge, à cause de la froideur du corps, où cette matiere cruë s'amassant incessamment dans les vieillards qui sont naturellement froids, elle ne se cuit point; ce qui fait que cet enroüement & ces catherres, qui

d'ailleurs sont des maladies legeres & faciles à guerir, deviennent incurables dans ceux qui sont parvenus à cette extrême vieillesse que l'on nomme decrepite. Il en est de même de l'asthme, de l'inflammation pituiteuse du poûmon, de la toux, de la goutte, de la sciatique, de la colique & de plusieurs autres maladies longues & dangereuses : tous ces maux guerissent rarement dans les vieillards, parce qu'ils n'y peuvent être rarefiez ni dissipez, que par la coction qui à peine fait ici son devoir.

APHORISME XLV.

SINGULTUI *implicito sternuatio superveniens, singultum liberat.* L. 6. Aph. 13.

Si celui qui est travaillé du hoquet éternuë, le hoquet cesse.

Explication.

Nous avons dit ci-devant que le hoquet est un mouvement convulsif de l'estomac, qu'il vient d'une matiere acre qui s'attache aux membranes du

ventricule, d'où il fait ce qu'il peut pour la chaſſer : Nous diſons ici que l'éternument eſt un ébranlement du cerveau, que reſſentent les auſſi muſcles de l'epigaſtre qui compriment le ventre. Ces deux ſymptômes s'accompagnent quelquefois & s'entr'aident l'un l'autre; par exemple ſi l'éternument ſurvient au hoquet, ce dernier ceſſera bientôt, parce que le diaphragme & l'eſtomac ſe ſentant preſſez & pouſſez en bas par l'air qui eſt renvoyé des poûmons avec violence, les humeurs qui ſe trouvent attachées aux tuniques de l'eſtomac & à ſon orifice ſuperieur, ſont en peu de tems échauffées, atténuées & chaſſées par la grande convulſion que l'éternument excite dans toutes ces parties. Enfin le hoquet vient ou de plenitude ou d'inanition, ou d'une matiere acre, ou parce que le ventricule ſouffre par ſympathie, comme lorſque les nerfs ſont affligez, ou par des vents qui gonflent & picotent le ventricules dans les fiévres qu'excite le hoquet, leſquelles ſouvent on fait ceſſer en fomentant l'eſtomac avec du vin où l'on aura fait

boüillir des roses, ou en mettant dans la boisson un peu de semence d'anis, de fenoüil & de pavot.

APHORISME XLVI.

STERNUTATIO *fit ex capite calefacto cerebro, aut humectatis cerebri cavitatibus; aër enim intùs contentus, foras erumpit; strepit autem, quia per angustum locum exit.* L. 7. Ap. 51.

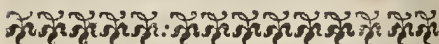
L'éternument vient de la tête, ou parce que le cerveau est échauffé, ou parce que les cavitez de la tête sont humectées, car alors l'air qui est contenu au dedans, est poussé au dehors avec violence, & fait du bruit en sortant, à cause que le passage en est étroit.

Explication.

L'émotion que souffre le cerveau lorsqu'on veut éternuer à porté *Hipporate* à croire que cette partie étoit le siege de l'éternument; il veut que ce symptôme arrive lorsque le cerveau étant échauffé & trop humecté, la chaleur rarefie & resout en vapeurs l'air ou les humiditez contenuës dans

les ventricules de ce viscere, & que cet air & ces humiditez ainsi rarefiées, sortans avec rapidité par les petits trous de l'os cribleux, excitent par leur abondance & leur acrimonie cet effort violent, & cette grande respiration que nous faisons en éternuant, parce que le nez & la bouche sont de passages assez étroits pour de grandes évacuations. Cependant il semble qu'il y a plus lieu de croire que le diaphragme soit le siege de l'éternument, puisque la moindre irritation que souffre la membrane des narines, lui cause une espece de mouvement convulsif qui est aussi-tôt communiqué au diaphragme par le moyen des nerfs que la cinquiéme paire donne dans ce viscere & à cette membrane; car l'esprit qui vient tout-à-coup dans les fibres du diaphragme les gonfle tellement, que les poûmons en étant comprimez, chassent l'air avec violence, ce qui cause ce bruit éclatant qu'on fait dans l'éternument. Pour ce qui est est l'agitation qu'on sent dans le cerveau, elle ne vient apparemment que du tremoussement des meninges,

qui étant continues avec la membrane des narines, participent à son irritation; car ces meninges étant irritées, causent une forte constriction, & pressant la substance du cerveau, en font sortir les humiditez qu'on voit alors couler des narines.



DE LA BOUCHE ET de la Langue.

APHORISME XLVII.

PARVIS *ac recens natis pueris eveniunt serpentia oris ulcera, vomitiones, tusses, vigiliæ, pavores, umbilici inflammationes, aurium humiditates.* L. 3. Aph. 24.

Il arrive aux petits enfans nouvellement nez des ulceres à la bouche, des vomissemens, des toux, des veilles, des frayeurs, des inflammations du nombril & des humiditez d'oreilles.

Explication.

Les petits ulceres qui viennent au

dedans & autour de la bouche des petits enfans, & que les Grecs appellent des *Aphthes*, s'engendrent ordinairement de la partie la plus acre & la plus sereuse du lait. Ce qui leur arrive à cause qu'ils ont la chair humide, la peau delicate & la membrane interne de la bouche tendre & molle. Les petits enfans rejettent souvent, quand ils tirent plus de lait que leur estomac n'en peut supporter. L'air froid qui entre dans la poitrine, leur cause la toux. Ils veillent & ont peine à dormir, ou parce qu'ils toussent, ou parce qu'ils ont des tranchées. S'ils ont des frayeurs en dormant, cela vient ou du lait qui se corrompt dans leur estomac, ou de quelque humeur vicieuse qui s'y engendre & qui leur envoye des vapeurs au cerveau. S'ils ont des inflammations au nombril, c'est ou parce qu'il a été mal coupé, ou parce qu'aprés l'avoir coupé, on n'y a pas appliqué les remedes necessaires. Ces ordures & cette mucosité qu'ils ont aux oreilles marque que leur cerveau abonde en humiditez excrementeuses, & qu'il les faut purger doucement.

Aphorisme XLVIII.

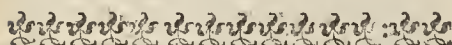
SI *lingua incontinens repentè fiat, aut aliqua pars corporis ſtupeſcat id melancholicum eſt.* L. 7. Aph. 40.

Si la langue affoiblit tout-à-coup, ou que quelqu'autre partie du corps devienne ſtupide & ſans ſentiment, cela procede d'une humeur melancolique.

Explication.

La raiſon eſt que la melancolie cauſe ces accidens ; ainſi l'on remarque que dans le ſpaſme ou cette tenſion du corps qui menace d'apoplexie, la langue devient tout d'un coup comme impuiſſante & immobile, l'on tord la bouche, & la faculté animale ſe diſſipe & s'affoiblit tellement, que l'on beguaye ſans pouvoir former une ſeule parole. Ce qui vient d'une humeur ou pituite épaiſſe, qui figeant le ſang & les eſprits, rend bien-tôt le corps paralytique, ſans ſentiment & ſans mouvement, principalement lorſque tout-à-coup elle tombe de la tête, où

qu'en se repandant dans tout le corps, elle se jette sur la langue. Ces sortes d'humeurs s'évacuent ou par les lavemens ou par les pilules & les autres purgatifs. Mais pour connoître si c'est la melancolie qui les cause, l'on prend garde si elle a ses paroxysmes comme dans la fiévre quarte, lesquels sont d'autant plus à craindre, qu'on a toûjours remarqué que les Apoplexies qui viennent aprés les accez épileptiques, sont dangereuses & tout-à-fait mortelles.



DES DENTS.

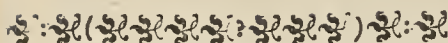
APHORISME XLIX.

FRIGIDUM *inimicum ossibus, dentibus, nervis, cerebro, spinali medullæ: Calidum verò utile.* L. 5. Aph. 18.

Le froid est contraire aux os, aux dents, aux nerfs, au cerveau & à la moëlle de l'épine : Mais le chaud leur est amy & utile.

Explication.

La raiſon eſt que toutes ces parties qui naturellement ſont dénuées de chaleur, ſont bleſſées par une froidure exceſſive, qui les rend encore plus froides : Ainſi les os qui ſont extrêmement froids ſont incommodez du froid, & quoiqu'ils ne ſentent rien, l'on remarque qu'ils en noirciſſent. Cependant l'on peut dire que les dents ſouffrent & ſentent, à cauſe d'une infinité de nerfs qui les parſément. Les membranes, les ligamens, les tendons & toutes les parties ſpermatiques qui n'ont point de ſang, ſont auſſi bleſſées du froid ; celles même qui ont un ſentiment exquis, comme la veſſie, la matrice, les inteſtins, la verge & la poitrine qui ſont des parties chaudes, ſont d'autant plus aiſément offenſées par le froid, qu'elles ne peuvent reſiſter à ſa violence ; au lieu que toutes ces parties ſont fortifiées & entretenuës dans leur temperature naturelle par la chaleur qui leur eſt amie & les conſerve, dautant que l'uſage moderé des contraires ſoulage toûjours.



DU GOSIER, DE LA Gorge & du Palais.

Aphorisme L.

Qui *ab angina liberantur, iis ad pulmonem malum vertitur, & intra ſeptem dies moriuntur; ſin hos evaſerint ſuppurantur.* L. 5. Aph. 10.

Ceux dont l'eſquinancie ſe termine tout-à-coup & ſe décharge ſur les poûmons, meurent en ſept jours; mais s'ils vont au delà de ce tems, il ſe fait ſuppuration en quelque partie.

Explication.

Il y a ici deux propoſitions: La 1. eſt que ſi la matiere qui fait l'eſquinancie ou mal de gorge, ſe jette ſur les poûmons, l'on meurt le ſeptiéme jour, ou même devant, à compter du jour que le dépoſt s'eſt fait. Car ce mal étant une inflammation des muſcles du goſier, laquelle empêche les malades d'avaler & de reſpirer libre-

ment, il n'est pas aisé de les traiter comme il faudroit, parce qu'on ne peut purger une matiere qui d'elle-même est incapable de coction, & qui pourtant oppresse tellement la poitrine & le poûmon, & qui bouche si fort le passage de l'air, que ne pouvant plus respirer, l'on meurt suffoqué.

La 2. est que si l'on passe le septiéme jour, le mal suppure; parce que la matiere ne se jettant pas droit sur le poûmon, va dans l'espace vuide de la poitrine, où nuisant à la respiration, elle rend le poux inégal & se convertit en pus; mais cette matiere devient alors fâcheuse par le sejour qu'elle fait dans les poûmons, parce qu'elle y contracte une pourriture qui rend presque toûjours cette maladie incurable. Cependant s'il n'arrive point d'autre mal, & que l'on purge bien par haut & comme il faut, l'on en guerit assez souvent; autrement l'on tombe dans la phtysie.

Aphorisme LI.

AB *Angina detento si fiat tumor in collo bonum, nam foras morbus vertitur.* L. 6. Aph. 37.

Si le coû devient enflé à celui qui est malade d'esquinancie, c'est un bon signe, parce que le mal se jette au dehors.

Explication.

Cette sentence est vraye ; & la raison est que l'humeur se declare & fait connoître que la maladie qui gonfle & enflamme les muscles du larynx, se porte aux muscles externes du cou, d'où *Hippocrate* conseille que l'on attire toûjours la matiere au dehors ; ce que l'on peut faire avec une embrocation d'huile de camomille, où l'on aura mêlé le saffran. L'emplâtre faite avec le nid d'hyrondelles la decoction de mauves, de melilot, de figues, & des fleurs de sureau y fait aussi merveilles. J'ay gueri un malade de l'esquinancie qui avoit perdu la parole, & que je fis revenir par les ventouses

séches appliquées sous le menton, & aprés avoir été saignés plusieurs fois, je lui fis user d'un gargarisme de suc de sauge.

APHORISME LII.

AB *Angina detento tumor, aut rubor in thorace factus bonum, extra enim morbus vertitur.* l. 7. Ap 49.

S'il arrive une tumeur, ou une rougeur à la poitrine de celui qui est malade de l'esquinancie, c'est un bon signe, car le mal se jette au dehors.

Explication.

Cet Aphorisme semble une repetition du precedent; les symptômes indiquez font connoître que la nature est forte, & qu'elle pousse au dehors la matiere de l'esquinancie, sans qu'il reste plus d'humeur vicieuse au dedans, d'ou la douleur & la fiévre cessant, l'on respire & l'on avale plus aisément. Les remedes sont les mêmes que nous avons marqué ci-dessus.

Aphorisme LIII.

SI *febricitanti tumore in faucibus non existente suffocatio repentè superveniat lethale.* L. 4. Aph. 34..

Si celui qui a la fiévre ressent tout d'un coup une suffocation, sans qu'il paroisse aucun enflure à la gorge, c'est un signe mortel.

Explication.

Parce que cela signifie une espece d'esquinancie tres - mauvaise, qui vient ou de la convulsion des muscles du Larinx ; ou de l'inflammation de la gorge, ou des muscles trop tendus par une grande secheresse, ou d'une humeur amassée au dedans & au dessous de l'œsophage & de la trachée artere, laquelle bouchant l'un & l'autre chemin sans qu'il y paroisse aucune rumeur au dehors, empêche la respiration & cause la mort en peu de tems.

APHORISME LIV.

SI *febricitanti subitò collum pervertitur, & vix decorare potest nullo apparente tumore, mortale est.* L. 4. Aph. 35.

Si à celui qui a la fiévre, le cou vient à se tourner d'un coup sans pouvoir avaler qu'avec peine, & sans qu'il paroisse aucune tumeur, cela est mortel.

Explication.

Lorsque dans les fiévres vehementes, il arrive quelquefois que le cou qui n'est point enflé, devient tord & se tourne tout d'un coup, sans pouvoir respirer ni avaler, ni sans qu'il paroisse aucune tumeur au dedans ou au dehors de la gorge, c'est un signe mortel. Ce qui se fait quand les vertebres sont luxées, ou perverties à cause d'un abcez ou dans la trachée artere, ou entre elle & l'œsophage, & parce qu'on ne peut porter de remede en cet endroit, l'on meurt faute de nourriture & de

respiration, sur tout si c'est la seconde vertebre : car étant luxée elle presse rudement l'œsophage & le larynx, & empêche d'avaler.

La dent même de cette seconde vertebre luxée en devant ou en derriere, est tout-à-fait funeste, mais luxée à droit & à gauche, elle ne l'est pas tant; au contraire la luxation des vertebres inferieures de cette maniere est plus dangereuse qu'en devant, ou en derriere, parce qu'en pressant les nerfs, les membres deviennent paralitiques.

APHORISME LV.

STRANGULATI *ac dissoluti, nondum mortui, non redeunt ad vitam, quibus spuma circa os fuerit.* L. 2. Aph. 43.

Ceux qu'on étrangle & qu'on suffoque, mais qui pourtant ne sont pas morts, si l'écume leur vient à la bouche, ils n'en rechapent pas.

Explication.

Parce que l'écume étant la propre

humidité des poûmons, signifie que la nature fait le dernier effort pour l'exprimer au dehors, il arrive encore que quand l'on suffoque dans l'esquinancie ou par l'inflammation des muscles du larynx, ou par les nerfs & les arteres carotides bouchez, l'on n'a ni sentiment ni mouvement; d'où le chemin de la respiration se trouvant intercepté, le cœur pour attirer un air plus moderé, pousse necessairement un souffle fumeux qu'il ne chasse qu'avec peine, & n'en échalant seulement qu'une partie à cause du passage à demi bouché, il acheve d'emplir le poûmon d'une humidité salivale agitée, laquelle se tourne en écume & va jusqu'à la bouche, d'où la vie s'éteint, quoique pourtant il y en ait quelquefois qui ne meurent pas. Dans ces occasions le remede est de saigner sous la langue, ou si la saignée des jugulaires ne profite pas, de souffler de la poudre d'hirondelles dans la gorge, & d'appliquer un cataplasme fait de leur nid avec du vinaigre: Si l'on veut faire suppurer, on appliquera un cataplasme fait avec les pommes cuites,

la graisse de poule, le beurre frais, le lait de femme, & la farine de froment, le tout boüilli jusqu'à ce qu'il soit épais, & sur la fin l'on y mêlera les jaunes d'œuf & le saffran.

Aphorisme LVI.

Quando *fauces ægrotant aut tubercula in corpore nascuntur, excretiones inspicere oportet : Si enim biliosæ fuerint, corpus simul laborat ; sin similes fuerint sanis, corpus alere tutum est.* L. 2. Aph. 15.

Si l'on a mal à la gorge, ou qu'il se forme de petites tumeurs ou pustules par tout le corps, il faut considerer les excremens : car s'ils sont bilieux le corps est malade, mais s'ils sont semblables aux excremens de ceux qui sont en santé, l'on peut sûrement nourrir le corps.

Explication.

L'on admet ici deux propositions pour connoître les maladies de la gorge & celles du corps en general. La 1. est qu'étant travaillez de pustules, ou

de petites tumeurs, il faut examiner les dejections, parce que par ces petites enflures l'on connoît si le corps est purgé tout-à-fait, ou non, comme il arrive dans les parotides pituiteuses, dans l'esquinancie, ou dans les petits ulceres de la bouche que les Grecs appellent *Aphtes*. J'ay dit dans les parotides pituireuses, parce que quand elles sont enflammées sans suppurer, la recidive est à craindre; & quoiqu'il y ait coction si l'urine n'y répond, cela est mortel: c'est pourquoi il faut considerer les dejections & les urines.

La 2. est une suite de la premiere cause; car si les excremens sont bilieux, il est certain que le corps est malade, qu'il est échauffé & que ce sont des marques qu'il reste une humeur morbifique qui fera une rechûte, sur tout si la bouche est amere, seche & alterée, & qu'il y ait des nausées: quelquefois neanmoins la nature entreprenant une crise, rend les urines jaunes & noires, d'où il ne faut rien faire alors; mais si les excremens ressemblent à ceux des personnes qui

sont

ſont en ſanté, cela fait connoître que le corps eſt ſain & net; & l'on peut donner de la nourriture, puiſqu'il n'y a point de mauvaiſes humeurs. Mais ſi l'on ſçait qu'il y en ait, il faut purger & ſaigner, principalement s'il y a des puſtules, ou ſi l'on ſouffre quelque difficulté de reſpirer.



DES POUMONS ET DE la Poitrine.

Aphorisme LVII.

Qui *ſanguinem ſpumoſum tuſſi expuunt, his ex pulmone educitur.* L. 5. Ap. 13.

Ceux qui crachent un ſang écumeux en touſſant, cela vient du poûmon.

Explication.

Le ſang écumeux que l'on crache en touſſant peut venir de divers endroits, comme de la poitrine, du

poûmon, du goſier, du ventricule, du foye, de la rate & même du cerveau. L'on connoît ſi c'eſt des poûmons, lorſqu'il ſort en abondance & ſans douleur, non pas continuellement mais par intervalles, ou lorſqu'il eſt blanchâtre & détrempé d'un peu d'écume, laquelle s'engendre toûjours de l'air enfermé dans la ſubſtance viſqueuſe du poûmon, à cauſe du mouvement continuel que ce viſcere eſt obligé de faire en reſpirant. Que ſi ce ſang eſt jaune, qu'il ſorte abondamment, ſans douleur & avec toux, il repreſente une écume coagulée & ſanguine qui vient d'un ulcere du poûmon, ce qui menace de phtyſie; que s'il tombe de la tête dans les poûmons, il eſt plus épais & plus viſqueux, & n'eſt point écumeux, non plus que celui qui s'évacuë du ventricule, du foye, de la rate & de quelques vaiſſeaux rompus du poûmon, auquel tems il eſt chargé d'écume; cela vient plûtôt de ſon agitation, que de ſa propre ſubſtance, & l'on remarque que le ſang ſubtil qui nous nourrit étant craché, paroît écumeux, à cauſe de la reſ-

femblance qu'il a avec la partie, d'où il eft forti : mais il n'eft pas toûjours vray de dire, ce fang eft écumeux, donc il eft forti des poûmons. Car cette écume fouvent ne vient pas du mouvement, de la chaleur, ni de la refpiration des poûmons, comme lorfque la fubftance de ce vifcere eft bleffée, d'où le fang qui en coule eft toûjours tout écumeux. La decoction de la racine de la grande confoude avec du lait eft bonne à ce crachement, ainfi que les poudres de coral, de bol, de graine de jufquiame, & de pavot blanc avec la conferve de rofe.

Aphorisme LVIII.

Frigida *veluti nix & glacies pectori funt inimica, tuffes movent, fanguinis eruptiones & diftillationes faciunt.* L. 5. Aph. 24.

Les chofes froides comme la neige & la glace font ennemies de la poitrine, elles excitent la roux, des crachemens de fang & des fluxions fans nombre.

Explication.

Hippocrate dit que les choses extremement froides sont ennemies de la poitrine, laquelle par le moyen de la chaleur, conserve & entretient la vie, au lieu que le froid, la neige, la glace & les frimats causent la toux & les catheres qui accablent & imbibent tellement le cerveau, qu'on auroit peine à les exprimer avec une éponge, si cela étoit faisable : de sorte que ces humeurs venant à se fondre & à tomber sur les parties delicates de la poitrine, elles excitent des toux, des fluxions & même des flux de sang, en endurcissant, en resserrant & en desseichant trop les vaisseaux, qui ne se pouvant plus dilater sont forcez de se rompre. L'on doit donc éviter l'usage de la neige & de la glace, quoique chez les Anciens elles ayent passé pour délices. L'on remarque qu'il y a des Peuples qui pour en user trop frequemment, sont sujets aux enflures de gorge, & à des catherres suffoquans qui ne les quittent guere qu'au tombeau.

Aphorisme LIX.

Distillationes *in ventrem superiorem intra vigesimum diem suppurantur.* L. 7. Aph. 38.

Les fluxions qui tombent dans le ventre superieur, viennent á suppuration en vingt jours.

Explication.

Par le ventre superieur l'on entend la poitrine & les poûmons, sur qui le cerveau décharge ses humeurs par la trachée artere; & lorsque ces matieres pituiteuses ne peuvent être purgées par le crachement, soit à cause de leur épaisseur & viscosité, soit à cause de la foiblesse des parties & des chemins étroits où elles passent, il arrive qu'en humectant trop les poûmons, elles s'y échauffent, s'y pourrissent & se tournent en pus en vingt jours & quelquefois même plûtost, sur tout si elles sont mêlées avec le sang ou la bile: Mais il est bon d'y apporter le remede auparavant qu'elles suppurent, ce qui se fait volontiers le quatorziéme ou le dix-

septiéme jour, & au plus tard le vingt: car il est à remarquer qu'*Hippocrate* a toûjours mis le jour critique, au vingtiéme & non au vingt-un.

APHORISME LX.

A PERIPNEUMONIA *phrenitis, malum.* L. 7. Aph. 12.

Si la Phrenesie survient à l'inflammation du poûmon, c'est un mauvais signe.

Explication.

Parce que cela signifie que la matiere qui fait cette inflammation est chaude & bilieuse, d'où les vapeurs qui s'élevent au cerveau, excitent le délire & même la phrenesie, qui est une maladie compliquée tres-dangereuse dans l'inflammation du poûmon, puisqu'elle marque non seulement que cette partie noble est attaquée, mais aussi que l'humeur qui la cause est tres-maligne, farouche & sans coction.



Aphorisme LXI.

Qui *gibbosi ex asthmate aut tussi fiunt ante pubertatem, pereunt.* L. 6. Aph. 46.

Ceux qui deviennent bossus par un asthme ou difficulté de respirer, ou par la toux, meurent avant l'âge de puberté.

Explication.

Parce que l'espace interne de leur poitrine étant étrecy, les poûmons ne peuvent avoir un mouvement libre, ce qui provient ou de la luxation des vertebres, ou de ce que l'épine du dos se courbe en dedans. Cette luxation peut être causée par un coup, une chute, une toux vehemente ; mais souvent par des humeurs froides & dures, qui s'attachant aux ligamens & aux vertebres forment une bosse, laquelle presse la poitrine, & empêche que le cœur & le poûmon n'ayent leur étenduë libre pour croître & se dilater comme le reste du corps ; de sorte qu'à mesure que la difficulté de respirer

augmente, ces parties se dessechent & amaigrissent tellement que l'on meurt avant l'âge de puberté qui est environ la quatorziéme année; mais les bossus qui ne sont point oppressez de l'asthme ni de la toux, & dont le cœur & les poûmons ont acquis avec l'âge une juste grandeur & la conformation necessaire pour la liberté de leur mouvement, peuvent vivre plus long-tems.

APHORISME LXII.

EX *sanguinis sputo puris sputum, malum.* L. 7. Aph. 15.

Si aprés avoir craché du sang, l'on crache du pus, c'est un mauvais signe.

Explication.

La raison est que le crachement de sang suivi de celui du pus signifie l'erosion, ou la rupture d'un vaisseau dans le poûmon, où ce sang s'est converti en pus, qui par son acreté ronge ce viscere, d'où suit la phtysie. Cependant il peut arriver que ce sang vienne du cerveau, de l'estomac, de la poitrine, du foye, ou des autres

parties, ou bien lorsqu'une évacuation ordinaire est supprimée : car la véne cave envoyant trop de sang dans l'azygos, il se répand dans la poitrine, & on le crache quelquefois.

Aphorisme LXIII.

A Puris *sputo phtisis & fluxus, postquam verò retinetur sputum moriuntur.* L. 7. Aph. 16.

Aprés avoir craché du pus, la phtysie & la diarrhée suivent ; mais si tôt que le crachement cesse, l'on meurt.

Explication.

Il y a ici deux propositions, la 1. est qu'aprés le crachement du pus s'ensuivent la phtysie, & le flux de ventre, & même la chûte des cheveux, tous ces signes ne presagent que la mort, parce que de l'erosion & de l'ulcere du poûmon, l'on void arriver ordinairement la phtysie avec une fiévre lente, la chûte des cheveux & la diarrhée : celle-là par le défaut de la nourriture, & celle-ci par la foiblesse de la nature.

La 2 eſt que le crachement du pus étant arrêté menace de la mort, parce qu'auſſi-tôt que les conduits de la reſpiration ſont bouchez, il faut que l'on ſuffoque. Ce mal arrive donc premierement par un crachement de ſang, puis par un crachement de pus, d'où ſuivent la phtyſie, le flux de ventre & la chûte des cheveux ; & ſi le malade ne ſe rétablit pas aprés avoir craché du pus, il meurt en quarante jours.

APHORISME LXIV.

A TUBERCULI *intus ruptione exolutio, vomitus & animi defectus accidit*. L. 7. Aph. 8.

Lorſqu'un abcez s'ouvre dans le corps les forces diminuent, & le vomiſſement & la ſyncope arrivent.

Explication.

La raiſon eſt que la matiere qui vient de l'abcez du poûmon, excite le vomiſſement par ſon abondance & ſon acrimonie, & parce qu'en ſortant il irrite la partie ſur laquelle il eſt repandu, l'on vomit avec peine & douleur;

d'où les membranes du ventricule se trouvant affaissées, le corps se resout & s'affoiblit, les esprits se dissipent, & l'on tombe en défaillance, c'est le symptôme le plus ordinaire de toutes les ruptures qui arrivent aux abcez, tant internes qu'externes.

APHORISME LXV.

SPUTUM *quod phtisici excreant, si carbonibus injectum grave olet, & capilli à capite defluunt lethale.* L. 5. Aph. 11.

Si les crachats de ceux qui sont phtysiques, étant mis dessus les charbons sentent mauvais, & que les cheveux tombent de la tête, c'est un signe de mort.

Explication.

Dans les Aphorismes precedens *Hippocrate* semble quasi designer ces trois signes mortels de la phtysie, dont le premier est si le crachement est fort, second s'il est puant, & le troisiéme s'il y a chûte des cheveux.

La raison du premier, est que si le

crachat qu'on a jetté ſur les charbons rend une odeur forte, cela montre une abondance de pus qui ronge & corromp le poûmon par ſon acrimonie.

La raiſon du ſecond eſt que s'il eſt puant, c'eſt ſigne qu'il y a une grande pourriture dans la poitrine, & que la partie eſt deſſechée faute de nourriture.

Enfin la raiſon du troiſiéme, eſt que la chûte des cheveux arrive par le deffaut de l'humidité radicale, laquelle étant conſumée, donne un preſage d'une mort prochaine. Il y en a qui au lieu de jetter le crachat ſur les charbons, le jettent dans de l'eau marinée : ils veulent que s'il ſurnage, c'eſt un ſigne qu'il y a encore des eſprits ; & que s'il va au fond du vaiſſeau, c'eſt une marque de la corruption des parties & de l'extinction entiere de la chaleur naturelle, parce que ce crachat vitié & corrompu de la ſorte, fait connoître qu'il n'y a plus ni eſprits, ni flatuoſitez.

Aphorisme LXVI.

Tabes *accidit maximè à decimo octavo anno uſque ad trigeſimum quintum.* L. 5. Aph. 9.

La phtiſie qui vient de l'ulcere du poûmon arrive principalement depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à trente-cinq.

Explication.

Parce qu'en ce tems l'on a le ſang plus chaud; que l'on travaille davantage, & que l'on eſt plus en action ; d'où il arrive quelquefois qu'un vaiſſeau ſe rompt, ou s'ouvre, & qu'un ſang bilieux qui en ſort, ſe décharge ſur les poûmons qu'il ne manque pas d'ulcerer, d'où ſe fait la phtiſie. Cela vient auſſi lorſqu'une évacuation ordinaire eſt ſupprimée, comme il arrive ſouvent aux mois des femmes, aux hemorrhoïdes, & à ceux à qui l'on a coupé un membre, parce que le ſang qui le nourriſſoit, ſe jette ſur une autre partie : Mais les jeunes gens au deſſous de dix-huit ans, & ceux qui ſont

au dessus de trente-cinq, n'y sont point sujets, parce que dans les premiers le sang dont ils abondent se tourne partie en leur nourriture, & partie en leur croissance : au lieu que dans ceux dont le poûmon est tout-à-fait formé & endurci, ils n'ont pas tant de sang, agissent moins, & vivent ordinairement d'une maniere plus reglée.

APHORISME LXVII.

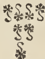
QUIBUS *tabidis è capite capilli defluunt, ii diarrhaâ superveniente moriuntur.* L. 5. Aph. 12.

Si à ceux qui sont phtisiques les cheveux tombent de la tête, & que le flux de ventre leur survienne, ils meurent aussi-tôt.

Explication.

Lorsque dans la phtisie formée & inveterée, les cheveux tombent par une mauvaise qualité du suc qui les nourrit, ou lorsque le poûmon ulceré ne peut plus rafraichir le cœur, ou bien lorsque par la faute des parties solides la coction des alimens ne se fait pas bien,

en sorte que les forces en sont épuisées, si la diarrhée survient, c'est un signe que toute l'œconomie naturelle est renversée, & l'on meurt en peu de tems, parce qu'un pareil cours de ventre, ne sçauroit venir que d'une grande foiblesse de la nature, qui ne pouvant plus rien retenir, & qui ne faisant plus ses fonctions, de necessité l'on en devient plus abbatu, & plus debile sans esperance de se remettre, d'où l'humide radical étant épuisé la mort s'ensuit. Cependant la diarrhée arrive quelquefois pour le soulagement du malade, ou lorsque l'humeur qui cause le catherre tombe dans le ventre, ou lorsque la matiere de l'empyéme s'écoule par les dejections, pourveu que cela dure peu, & que le malade soit sans toux.



APHORISME LXVIII.

TABIDO *alvi profluvium succedens lethale.* L. 5. Aph. 14.

Le flux de ventre qui arrive à un phtisique est un signe mortel.

Explication.

Parce que cela signifie que le ventricule, les intestins, & les autres parties qui servent à la coction des alimens sont beaucoup atténuées par la longueur ou par la violence de la maladie, d'où la nature manquant, la mort n'est pas éloignée : cependant elle n'est pas si prochaine que lorsque les cheveux tombent, car ce symptôme marque toûjours que les forces s'abbatent peu à peu ; C'est pourquoi dans ce mal il ne faut pas donner de purgations violentes, mais, il faut user, selon *Heurnius*, d'eau d'écrevisse avec quelques gouttes d'esprit de vitriol.

Aphorisme LXIX.

Tabidis *lac utile, iis videlicet qui non multum febricitant.* L. 5. Aph. 64.

Le lait eſt bon aux phtiſiques qui n'ont pas grande fiévre.

Explication.

Cette nourriture profite à ceux qui ſont travaillez de la phtiſie, à ceux qui ont les poûmons ulcerez, & à ceux qui ſont attenuez & fort amaigris de maladie, parce que le lait ſe cuit & ſe diſtribuë promptement, qu'il humecte & rafraîchit, qu'il appaiſe l'acrimonie des humeurs, qu'il aide à la nature, qu'il engendre un bon ſuc, & qu'il convient par ſes qualitez au mal pour lequel ſouvent on l'ordonne, car ſon petit lait nettoye & cicatriſe l'ulcere, ſon fromage l'agglutine & le conſolide, & ſon beurre nourrit, aſſemble & refait les parties deſſechées, ſur tout le lait de chévre. Ce qui ſe fera principalement ſi le ventricule n'eſt point impur, ſi l'on n'eſt point ſujet aux

maux de tête, & si l'on n'a point la fiévre, parce qu'alors le lait ne se digere & ne passe pas aisément, & que l'on doit craindre que son beurre ne se tourne en vapeurs, d'où la fluxion sur les poûmons deviendroit plus grande.

APHORISME LXX.

AUTUMNUS *tabidis noxius.* L. 3. Aph. 10.

L'Automne est nuisible aux phtisiques.

Explication.

Les Phtisiques dont on entend parler ici, sont principalement ceux qui ont la poitrine affoiblie, les poûmons ulcerez, & qui partant sont plus sujets aux fluxions. A ceux-là, dis-je, non seulement l'Automne, mais aussi tous les grands changemens de l'air sont dangereux & nuisibles : Car on a observé qu'il y a principalement deux saisons qui contribuent à la generation & à l'augmentation de la phtisie; l'une est l'Automne qui par

ſon air froid, ſec & inconſtant bleſſe les poûmons & augmente l'ulcere qui eſt déja fait ; & l'autre le Printemps qui par ſa conſtitution chaude & humide remplit le corps d'humiditez, dont l'acrimonie augmente les maux de poitrine, & les malades meurent ou à la chûte des feüilles, ou lorſqu'elles commencent à pouſſer : C'eſt pourquoi pour empêcher la violence de la fluxion, l'on purge doucement avec la rhûbarbe, l'agaric, la manne & le ſirop de roſes pâles, l'on uſe de deſſiccatifs propres à ce mal, l'on donne la conſerve de roſes, les emulſions avec les quatre ſemences froides, l'eau diſtillée d'écreviſſes de riviere & le lait de chévre.

Aphorisme LXXI.

Tabidi *per inferiora purgari debent non per ſuperiora.* L. 4. Aph. 8.

Il faut purger les phtiſiques par bas & non par haut.

Explication.

Hippocrate parle ici tant de ceux qui sont phtisiques, que de ceux qui par leur conformation ont de la disposition à la phtisie, comme les catherreux, les voutez, ceux qui ont les épaules hautes & serrées, le cou long & menu, la poitrine plate & étroite, lesquels tous ne doivent point être purgez par le vomissement, parce que l'effort qu'ils feroient en vomissant augmenteroit l'ulcere des poûmons, dont les petits vaisseaux peuvent être aisément dilatez ou rompus. Mais si ces malades sont beaucoup incommodez, si les symptômes deviennent plus grands, & que leur mal augmentant demande la purgation, on ne les doit purger que par bas avec les remedes indiquez dans l'Aphorisme precedent.





DES HYPOCONDRES, de l'Epigaftre & du Ventre inferieur.

Aphorisme LXXII.

In *quovis morbo partes ad umbilicum & imum ventrem attinentes, craffiores effe melius eft ; multum verò extenuari & contabefcere pravum ; fed ad purgationes etiam quæ per inferiora fiunt, periculofum.* L. 2. Aph. 35.

Il eft avantageux que dans toutes les maladies les parties qui font vers le nombril, & autour du bas ventre foient dans un embonpoint, au contraire c'eft un mauvais figne fi elles font maigres & extenuées ; mais cet état eft encore dangereux aux purgations qui fe font par bas.

Explication.

Il y a ici deux moyens, & comme caufes & comme fignes, qui nous

montrent quelle force peut avoir la nature bien reglée dans les maladies, car selon que les hypocondres sont sains ou affligez, l'on peut esperer de la santé. Ainsi la 1. proposition est, que si le ventre superieur qui comprend l'estomac jusqu'au nombril, & l'inferieur qui du nombril va jusqu'au penil, est épais & charnu dans toutes les maladies que ce soit, c'est une bonne marque, parce que cette disposition signifie qu'il est propre à être purgé par bas, à resister aux purgations par sa forte vigueur, & à leur aider à évacuer & à pousser par en bas les humeurs qui font la maladie: mais il faut que cette partie superieure soit égale, molle, sans dureté, sans grande chaleur, sans douleur, sans beaucoup de flatuositez & sans tumeur, parce que de là l'on juge que l'estomac, le foye, & les autres visceres sont sains & bien disposez, & que le foyer de la fiévre n'est point dans ces parties.

La 2. est, que si tout le ventre est trop maigre, attenué, décharné, inégal, chaud, dur & enflé dans toutes

les maladies abondantes en matieres, c'est un mauvais signe ; la raison est que toutes ces parties qu'il contient sont froides, intemperées & foibles, sur tout à compter depuis l'estomac jusqu'au nombril ; d'où la coction se faisant mal, ce ventre n'est pas propre à être purgé par bas, tant à cause de la foiblesse des muscles qui n'aidant pas à la médecine, purgent en peu d'humeurs, qu'à cause de la paresse du ventricule qui pour n'être pas assez couvert & revêtu de graisse, digere mal & ne prepare pas assez la médecine à évacuer les matieres ; outre que c'est une marque qu'un feu interne a desseché, attenué & dépoüillé ces parties de leurs chairs, lequel en leur ôtant leur nourriture a diminué, & fondu la graisse qui servoit à entretenir la chaleur naturelle, dont ces parties étant privées, elles ont peu, ou point d'action pour jetter dehors les excremens : C'est pourquoi les Médecins touchent le ventre pour connoître les parties qui sont les plus incommodées, soit par la tension, par la chaleur, par la tumeur, ou autrement.

APHORISME LXXIII.

QUIBUS *inflata hypochondria murmurant, lumborum dolore superveniente, ventres his humectantur, nisi flatus erumpant, aut urinæ copia fluat, hæc autem in febribus accidunt.* L. 4. Aph. 73.

Ceux qui ont les hypocondres enflez & pleins de vents avec bruit, s'ils sentent de la douleur aux reins, leur ventre se lâche & devient humide, à moins que ces vents ne sortent par en bas, ou qu'il ne survienne un grand flux d'urine; c'est ce qui arrive dans les fiévres.

Explication.

La bonne constitution des boyaux est d'être égale en tout, c'est-à-dire qu'ils ne doivent être ni enflez ni resserrez, ni trop chauds ni trop froids, ni trop durs ni trop molets, sans douleur, sans inflammation, sans flatuositez, & sans qu'il y ait aucune partie alterée au dedans & au dehors. Si donc les hypocondres sont suspendus

&

& enflez de matieres flatueuses, & qu'ils menent bruit, ou on ressent une douleur aux lombes, & le ventre se lâche, à cause d'une humeur pituiteuse qui en s'abbreuvant & ramolissant les fibres des intestins, entraine avec elle les esprits flatueux répandus dans le ventricule, lesquels mêlez ensemble se portent naturellement vers les parties inférieures, & font que le bas-ventre se relâche, à moins que la quantité de vents ou l'abondance d'urine qui fomentent le mal & qui devroient sortir par en bas, ne soient dissipées & dessechées par une chaleur interne. Ce qui arrive principalement aux fievres continuës, où la Nature ne pouvant faire la coction des alimens engendre des cruditez qui se resolvent en vents.

Pour y remedier, on employe les lavemens carminatifs, les fomentations & les rafraichissemens en petite quantité, sur tout dans la fiévre. Que si les hypocondres sont enflez nouvellement, sans bruit & sans inflammation, la saignée & les lavemens y sont bons; mais si cette enflûre dure depuis quelque-tems avec des vents, c'est signe d'une intemperie

aux mêmes inteſtins qui menace d'une hydropiſie ſeche ; & ſi l'enflûre eſt vieille ſans vents & ſans bruit, c'eſt un ſchirre qui la cauſe.

APHORISME LXXIV.

QUIBUS *circa hypochondrium dolor abſque inflammatione fit, his febris accedens dolorem ſolvit.* L. 6. Aph. 40.

Ceux qui ont de la douleur aux hypochondres ſans inflammation, ſi la fiévre ſurvient, elle guérit leur douleur.

Explication.

La raiſon eſt que la douleur des hypochondres ſans inflammation n'eſt ordinairement cauſée que par une pituite épaiſſe qui bouche les vaiſſeaux, ou par des vents mêlez avec cette matiere pituiteuſe, ou par l'intemperie froide de ces parties. D'où *Hippocrate* dit que la fiévre ſurvenant, les malades ſont guéris de leur douleur, parce que la chaleur de la fiévre diſſipe, cuit & réſoud le phlegme viſqueux, & le chaſſe par les inteſtins & par les urines. Ainſi

les Medecins en imitant la nature pour corriger ces intemperies, attenuent, résolvent, & cuisent les humeurs froides par des remedes chauds, soit par la bouche, ou par les lavemens, ou par les fomentations, ou par l'application des sachets, pourvû neanmoins qu'il n'y ait ni fiévre, ni inflammation, ni douleur de tête ou de poitrine, ni autre chose semblable qui en empêche.

Aphorisme LXXV.

SI *omentum excidat, necessariò putrescit.* L. 6. Aph. 58.

Si l'épiploon vient à tomber, il faut necessairement qu'il pourrisse.

Explication.

L'épiploon est une membrane adipeuse posée sous le peritoine & sur les intestins. On l'appelle *Omentum*, parce qu'en couvrant l'estomac & les intestins, elle entretient leur chaleur naturelle; & qu'en les échauffant, elle aide à la digestion. Que si dans les playes du bas-ventre, cette membrane sort en dehors, il faut la remettre au plûtôt, de crain-

te qu'expoſée à l'air elle ne ſe corrompe, parce que cette partie n'ayant que peu de chaleur, elle ſe pourrit aiſément. Mais ſi quelque portion de l'épiploon étoit devenuë noire & livide, il faudroit la couper auparavant que de la remettre, parce qu'elle pourroit gâter les parties voiſines. Pour éviter l'hemorragie, on lie les parties ſaines de cette membrane avec un fil, que l'on laiſſe pendre en dehors juſqu'à ce qu'il tombe de lui-même.

APHORISME LXXVI.

DOLORES *ventris ſublimes ſunt leviores, qui autem non ſublimes fortiores.* L. 6. Aph. 7.

Les douleurs du ventre qui ſont au deſſus du peritoine, ſont plus legeres; mais celles qui ſont au fond & au deſſous, ſont plus fortes.

Explication.

Par les douleurs ſublimes & par les humeurs élevées au deſſus du peritoine, *Hippocrate* entend parler de celles qui ſe font dans les muſcles du ventre; & par

les douleurs profondes qui se font au dessous du même peritoine, il entend parler de celles du ventricule, du foye, de la rate & des intestins : En effet les douleurs des muscles sont legeres, & se guerissent aisément ; mais celles du ventre & des autres visceres étant dans des parties nobles ou du moins voisines des parties nobles, comme sont le cœur & le poûmon, s'enflamment aisément, & sont plus dangereuses & se guerissent plus difficilement que les douleurs des muscles intercostaux, & celles même de la plévre qui sont quelquefois mortelles. D'ailleurs, l'on sçait que les Medicamens, avant que de parvenir aux parties contenuës sous le peritoine, ont perdu leur force, ou que s'ils y parviennent, souvent il les irritent & en augmentent la douleur.



APHORISME LXXVII.

SI præter naturam ſanguis in ventrem ffundatur, neceſſe eſt ſuppurari. L. 6. Aph. 20.

Le ſang qui contre nature eſt répandu dans le ventre, ſe convertit neceſſairement en pus.

Explication.

Par le ventre, *Hippocrate* entend l'eſtomac, la poitrine, le bas-ventre, les inteſtins, la veſſie, la matrice, & quelqu'autre cavite que ce ſoit en ces endroits, où il dit que le ſang répandu ſuppure s'il y demeure long-tems, parce qu'étant hors de ſes vaiſſeaux naturels qui ſont les vénes & les arteres, la nature ne le conſerve plus, à cauſe qu'il a perdu ſes eſprits & néceſſairement il ſe convertit en pus, ou du moins ſe pourrit ; ce qui arrive lors qu'un vaiſſeau s'ouvre, ou ſe rompt, ou lors que les mois s'écoulent ſans ſortir de la matrice ; & devenant alors en grumeaux, il ſe fige & ſe corrompt, d'où il ſurvient de dangereux ſymptômes ; car plus une ſubſtance eſt amie de la na-

ture, plus elle lui eſt fâcheuſe, ſi elle vient à ſe corrompre : Ainſi la ſemence qui eſt un excrément benin, cauſe par ſes vapeurs des maladies perilleuſes au ſexe, lors qu'elle dégenere de ſa nature & qu'elle ſe pourrit.

Aphorisme LXXVIII.

A Diuturno *alvi dolore fit ſuppuratio.* L. 7. Aph. 22.

La ſuppuration ſuccede à la longue douleur du ventre.

Explication.

La raiſon eſt que cette longue douleur ne vient pas toûjours des flatuoſitez, ni de l'acrimonie des humeurs, ni de la mauvaiſe diſpoſition du ventricule & des autres parties internes; mais d'un abſcez formé dans l'une de ces parties, ce qui eſt dangereux, parce que l'écoulement même de cette matiere froide, épaiſſe, & pituiteuſe ne ſe fait pas ſans douleur, ſans friſſon, ſans ſueurs, ſans ſyncops, & ſans un froid des pieds & des mains, d'où il faut prendre garde à la partie qui a ſuppuré, & donner des remedes qui

adouciſſent & attenuent le pus, & qui l'évacuent doucement.

APHORISME LXXIX.

IN VENTRIS *vehementi dolore extremarum partium frigiditas, malum.* L. 7. Aph. 26.

Si dans les violentes douleurs du ventre les extrémitez des parties ſont froides, c'eſt un mauvais ſigne.

Explication.

Parce que les douleurs véhementes du bas-ventre ſont ordinairement cauſées par une inflammation, par un eryſipele ou quelqu'autre humeur, par un abſcez, ou par une intemperie enracinée dans de certaines parties nobles attaquées, dont les fonctions étant interrompuës, il en provient quelquefois une douleur ſi forte, qu'elle retire le ſang & les eſprits des parties externes, qui en reſtent froides & preſque ſans vie, pendant que les internes brûlent. Ce refroidiſſement des extremitez eſt tres-dangereux, & marque que la chaleur & la douleur attirent quantité d'humeurs qui

affoibliſſent & accablent la partie où elles ſe portent. Outre qu'un abſcez même ſans grande douleur dans le ventre eſt un mal conſiderable.

Aphorisme LXXX.

Quibus *inter diaphragma & ventriculum pituita reponitur, & dolorem affert non habens exitum in alterutrum ventrem, ijs per venas ad veſicam pituita verſa ſolvitur morbus.* L. 7. Aph. 55.

Ceux qui ont de la pituite amaſſée entre le diaphragme & le ventricule, qui leur fait douleur, ne trouvant point diſſuë pour paſſer dans l'un ou dans l'autre ventre, ſi cette pituite ſe porte dans les vénes, & de là dans la veſſie, la maladie ceſſera.

Explication.

L'eſpace qui eſt entre l'epiploon & & le peritoine, eſt proprement l'endroit où s'amaſſe la pituite qui eſt renfermée au deſſous du diaphragme, parce que ſouvent il ſe rencontre là des impuretez que la bile y apporte de la veſicule du fiel;

de là vient cette douleur que l'on ressent proche le diaphragme, ou vers le cartilage xiphoide, sur tout lorsque cette pituite se résout en vents ; mais quand elle est subtilisée & qu'elle a sa sortie par des conduits secrets de la poitrine ou du ventricule dans les venes, elle s'évacuë par les urines, & la douleur cesse. Les aperitifs conviennent alors : Mais si la matiere se porte aux intestins, on donnera le miel rosat, & si aux ureteres, la décoction de la racine de quina avec les diuretiques.



DU COSTE'.

APHORISME LXXXI.

QUICUMQUE *pleuritici intra quatuordecim dies non expurgantur ij vertuntur ad suppurationem.* L. 5. Aph. 8.

Si ceux qui ont la pleuresie ne se purgent point par le crachement, dans qua-

torze jours, elle dégenere en empyéme ou ſuppuration.

Explication.

La raiſon eſt que l'abſcez qui ſe forme dans la pleureſie, vient de l'inflammation de la plévre, qui eſt une membrane dont les côtes ſont enveloppées, & cette inflammation eſt cauſée par un ſang bilieux ou pituiteux, qui venant de la véne interoſtale, ou de la mammaire, ou de l'azygos, s'amaſſe & la pourrit entre les côtes & cette membrane, où s'engendre l'abſcez dont le pus ſe répand entre la poitrine & les poûmons. *Hippocrate* dit, que ſi la matiere qui cauſe la pleureſie n'eſt évacuée par les crachats en quatorze jours, & qu'elle ſoit rétenuë dans la poitrine, il faut qu'elle ſuppure, car il veut que cette maladie ne demeure point dans ſon état au de là du quatorze, lequel tems paſſé elle dégenere en empyéme, que l'on vuide quelquefois par les inteſtins & par les urines. Or les jours critiques de la pleureſie & de l'inflammation du poûmon, ſont le trois, le cinq, le ſept, le neuf, l'onze & le quatorze. Mais en ces pays l'on voit rarement ce mal venir à ſupuration,

parce que les Medecins ſçavent par experience que l'on guérit les pleuretiques plus promptement par la ſaignée que par tout autre remede.

APHORISME LXXXII.

QUI *ex pleuritide ſuppurantur, ſi in quadraginta diebus expurgantur à die qua ruptio fit, ſanantur ; ſin minùs, tabidi fiunt.* L. 5. Aph. 15.

Si ceux à qui l'empyéme arrive aprés la pleureſie, ſont purgez par haut en quarante jours, à compter du jour que l'abſcez eſt percé, ils gueriſſent, ſinon ils deviennent phtyſiques.

Explication.

Je trouve ici deux propoſitions ; la premiere eſt que ſi les pleuretiques dans quarante jours aprés la pleureſie percée, ſont purgez par le crachement, ils gueriſſent ; la raiſon eſt que toute la matiere purulente, bilieuſe, ou autrement eſt vuidée ſans qu'il reſte rien dans la poitrine, ſoit par les inteſtins ou par les urines, ce qui arrive fort rarement.

La ſeconde eſt que ſi la ſuputation étant faite, le malade ne guérit pas en quaran-

te jours, il devient phtysique ; la raison est que la matiére qui a demeuré longtems dans la poitrine s'étant corrompuë, elle est devenuë si acre & si piquante, qu'elle ronge & ulcere les poûmons, & cause la phtysie, laquelle étant formée l'on ne fait point la paracenthese : il y en a même plusieurs qui deviennent phtisiques devant les quarante jours, soit à cause de la mauvaise constitution de la saison, soit à cause de la malignité du pus, de la molesse du poûmon ou de la foiblesse du corps. Or les signes que le pus est fait, sont la pesanteur dans le côté, & le frisson que l'acrimonie du pus excite de tems en tems, parce qu'il picque la plévre, & ronge cette membrane qui enveloppe ces côtes, d'où l'on tremble ou l'on suë quelquefois.



APHORISME LXXXIII.

DOLORES *in lateribus, in pectore & in alijs partibus, an multum differant observandum est.* L. 6. Aph. 5.

Il faut bien observer si les douleurs de côté, de la poitrine & des autres parties sont beaucoup differentes, ou si elles sont fortes & violentes.

Explication.

Pour bien traiter une maladie, il faut avant que d'y apporter des remedes, connoître la nature du mal qui la cause, & l'espece de douleur que l'on sent aux parties affligées, parce que de la difference des douleurs dépend la connoissance qu'on peut tirer du siége du mal, & de l'état du malade; par exemple, s'il se plaint d'une grande douleur de côté, c'est une marque qu'il y a inflammation dans la membrane qui enveloppe les côtes, d'où la pleuresie étant à craindre, il faut saigner au plûtôt pour empêcher que le sang qui va à la plévre n'en augmente l'inflammation. Mais si la douleur que

l'on sent aux côtes, au foye, aux reins & aux autres parties n'est que mediocre, petite ou legere, apparemment qu'elle se dissipera d'elle-même, ou par le repos ou par la diete. Si la douleur est picquante, elle signifiera que le mal est aux mèmbranes, si elle est pulsative ou tensive, aux arteres, & si elle est grave ou pesante aux chairs & aux parties charnuës : en un mot, la douleur est plus ou moins aiguë, selon la qualité de l'humeur qui la cause, selon le lieu où elle se fait, & selon le tems de sa durée; d'où l'on doit bien examiner si elle est égale ou inégale, longue ou courte, vehemente ou passagere, continuë ou intermittente, afin de prescrire les remedes propres & convenables.

Aphorisme LXXXIV.

A Pleuritide *aut peripneumonia laboranti si diarrhaea supervenerit, malum.* L. 6. Aph. 16.

Si dans la pleuresie ou dans l'inflammation du poûmon, le flux de ventre survient, c'est un mauvais signe.

Explication.

Parce que le cours de ventre ne ſe fait que par la correſpondance qu'il y a du foye, du ventricule & des inteſtins avec les parties affligées qui ſont la plévre & le poûmon, dans leſquelles maladies la nature languit & perd beaucoup de ſes forces : d'où ſi le flux de ventre arrive & qu'il n'ôte rien du foyer du mal, il ne laiſſe que des envies frequentes d'aller à la ſelle, & des veilles continuelles. Ce qui ne ſe doit entendre neanmoins que d'une pleureſie où l'inflammation de la membrane qui enveloppe les côtes, eſt ſi grande, qu'étant communiquée à l'eſtomac & aux inteſtins, il ne ſe fait aucune coction des alimens. Car *Hippoc.* ne dit pas que la diarrhée ſoit mauvaiſe à toutes les pleureſies & inflammations du poûmon, mais ſeulement à celles qui ſont extrêmement violentes ; en ſorte que le foye, le ventricule, & les inteſtins en étant alterez, il ſurvient une diarrhée ſymptomatique, laquelle dans une legere pleureſie où l'inflammation n'eſt pas conſiderable, eſt quelquefois un bon ſigne, ſur tout lorſqu'il paroît des ſignes de coction, qui ſont connoître que la matiere qui

causoit la pleuresie, est évacuée par les intestins. Dans ces maux on peut user de remedes adoucissans, comme de manne, de syrop de roses pâles, de lenitif, de casse & de catholicon avec un peu de Rhubarbe.

Aphorisme LXXXV.

Acidum *qui eructant, non sunt pleuritidi obnoxij*. L. 6. Aph. 33.

Ceux qui ont des rots aigres ou des raports acides, ne sont pas fort sujets à la pleuresie.

Explication.

Parce que ces rots viennent d'une intemperie froide de l'estomac ou d'une matiere pituiteuse & cruë qui fait que les alimens se corrompent tôt, ou du moins qu'ils ne se digerent pas bien. L'on remarque aussi que ceux qui ont l'estomac froid ou qui sont naturellement pituiteux ont rarement des maux de côté avec fiévre & difficulté de respirer, & qu'ils sont moins sujets à la pleuresie, parce que la pituite qui domine en eux, est une humeur trop froide & trop épaisse pour

penetrer la membrane qui enveloppe les côtes & pour y exciter une inflammation : ou que s'ils tombent dans la pleuresie, ils la supportent aisément, à cause de leur temperament froid & pituiteux ; car comme la pituite en émoussant la bile, ramolit leur ventre, cela fait que la pleuresie qui vient de la pituite n'est pas si douloureuse ni si picquante, à moins qu'il n'y ait beaucoup de bile ou de pituite salée mêlée ensemble. Mais pour les flatuositez qui leur causent des maux de côté, on les dissipe par des fomentations chaudes, sans en venir à la saignée, qui est beaucoup nuisible à ces sortes de personnes.

APHORISME LXXXVI.

A PLEURITIDE *peripneumonia malum.* L. 7. Aph. 11.

Si l'inflammation du Poûmon vient aprés la pleuresie, c'est un mauvais signe.

Explication.

La raison est que ce mal occupe une

partie plus noble & plus neceſſaire à la vie, car l'on ſuffoque plûtôt par l'inflammation du poûmon que par la pleureſie, qui eſt une inflammation de la plévre, laquelle à la verité ſe changeant en une inflammation du poûmon eſt un mauvais ſigne, parce que la matiere qui cauſe cette pleureſie eſt tranſportée d'une partie moins noble à une plus noble. Mais l'inflammation du poûmon qui ſe joint à la pleureſie, eſt encore un plus mauvais ſigne, parce que les forces du malade étant déja diminuées par la violence de la fiévre, la difficulté de reſpirer augmentant par l'inflammation du poûmon (qui ne peut plus cuire la matiere qui la cauſe ni la purger par le crachement) rend cette maladie plus dangereuſe & preſque incurable.



APHORISME LXXXVII.

SI *pleuritidis initio statim sputum appareat morbum breviat, sin post videatur producit.* L. 1. Aph. 12.

Si l'on crache aussi-tôt au commencement de la pleuresie, la maladie sera courte ; mais si l'on ne crache que quelque tems, aprés elle sera plus longue.

Explication.

Parce qu'en crachant au commencement de la pleuresie, si la coction commence elle abbrege le mal, si-non il sera plus long ; c'est-à-dire que si l'on crache dés le premier jour, ou le suivant, & que ce que l'on crache soit comme il faut, sans que l'on puisse rien desirer de meilleur dans la qualité, la quantité & la maniere de cracher ; que le malade soit vigoureux, bien composé, sans beaucoup de fiévre, avec une douleur peu picquante, la respiration peu engagée, l'urine & les déjections loüables, & que le quatriéme jour tous ces signes de coction paroissent, le malade sera guéri le

sept; si au contraire dans le commencement les crachats sont crus, liquides, clairs, aqueux & sans épaisseur, & que le quatrième jour il n'y ait point de signes de coction & un nuage dans l'urine, il n'y aura point de crise le 7. ou si l'on ne crache que le 6. ou le 7. jour, la maladie ne se terminera que le 14. ou le 17. jour. Mais si la fiévre est violente, la toux forte & frequente, que l'on respire avec peine, ou que la douleur soit si vive qu'elle aille jusqu'aux clavicules & aux hypochondres, que les joües soient enflammées, qu'il y ait délire, ou qu'enfin l'on crache peu ou point du tout, la pleuresie sera mortelle.



DU COEUR ET DE l'Estomac.

APHORISME LXXXVIII.

QUI *sæpè & vehementer absque manifesta causa deficiunt, de repentè moriuntur.* L. 2. Aph. 41.

Ceux qui ſouvent & fortement tombent en deffaillance ſans cauſe manifeſte, meurent ſubitement.

Explication.

La raiſon eſt que ces ſyncopes viennent de vapeurs venimeuſes & contagieuſes, qui s'élevent d'une matiere maligne qui s'inſinuë autour du cœur, & qui l'attaquent ſouvent & violemment, d'où la deffaillance devient ſi grande, que les eſprits vitaux en étant diſſipez, elle cauſe la mort ſubite. C'eſt ce qui arrive dans la ſyncope cardiaque, où les eſprits ſe trouvant tout d'un coup ſuffoquez, l'on tombe mort ſans y penſer, ſans ſentiment, ni mouvement, ſans maladie qui ait precedé & ſans cauſes manifeſtes, ſoit fortes ou autrement, quoique les forces faſſent le même, mais non pas ſi promptement. Ainſi un ereſypele qui gagne le cœur, intercepte l'eſprit vital, ôte le pouls & la reſpiration, & ſuffoque la chaleur naturelle. La mort ſubite arrive encore ou par un coup imprevû ſur la ſubſtance du cerveau, ou par un corps étranger, comme un ſang caillé dans les ventricules du cœur; ce que j'ay vû dans un Eccleſiaſtique à qui l'on trouva dans

le cœur une espece de gros vermisseau fait de sang caillé qui étoit dans le ventricule gauche, passoit dans la grande aorte & descendoit jusqu'à l'extremité du pied. Et si le malade ne fût pas mort, il est à presumer que ce caillé auroit enfin bouché ce ventricule. En effet, un petit garçon que je fis ouvrir, mourut encore subitement pour avoir du sang caillé dans les deux ventricules du cœur, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la circulation arrêtée, d'où les esprits vitaux se trouvent suffoquez.

Cependant dira-t-on, ceux qui ont des défaillances ne meurent pas toûjours soudainement, à moins qu'elles n'arrivent frequamment & fortement, car souvent l'on en voit tomber en syncope dans le bain, & ne pas mourir, parce que la cause alors ne se trouve ni forte, ni maligne, ni venimeuse. Au reste la syncope differe de la lipothymie, en ce que dans celle-ci il y a un mouvement violent & soudain de l'esprit animal, qui se porte tout à coup au cœur, & toutefois la force de la vie y reste. Pour remedes généraux, on employe l'eau Theriacale avec l'eau de canelle & de buglose, la confection d'alkermes, d'hyacinthe & les

autres cordiaux qui fortifient le cœur & empêchent les syncopes.



LIVRE QUATRIÉME.

Des Aphorismes d'Hippocrate, où l'on explique tant les maladies qui arrivent aux organes de la faculté naturelle, & aux parties inferieures, que les maladies secretes des hommes & des femmes.

DES INTESTINS.

APHORISME I.

BALBI *longa Diarrhœa maximè corripiuntur*. L. 6. Aph. 32.

Les Bégues sont principalement sujets aux longues diarrhées.

Explication.

Explication.

Comme toutes les difficultez de parler ne proviennent la plûpart que de la foiblesse de la langue & des humiditez qui l'abbreuvent: & que cette humidité de la langue se communique aisément à l'estomac, par le moyen de la membrane qui leur est commune; il est aisé de concevoir pourquoi les begues sont ordinairement sujets aux longs cours de ventre, vû que cette humidité relache les fibres de l'estomac, & en affoiblit tellement le levain; que les alimens n'y peuvent être bien cuits ni digerez, de sorte qu'ils sont ensuite évacuez par les intestins presque dans la même consistence qu'on les a pris.

Cet Aphorisme étant le même que la cinquante-troisiéme du second Livre, qui a déja été expliqué, l'on y peut voir les précautions qu'il faut apporter en purgeant les bégues & ceux qui hesitent en parlant.



APHORISME II.

ÆTATE *declinantibus diarrhæ longæ & lienteriæ accidunt.* L. 3. Aph. 30.

Les long flux de ventre & les lienteries arrivent à ceux qui sont dans un âge avancé & déclinant.

Explication.

Les vieillards sont plus sujets aux cours de ventre & aux lienteries ou à cause de la foiblesse du ventricule qui dans cet âge embrasse, rétient & digere mal les viandes, ou à cause des fluxions qui tombent du cerveau, ou d'une autre partie, ou de tout le corps, lesquelles se jettant dans le ventricule l'humectent, l'affoiblissent, le reffroidissent & le relâchent plus qu'il ne faut, & empêchent la coction & la distribution des alimens, d'où proviennent la lienterie & le flux cæliaque; ce qui arrive aussi quelquefois lors qu'il y a eu des playes & des ulceres à la superficie des intestins.

Aphorisme III.

DIarrheæ *accidunt dentire incipientibus, gingivarum pruritus, febres, convulsiones, maximèque quando caninos dentes producunt, & id potissimùm, pueris qui magis obesi fuerint & alvos duras habuerint.* L. 3. Aph. 25.

Les diarrhées, la demangeaison des gencives, les fiévres & les convulsions arrivent aux enfans à qui les dents commencent à venir, sur tout quand les œilleres ou dents canines paroissent; mais principalement à ceux qui sont gras & replets, & qui ont le ventre dur.

Explication.

Il s'agit ici des maladies des petits enfans de six à sept mois ou environ, & quelquefois de quatre, ausquels les dents commencent à pousser, & qui prestes à sortir leur excitent une certaine demangeaison accompagnée de douleur, parce que leurs pointes picquent la chair des gencives, qui ne manquent pas de s'enflammer à mesure que les dents poussent, & lors qu'elles percent elles leur font une

douleur à peu prés semblable à celle que fait une épine en entrant dans la chair. On guérit cette inflammation en frottant les dents avec la cervelle de liévre, le beurre & le miel mêlez ensemble. La fiévre leur est causée par les veilles, les douleurs, les vers & la serosité pituiteuse ou bilieuse qui souvent leur vient d'un lait échauffé. Les convulsions leur viennent de repletion ou de la foiblesse des nerfs, parce que cuisant mal les alimens, il s'en fait beaucoup de superfluitez qui se portent aux nerfs qu'ils ont naturellement foibles, & qui par leur acreté les piquent, les bandent & les rendent convulsifs; de là vient que l'épilepsie est commune aux enfans, sur tout lorsque les œilleres ou dents canines leur poussent; c'est-à-dire à dix & douze mois, parce que ces dents sont pointuës, & que la chair des gencives est alors plus épaisse & plus difficile à percer. Les cours de ventre arrivent principalement aux petits enfans, parce qu'ils abondent en serositez bilieuses ou pituiteuses, qui s'étant répanduës des parties voisines de l'estomac, & de là dans les intestins, humectent & relachent leurs fibres.

Mais les enfans gros & replets, sur tout ceux qui ont le ventre resserré, souffrent plus de peine quand les dents leur percent, parce qu'étant constipez & plus remplis d'humeurs, il s'éleve encore des vapeurs au cerveau qui retombant sur les nerfs & sur d'autres parties, leur causent des convulsions & diverses autres maladies.

Aphorisme IV.

Si hyems sicca & frigida fuerit, ver autem pluviosum & australe, necesse est æstate dysenterias fieri maximè mulieribus & viris quibus natura est humida. L. 3. Aph. 11.

Si l'Hyver est sec & froid, le Printemps pluvieux & chaud, il est necessaire qu'il s'engendre en Eté des dysenteries, principalement aux femmes & aux hommes qui sont d'un temperament humide.

Explication.

L'Hyver froid & sec, & le Printemps chaud & pluvieux causent beaucoup de dysenteries, principalement aux person-

nes humides, parce qu'en hyver la tête est remplie d'humeurs pituiteuses, qui par la froideur de la saison deviennent acides; car de même que le grand froid fait l'acidité, qu'une grande chaleur rend le phlegme salé, & qu'une chaleur petite & legere le rend doux & insipide: Ainsi la chaleur du Printemps arrivant, elle liquefie & fond cette humeur acide, & la fait tomber sur les parties basses dans lesquelles séjournant, elle s'attache aux intestins, les ronge, les corrode par son acidité, & cause des dysenteries sur tout aux personnes humides, parce qu'ils abondent davantage en humeurs, qu'ils sont plus délicats & plus sujets aux maux qui viennent de pourriture, d'où ce mal & autres maladies semblables sont les suites fâcheuses.

Aphorisme V.

SI *Austrina, pluvia & tepida fuerit hyems, ver autem siccum & aquilonium Dysenteriæ fiunt.* L. 3. Aph. 12.

Si l'Hyver est chaud, pluvieux & doux & le Printemps sec & froid ils causent des Dysenteries.

Explication.

La raiſon eſt que pendant la chaleur & la pluye de l'hyver, il s'engendre dans le cerveau & dans toutes les parties du corps des perſonnes humides, beaucoup de pituite ſalée, laquelle le froid & la ſeicheresse du Printemps font tomber dans le ventricule & les inteſtins, en preſſant les parties, où elle ſe trouve, comme qui preſſeroit une éponge pleine d'eau avec la main ; & de cette humeur ſalée qui ronge & corrode les inteſtins ſe fait la dyſenterie.

Aphorisme VI.

ALvi *Profluvia in pluviarum multitudine fiunt.* L. 3. Aph. 16.

Les Diarrhées ſe font dans le tems des grandes pluyes.

Explication.

Parce que dans ces tems humides les humeurs augmentent & ſe multiplient dans la tête, d'où tombant dans l'eſtomac & les inteſtins, elles font des cours de ventre.

APHORISME VII.

ALVI *profluvia æstate fiunt*. L. 3. Aph. 21.

Les cours de ventre arrivent en Eté.

Explication.

Parce qu'en ce tems la bile prend son cours par embas, sur tout dans les personnes bilieuses, ausquels selon qu'on l'a remarqué, le canal de la bile va s'inserer dans le Jejunum.

APHORISME VIII.

AUTUMNO *levitates intestinorum & dysenteriæ fiunt*. L. 3. Aph. 22.

Les lienteries & les dysenteries se font dans l'Automne.

Explication.

La raison est qu'en cette saison la premiere coction ne se fait point ou par l'intemperie du ventricule, ou parce que sa superficie est ulcerée par une humeur acre & mordicante qui l'irrite, ou par-

ce que ſon temperament & celui des inteſtins eſt changé, ce qui arrive principalement en Automne. J'ai traité un homme qui dans cette ſaiſon eut un cours de ventre des plus obſtinez, & dont il ne guérit qu'un an aprés : On avoit tenté inutilement toutes ſortes de remedes, mais je n'en trouvai point de plus ſûr que de lui faire recevoir pluſieurs fois la fumée de la décoction du boüillon blanc dans une chaiſe percée.

Aphorisme IX.

In *perturbationibus alvi & vomitionibus ſpontaneis ſi talia purgantur qualia purgari oportet, confert & facilè ferunt, ſin minus contrarium fit.* L. 1. Aph. 2.

Dans les grandes Diarrhées & les vomiſſemens qui viennent naturellement, ſi ce que l'on doit purger eſt évacué comme il faut, l'on s'en trouve bien, & l'on en ſupporte aiſément l'évacuation ; mais ſi elle ſe fait au contraire, on la ſupporte mal-aiſément.

Cet Aphoriſme eſt le deuxiéme de ceux

que nous avons déja expliqué dans le second Livre de cet Ouvrage.

APHORISME X.

IN *alvi profluvijs excrementorum mutationes juvant, nisi ad pejus fiat mutatio.* L. 2. Aph. 14.

Dans le flux de ventre les changemens des excrémens sont profitables, s'ils ne changent pas en pis.

Nous avons mis cet Aphorisme le dixiéme du second Livre, où l'on aura recours pour le commentaire.

APHORISME XI.

IN *diuturnis lienterijs si fiat ructus acidus, qui anteà non erat bonum est.* L. 6. Aph. 1.

Si dans les longues lienteries il survient un rot aigre qui n'étoit point arrivé aupaavant, c'est un bon signe.

Explication.

Parce que dans ce mal les rots aigres ou rapports acides signifient que les viandes demeurent un peu plus long-

tems dans le ventricule, & qu'il commence à les cuire mieux qu'auparavant. Voyez encore ſur ce ſujet l'Aphoriſme. 48. du ſecond Livre.

Aphorisme XII.

Mulieri *gravidæ ſi alvus multum profluat, metus eſt ne abortiat.* L. 5. Aph. 34.

S'il arrive une longue diarrhée à une femme enceinte, il eſt à craindre qu'elle n'accouche avant le terme.

Explication.

Parce que dans ce mal, ſoit dans la lienterie ou la dyſenterie la diſtribution des alimens ne ſe fait pas bien, la mere devient foible, & les déjections fréquentes jour & nuit lui cauſent des veilles, & l'affoibliſſent ſi fort quelquefois, que ſouvent elle jette la nourriture avec les excrémens, dont la mauvaiſe odeur offence l'enfant, à cauſe du voiſinage de l'inteſtin droit, où la matrice eſt poſée, en ſorte que par tous ces accidens l'enfant ſe trouvant ſurchargé & ébranlé, les cotyledons ſe rompent & il ſort avant le terme.

APHORISME XIII.

IN *longa Diarrhæa vomitus spontè supervenien morbum solvit.* L. 6. Aph. 16.

Le vomissement naturel qui arrive dans une longue diarrhée, la guérit.

Explication.

Cela se fait par révulsion, non au commencement de la maladie, mais lorsque la méchante humeur est évacuée par le mouvement des intestins qui devient contraire au premier : Ainsi l'humeur qui sortoit par en bas prend un autre cours, & s'évacuë par en haut ; de maniere que les fibres & la substance des intestins se dessechant & se fortifiant, la diarrhée cesse.



APHORISME XIV.

SI *Dysentericus veluti partes carnosas egerat, lethale.* L. 4. Aph. 26.

Si celui qui a la dysenterie, jette par bas comme de petits morceaux de chair, c'est un signe mortel

Explication.

Parce que la dysenterie provient de l'ulcere des intestins, lequel donne à connoître qu'il commence, si dans les déjections il paroît une matiere grasse, puis une excoriation de la superficie interne des intestins, semblable à de petites peaux, ensuite dequoi leurs parties même viennent à sortir, & pour lors si l'ulcere est tellement formé, & si malin qu'il ne puisse plus s'incarner ni cicatriser, on peut assurer que la maladie est mortelle.



Aphorisme XV.

IN *longa dysenteria cibi fastidium malum, & cum febre pejus*. L. 6. Aph. 3.

Dans la longue dysenterie, le dégoût des viandes est un mauvais signe, & encore plus mauvais s'il y a de la fiévre.

Explication.

La raison est que la dysenterie soit longue, ou courte vient de l'érosion des intestins. Que si c'est dans leur superficie exterieure, le ventricule n'en souffre point & l'on est sans dégoût; mais si elle s'étend dans la substance des intestins, le dégoût des viandes arrive, & ainsi la nourriture des parties manquant par ce flux de sang, l'appetit se perd, & le corps ne se rétablit point, d'où il devient exténué & résout; mais ce qui est encore un plus mauvais signe, c'est lorsqu'il y a de la fiévre, parce qu'elle attenuë, desseiche, maigrit, & abbat le corps.

Cependant outre la fiévre la maladie est encore dangereuse & mortelle de soi-même, lorsqu'on ne peut la traiter com-

me il faut, que l'on ne peut y appliquer les remedes, que la fluxion coule toûjours dessus l'ulcere, & qu'elle l'entretient & l'augmente; l'on y remedie néanmoins avec l'infusion de rhubarbe dans une décoction de roses seches, & de myrobalans avec l'eau de chicorée, où l'on ajoûte le syrop de groseille. Le lait de vache avec le sucre rosat pris le matin y fait merveille, & les lavemens avec le lait, le beurre frais & les jaunes d'œufs en adoucissent l'acreté; mais la décoction du boüillon blanc, de plantain, de renoüée & de bourse au pasteur que l'on a ferré, & où on a dissout le catholicon double, resserre.

APHORISME XVI.

DYSENTERIA *quæ fit ab atrabile lethalis.* L. 4. Aph. 24.

La Dysenterie qui vient de la bile noire est mortelle.

Explication.

La raison est que la dysenterie se fait ordinairement de la bile jaune qui ronge les intestins, mais si c'est d'une hu-

meur atrabilaire, elle cause un chancre ulceré qui est mortel, d'autant plus que si le chancre est au dehors, il est dificile à guérir, à plus forte raison est-il incurable au dedans, où l'on ne peut appliquer de remedes; ou si on en applique, ils y demeurent peu, & ne font point d'effet. De plus si cette humeur qui domine est incapable de coction, elle picque violemment le ventricule, ronge incessamment & accroît l'ulcere, & par la continuation de son acrimonie le mal gagne jusqu'aux intestins, où il fait la lienterie, abbat les forces, pervertit l'œconomie naturelle, & cause la mort.

Aphorisme XVII.

A SINCERA *dejectione dysenteria superveniens, malum.* L. 7. Aph. 23.

Quand la dysenterie arrive aprés une diarrhée pure & sans mélange, c'est un mauvais signe.

Explication.

La raison est que l'humeur bilieuse & la mélancolique qui font la diarrhée étant

dépoüillés de leurs serositez qui moderoient leur acrimonie, picquent & rongent fortement les intestins, les ulcerent, & causent la dysenterie. Les émulsions faites avec les quatre semences froides, l'eau d'endive & le syrop de groseille y sont bonnes : L'on purgera aussi en resserant avec une once de catholicon double, & demi dragme des myrobolans dans de l'eau de plantain, avec le syrop de roses seches.

Aphorisme XVIII.

Quibus *tormina & circa umbilicum dolores nec-non circa lumbos, si neque à medicamentis, neque aliter solvantur, in hydropem siccum terminantur.* L. 4. Aph. 11.

Ceux qui ont des trenchées autour du nombril & aux reins, si on ne les peut guérir par les remedes purgatifs ou autrement, ils tombent dans l'hydropisie seche.

Explication.

Ces trenchées autour du nombril se font de matieres flatueuses enfermées

dans le boyau cæcum, & dans les intestins grêles auprés du nombril, parce que les gros sont entourez des menus; & la douleur des lombes vient d'une pituite froide dans ces parties & dans les attaches nerveuses qui unissent le colon & les reins aux lombes, où s'engendrent des vents que l'on ne peut chasser par remedes purgatifs, fomentations, lotions, frictions, ni ventouses, parce qu'il s'engendre toûjours de nouvelles humeurs, qui étant purgées renaissent par l'intemperie des parties que l'on ne peut corriger & causent d'autres flatuositez, d'où à la fin la tympanite qui est l'hydropisie seche arrive.

Aphorisme XIX.

INtestino *recto, vel utero phlegmone obsessis, renibusque suppuratis urinæ stillicidium oritur*. L. 5. Aph. 58.

S'il y a inflammation à l'intestin droit, ou à la matrice, & que les reins suppurent, il arrive une strangurie ou difficulté d'uriner.

Explication.

Par l'inflammation l'on entend ici une

tumeur & chaleur contre nature qui vient d'un phlegme corrompu, qui greve & offence les inteſtins, comme il arrive à l'inteſtin droit dans le teneſme & à la matrice, qui par ſa partie inferieure eſt attachée à cet inteſtin & au col de la veſcie : Ainſi dans les hommes ſi l'inteſtin droit eſt enflammé, l'on urine goute à goute, parce que la veſcie poſe ſur cet inteſtin qui la preſſe par ſa tumeur, & la fait ſouffrir par la communication & la reſſemblance qu'ils ont, étant tous deux membraneux, d'où la ſtrangurie leur arrive : Mais cette difficulté d'uriner ſe fait dans les femmes, quand la matrice eſt enflammée, à cauſe que cette partie eſt couchée ſur le col de la veſcie, laquelle ſe retirant & s'étendant dans le tems de la groſſeſſe empêche que la ſtrangurie ne ſe faſſe ; quoique pourtant je l'aye vû arriver dans une femme enceinte qui mourut d'une retention d'urine, provenuë du fardeau de la matrice poſé ſur le col de la veſcie. Le pus des reins fait auſſi la ſtrangurie en bouchant les conduits, & en picquant la veſcie par ſon acreté, qui l'irrite, de maniere qu'elle jette l'urine

goute à goute. Mais il faut distinguer trois sortes d'urines purulentes : car ou le pus vient de la vescie ulcerée, & pour lors il n'est point mêlé avec l'urine, ou il est mêlé inégalement & il vient des reins, ou également, & il coule des parties qui sont au dessus du diaphragme.

APHORISME XX.

QUIBUS à stranguria ileos accidit in septem diebus pereunt, nisi febre accedente copiosa urina fluxerit. L. 6. Aph. 44.

Ceux à qui la maladie iliaque appellée *miserere* arrive aprés la strangurie meurent dans sept jours, à moins que la fiévre survenant ils n'urinent abondamment.

Explication.

La raison est que le *miserere* qui succede à la strangurie vient d'une abondance de phlegme visqueux, qui est dans les conduits de l'urine, d'où il se fait une si grande douleur & compression des intestins par cette matiere, que l'on ne peut rien jetter par bas, mais

tout revient par la bouche, & l'urine retourne dans les vaisseaux ; ainsi si la fiévre n'arrive & qu'elle n'ôte les causes du mal qui sont toûjours les vents, & qu'elle n'attenuë la matiere qui fait l'obstruction, & la fasse sortir dehors, l'on meurt en sept jours, mais il faut que la fiévre ne soit pas symptomatique, parce qu'elle n'évacuë quelquefois rien: cependant symptomatique, ou non, pourvû qu'elle évacuë l'on guérit.

Aphorisme XXI.

A B *ileo vomitus, singultus, convulsio, vel desipientia, malum.* L. 7. Aph. 10.

Si le vomissement, le hoquet, la convulsion ou le délire arrivent aprés la passion iliaque, c'est mauvais signe.

Explication.

Parce que c'est une marque qu'il y a une si grande obstruction dans les intestins, causée ou par de sales cruditez, ou par des amas d'humeurs qui provoquent des vomissemens bilieux ou l'inflammation ; la chûte des intestins dans les bourses, ou

bien par le boyau noüé, de sorte qu'il ne peut rien descendre par bas, d'où les vapeurs & les fumées des excrémens de la bile & de la pituite qui sont dans l'ileon, se répandant dans le ventricule, causent le hoquet & le vomissement, font la convulsion par la douleur qu'elles excitent à l'estomac & au cerveau, & produisent le délire par le mal qu'elles font en s'élevant du ventricule au cerveau.



DU FOYE.

APHORISME XXII.

QUIBUS *jecur admodum dolet, iis febris super veniens dolorem solvit.* L. 7. Ap. 52.

Si la fiévre arrive à ceux qui ont une grande douleur au foye, elle les guérit.

Explication.

La raison est que cette douleur provenant de flatuositez épaisses qui étendent & bandent la membrane qui en-

velope le foye, si la chaleur de la fiévre survient, elle résout & dissipe les vents, appaise la douleur, pourvû toutefois que cette fiévre ne precede pas la douleur, parce que ce seroit signe d'inflammation. Ainsi s'il n'y a que des flatuositez, on les dissipe en échauffant, en attenuant & en resolvant par les remedes pris au dedans & appliquez par dehors, comme la theriaque, le mitridat, l'aneth, le fenoüil, l'anis, l'huile de camomille, celle d'aneth, & autres semblables.

Aphorisme XXIII.

Hepatis *phlegmone singultus sequitur.* L. 5. Aph. 58.

Le hoquet suit l'inflamation du foye.

Explication.

Ce qui arrive ou à cause de la sympathie de ce viscere avec le ventricule, par le moyen des nerfs de la sixiéme paire qui se communiquent au foye & à l'estomac, ou à cause d'une humeur bilieuse qui regorgeant du foye dans l'estomac, excite à son orifice superieur ce

mouvement convulsif qu'il a pour se délivrer de ce qui l'incommode, d'où le hocquet s'ensuit. Ce symptome toutefois n'arrive pas toûjours, mais seulement ou lorsque l'inflammation du foye est grande, ou lorsque le ventricule est desseché par le voisinage de ce viscere.

APHORISME. XXIV.

IN *ictericis jecur fieri durum, malum.* L. 6. Aph. 42.

Si dans la jaunisse le foye devient dur, c'est mauvais signe.

Explication.

La raison est que la dureté du foye vient ou d'un scirrhe, ou de l'inflammation de ce viscere; s'il y a fiévre, c'est d'une inflammation ; s'il n'y en a point, c'est d'un scirrhe, ces deux tumeurs sont également dangereuses : car l'inflammation se tourne en scirrhe, & le scirrhe en hydropisie : Mais la jaunisse peut arriver sans dureté du foye, ou quand la nature répand & pousse la bile sur toute la peau, & ce mal est alors salutaire

&

& guérissable, ou bien quand l'on a pris du poison, ou que l'on a esté mordu d'une bête venimeuse, ce qui est plus difficile à guérir.

Aphorisme XXV.

A Jecoris *inflammatione singultus malum*. L. 7. Aph. 17.

Si le hoquet arrive dans l'inflammation du foye, c'est mauvais signe.

Explication.

Parce que cela signifie qu'il y a un grand abscés dans le foye, provenu d'une extrême chaleur, qui cause le hocquet dans l'estomac, par l'irritation des nerfs qui sont communs à ces deux parties; ainsi le ventricule ne souffre avec ce viscere que par un grand & dangereux abscés, d'où une grande abondance de bile étant portée aux intestins, & s'élevant à l'estomac, le picque & luy excite le hoquet par son acrimonie. *Forestus*.

APHORISME XXVI.

QUIBUS *purulentum jecur aduritur, si pus purum & album effluat evadunt, ijs enim in tunica pus continetur, si verò ut fæx vini fluat pereunt.* L. 7. Aph. 46.

Lors que l'on ouvre, ou que l'on cauterise ceux qui ont un abscés au foye, si le pus qui en sort est pur & blanc, ils en en guérissent, parce que le pus est contenu dans la membrane du foye ; mais s'il est semblable à la lie de l'huile ou de vin, ils en meurent.

Explication.

Il y a ici deux parties, la premiere est que si le pus de l'abscez du foye est blanc & pur dans ceux que l'on ouvre & que l'on cauterise, l'on en rechappe. La raison est que le pus n'est pas contenu dans la substance du foye, mais dans la membrane qui le couvre, où il n'est pas si dangereux que dans le milieu de sa substance, pourvû qu'il y en ait peu, & qu'il se fasse en 20. jours, parce que s'il y en a beaucoup, & qu'il se jette dans le ventri-

cule, il suffoque le malade par sa mauvaise odeur : mais s'il y en a peu on le vomit, ou bien il sort par l'urine, ou par le fondement, ou bien il se répand dans le ventre. Que si la membrane ne se rompt pas, il la faut ouvrir, ou y appliquer le cautere potentiel; & si le pus est blanc & pur, l'on en guérit, car c'est une marque que le foye est sain & entier, & qu'il n'y a que sa membrane de gâtée.

La seconde est que si le pus est semblable à de la lie de vin ou d'huile l'on meurt, parce que cela montre que le pus vient de la substance du foye qui est pourrie, d'où il n'y a point d'esperance de guérir; c'est ce qui arriva à un Marchand de ma connoissance : on l'ouvrit & l'on trouva que le foye étoit converti en pus, sans que sa membrane fût gâtée.



APHORISME XXVII.

HYDROPICORUM *ulcera non facile sanantur*. L. 6. Aph. 8.

L'on ne guérit pas aisément les ulceres des hydropiques.

Explication.

Parce que l'ulcere ne peut être guéri qu'il ne soit desseché & purgé de ces humiditez excrémenteuses dont les hydropiques abondent, car il ne sort du corps de ces malades qu'une humeur acre & salée qui se répandant sans cesse dans l'ulcere, l'irrite & l'empêche de se dessecher. D'ailleurs le foye ne faisant plus que de l'eau, la chaleur naturelle se détruit, & toutes les parties languissent & se sechent faute de cet humide radical & de ce sang louable qui les nourrit & les entretient. D'où il ne faut point appliquer de cauteres aux hydropiques, parce que les esprits ne residans que peu ou point en eux, leurs ulceres se tournent bientôt en gangrene, & deviennent non seulement incurables, mais tres-souvent mortels.

Aphorisme XXVIII.

Hydropicis *tussis superveniens, malum.* L. 6. Aph. 55.

Si la toux survient aux hydropiques, c'est un mauvais signe.

Explication.

Parce que cela montre que l'eau contenuë dans le bas-ventre est tellement augmentée, qu'elle a passé jusques dans la poitrine, & que par sa quantité elle presse tellement les poûmons & le diaphragme, que la respiration ne se pouvant faire librement, le malade est à tout moment en danger d'être suffoqué, principalement si la toux est causée par l'hydropisie, car celle qui ne seroit excitée que par un rhume ou quelque fluxion de poitrine, seroit une toux accidentelle qui n'est pas tant à craindre. La toux vient aussi du foye enflé, qui par sa pesanteur attire le diaphragme en bas, & excite cette toux seche & incommode.

APHORISME XXIX.

QUIBUS *jecur aqua repletum in omentum eruperit, ijs alvus aqua repletur & moriuntur.* L. 7. Aph. 56.

Ceux qui ont le foye plein d'eau, ſi elle ſe décharge dans l'épiploon, leur ventre s'en remplit & ils meurent.

Explication.

Quand le foye eſt noyé d'eau, qu'il ne fait que des ſeroſitez au lieu de ſang, l'on change tellement, & l'on affoiblit ſi fort qu'il y a peu d'eſperance d'en revenir, parce que les puſtules qui s'engendrent en la membrane externe du foye, & que les Grecs appellent ydatides, étant remplies d'eau elles ſe crevent, & l'eau coule dans l'eſpace, qui eſt entre l'épiploon & le peritoine, d'où elle ſe répand dans la poitrine, & de là dans les pieds, dans les bourſes, & dans la matrice aux femmes; enfin tout le ventre devient tellement enflé de ces ſeroſitez, que le malade en ſuffoque. Les diuretiques ſont des medicamens propres à purger ces humiditez ſuperfluës.

Aphorisme. XXX.

Hydropico *si aqua è venis in ventrem effluxerit, solvit morbum.* L. 6. Aph. 14.

Si l'eau contenuë dans les venes d'un hydropique s'écoule dans le ventre, c'est sa guérison.

Explication.

Parce que si cela se fait tout d'un coup & abondamment, c'est une marque que l'eau contenuë dans la tunique du foye est chassée dans le mesentere, que celle qui est dans sa partie convexe, est évaquée dans la vescie, que celle qui flote dans la cavité de la rate s'écoule dans les intestins, & que celle qui est entre le petitoine & les intestins se décharge par des conduits secrets dans la vescie. Ce qui arrive quelquefois, comme lors que cette eau coule dans la poitrine, ou dans les pieds. Pour l'anasarque elle se fait quand les serositez vont par les petits vaisseaux, dans toute l'habitude du corps. Cependant si le foye est vitié & corrompu, l'eau qui en sort ne

soulage point, parce qu'il en revient toûjours de nouvelle; c'est pourquoi, si durant deux mois ce viscere a été attaqué de cette maladie, s'en est fait, car cela montre que l'hydropisie est formée & mortelle. *Heurnius.*

APHORISME XXXI.

QUI *suppurati aut hydropici uruntur aut secantur, si aqua confertim educitur, prorsus intereunt.* L. 6. Aph. 27.

Ceux qui ont un abscés dans la poitrine, ou qui sont hydropiques, si on les cauterise, ou qu'en leur ouvrant le côté, l'eau ou le pus sortent tout à la fois, ils meurent.

Explication.

Toutes les grandes évacuations qui se font tout d'un coup sont dangereuses, à cause que l'excés est contraire à la nature, qu'il dissipe les esprits, qu'il abbat les forces, qu'il éteint l'esprit vital, & qu'avec les serositez il épuise l'humide radical. C'est pourquoi il faut tirer le pus & l'eau par onces & par livres, une ou deux fois le jour, selon les forces du ma-

lade, autrement l'on meurt ; c'est ce qui arriva à un riche Marchand devenu hydropique, à qui l'on tira les eaux tout d'un coup par la paracenthese, & mourut le lendemain.

Aphorisme XXXII.

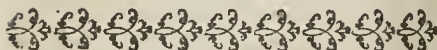
Qui *leucophlegmatia, sive albâ pituitâ laborat, si diarrhæa valida superveniat, morbum solvit.* L. 7. Aph. 2.

Si à celui qui est attaqué de l'hydropisie, qu'on nomme leucophlegmatie ou pituite blanche, il survient un grand flux de ventre, il en guérit.

Explication.

La leucophlegmatie, l'anasarque ou autre hydropisie faite d'un phlegme blanc est la même chose considerée sous differens noms. L'intemperie froide du foye ou une humeur pituiteuse mêlée avec le sang & répanduë dans toute l'habitude du corps engendre cette maladie, laquelle ne se guérit & n'est évacuée que par une forte diarrhée, pourvû que les forces du malade la puissent supporter, autrement il meurt : En effet pour guérir

de ce mal ; il ne faut pas que l'on soit hetique, ni que les viscercs soient trop affoiblis depuis long-tems ; car comme la maladie augmente, on est obligé de purger les eaux abondamment, pour empêcher les cruditez qui s'engendrent sans cesse. Deux ou trois grains d'opium, avec la theriaque & le syrop de citrons sont utiles au flux de ventre violent.



DU FIEL ET DE LA RATE.

APHORISME XXXIII.

ICTERICI *non sunt admodum flatulenti.* L. 5. Aph. 72.

Ceux qui ont la jaunisse ne sont pas sujets aux vents.

Explication.

C'est-à-dire que ceux qui ont une couleur jaune, qui sont d'un temperament bilieux, & dans lesquels la bile se répand par tout le corps ne sont point sujets aux rots, aux trenchées, ni aux vents,

parce qu'ils ont beaucoup de chaleur qui dissipe & consume la matiere qui les fait. Le même arrive à ceux à qui la bile a causé la jaunisse, non pas toutefois lors qu'elle n'est qu'un symptôme, car soit qu'elle vienne d'un poison, ou de l'effervescence d'une maladie, ou du vice de quelque partie, l'on peut être sujet aux vents & autres matieres flatueuses.

Aphorisme XXXIV.

Lienosi *qui dysenteriâ laborant, si ea longa fuerit, his hydrops vel lienteria supervenit, & pereunt.* L. 6. Aph. 43.

Si ceux qui ont douleur de rate sont travaillé d'une longue dysenterie, & qu'il leur arrive une hydropisie, ou un flux de ventre, ils en meurent.

Explication.

La raison est que les humeurs acres & mordicantes qui s'évacuent long-tems sans intermission par les intestins, les blessent, les corrodent & causent la dysenterie & l'hydropisie en affoiblissant le foye, à quoi contribuent beaucoup la

sympathie & la communication qu'ont les intestins avec ce viscere. La lienterie arrive encore par le voisinage, la liaison & la convenance des intestins ulcerez avec le ventricule, où la rate décharge par ses vaisseaux quantité d'humeurs grossieres qu'elle contient, dont étant abbatu & énervé, il s'ensuit cette maladie qui cause la mort.

APHORISME XXXV.

SPLENICIS *dysenteria succedens optima est*. L. 6. Aph. 48.

Si la dysenterie succede au mal de rate, c'est un bon signe.

Explication.

La raison est que le sang melancoliqne dont tout le corps abonde, & qui cause le mal de rate est évacué par la dysenterie, d'où le malade guérit ; mais il ne faut pas que ce flux de sang dure trop long-tems, ni que ce soit une humeur brulée & arrabilaire qui ronge ulcere & gangrene les intestins, mais une évacuation douce & salutaire qui s'appaise promptement & qui purge la rate.



DU FONDEMENT.

Aphorisme XXXVI.

ADiuturnis *hæmorrhoidibus sanato, si una non relinquatur, periculum est hydropem, aut phtysin subsequi.* L. 6. Aph. 12.

Si celui qui a des hemorrhoides il y a long-tems, en est tellement guéri qu'il ne lui en reste pas une ouverte, il est en danger de devenir hydropique, ou phtisique.

Explication.

Parce que si le sang melancolique qui a pris depuis long-tems un cours moderé & reglé par les hemorrhoides vient à être suprimé, qu'il se porte au foye & qu'il y fasse un scirrhe, il l'affoiblit & le prive de sa chaleur naturelle, d'où il ne fait que de l'eau au lieu de sang. Que s'il se porte à la poitrine & au poûmon en abondance, il rompt quelque vaisseau

d'où la phtisie se fait. Que s'il monte au cerveau, il y forme un abscés ou une humeur melancolique, d'où s'engendre la manie. C'est pourquoy pour éviter ces mechants effets il faut saigner & purger de tems en tems, pour évacuer ce sang melancolique, s'abstenir des viandes grossieres qui le produisent, & n'user que de celles qui purifient, subtilisent & rendent le sang & les humeurs claires.

APHORISME XXXVII.

MELANCOLICIS *& nephriticis hæmorrhoides supervenientes optimum.* L. 6. Aph. 11.

Si les hemorrhoides arrivent aux melancoliques & à ceux qui ont des douleurs de reins, c'est bon signe.

Explication.

La raison est que l'humeur qui est dans le cerveau, dans la rate & dans les reins & qui cause la manie, la maladie melancolique & la douleur nephretique, descend en bas & s'évacuë par les hemorrhoides. Ainsi ce que les mois font aux femmes en les délivrant de plusieurs

indiſpoſitions auſquelles elles ſont ſujettes, les hemorrhoides le font à ceux qui ſont melancoliques & nephretiques ; car aux premiers elles attirent l'humeur melancolique de la rate & du cerveau, & l'évacuent par bas, ce qui prévient la phrenesie, la manie & la mélancolie ; & aux ſeconds elles font la même choſe en évacuant l'humeur épaiſſe & viſqueuſe qui fait la douleur nephretique ; c'eſt pourquoi les hemorrhoides internes & externes ne ſont pas toûjours inutiles ; celles-ci purgent le ſang groſſier, noirâtre & melancolique, & celles-là évacuent le ſang ſubtil & clair ; de ſorte que toutes deux délivrent de la phreneſie, de la manie, de la melancolie, de la pleureſie, de l'inflammation du poûmon, des douleurs nephretiques, des humeurs ſchirreuſes, des abſcés & autres intemperies des viſceres, & ainſi elles empêchent aſſez ſouvent, gueriſſent, & préviennent les maladies du cerveau, de la poitrine, du foye, de la rate, de la matrice & des reins, en détournant & évacuant le ſang qui peche en quantité & en qualité.



DES REINS.

APHORISME XXXVIII.

RENUM *& vesicæ dolores in senioribus vix sanantur*. L. 6. Aph. 6.
Les maladies des reins & de la vescie ne guerissent pas aisément dans les vieillards.

Explication.

Non seulement à cause que les vieilgens ont peu de chaleur, & que leurs forces sont épuisées, mais principalement à cause que les serositez acres & picquantes qui passent continuellement par les reins & par la vescie, irritent & augmentent les playes & les ulceres de ces parties, lesquelles quoique destinées à purger les humeurs superfluës, comme sont l'urine & la bile, demandent neanmoins le repos pour guérir & se cicatriser lors qu'elles sont blessées.

D'ailleurs dans un âge avancé les for-

ces de la nature, la vigueur des esprits & ce baume naturel qu'on appelle l'humide radical, étant affoiblis & presque éteints; ce n'est pas merveille si l'on a peine à guérir des inflammations & abscés des reins, des ardeurs & des suppressions d'urine. *Hippocrate* même dit au Livre des Epidemies, qu'au dessus de cinquante ans il n'a jamais vû guérir les ulceres des reins & de la vescie, sur tout, à cause qu'étant membraneuse, elle ne se reprend point.

Aphorisme XXXIX.

Quibus *autem nephriticis mala signa eveniunt, & dolores fiunt circa musculos spinales, si circa loca exteriora fiant, abscessus quoque futuros extrinsecus expecta; sin interiùs magis dolores accident, interiùs quoque abscessus magis futuros expecta.* L. 7. Aph. 36.

S'il arrive de méchants signes à ceux qui sont nephretiques ou qui ont des douleurs de reins, & qu'elles soient vers les muscles de l'épine, si c'est au dehors, l'abscés sortira au dehors, mais

fi elles font au dedans, l'abfcés fe fera auffi au dedans.

Explication.

La raifon eft que la douleur qui dure long-tems dans une partie, fignifie que la matiere d'un abfcés s'y forme & s'y amaffe peu à peu, & que ce fera en cet endroit, où il fe formera, foit au dedans, foit au dehors. C'eft pourquoi fi la matiere qui fait la douleur fe répand dans les mufcles exterieurs du dos, il ne faut pas la repouffer, mais plûtôt l'attirer par des cataplâmes mediocrement chauds, mais fi elle eft épanchée dans les mufcles interieurs, ou dans les reins, il faut la repouffer par des évacuans. Neanmoins l'experience nous apprend que fi elle occupe les reins, elle fort ordinairement par les urines, & quelquefois qu'elle s'évapore & fe diffipe d'elle-même.





DE LA VESCIE.

Aphorisme XL.

Si *vesica discissa fuerit, non coalescit.* L. *6.* Aph. 18.

Si la vescie est coupée ou blessée, elle ne se réprend point.

Explication.

La raison est que c'est une partie membraneuse & spermatique qui n'a point de sang qui puisse aider à la réunir : c'est pourquoi tous abscés qui s'y fait lui est funeste, tant à cause de son action, qu'à cause de l'urine qui l'humectant & l'arrosant continuellement, empêche que les playes qui lui arrivent ne se desseichent, ne se réunissent & ne se cicatrisent.



APHORISME XLI.

QUÆ per veſicam excernuntur conſiderare oportet, an alia ſint qualia ſanis egrediuntur. Quæ igitur minimè illis ſimilia ſunt, ea magis mala: Quæ verò ſanis ſunt ſimilia ea minus ſunt prava. L. 7. Aph. 68.

Il faut conſiderer ſi l'urine qui ſort de la veſcie eſt ſemblable à l'urine de ceux qui ſe portent bien. Car ſi elle ne lui reſſemble pas, elle en eſt plus mauvaiſe; mais ſi elle lui reſſemble, elle n'eſt pas ſi mauvaiſe, & il n'y a point de mal.

Explication.

La raiſon eſt que l'urine qui approche de l'urine des ſains ſignifie que la coction ou la digeſtion eſt meilleure, & la nature plus forte & plus vigoureuſe, mais plus elle en eſt éloignée, elle marque une plus grande foibleſſe, & que les humeurs ſont plus mauvaiſes; car plus une choſe eſt contraire à la nature, plus elle lui eſt fâcheuſe. Pour juger donc que l'urine ſoit bonne, il faut qu'elle ſoit de couleur de citron, que l'odeur

n'en soit point infecte, qu'elle soit d'une bonne consistance, que la quantité réponde à la boisson, que le sediment soit blanc, uni, leger & égal, que si cela est, le mal est leger & durera peu, mais s'il n'y a point de sediment & qu'il n'y paroisse ni nuage, ni eneoréme ou bourgeons suspendus en son milieu, c'est signe de crudité, que le mal sera long & & qu'il y a du danger. Cependant dans les maladies malignes, les urines sont ordinairement belles & ne laissent pas que d'être mortelles; c'est ce que l'on doit bien examiner avant que de faire le prognostique,



DES URINES.

Aphorisme XLII.

Quibus *urinæ distantes, aut inæquales sunt, ijs turbatio vehemens in corpore fit.* L. 7. Aph. 33.

Ceux qui ont une consistance inégale

dans leurs urines, c'est signe d'un grand trouble & d'un grand changement dans leurs corps.

Explication.

Par l'inegalité ou la division des urines, *Hippocrate* entend parler des diverses couleurs qui se remarquent en même tems dans la substance des urines, lesquelles paroissant tantôt claires, tantôt troubles, tantôt épaisses & tantôt aqueuses, sont des marques de la diversité des humeurs qui dominent ou qui pechent dans l'œconomie naturelle du corps. En effet, lorsque la nature est la maîtresse & qu'elle surmonte la cause de la maladie, toutes choses demeurent égales & unies universellement, étant necessaire que l'hypostase pour être loüable, air les quatre conditions suivantes; sçavoir, qu'elle soit blanche, unie, égale & mediocrement épaisse; ainsi quand l'urine est de la sorte, elle est toûjours salutaire, mais si elle est inégale dans sa substance, elle signifie qu'il y a beaucoup d'émotion & un grand trouble dans tout le corps.

Aphorisme XXXXIII.

Quibus *urinæ crassæ, grumosæ & paucæ in febribus accidunt, multitudo earum tenuis superveniens juvat; maximè verò tales fiunt ijs quibus ab initio, vel non ita multò post sedimentum inest.* L. 4. Aph. *69.*

Si à ceux qui ont encore la fiévre, les urines sont épaisses, grumeleuses, & en petite quantité, & qu'il leur arrive aprés une grande abondance d'urines claires & subtiles, ils en sont soulagez; mais cela se fait, sur tout à ceux ausquels l'on voit au commencement, ou tôt aprés, le sediment dans les urines.

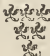
Explication.

Il y a ici deux propositions. La premiere, est que ceux qui dans la fiévre ont l'urine épaisse, grumeleuse & en petite quantité, si elle devient plus abondante & plus claire, ils s'en portent mieux. La raison est que cela signifie une matiere cruë, comme celle qu'on remarque dans les fiévres lentes, laquelle pour être trop visqueuse, terrestre & grossiere n'a

pû être suffisamment évacuée par les urines, au lieu qu'étant devenuë attenuée & plus cuite, elle coule aisément par les conduits urinaires, d'où l'urine alors sort plus loüable, parce que n'étant ni épaisse, ni subtile, elle tient le milieu entre les deux consistances; cependant les urines épaisses ne se font pas seulement dans la fiévre, mais aussi hors de la fiévre, lorsque le corps plein d'humeurs superfluës s'en décharge par les urines, qui est un benefice de nature qui empêche & retarde les maladies.

La 2[e] est que l'abondance d'urine subtile arrive principalement à ceux qui le second, le troisiéme, le quatriéme, ou le cinquiéme jour, ont un sediment dans leur urine. La raison est que cela fait voir que la chaleur naturelle cuit l'humeur, qu'elle la rend plus subtile & qu'elle commence à la dompter, & à en être victorieuse. Ces urines sont expliquées au premier des Epidemies; elles signifient l'hemorragie dans les jeunes gens, & la dysenterie dans les vieillards, & si elles continuent d'être épaisses, c'est signe d'une longue maladie, ou de quelque chose de funeste, principalement si le malade est
foible

foible & extenué, ou s'il y a d'autres mauvais signes. Mais pour bien juger de l'urine, il ne faut pas seulement considerer la qualité qui doit être mediocre entre l'épaisse & la subtile, la quantité qui doit répondre à ce que l'on a bû, la couleur qui doit être de couleur de citron, l'odeur qui doit frapper le nez sans être puante; mais il faut examiner ce qui est contenu dans la substance de l'urine, sçavoir l'hypostase, ou le sediment qui est au fond de l'urinal, l'encœreme qui est au milieu, & le nuage qui est à la superficie. Le premier montre la disposition des hypochondres, des visceres & de la poitrine; le second fait voir les maladies bilieuses, parce qu'elles n'ont presque point de sediment; & le troisiéme qui est le nuage, regarde les maladies de la tête.



APHORISME XLIV.

QUIBUS *in febribus urinæ sunt perturbatæ quales sunt jumentorum, ijs capitis dolores aut adsunt, aut aderunt.* L. 4. Aph. 70.

Si les urines de ceux qui ont la fiévre sont troubles comme celles des jumens, ils ont, ou ils auront des douleurs de tête.

Explication.

Parce que le trouble ou la confusion dans l'urine, montre l'action de la chaleur contre nature sur la matiere épaisse contenuë dans les vaisseaux, & un esprit flatueux qui remuë, agite & broüille dans les venes les serositez bilieuses & pituiteuses du sang, lesquelles il épaissit & mêle ensemble, & que l'on jette troubles dans les maladies, d'où s'élevent des vapeurs & des fumées au cerveau qui picquent, gênent, étendent, & bandent ses membranes & toute sa substance, & qui lui causent des douleurs violentes, d'où suivent le délire & la convulsion, & si les forces sont abbatuës,

la mort. C'est comme il en arriva à Polyphantus, & à la femme de Philin : l'un & l'autre ayant rendu des urines troubles comme celles des cavales, tomberent en réverie, & moururent avec des convulsions. Au reste s'il y a rougeur au visage avec une petite fiévre, cela marque une longue maladie. Cependant *Galien* distingue trois sortes d'urines troubles, l'une que l'on pisse épaisse & confuse, qu'on ne peut clarifier, ni par le feu, ni par le repos, & qui est semblable au vin qui devient acide par sa vieillesse, ou qui a été corrompu par l'éclair, ou par le tonnerre, ce qui se fait par la corruption des humeurs dans les petits vaisseaux, d'où l'urine sort ordinairement confuse dans les fiévres malignes & pestilentes. L'autre que l'on pisse claire & qui aprés se trouble, que l'on clarifie au feu, & qui signifie un commencement de coction ; & la troisiéme qui sort trouble par le mélange d'un corps étranger, comme du sable, de la pituite & du pus, & qui aprés être long-tems rassise, devient claire & nette par la chaleur qui separe les corps étrangers d'avec elle. *Riolan* la compare au vin impur, qui n'est point encore separé de ses ordures.

APHORISME XLV.

S*I die septimo judicatur morbus, ijs quarto die urina nubeculam habet rubeam, aliaque signa secundum rationem.* L. 4. Aph. 71.

Si la crise de la maladie se doit faire le septiéme jour, on apperçoit au quatriéme une nuée rouge dans l'urine, & les autres signes paroissent à proportion.

Explication.

La raison est que dans les fiévres aiguës l'urine rouge, ou rousse & même la blanche avec les autres bons signes, marquent que la nature commence à cuire la matiere, & qu'elle la prépare pour l'évacuer & la pousser dehors : ainsi le quatriéme jour étant l'indice du sept, si ce nuage est rouge (ce qui vient d'une bile jaune) & qu'il paroisse avec d'autres bons signes de coction, il y aura une crise salutaire le sept. Mais il faut remarquer que ce nuage rouge ou blanc, paroît peu, & que comme il marque alors une bonne crise, il en marque aussi une mauvaise le sept, s'il est noir. En ge-

neral, comme il n'y a que les signes de coction, où l'on doive avoir égard aux jours critiques, soit que la crise arrive par l'hemorragie du nez, par une sueur, ou par une diarrhée; il faut aussi que ce nuage rouge qui paroît, promette un bon & loüable sediment, qu'il soit blanc, uni & égal, avec une urine qui de subtile devienne plus épaisse, & qui de blanche devienne en couleur de citron. Que si cela est, il y aura une bonne crise le sept à l'avantage du malade, pourvû qu'il soit vigoureux & d'un bon temperament pour la soûtenir.

Aphorisme XLVI.

Quorum *urinæ perspicuæ sunt & albæ, sunt pravæ, præsertim si tales in phreniticis appareant.* L. 4. Aph. 72.

Les urines blanches & claires sont mauvaises, & principalement à ceux qui sont phrenetiques.

Explication.

Cet Aphorisme à deux propositions. La premiere est que l'urine blanche, claire & subtile est mauvaise, parce que c'est

signe d'une grande indigestion dans les humeurs, & que la matiere est cruë, qu'elle est rebelle & difficile à cuire, principalemenr dans les fiévres continuës, où le malade est foible, & toute la vertu de l'œconomie naturelle renversée; d'où l'on peut conjecturer, suivanr *Hippocrate*, que ces urines sont claires, contre le naturel de la maladie, parce qu'étant aiguë & bilieuse l'urine doit être teinte de bile & suivre le temperament bilieux du malade qui le veut ainsi: il dit aussi que les excrémens qui sont contre la nature de la maladie & du malade sont pareillement mauvais. De plus les urines blanches, aqueuses, cruës & sans mélange de bile, signifient que la bile se porre au cerveau, où elle fait la phrenesie, & s'il avoit paru quelque signe de coction auparavant, si ç'ût esté dans un jeune homme, il y auroit eu une hemorragie; & si dans un vieillard une dysenterie, comme il arriva à Bion, à Theophane & à Critie.

La seconde proposition est que ces sortes d'urines sont plus dangereuses dans la phrenesie, parce que cetre maladie aiguë vient de la bile, dont le propre est

de teindre l'urine : Si donc l'urine eſt claire & blanche, la bile, comme j'ay déja dit, gagne le cerveau, laquelle en s'augmentant l'enflamme, fait un abſcés & cauſe la mort ; d'où *Galien* aſſure que de tous les malades qui ont eu une pareille maladie, il n'en a jamais vû rechapper. *Hippocrate* dit auſſi dans ſes Coaques, que les urines blanches ſont mortelles dans les phreneſies. Les lavemens qui attirent, conviennent à ces maladies, les ſaignées du bras, du pied & du front y font merveilles. *Heurnius* aprés avoir fait tirer huit onces de ſang du front, guérit un phrenetique dont les urines étoient blanches.

Au reſte pour bien connoître les urines, il faut ſçavoir que leur couleur eſt diverſe ſelon & à proportion que la chachaleur eſt grande ou petite dans tout le corps, ou ſelon le mélange de cette chaleur étrangere, qui rend les humeurs vicieuſes en deux manieres, ou par la corruption de la propre ſubſtance du ſujet, ou par le mélange d'une humeur ſuperfluë. La ſubſtance peut être corrompuë en trois façons, par reſolution, pourriture, ou aſſemblage, parce qu'elle

se resout, se pourrit & s'assemble, se conjoint, se fixe & s'unit. Les humeurs mêlées font les urines diverses, la bile jaune les rend jaunes, la noire les rend noires, la pituite & le peu de séjour qu'elles font dans le corps les rend blanches & claires, le sang les rend rouges, & la chaleur les rend subtiles & enflammées; ainsi on compte ses couleurs dans les urines, la blanche, la pâle, la rousse, la jaune, la rouge, la verte, la bleüe, la noire & les autres à proportion des humeurs mélangées de nôtre corps, & des temperamens differens des malades.

APHORISME XLVII.

QUIBUS *spes est ad articulos abcessum futurum, liberat ab abscessu urina copiosa, crassa & alba; qualis in febribus laboriosis quarto die quibusdam fieri incipit: Si vero etiam ex naribus profluxerit sanguis brevi admodum solutio fit*. L. 4. Aph. 74.

Ceux que l'on espere qui auront un abscés aux jointures, l'abondance d'uri-

ne épaiſſe & blanche, telle qu'elle commence à paroître le quatriéme jour dans quelques fiévres fâcheuſes les guérit ; mais s'il arrive une hemorragie du nez, ils ſeront plûtôt délivrez.

Explication.

Il y a ici deux propoſitions, la premier eſt que s'il y a apparence d'abſcés aux jointures, l'on en eſt délivré par l'abondance d'une urine blanche & épaiſſe, comme il arrive quelquefois dans les fiévres aux jours critiques que la maladie ſe termine. La raiſon eſt que les matieres qui devoient s'évacuer par les jointures, ſont purgées par les urines, dans ceux principalement auſquels les fiévres ſont cauſées par des humeurs pituiteuſes, lentes & cruës, comme ſont les goûtes ; ou lorſque la difficulté de guérir la fiévre, conſiſte dans la difficile coction des excrémens, ce qui paroît dans les urines cruës & blanches ; ou lorſqu'une partie du corps eſt affoiblie & douloureuſe, ce qui ſe voit dans les fiévres qui viennent de laſſitude, ſans travail, ou aprés le travail, leſquelles aux jours de criſe ſe terminent quelquefois plûtôt par abſcés, que par

P v

coction ou par évacuation ; ou si elles sont purgées par les urines, il faut pour être critiques qu'elles soient abondantes, parceque s'il y en a peu, il ne se fait point de crise. *Hippocrate* traite ici des fiévres laborieuses, où le phlegme domine ; car c'est dans ces sortes de fiévres que les abscés se font, à moins qu'il ne survienne un flux abondant d'urine blanche & épaisse, ou une hemorragie, ou une diarrhée.

La seconde proposition est que l'abscés qui provient de matiere chaude, se termine plus vîte par un flux de sang, ou saignement de nez, & réciproquement que la matiere d'un abscés froid, s'évacuë mieux & plus vîte par les urines, qu'il ne fait par les jointures, ou telles autres parties du corps que ce soit.



Aphorisme XLVIII.

SI *sanguis aut pus cum urina reddatur, renum aut vesicæ exulcerationem significat.* L. 4. Aph. 75.

Si l'on jette du sang, ou du pus par les urines, c'est une marque que les reins, ou la vescie sont ulcerez.

Explication.

La raison est que l'urine qui coule & qui a séjourné dans ces parties prend la teinture de ce qui y est contenu ; ainsi lors que c'est un grand abscés, il y a beaucoup de pus, ou si c'est un vaisseau rompu, il sort beaucoup de sang. Le pus coule aussi des ureteres qui sont entre les reins & la vescie, sur tout à ceux qui ont la pierre dans les reins, qui de là descendant dans ces parties, les ulcere en passant, & leur cause une douleur violente, parce qu'elles sont d'un sentiment exquis. Mais si les pierres sont petites & étroites, il y a peu de pus ; s'il y en a deux, l'on sent la douleur des deux côtez, depuis les reins jusqu'à la vescie, & s'il n'y en a qu'une,

on ne la sent que d'un côté. Le pus sort aussi de la verge ulcerée dans la gonorrhée virulente. Enfin le pus ne s'évacuë pas seulement des reins, mais encor de la poitrine, de la plévre, des poûmons & du foye, lorsqu'il y a abscés, d'où il sort & se décharge par des conduits secrets dans les reins & dans la vescie; mais alors il est tout-à-fait mêlé avec l'urine, qui quelquefois est sanguinolente & sans pus aux femmes, sur-tout lors que leurs mois sont supprimez. Au reste pour sçavoir l'endroit où est formé l'abscés d'où le pus coule par les urines, il ne faut que considerer la douleur des parties, parce que là où est la douleur, là est la maladie.

APHORISME XLIX.

QUIBUS *in urina crassa caruncula parua, aut velut pili simul egrediuntur, his è renibus excernuntur.* L. 4. Aph. 76.

Si à ceux dont l'urine est épaisse, il sort ensemble de petits morceaux de chair, ou comme des pois, cela vient des reins.

Explication.

Parce que ces petits morceaux de chair qui sortent avec l'urine épaisse & de mediocre consistance, n'étant ni trop subtile, ni trop legere, signifient qu'il y a corruption dans la substance des reins ; & le poil ou les cheveux marquent des humeurs phlegmatiques visqueuses, & desseichées de long tems dans les ureteres, en façon de poils & de cheveux ; cependant, selon *Heurnius*, cela vient quelquefois d'un sang pituiteux & épais des veines, comme on le remarque dans ceux qui vivent dereglément & qui ont le sang, le foye & les reins chauds, lequel sang dégenere en une pituite épaisse & lente qui s'amasse, descend, & se forme en façon de filamens dans les ureteres, & dans la vescie en maniere de raclures ; car lors que le ventricule est foible, il produit un flegme qui attiré au foye se porte aux reins, où il est desseché comme de petits filets ; & s'il pourrit, il s'y engendre des vers, c'est ce qui arrive aux loups & aux chiens gourmands : cela vient aussi de la matrice & de la gonorrhée. Si c'est des reins il y a eu douleur ; si c'est des parastates, c'est de la semence qui se tourne en petits filamens.

APHORISME L.

QUIBUS *in urina crassa furfurea quædam simul mingunt, his vesica scabie laborat.* L. 4. Aph. 77.

Si à ceux qui ont l'urine épaisse, il sort de petites ordures, ou écailles pareilles à du son, ils ont la vescie galleuse.

Explication.

La raison est que ces petites raclures, ou écailles semblables a du son ne viennent que de la vescie, qui est d'une substance nerveuse, membraneuse, & pareille à une peau mince & déliée, dont le dedans est raclé, ou rongé par une pituite salée & mélée avec une urine de mediocre consistance & cuite dans les veines, par le moyen de la chaleur : car si cela sortoit avec une urine subtile dans une fiévre ardente, ce seroit signe que les membranes des vaisseaux seroient rongées par une serosité acre & mordicante, mais sortant avec l'urine cuite dans les vaisseaux, sans beaucoup de chaleur, ce n'est que de la vescie : Ainsi ce qui est

contre nature dans l'urine, vient des veines ou de la vescie, qui étant ulcerée est incurable ; mais si le pus sort parfaitement mélangé avec une urine subtile, il vient des parties au dessus du diaphragme, si c'est des reins il est également mêlé, & si c'est de la vescie il est inégalement mélangé.

Aphorisme LI.

Qui *à renibus repentè & confertim sanguinem mingunt, his à renibus venam ruptam esse significat.* L. 4. Aph. 78.

Ceux qui subitement & abondamment pissent le sang, c'est signe qu'ils ont un vaisseau rompu dans les reins.

Explication.

Parce que si le sang vient d'une autre partie que des reins, il ne sortira pas inopinement, il y aura toûjours des signes qui auront precedé, comme il arrive à ceux qui ont la vescie ulcerée, le sang vient encore des parties spermatiques à ceux qui ont trop fait l'amour, ou bien il coule des reins par une chûte, par

un coup, ou par une chaleur extrême qui a ouvert un vaisseau, ou pat une serosité acre & picquante qui l'a rongé dans la substance du rein, ou aux parties superieures & plus éloignées, d'où il sort & descend des reins dans la vescie.

Il y a aussi des urines sanguinolentes, qui montrent que les reins font mal leur devoir, comme dans le flux hepatique qui est sanguinolent. Or le sang que l'on jette en urinant vient des reins, de l'uretere, du muscle de la vescie, & de la vescie même : si c'est des reins il sort beaucoup de sang, mais peu de l'uretere & de la vescie ; que s'il sort de la vescie seule, c'est d'un ulcere qu'il provient, & où sans d. ure il y aura eu douleur auparavant. Mais pour sçavoir s'il vient du muscle de la vescie, ou du rein, c'est que de celui-cy le sang est exactement mêlé avec l'urine, & elle paroît n'être qu'un sang subtil & rouge, qui ne se caille point, mais le sang du muscle n'est pas exactement mêlé, ce qui tombe au fonds est grumeleux, & l'on sent de la douleur autour de ce muscle en urinant. Cela paroît encore dans ceux qui

ont eu un ulcere dans l'urethre, où ils ſentent un picquotement, & jettent des corpuſcules dans leurs urines. Il arrive auſſi que comme les hemorrhoides & les mois coulent periodiquement, de même dans la plenitude la nature ſe décharge du ſang à certains tems par les reins dans la veſcie, & cela vient des veines qui s'ouvrent naturellement dans le foye, ou ailleurs : mais *Hippocrate* parle du ſang qui vient d'un vaiſſeau rompu dans le rein, ſoit par tenſion, ou par une ſeroſité acre, ou par une pierre qui eſt dedans.

Aphorisme LII.

Senibus *ſtranguria & dyſuria.* L. 3. Aph. 31.

Les vieillards ſont ſujets à la ſtrangurie & à la dyſurie, c'eſt-à-dire, à uriner goutte à goute, & à rendre l'urine avec peine & douleur.

Explication.

Cela ſe fait par la foibleſſe & l'intemperie de la veſcie, & par le ſejour d'une urine acre, picquante, pituiteuſe & ſalée,

parce que les ſeroſitez ne s'évacuent pas par les ſueurs aux vieillards qui ont la peau ſeche & les pores bouchez, quoiqu'ils ſoient pituiteux, mais elles ſe portent aux reins & à la veſcie qu'elles picquotent, & donnent des envies d'uriner à tout moment, ce qui ſe fait avec de vives douleurs : ainſi ſi ces ſeroſitez pituiteuſes, ont coûtume de s'évacuer par les ſueurs, on les provoque par les ſudorifiques. J'en ay traité un ſujet à la ſtrangurie & à la ſuppreſſion d'urine, qui ne pouvant ſuer a été guéri pluſieurs fois avec un verre de vin blanc, & douze goutes d'eſprit de ſel & de Terebentine mêlez enſemble & pris par la bouche.

APHORISME LIII.

IN *ſiccitatibus ſtranguriæ accidunt*. L. 3. Aph. 16.

Les ſtranguries arrivent dans les ſeichereſſes.

Explication.

Parce que dans un tems ſec la bile abonde beaucoup dans un corps, d'où les autres humeurs étant chargées plus

qu'à l'ordinaire, se portent avec les urines dans la vescie qui est d'un sentiment fort exquis, & qu'elles picquent si fort & si souvent qu'elle l'excitent à tout moment à jetter l'urine dehors & à pisser goutte à goutte.

Aphorisme LIV.

Stranguriæ *fiunt Autumnò.* L. 3. Aph. 22.

Les stranguries se font dans l'Automne.

Explication.

Parce que l'Eté l'on a amassé beaucoup de bile dans le corps, qui s'exhaloit par les sueurs, & laquelle par le froid de l'Automne qui bouche les pores de la peau, se retirant de la circonference au centre est portée avec les serositez qui charient le sang dans la vescie, qu'elle picque incessamment, & cause à tout moment des envies d'uriner.



APHORISME LV.

QUIBUS *in urina arenosa subsistunt, ijs vesica calculo laborat.* L. 4. Aph. 79.

Ceux qui ont du sable dans le fonds de leurs urines, ont la gravelle dans la vescie.

Explication.

La raison est que ce gravier qui se fait d'une matiere épaisse & visqueuse qui est dans la vescie, se dissout lors qu'il commence à se prendre, à s'unir ensemble & à devenir en pierre, ce qui arrive aussi dans les reins; ainsi cet Aphorisme paroît imparfait, puisqu'il ne parle que de la vescie. Cependant l'on connoît son sable d'avec celui du rein, premierement en ce que celui ci est rouge comme le rein, & celui-là est blanc comme la vescie, le patient étant semblable à l'agent; secondement par la douleur qui montre si c'est dans le rein, ou dans la vescie que le sable se forme; troisiémement, s'il y a du sable dans le rein, l'urine est aqueuse, blanche & subtile,

parce qu'elle paſſe au travers du ſable qui la clarifie, & s'il n'y en a point, elle eſt plus épaiſſe : mais l'on connoît le ſable qui vient du foye, d'avec celui des reins & de la veſcie, en ce que celui-ci qui s'attache au pot de chambre n'y tient pas ſi fort, n'eſt pas ſi rude & ſe détache plus aiſément, avec les doigts, que celui des reins & de la veſcie qui eſt plus groſſier ; mais ſouvent il arrive que la pierre eſt tellement engagée dans la ſubſtance du rein, que l'on n'en ſent point de douleur ; c'eſt ce qui ſe fait auſſi dans la veſcie ou lors qu'elle ſe trouve quelquefois ſi bien attachée, qu'elle ne branle pas mais ſi elle vient à tomber, c'eſt alors qu'elle fait des douleurs violentes par ſa peſanteur, par ſa dureté & ſon âpreté, & cauſe des retentions d'urine. Ce que j'ai vû dans une fille qui la porta longtems attachée à la veſcie ſans douleur, mais s'étant détachée par un coup qu'elle reçût, elle mourut d'une ſuppreſſion d'urine. Que ſi la pierre eſt dans le baſſinet du rein, l'on y ſent une douleur aiguë qui va juſqu'aux teſticules, la cuiſſe eſt engourdie & l'on vomit, & ſi elle deſcend dans la veſcie, elle y groſſit peu

à peu, ce que l'on connoît dans la taille; car étant tirée si on la romp, on y trouve une pierre rouge au milieu qui marque qu'elle a commencé dans le rein. ***Hippocrate*** veut que l'on ne soit point sujet à la pierre depuis quarante & deux ans jusquà soixante & trois, à cause de la sobrieté, & qu'il n'y a ni cause materielle, ni efficiente pour la produire, parce que la nature est si forte qu'elle évacuë toute la matiere d'où elle se pourroit former.

APHORISME LVI.

SI *quis mingat sanguinem & grumos, & stranguriam habeat, dolorque ad imum ventrem, pectinem & inter fœmineum incidat, circa vesicam labor est.* L. 4. Aph. 80.

Si quelqu'un pisse le sang & de petits grumeaux, ou qu'il urine goute à goute & qu'il ait douleur au bas ventre, au penil & au perinée, c'est signe que la vescie & les parties qui l'environnent sont malades.

Explication.

La raiſon de cet Aphoriſme eſt que par ces ſignes l'on connoît l'ulcere de la veſcie, de ſes conduits urinaires & de celui de la verge; car le ſang qui tombe de ſes vaiſſeaux dans la veſcie ſe grumele, ſe pourrit, ſuppure & devient acre, d'où ſe fait la ſtrangurie, l'iflammation, ou l'ulcere de la veſcie, qui cauſe de la douleur à toutes ſes parties voiſines, ſoit que ce ſang tombe des reins, ou du foye, ſoit qu'un vaiſſeau ſoit ouvert, rompu, ou rongé, que les émulgentes ſoient dilatées, ou ſoit qu'il vienne de la veſcie, ou de l'urethre. La foibleſſe de la veſcie, le phlegme purulent, une bile acre & picquante, la pierre & la gravelle ne contribuent pas moins à la douleur de ces parties, & font un mal pareil dans la veſcie à celui que le teneſme cauſe dans le ventre, d'où le pubis, le perinée, l'urethre, la verge, la veſcie, ſon col, & le fondement ſont incommodez. Le rubia tinctorum, la graine de creſſon, le ſperme de balene & la mumie, le tout mis en poudre, font bien pour diſſoudre les grumeaux de ſang.

Aphorisme LVII.

SI *quis ſanguinem & pus mingat, cum ſquammulis, & gravi odore, veſica ulcerationem ſignificat.* L. 4. Ap. 81.

Si quelqu'un en urinant jette du ſang, du pus, ou de petites écailles, & que l'odeur de l'urine ſoit mauvaiſe, c'eſt ſigne que la veſcie eſt ulcerée.

Explication.

Galien en donne la raiſon, parce que l'urine ſanguinolente avec le pus qui dure long-tems, qui ne vient point par intervale, ſignifie un ulcere, non ſeulement dans la veſcie, mais dans les conduits de l'urine, mais s'il y a puanteur, le mal eſt dans la veſcie ſeule. Il faut cependant qu'il y ait eu douleur auparavant, qu'il y ait peſanteur dans le tems de l'ulcere & qu'il y ait tremblement, parce qu'alors ce ſont des marques que le pus eſt fait. Les écailles blanches & la puanteur en ſont auſſi des ſignes : car celles-là ſont des particules de la veſcie qui ſortent blanches comme elle, & celle-ci ſe fait par le long ſéjour du pus. &

par

par le déchirement de la membrane de la vessie qui se pourrit aisément. Or l'on connoît le pus ou lors qu'il se mêle dans l'urine, ou que la pituite ne s'y mêle point, qu'elle ne se rompe ni ne se divise, qu'elle est sans mauvaise odeur, & que la semence surnage; & par là l'on juge si un malade a une gonorrhée simple, s'il lui est arrivé une pollution seulement, ou s'il a eu affaire avec sa femme. Le lait d'ânesse, & les émulsions, avec les quatre semences froides, le pavot blanc profitent à cet ulcere.

L'on connoît encore le pus de la vessie d'avec celui des reins & celui de l'abscés de la poitrine, en ce que le pus de la vessie ne se mêle point avec l'urine, que celui des reins s'y mêle inégalement, & que celui de la poitrine & du poûmon s'y mêle également, & ne sont point mauvais, parce qu'il est plus cuit & qu'il a été plus longtems en chemin, ou qu'il s'est dépoüillé de sa mauvaise odeur en venant dans la vessie. Il en est de même du pus des reins qui n'est pas si infect pour venir de plus loin, que celui de la vessie qui est proche & qui est plus puant, parce qu'elle est froide & plus infectée que les autres parties.

APHORISME LVIII.

QUIBUS *in urinaria fistula tuberculum nascitur, hi pure facto & erumpente liberantur.* L. 4. Aph. 82.

Ceux qui ont une pustale dans l'urethre, ou conduit de la verge, s'il suppure & que l'urine avec le pus sorte impetueusement, ils sont guéris.

Explication.

Parce que la cause étant ôtée, l'effet cesse. Ainsi si la matiere de cette petite tumeur qui est dans le conduit de la verge, ou au col de la vescie n'empêche point lurine de couler, & que l'urine en sortant pousse fortement le pus, l'on est guéri; mais si c'est une carnosité, cette tumeur étant incapable de coction, il l'a faut consumer avec des caustiques, puis nettoyer l'ulcere & le fermer. Cependant il faut sçavoir qu'il y a diverses causes de la suppression d'urine, comme lors qu'elle sort par les sueurs, ou par les dejections, ou que les serositez sont consumées par une trop grande chaleur, ou retenuës par l'obstruction des reins &

des conduits urinaires, ou par la pierre, ou par la paralyfie du mufcle de la vefcie, ou par la froideur de cette partie, ou par l'inflammation qui y furvient, ou par un fcirrhe ou par une tumeur de l'inteftin, ou de la matrice, ou par une chair fongueufe, une verruë, un cal, un grumeau, un pus, ou un phlegme, ou enfin par le gonflement des veficules feminaires, à tous lefquels accidens il faut avoir égard.

Aphorisme LIX.

Urina *copiofa noctu facta parvam dejectionem fignificat.* L. 4. Aph. 83.

Si l'on urine beaucoup la nuit, les dejections feront en petite quantité.

Explication.

Parce que fi au tems que la nature cuit & diftribuë les alimens, l'humidité du ventre s'écoule dans les vaiffeaux & qu'il fe faffe une grande évacuation par l'urine, les dejections font defféichées & diminués: Il en arrive de même fi les deje-

ctions ſont beaucoup humides ; car alors il faut que l'on rende moins d'urine. Ainſi pour empêcher le cours de ventre, l'on doit provoquer les urines & boire peu ; & pour lâcher le ventre, il faut boire beaucoup d'une boiſſon qui ne coule pas vîte, parce qu'en lâchant l'on reſtraint, & qu'en reſſerrant l'on lâche.

APHORISME LX.

QUIBUSCUMQUE *febricitantibus hypoſtaſes in urinis craſſiorem farinam referunt, diuturnum morbum denunciant.* L. 7. Aph. 31.

Quand les ſedimens des urines reſſemblent à de groſſes farines, c'eſt ſigne d'une longue maladie.

Explication.

Parce que dans les fiévres qui ne ſont point aiguës un tel ſediment denote une matiere flegmatique qui ſe détache de la pituite par la chaleur de la fiévre, & qui eſt pouſſée dehors avec l'urine, d'où l'on conjecture que la maladie eſt faite de pituite, puiſque le ſediment eſt pituiteux, & qu'ainſi elle ſera longue ſi le mala-

de est fort, autrement s'il ne peut resister il mourra, parce que la matiere est difficile à cuire. De là l'on voit que les urines sont les messageres fidéles des maladies qui arrivent dans les vaisseaux.

Aphorisme LXI.

QUIBUS *biliosæ sunt hypostases, suprà verò tenues, acutum morbum ostendunt.* L. 7. Aph. 32.

Quand les sedimens des urines sont bilieux, & que les urines au commencement ont été subtiles & claires, c'est signe d'une maladie aiguë.

Explication.

La raison est que cette urine montre une abondance de bile dans tout le corps, d'où se fait la maladie aiguë qui est courte & violente, à cause de cette humeur toute de feu, & contraire à la pituite, dont les longues maladies n'ont que des sedimens semblables à de la farine épaisse & de difficile coction.

Aphorisme LXII.

QUIBUS *in urina bullæ natant morbum renalem & longum significant.* L. 7. Aph. 34.

Si à la superficie des urines il y a de petites bouteilles, c'est signe d'un mal de reins, & que la maladie sera longue.

Explication.

La raison est que faute de chaleur ces petites bouteilles se font d'une humidité visqueuse, & d'une matiere épaisse & flatueuse mêlée ensemble dans les reins, soit qu'elle vienne du cerveau, du foye, ou d'une autre partie, d'où elle est apportée par les vaisseaux dans les reins avec ses flatuositez: c'est pourquoi cette humidité gluante, épaisse & pituiteuse qui cause ce mal, montre qu'il sera long, parce que la matiere froide se cuisant difficilement, elle produit une longue maladie.



Aphorisme LXIII.

Quibus *pinguedo in urinis supernatat & confertim exit, his renum vitium & morbum acutum denuntiat.* L. 7. Aph. 35.

S'il y a de la graisse sur les urines & qu'elle sorte tout à la fois, & non peu à peu, c'est signe d'une douleur de reins & d'une maladie aiguë.

Explication.

La raison est que cette graisse dans les urines marque une fiévre aiguë & une chaleur si violente dans les reins, qu'elle fond & liquefie ce qu'ils ont d'onctueux & de gras dans leur substance, ce qui n'est pas mortel; mais où il y a danger, c'est quand elle vient de tout le corps par l'ardeur de la fiévre, & que les déjections & les urines sont grasses. Partant les urines grasses ne sont pas toûjours un signe de mal de reins, mais d'une consomption de tout le corps, sur tout quand la graisse sort peu à peu avec les urines & non tout d'un coup, comme il arrive lors que les reins sont consumez par l'ardeur de la fiévre.



LES APHORISMES qui traitent des maladies des Femmes.

APHORISME. LXIV.

GRAVIDÆ *si materia turgeat à quarto ad septimum mensem sunt medicandæ, sed hæ minus, juniores verò & seniores cavere oportet.* L. 4. Aph. 1.

Il faut purger les femmes enceintes, si les humeurs sont émûës, depuis le quatriéme mois jusqu'au septiéme, mais moins sur le dernier, mois qu'aux premiers : l'on doit craindre aussi de purger les plus jeunes & les plus vieilles.

Explication.

Le divin vieillard nous enseigne ici comment & en quel tems il faut purger les femmes grosses ; il dit que si la necessité le requiert, & que les humeurs soient en mouvement, on peut les purger depuis le quatriéme mois jusqu'au septié-

me, c'eſt-à dire le quatre, le cinq & le ſixiéme mois; mais il veut que l'on ne purge qu'avec beaucoup de précaution celles qui ſeront à la fin du ſix, parce que ce mois étant plus proche de l'accouchement, les femmes ſouvent accouchent au ſeptiéme; d'où il recommande de ne pas purger celles qui ſont dans les premiers ou dans les derniers mois de leur groſſeſſe; c'eſt ce qu'il nous donne à entendre par ces mots, *qu'on doit craindre de purger les plus jeunes & les plus vieilles*, parce que dans les trois premiers mois les ligamens ne ſont pas encore aſſez forts, & que dans les trois derniers les cotyledons ou ligamens qui tiennent l'enfant attaché à la matrice ſe rompent aiſément, ou par le poids & la peſanteur du fœtus, ou par les ſecouſſes violentes que cauſent quelquefois les remedes purgatifs, & qui font ſouvent que l'accouchement arrive avant le terme ordinaire.



Aphorisme LXV.

SUFFITUS *aromatum muliebria ducit, ſæpè verò ad alia quoque eſſet utilis, niſi caput gravaret*. L. 5. Aph. 28.

Le parfum de drogues aromatiques provoque les mois des femmes, & ſouvent il ſeroit utile à d'autres choſes, ſi ce n'étoit qu'il cauſe des peſanteurs de tête.

Explication.

Cet Aphoriſme contient deux propoſitions. La premiere eſt que les bonnes odeurs en parfum provoquent les purgations menſtruelles aux femmes, auſquelles ſouvent elles ſont arreſtées, ou par l'épaiſſeur du ſang, ou pour l'obſtruction des vaiſſeaux de la matrice, de ſon col, & de ſon orifice trop petit, ou trop reſſerré; toutes ces cauſes peuvent être ôtées & détruites par les remedes aromatiques, qui ſont chauds & ſecs, qui attenuent, inciſent & ſubtiliſent le ſang épais & pituiteux, qui ouvrent les obſtructions, dilatent, amplifient & étendent les parties de la matrice & ſes

vaisseaux, en provoquant vigoureusement la sortie du sang qui est retenu, parce qu'ils excitent la matrice à l'évacuer dehors, qu'ils la fortifient, l'échauffent & la purgent des immondices, dont elle est remplie dans le tems qu'il n'y a point d'enfant. C'est pourquoi l'on ne doit point user de ces remedes dans la grossesse, ni lors que l'on est nourrice, ou que la matrice est trop échauffée, ou enflammée ou que l'on a des hemorrhoides, ou dans une trop grande jeunesse; mais l'on peut s'en servir pour faire sortir l'enfant mort, l'arrierefaix, pour dessecher la matrice & pour abbaisser les vapeurs de mere.

La seconde proposition est que le parfum aromatique est utile à d'autres maladies, comme à fortifier les membres froids, à digerer & resoudre les matieres pituiteuses, & à rendre les conduits libres par où elles s'écoulent; mais aussi parce qu'il est composé de parties chaudes, subtiles & penetrantes, il trouble & agite le sang, & remplit la tête de vapeurs, qui s'élevant au cerveau l'offusquent, l'appesantissent & y causent des fluxions qui arrivent aussi bien aux

jeunes, qu'à celles qui ont la matrice rare, tendre & delicate, d'où quelquefois elles deviennent steriles.

Aphorisme LXVI.

MULIEREM *gravidam à morbo acuto corripi lethale*. L. 5. Aph. 30.

Si une femme grosse est attaquée d'une maladie aiguë, cela est mortel.

Explication.

Il faut considerer la maladie aiguë ou sans fiévre, ou avec fiévre: si avec fiévre la chaleur, la grande secheresse & la diete exquise en ôtant la nourriture à la matrice, l'échauffent & la desseichent, & font la même chose à l'égard de l'enfant, qui faute de nourriture & d'alimens rafraichissans, seiche & meurt; parce que les ligamens de la matrice sont affoiblis & les cotyledons épuisez; car il en est de même que des fruits de l'arbre qui n'ayant plus d'humidité, ni de nourriture, seichent, meurrent & tombent de leur rameaux. Que si la matrice est plus que suffisamment nourrie la matie-

rede la fiévre s'augmente, & par la mauvaise qualité qu'elle communique au sang qui nourrit l'enfant, il perit plus vîte. Mais si la maladie est sans fiévre, comme dans l'apoplexie, l'épilepsie, l'esquinancie, & la convulsion, elle est tout-à-fait mortelle, parce que la mere ne pourra jamais supporter la grandeur de la maladie, ni le fardeau de l'enfant. Toutefois l'experience nous apprend que les femmes enceintes qui sont d'une bonne constitution en peuvent guérir, sur tout si on leur donne des alimens loin à loin, qui soient rafraichissans & mediocrement nourrissans.

Aphorisme LXVII.

Mulieri *utero gerenti si vena tundatur abortit, idque magis si fœtus sit grandior.* L. 5. Aph. 31.

Si l'on seigne une femme enceinte elle acchouche avant le terme, principalement si l'enfant est déja grand.

Explication.

Hippocrate marque ici deux distinctions à faire. La premiere, que si l'on

ſaigne une femme groſſe elle accouchera avant terme. La raiſon eſt que l'on ôte la nourriture à l'enfant par la ſaignée, & que les cotyledons étant privez de ſang, & les ligamens de la matrice affoiblis, ils ſe lâchent & l'enfant vient avant le terme, à moins que la mere ſe trouvant d'un temperament ſanguin, n'ait plus de ſang qu'il ne faut pour nourrir ſon fruit.

La ſeconde, que ſi l'enfant eſt grand, la ſaignée le fera ſortir plus vîte, parce qu'il lui faudra davantage de nourriture que s'il étoit plus petit, c'eſt pourquoi l'on ne doit ordonner la ſaignée qu'avec précaution; neanmoins dans les maladies aiguës, où la mere & l'enfant ſont en danger, l'on ſaigne & l'on purge, pourvû que la force, l'âge, le regime de vivre qui a précedé, le lieu, le tems & la ſaiſon le permettent; l'on ſaigne au quatre, au cinq & au ſixiéme mois pour remedier à la maladie, quelquefois par précaution, & quelquefois pour faciliter l'accouchement; ſur tout ſi c'eſt une femme qui mange beaucoup, qui dans ce tems ait abondamment ſes mois, & qui porte toûjours ſes

enfans à terme. J'ai fait ſaigner ſeize ou dix-ſept fois une femme groſſe de ſix à ſept mois dans une fiévre continuë, & qui pourtant accoucha heureuſement.

Aphorisme LXVIII.

Mulier *ſanguinem vomens menſtruis erumpentibus curatur.* L. 5. Ap. 32.

Si les ordinaires arrivent à une femme qui vomit du ſang, elle eſt délivrée de ce vomiſſement.

Explication.

Ce qui ſe fait par révulſion & par évacuation ; par révulſion lorſque le ſang qui ſort par en haut ſe porte aux parties inferieures ; ou par évacuation, lorſqu'il reprend ſon cours ordinaire vers la matrice, d'où il a coûtume d'être évacué tous les mois. Ainſi lorſque la nature s'oublie de ſon devoir, l'on doit ſelon l'art, la conduire par où elle avoit accoûtumé de ſe décharger ; car ſi le ſang ne s'évacuë ni par le nez, ni par le vomiſſement, ni par les hemorrhoides, ou par autre voye que ce ſoit, l'inflamma-

tion, l'abſcés & le ſchirre du foye & de la rate ſont à craindre, parce que ſouvent l'hydropiſie s'enſuit.

APHORISME LXIX.

SI *mulieri menſtrua deficiant, ſanguis ex naribus fluens bonum.* L. 5. Aph. 33.

Si la femme qui n'a point ſes mois, ſaigne abondamment du nez, c'eſt bon ſigne.

Explication.

Parce que comme le ſang des mois ſupprimez peut cauſer aux femmes de grandes maladies, celui qui ſort abondamment du nez leur eſt avantageux, ce n'eſt pas que ce ſang retenu ne s'évacuë par le vomiſſement, par la dyſenterie, & par les hemorrhoides, mais ces voyes ſont dangereuſes, parce que s'il s'évacuë dans le ventricule, il s'y caille, s'y pourrit, & y cauſe des ſymptômes fâcheux, & quelquefois la mort. S'il fait la dyſenterie, il n'eſt pas moins à craindre, parce que ſouvent il cauſe des ulceres aux inteſtins; il en peut arriver

de même par les hemorrhoides ; mais l'hemorragie qui se fait par le nez est la plus seure, parce que ce sang ne s'y peut corrompre, ni s'y grumeler, ni y causer les symptômes dangereux qu'on doit apprehender par toute autre voye.

Aphorisme LXX.

Mulieri *gravidæ si alvus nimium fluat, abortionis periculum imminet.* L. 5. Aph. 34.

Si la femme enceinte a un grand cours de ventre, elle est en danger d'accoucher devant le terme.

Explication.

La raison est que le flux de ventre qui survient à une femme grosse, & qui dure long-tems affoiblit trop la mere & la fait avorter, tant à cause que la coction des alimens ne se faisant point, l'enfant est privé de sa nourriture ; que parce que les ligamens qui le tiennent attaché à la matrice se relachent & se rompent. Ce qui arrive principalement de ce que tout flux de ventre, soit diarrhée, lienterie ou dysenterie, excite tou-

jours à la mere des douleurs, des trenchées & des envies continuelles d'aller à la selle, qui la mettent en danger d'accoucher avant terme.

APHORISME LXXI.

MULIERI *hysterica aut difficulter parienti, si sternutatio superveniat bonum.* L. 5. Aph. 35.

Si l'éternûment survient à une femme qui a des vapeurs de matrice, ou qui accouche avec peine, c'est un bon signe.

Explication.

Parce que l'éternûment provoque la nature à se décharger des humiditez & des vapeurs qui viennent d'une semence corrompuë, des mois retenus, ou d'une qualité venimeuse, dont souvent elle est suffoquée, ou du moins obligée de pousser par bas l'enfant qui a peine à se remuer & à sortir, soit pour être mal situé, soit parce que la mere & lui sont devenus trop foibles. Une dragme de canelle avec de la myrrhe & de l'ambre blanc chacun un scrupule, du rubia tin-

ctorum & du castor chacun demi scrupule, du borax dix grains, & du saffran cinq grains, le tout reduit en poudre au poids d'une dragme avec du vin blanc & du sucre font sortir l'enfant & l'arriere-faix.

APHORISME LXXII.

MULIERI *menses decolores, nec eodem modo & tempore semper fluentes, purgatione opus esse significant.* L. 5. Aph. 36.

Si le sang des ordinaires n'a pas sa couleur naturelle, ou qu'il ne paroisse pas au tems qu'il doit paroître, c'est signe que la femme a besoin d'être purgée.

Explication.

La raison est que le changement de ce sang qui ne vient pas reglément au tems qu'il faut, marque une abondance d'humeurs pituiteuses dans le cerveau, ou bilieuses & melancholiques dans le foye & dans la rate, lesquelles causent le changement de la couleur rouge & vermeille du sang menstruel, & celui

du tems auquel il avoit coûtume de couler. Ce qui montre assez qu'une femme a besoin d'être purgée pour se remettre dans son état naturel.

APHORISME LXXIII.

MULIERI *utero gerenti si mammæ graciles subitò fiant abortit.* L. 5. Aph. 37.

Si les mammelles d'une femme enceinte se fletrissent & s'amaigrissent tout d'un coup, elle accouchera devant le terme.

Explication.

La raison est que l'amaigrissement des mammelles vient de ce que l'enfant attire la meilleure partie du sang qui s'y porte : d'où la matrice s'affaisse & diminuë, parce que la nourriture que l'enfant y prend n'est pas suffisante, & elle ne lui manque que, parce que ces parties qui auparavant étoient grosses & dans leur embonpoint, n'y sont plus. Ainsi le fœtus affoibli par ce deffaut de nourriture, les ligamens qui le tiennent attaché se rompent, & il tombe comme un fruit qui n'est pas meur.

Aphorisme LXXIV.

Mulieri *gravidæ si altera mamma gracilis fiat & gemellos gerat, alterum abortit, ac si quidem dextra gracilescat, marem, si autem sinistra famellam abortit.* L. 5. Aph. 38.

Si une des mammelles d'une femme enceinte de deux enfans s'applatit & s'amaigrit, elle accouchera de l'un des deux avant le terme: si c'est la mammelle droite ce sera du garçon, si c'est la gauche, ce sera de la fille.

Explication.

Il y a ici deux propositions. La premier est que si une femme est grosse de deux enfans, & qu'une des mammelles devienne maigre, elle accouchera de l'un des deux; la raison est que cet abbatement & cette maigreur de mammelles se trouvant du côté que cet enfant est porté, cela montre qu'il est affoibli manque de nourriture, & qu'il faut qu'il sorte.

La seconde proposition est que si la mammelle droite amaigrit, la femme accouche du mâle, si c'est la gauche elle

accouchera de la fille. La raiſon eſt que la mammelle droite eſt pour le mâle du même côté, parce qu'il s'y engendre ; quelques uns eſtiment que ce côté eſt le plus chaud ; & la mammelle gauche eſt pour la femelle, qui ſelon eux ſe forme ordinairement dans ce côté qui eſt plus froid. D'où *Hippocrate* conclut que ſi la mammelle droite s'extenuë & s'amaigrit, le mâle tombe & meurt, & ſi c'eſt la gauche la femelle tombe & perit de même.

APHORISME LXXV.

SI *mulier quæ nec concepit, nec peperit lac habet, huic menſtrua ſuppreſſa ſunt*. L. 5. Aph. 39.

Si une femme a du lait aux mammelles ſans avoir conçû, ni accouché, c'eſt une marque que ſes mois ſont ſuprimez.

Explication.

Parce que la generation de ce lait ne vient que de la ſuppreſſion du ſang menſtruel, qui au lieu de ſon cours ordinaire ſe porte aux mammelles qui l'alterent, le cuiſent & le convertiſſent en lait ; ce

qui peut arriver auſſi aux filles qui ne ſont point reglées & qui ſont ſanguines ; car le ſang qui ne s'évacuë, ni par le nez, ni par le vomiſſement, ni par la dyſenterie, ni par les hemorrhoides ſe porte aux mammelles & ſe change en lait : le même ſe fait quelquefois aux hommes, le lait n'étant qu'un ſang blanchi & la meilleure partie de cette humeur nourriciere.

Aphorisme LXXVI.

Quibuscumque *mulieribus ſanguis in mammis colligitur maniam portendit.* L. 5. Aph. 40.

S'il ſe fait un amas de ſang dans les mammelles d'une femme, c'eſt ſigne qu'elle deviendra furieuſe & maniaque.

Explication.

Parce que ſi à cauſe de l'inflammation de cette abondance de ſang qui ſejourne & pourrit dans les mammelles, il ne s'y engendre point de lait, ce ſang échauffé fume & envoye des vapeurs au cerveau, d'où la fureur & la manie s'enſuivent, ſur tout ſi le ſang eſt bilieux,

parce qu'alors venant des mois supprimez, il est incapable de coction. Que s'il se mêle avec d'autre sang, & qu'il se jette sur d'autres parties, il y causera toutes sortes de tumeurs & de pustules, comme inflammation, abscés, schirre, cancer, dartres, galles & clous.

APHORISME LXXVII.

S*I scire cupis num mulier conceperit, jamjam dormituræ à cœna melicratum bibendum exhibe. Quod si alvi tormina sentiat concepit, sin minus non concepit.* L. 5. Aph. 41.

Si vous voulez sçavoir si une femme a conçû ou non, donnez-lui à boire aprés souper de l'eau avec du miel lors qu'elle voudra dormir ; si elle a des trenchées elle est enceinte, sinon elle ne l'est pas.

Explication.

La raison est que l'eau miellée faite de dix parties d'eau & d'une de miel engendre des flatuositez, qui ne peuvent sortir dans une femme grosse, parce que la matrice qui est pleine presse les intestins

&

& les bouche si bien, qu'elles ne peuvent sortir, ce qui lui cause des tranchées. Mais pour faire cette épreuve il ne faut pas que la femme soit sujette à la colique, qu'elle soit d'un temperament fort chaud qui dissippe les vents, ni qu'elle ait le ventre trop dur, ni trop libre, parce qu'en celui-ci les vents passent, & en celui-là ils sont repoussez.

APHORISME. LXXVIII.

SI *marem mulier concepit benè colorata est, sin fœmellam malè.* L. 5. Aph. 42.
Si une femme est enceinte d'un enfant mâle elle a bonne couleur, mais si c'est d'une fille, elle a plus mauvaise couleur.

Explication.

La raison est qu'une bonne couleur vient de chaleur, & comme un garçon a plus de chaleur & de force qu'une fille, la femme qui sera grosse d'un garçon aura meilleur couleur que celle qui sera enceinte d'une fille; ou si la femme qui a bonne couleur est grosse d'une fille, cette fille sera forte & vive comme un mâle, ce que j'ai observé plusieurs fois. Que si

elle n'eſt pas ſi robuſte, la mere aura le viſage plein de petites marques de lentilles, la fille ne remuera qu'au quatriéme mois, & le garçon au troiſiéme, la prunelle droite de l'œil ſera plus grande, plus claire & plus nette, les arteres droites plus enflées & plus émûës, les venes droites ſous la langue plus gonflées, & la mammelle droite & la partie du ventre du même côté plus groſſes & plus tumefiées.

APHORISME LXXIX.

SI *mulieri gravidæ in utero eryſipelas accidat funeſtum*. L. 5. Aph. 43.

Si une femme enceinte a un éryſipele dans la matrice, cela eſt mortel.

Explication.

Parce que l'éryſipele eſt un abſcés bilieux, picquant, chaud & incurable, ſur tout dans la matrice, qui eſt fermée & pleine, parce que l'on n'y peut point appliquer de remedes, outre que la fiévre violente eſt capable de faire mourir la mere & l'enfant.

Aphorisme LXXX.

QUÆ *præter naturam extenuantur si in utero gerunt abortiunt, prius-quam craßescant.* L. 5. Aph. 44.

Les femmes extrémement maigres qui sont enceintes accouchent devant le terme, auparavant qu'elles s'engraissent & qu'elles reprennent leur embonpoint.

Explication.

Cette proposition est qu'une femme attenuée de maladie qui vient d'une cause exterieure, aura une fausse-couche avant qu'elle se rétablisse, parce que la nourriture destinée pour son fruit tourne & se consume pour elle. Ainsi si l'enfant qui a deux mois a besoin de nourriture, en manque, il sort & meurt : car il y a trois causes d'une fausse-couche, la foiblesse de l'enfant, le deffaut de nourriture & le relâchement des ligamens qui l'attachent à la matrice.

APHORISME LXXXI.

QUÆ verò mediocre corpus habentes, abortiunt secundo aut tertio mense absque manifesta causa, his sanè cotyledones mucco abundant, nec fœtus gravitatem sustinere possunt, sed disrumpuntur. L. 5. Aph. 45.

Les femmes qui sont d'une moyenne habitude ni trop grosses, ni trop maigres se blessent au second ou troisiéme mois sans cause manifeste, parce que les cotyledons, ou extremitez des vaisseaux qui aboutissent à la matrice, étant pleins d'une pituite froide & lente, se relâchent, & ne pouvant soûtenir le fardeau de l'enfant, ils se rompent.

Explication.

La raison est que si une fausse-couche n'arrive pas par une cause manifeste, soit par un érysipele, ou une autre tumeur, ou par un coup, une chute, ou faute de nourriture, ou pour avoir trop crié, sauté, dansé, ou par une mauvaise odeur, ou par crainte, colere ou fâcherie, c'est signe que les cotyledons

qui sont les petits bouts des veines & des arteres, où l'enfant est attaché & d'où il prend sa nourriture dans la matrice, sont separez & désunis pour être trop pleins de pituite qui s'y engendre ou qui tombe du cerveau dans la matrice, au lieu de s'évacuer par le nez, par la bouche, par les intestins, ou par la vescie, d'où ne pouvant plus porter le fardeau ils se rompent & le fruit tombe & meurt.

Aphorisme LXXXII.

Q*U æ nimium craßa non concipiunt, his omentum os uteri comprimit, & prinsquam graciliores sint non concipiunt.* L. 5. Aph. 46.

Les femmes qui sont trop grasses ne conçoivent pas, parce que l'épiploon, ou la coëffe presse & bouche l'orifice de la matrice, & ne peuvent concevoir qu'elles ne soient moins grasses & amaigries.

Explication.

La raison est que l'orifice interne de la matrice étant bouché, l'éjaculation de la

ſemence ne s'y peut faire ; ainſi elles ne peuvent concevoir qu'il ne ſoit débouché, afin que la ſemence virile s'y porte directement ; c'eſt pourquoi il faut qu'elles amaigriſſent, & qu'ainſi l'épiploon diminuë avant que de concevoir.

APHORISME LXXXIII.

SI *uterus coxendici incubans ſuppuratur, neceſſe eſt linimentum fieri.* L. 5. Aph. 47.

S'il ſe fait abſcés dans la matrice du côté qu'elle eſt couchée ſur la cuiſſe, il faut uſer de tentes & de plumaceaux imbibez de medicamens liquides.

Explication.

Si la ſituation de la matrice eſt pervertie, qu'elle ſoit au lieu où elle repoſe ſur la cuiſſe, & qu'il y ait un abſcés, ou un ulcere externe, il le faut traiter avec des tentes de linges & de charpies imbus de remedes pour netroyer & purger le pus qui y ſejourne, pour ſeicher & cicatriſer l'ulcere que l'on guérit par là en empêchant la corruption ; mais les remedes doivent être divers en matieres & en fi-

gures, celles-ci seront en façon de meches, ou de pessaires, & celles-là seront d'or, d'argent, ou de plomb, soit qu'ils soient solides ou percez.

Aphorisme LXXXIV.

FOEtus *mares quidem in dextra, fœminæ verò magis in sinistra sunt.* L. 5. Aph. 48.

Les enfans mâles sont dans la partie droite de la matrice & les filles dans la gauche.

Explication.

Parce que la chaleur de la semence du pere n'aide pas seulement à la generation d'un mâle, mais aussi la chaleur du lieu de la matrice y contribuë, comme le côté droit posé sur le foye, dont il reçoit plus de chaleur que le gauche sous la rate, qui est plus sujete aux accidens, & où la nourriture n'est pas si bonne que sous le foye : cependant la semence est quelquefois si forte, que les mâles se font également des deux côtez. Deplus si le vaisseau spermatique droit vient du rein, & le gauche de la veine cave, ce qui arrive

quelquefois, les enfans mâles sont au côté gauche, & les filles au droit : Ainsi ceux qui croient qu'il ne faut que lier le testicule gauche d'un homme pour avoir un enfant mâle & laisser agir le droit, comme font les Bergers à leurs moutons, est un secret incertain, parce que les vaisseaux spermatiques de l'homme & de la femme peuvent venir des reins, & les gauches de la veine cave. La décoction de la mercuriale mâle fait engendrer des garçons, & la décoction de la femmelle beuë fait engendrer des filles.

APHORISME LXXXV.

UT *secundinæ excludantur sternutatorio apposito nares & os comprime.* L. 5. Aph. 49.

Pour faire sortir l'arriere-faix aprés l'accouchement, il faut en faisant éternuer l'accouchée, lui fermer le nez & la bouche.

Explication.

La raison est que si la femme est forte, en lui fermant le nez & la bouche lors qu'elle veut éternuer, l'esprit qui

vient du cerveau ne pouvant ſortir ſe porte en bas, & excite & donne de la force à la matrice à pouſſer l'arriere-faix dehors ; mais il faut que la ſage-femme tienne tôûjours l'orifice interne ouvert pour donner yſſuë à l'arriere-faix en frotant ſouvent ſes doigts avec l'huile de lys, le ſaffran, la myrrhe & le mucilage depſilium mêlez enſemble ; car s'il ſe ferme l'on ne pourra l'ouvrir, & elle doit tirer doucement les vaiſſeaux umbilicaux de peur de les rompre. Les anciens mettoient l'enfant le nombril étant entier, dans un vaiſſeau plein d'eau, & comme les vuidanges s'écouloient le ventre s'abbaiſſoit, & l'arriere-faix venoit aprés.

Aphorisme LXXXVI.

Mulieri *ſi velis menſtrua cohibere quam maximam cucurbitulam mammis ejus appone*. L. 5. Aph. 50.

Si vous voulez arreſter le ſang des mois qui coule trop, il faut appliquer une grande ventouſe aux memmelles.

Explication.

Parce que de la matrice aux mammelles, il y a des venes par où le sang des mois se communique à ces parties ; c'est pourquoi les ventouses appliquées au dessous des mammelles y attirent ce sang qui pour lors cesse de couler par en bas, mais les ventouses doivent être grandes pour faire une plus grande attraction ; car les veines mammaires ne sont pas superficielles, mais enfoncées, d'où l'on applique seulement de grandes ventouses sans scarification: Il faut cependant faire encore d'autres remedes & ne se fier pas à celui-là seul; ainsi la saignée du bras y fait bien. La graine de jusquiame blanc & de pavot blanc chacune une dragme, le coral rouge & l'hæmatites chacun 2. scrupules & du camphre vingt grains, le tout en poudre, une demie dragme à la fois par la bouche soir & matin arreste le cours immoderé des mois.



APHORISME LXXXVII.

QUI *utero ferunt, ijs os uteri conclusum est.* L. 5. Aph 51.
Les femmes enceintes ont l'orifice interne de la matrice fermé.

Explication.

Cela se fait, afin que la semence virile dont se forme l'enfant, & que le sang des mois dont il se doit nourrir ne s'écoule pas ; c'est à quoi la nature a pourvû, d'où la matrice est si bien fermée qu'il n'y peut pas entrer la pointe d'une épingle, de peur qu'elle ne soit blessée par le froid, que sa chaleur ne soit dissipée, que sa vertu ne soit affoiblie, que la semence ne se corrompe, & que cela n'empêche & ne retarde la generation, bien qu'elle s'ouvre quelquefois aux premiers mois pour faire une seconde conception, dans le tems que la femme est ardemment amoureuse.

APHORISME LXXXVIII.

S I *mulieri utero ferenti lac copiosum ex mammis effluat, infirmum esse fœtum significat, sin mammæ sint solidæ fœtum saniorem esse indicant.* L. 5. Ap. 52.

S'il sort beaucoup de lait des mammelle d'une femme enceinte, cela signifie que l'enfant est foible, mais si les mammelles sont fermes, cela fait voir qu'il est sain.

Explication.

Il y ici a deux parties, la premiere est que s'il sort abondance de lait du sein d'une femme grosse, son fruit est foible; parce que ce flux signifie qu'il prend peu, ou point de nourriture, dont il affoiblit immaquablement, soit qu'il n'en veule point pour être malade, ou qu'il n'en puisse user pour la mauvaise qualité du sang qui y affluë, lequel porté aux mâmelles se convertit en lait, où il s'amasse en si grande abondance qu'elles en regorgent.

La seconde partie est que si le sein est mediocrement dur, c'est signe que l'en-

fant se porte bien, parce que cette dureté mediocre marque qu'il y a assez de sang dans la matrice pour le nourrir, puisqu'il n'en va que peu ou point aux mammelles, d'où il n'est pas croyable qu'il meure manque de nourriture. C'est pourquoi celles qui aux derniers mois de la grossesse ont les mammelles fletries, & qui jettent un lait aqueux, c'est une marque qu'elles auront des fausses-couches, d'où quelquefois elles deviennent maniaques ; & si le sang se porte aux mammelles, il s'y pourra engendrer un cancre, ou les écroüelles.

Aphorisme LXXXIX.

Q*uæ facturæ sunt abortum, ijs mammæ sunt graciles, si autem rursus duræ fiant, dolor aut mammas, aut coxas, aut oculos, aut genua infestabit, nec abortiunt.* L. 5. Aph. 53.

Celles qui doivent avorter, ou qui se seront blessées, auront les mammelles maigres & flêtries ; au contraire si elles se rendurcissent, elles auront douleur aux mammelles, ou aux cuisses, ou aux

genoux, & n'accoucheront point devant terme.

Explication.

Voici deux propositions, la premiere est qu'une femme qui s'est blessée, a le sein maigre & flêtri. La raison est que la nature qui sent le mal qui est arrivé à l'enfant, envoye promptement & fortement le sang & les esprits aux parties de la generation, pour empêcher le danger qui menace la mere & l'enfant, & pour le jetter dehors, si elle ne le peut secourir. C'est pourquoi les mammelles deviennent fletries, le ventre est abbatu la partie honteuse est froide, l'halene est mauvaise, les yeux sont creux, le poulx est petit, les lévres sont pâles, les oreilles blanches, le bout du nez froid, le visage, les cuisses & tout le corps sont enflez, l'enfant est pesant & sans mouvement, & la mere le sent tomber du côté qu'elle se tourne, les cuisses & les reins sont appesantis; enfin il sort une humeur infecte & sanguinolente de la matrice qui marque la mort de l'enfant & le danger de la mere.

La seconde proposition est que si le sein est fort dur, l'enfant se porte bien,

mais qu'il y a douleur aux mammmelles, aux vertebres, ou aux genoux, ou aux yeux; parce que cette douleur immoderrée marque l'abondance du ſang vicieux des mois qui fait cette douleur des yeux par la connexion qu'ils ont avec les mammelles : Que ſi ce ſang ſe porte aux cuiſſes, ou aux yeux, il y cauſe auſſi des douleurs, mais le fruit n'en eſt point bleſſé. Neanmoins l'évacuation des mauvaiſes humeurs par la ſaignée, & la purgation eſt neceſſaire en cette occaſion.

Aphorisme XC.

Quibus *os uteri durum eſt, his id ipſum comprimi neceſſe eſt.* L. 5. Aph. 54.

Si l'orifice de la matrice eſt dur, il faut qu'il ſoit preſſé & reſſerré.

Explication.

La raiſon eſt que cette dureté marque une inflammation, ou un ſchirre, d'où l'orifice interne eſt aſſemblé, preſſé & bouché, comme ſi la femme avoit conçû ; mais parce qu'il y a douleur & dureté, ce n'eſt pas un ſigne de conception.

Ainsi la sage-femme doit y porter le doigt, & voir s'il est fermé sans enflure, & s'il y en a l'amollir avec l'huile de lys, ou d'amandes douces & le saffran, supposé qu'il n'y ait point trop de chaleur.

APHORISME XCI.

QUÆCUMQUE *gravidæ in febres incidunt, & fortiter absque manifesta causa extenuantur, gravior est illis & periculosior partus, aut abortio illis calamitosa est.* L. 5. Aph. 55.

Les femmes enceintes qui ont la fiévre & qui sont extrêmement maigres sans cause manifeste enfante avec peine, & si elles sont blessées, elles sont en grand peril.

Explication.

Galien en donne la raison, qui est qu'au tems de la conception il y a quelquefois un amas d'humeurs vicieuses, qui se pourrissent dans les grands vaisseaux, ou dans les visceres qui cause une fiévre violente qui rend pâle, amaigrit & extenuë la mere & la met en danger d'accoucher & de mourir ; & si la fiévre

est petite n'étant pas purgée, le mal revient tout le tems de la grossesse, & fatigue l'enfant sans le faire sortir : Ainsi ne pouvant supporter son mal, ni celui de sa mere, ils seront tous deux affoiblis par la diete, par la saignée & les autres remedes, par les muscles du bas-ventre languissans & extenuez, par la matrice épuisée de force & d'esprits, & par les eaux de l'arriere-faix dessechées, d'où elle enfantera avec peril, & l'enfant ne sera pas assez vigoureux pour lui aider à le mettre au monde.

Aphorisme XCII.

SI *in muliebri fluxu convulsio & animi defectio adveniat, malum.* L. 5. Aph 56.

Si aprés une perte de sang la femme tombe en convulsion, ou deffaillance, c'est mauvais signe.

Explication.

Parce que par cette grande perte de sang sereux, pituiteux & bilieux, soit qu'il coule plusieurs jours, ou tout d'un coup, la matrice est affoiblie, & toutes les par-

ties nobles languissent par sympathie, il n'y a pas même jusqu'aux vaisseaux sparmatiques, qui en étant débilitez laissent couler la semence, ce qui affoiblit davantage; alors les nerfs étant dessechez & épuisez, la convulsion arrive par la grande évacuation des humeurs & des esprits, qui sont la nourriture & le soûtien du cœur, d'où la femme tombe en deffaillance.

APHORISME XCIII.

MULIERI *gravida si tenesmus accidat, abortum facit.* L. 5. Aph. 27.

Si un tenesme violent arrive à une femme grosse, elle accouche devant le terme.

Explication.

La raison est que le tenesme est une grande envie d'aller souvent à la selle avec épreinte, sans jetter que des vents & une humeur bilieuse, picquante, ou pituiteuse, salée, & visqueuse, qui cause ce mal; d'où le fondement étant pressé & violenté, la matrice, qui par son

col eſt attachée à l'inteſtin droit, l'eſt auſſi, & par les frequentes déjections elle eſt tellement oppreſſée & gênée que les cotyledons ſe rompent, & que l'enfant vient ſans être à terme. Les lavemens émolliens, rafraichiſſans & anodins ſont bons à ce mal, on les fait avec l'eau d'orge, le ſucre & les jaunes d'œufs.

Aphorisme XCIV.

S I *menſtrua plura fiant morbi accidunt, ſi verò non fiant ex utero morbi proveniunt.* L. 5. Aph. 57.

Si le ſang des mois coule trop abondamment, il en arrive des maladies, & s'il eſt tout-à-fait ſupprimé, il en advient des maux qui procedent de la matrice.

Explication.

Je trouve ici deux propoſitions; la premiere eſt que d'une grande perte de ſang des mois, il en vient des maladies. La raiſon eſt que ce flux conſume tout le corps, & que par ſon abondance il diſſipe les eſprits, il débilite le corps, & affoiblit toutes ſes parties

principales, internes & externes, d'où suivent la cachexie, l'hydropisie, la paralysie, les convulsions, & les deffaillances.

La seconde proposition est que la suppression des mois cause les maladies. La raison en est qu'étant superflu & inutile, il doit être évacué où autrement aprés trois mois, ou quelquefois six, il se jette sur diverses parties, où il cause diverses maladies ; car s'il séjourne dans la matrice, ou qu'il monte aux mammelles, il s'y corrompt, d'où suit la fiévre, l'inflammation, l'érysipele, le schirre le chancre ; aux autres il enfle & les cuisses & les pieds, & cause la goutte sciatique, quelquefois il se porte à la tête, où il excite la fureur, la manie, l'apoplexie, l'épilepsie, & les convulsions ; si à la poitrine il y fait la pleuresie, l'inflammation du poûmon & la phtysie ; & si par tout le corps il y cause l'hydropisie blanche.



Aphorisme XCV.

SI *non concipit mulier, ſcire autem velis num conceptura ſit veſtibus circumtectam inferiùs ſuffito, ſi odor per corpus ad nares & os viam affectat, pro certo habeas ipſam ſuo vitio infœcundam non eſſe.* L. 5. Aph. 59.

Si une femme n'a point conçû & que vous vouliez ſçavoir ſi elle concevra ou non, couvrez-la, entourez-la bien de couvertures & parfumez-la par bas, & ſi l'odeur du parfum ſe porte par tout le corps, juſqu'aux narines & à la bouche, ſoyez aſſuré qu'elle n'eſt pas ſterile d'elle-même.

Explication.

Parce que ſi l'odeur du parfum reçû par un entonnoir dans la matrice va juſqu'au nez & à la bouche, la matrice n'eſt pas fermée & les veines qui s'y vont rendre ſont ouvertes; marque qu'elle eſt feconde, puiſque le ſang des mois s'y porte ſuffiſamment pour aider à la conception & pour nourrir l'enfant. On fera ce parfum avec le ſtyrax, le benjoin,

l'encens & autres. Un grain ou deux de musque mis dans le col de la matrice, produit le même effet. L'ail dont l'écorce est ôtée a aussi la même vertu, pourvû qu'aprés les mois cessez l'orifice interne de la matrice ne soit pas fermé, comme il l'est dans la conception ; car s'il est ouvert le parfum se portera au nez & à la bouche, à moins que la matrice ne soit trop froide, trop épaisse, ou tortuë, ou toute en un amas, ou mal située, ou d'une mauvaise figure qui sont les signes de la sterilité.

APHORISME XCVI.

SI *gravidæ menstrua fluant impossibile est fœtum esse sanum.* L. 5. Aph. 60.

Si une femme enceinte a ses mois, il est impossible que son fruit soit sein.

Explication.

La raison est que par le flux des mois l'enfant n'a point, ou peu de nourriture, & ainsi il montre qu'il est foible, & qu'il lui faut peu ou point d'aliment, puisque ce sang n'est porté par ses vais-

ſeaux que pour le nourrir dans la matrice, laquelle eſt ſi bien fermée qu'il n'en ſort rien ; car c'eſt-là que les veines & les arteres s'aſſemblent & s'abbouchent pour former les cotyledons. Mais *Galien* dit que ces ſortes de purgations viennent des vaiſſeaux qui ſont au col de la matrice, & partant que l'enfant n'eſt point affoibli de la perte de ce ſang, ſur tout ſi la mere eſt ſanguine.

Aphorisme XCVII.

S I *mulieri ceſſent menſtrua, nec febris, nec rigor illi ſuperveniet, ſed in cibi faſtidium incidat, judica ipſam concepiſſe.* L. 5. Aph. 61.

Si les ordinaires d'une femme ceſſent ſans avoir ni fiévre, ni friſſon, & qu'elle ait perdu l'appetit, croyez qu'elle eſt enceinte.

Explication.

La raiſon eſt que la ſuppreſſion des mois & le dégoût arrivent au commencement de la groſſeſſe : car celle-là ſe fait pour former & nourrir l'enfant,

ce qui est un signe de conception, quand elle vient sans cause manifeste ; mais celui-ci se fait par la rétention des mois, trop abondante pour le nourrir, d'où ce qui est supprimé se porte sur diverses parties, &c. principalement au ventricule, où il fait le dégoût & les nausées, & à son orifice, où il cause la maladie nommée Pica. Que s'il se répand par tout le corps, l'on ressent des douleurs & des angoisses, mais sans fiévre, ni tremblement, d'où l'on connoît les femmes enceintes d'avec celles qui ne le sont pas, parce que celles ci ont la fiévre avec horreur & frisson, & leur dégoût s'en va par la purgation ; & celles-là ne doivent être purgées qu'au troisiéme & quatriéme mois, lorsque le tems est humide, pour empêcher que les cotyledons qui sont trop humectez ne se rompent, & que l'enfant ne vienne avant terme.



Aphorisme XCVIII.

Rigores *incipiunt fœminis maximè ex lumbis magis, & per dorsum ad caput ascendunt, viris autem potiùs à posteriore corporis parte quam anteriore, ut cubitis & fœmoribus, sed & cutis rara, indicis verò est capillus.* L. 5. Aph. 69.

Les frissons commencent plûtôt aux femmes par les reins, puis courent le lông du dos, & montent à la tête; mais aux hommes ils commencent plûtôt aux parties de derriere que de devant, comme aux coudes & aux cuisses; car la peau des parties anterieures est rare & deliée, comme il appert par le poil qui y croît.

Explication.

Il y a ici trois propositions; la premiere est que les frissons commencent aux femmes plûtôt autour des reins, & courent le long du dos jusqu'à la tête. Et la seconde qu'ils commencent aux hommes par les parties posterieures, comme aux coudes & aux cuisses.

La raison de l'une & l'autre proposition

est qu'en la partie posterieure il y a la nuque, & quantité de nerfs qui sont des parties foibles & sensibles, d'où les tremblemens commencent plûtôt à ces parties posterieures qu'aux anterieures, & sur tout aux femmes qui sont plus froides.

La troisiéme proposition est que la peau rare & deliée, & le poil en sont des marques; car la raison est qu'une peau blanche & delicate est plus tendre & plus sujete au froid qu'une qui est rude & grossiere; ainsi les frissons commencent plûtôt à ces parties: Le poil montre encore la delicatesse des lieux où il naît, parce qu'il est plus doux dans une partie tendre & rare, que dans une autre qui l'est moins.

Aphorisme XCIX.

Mulier *ambidextera non fit.* L. 7. Aph. 44.

Une femme n'est jamais ambidextre, c'est-à-dire, qu'elle n'a pas les deux mains également fortes.

Explication.

La raison est que la femme étant d'une

complexion foible, elle ne peut pas communiquer une vertu égale aux deux mains, parce que la chaleur & les esprits ne sont pas toûjours égaux aux deux côtez; dans les hommes, au contraire il, y en a qui s'aident également des deux mains, ce qui montre la vigueur de leur nature, mais cela se voit rarement dans les femmes, c'est pourquoi quand elles sont malades, elles ne sont pas capables de suporter de grands remedes, comme les hommes.

Aphorisme C.

Quæ frigidos & densos uteros habent, non concipiunt, similiter & quæ nimis humidos habent; semen enim in ipsis extinguitur, tum etiam quæ ardenti sunt utero & sicco, inopiâ enim alimenti in illis semen corrumpitur: Quæ verò ex utrisque mediocrem habent temperaturam, illæ fœcundæ fiunt. L. 5. Aph. 62.

Les femmes qui ont la matrice froide & épaisse ne conçoivent point, non plus que celles qui l'ont trop humide; car la semence s'éteint dans elles: le même ar-

rive aux autres qui l'ont trop chaude & trop brûlante, parce que la semence s'y corrompt, mais celles qui l'ont temperée sont fecondes.

Explication.

Je trouve ici quatre parties ; la premiere est que les femmes qui ont la matrice trop épaisse & trop froide sont steriles, quoi qu'elles y reçoivent la semence. La raison est que le froid esteint la chaleur naturelle de la semence propre à la generation, & qu'elle lui oste sa vertu. Les femmes même qui sont trop froides ne jettent que peu ou point de semence, & n'ont que peu de sang pour nourrir l'enfant : ce qui fait que les cotyledons ne se peuvent bien former ni s'attacher aux membranes de l'arrierefaix.

La seconde est que celles qui ont la matrice trop humide ne conçoivent point, parce qu'elle est sans rides, que la semence y demeure peu sans s'écouler ; qu'elle y est trop humectée, & que les esprits y sont suffoquez.

La troisiéme est que celles qui ont la matrice trop seiche & trop chaude n'engendrent point : La raison est que

l'excez de chaleur & de ſeichereſſe brûle la ſemence, ou bien elle s'écoule, parce que le lieu eſt trop aride, & qu'il n'y a pas aſſez de ſang pour nourrir l'enfant : En effet les terres ſeches, chaudes & ſabloneuſes qui ne ſont point humectées ne portent rien.

La quatriéme eſt que celles qui ont la matrice temperée ſont fecondes. La raiſon eſt que la ſemence virile s'y conſerve, & que celle de la femme & le ſang de ſes mois s'y trouve en quantité ſuffiſante pour y former & nourrir un enfant, pourvû qu'il n'y ait point de vice de conformation, & que la ſemence y ſoit bien reçûë; car il y en a à qui l'orifice de la matrice ſe ferme auſſi-tôt que les mois ſont ceſſez, & qui ne conçoivent que lors qu'ils commencent à ceſſer.



DES CAUSES DE LA Sterilité dans les hommes.

APHORISME CI.

PAR *est de maribus ratio, aut enim propter corporis raritatem spiritus extra fertur, ita ut semen effundere nequeat, aut propter densitatem humor non exilit, aut præ frigiditate non coalescit, ut in eo loco coacervari possit, aut propter calorem hoc idem accidit.* L. 5. Aph. 63.

Il en est de même des hommes ; car les esprits s'exhalent dehors par la rareté & secheresse du corps, de sorte que l'éjaculation de la semence ne se peut faire jusqu'à l'orifice interne de la matrice, ou parce qu'elle ne peut sortir pour être trop épaisse, ou parce qu'elle ne se prend, ni ne s'assemble, à cause de sa froideur, qui l'empêche de se conserver dans ce lieu, ou cela se fait par une chaleur excessive.

Explication.

Quoique cet Aphorisme soit indigne de la majesté d'*Hippocrate*, nous dirons

avec son Auteur, que la conception ne se fait point du côté de l'homme, ou à cause que l'œconomie du corps est pervertie, ou qu'il est trop rarifié; ce qui arrive lorsque l'esprit inné est resout, & que la semence n'est point jettée dehors, ou parce que le corps est trop grossier & trop épais, ou parce que l'humidité de la semence fait qu'elle ne peut assez s'échauffer ni se porter aux vaisseaux seminaires, & de là à la matrice, à raison d'un trop grand froid, ou à raison d'une trop grande chaleur qui l'empêche de s'unir suffisamment ensemble, ou à raison d'une paralysie de la verge qui n'a pas l'erection, quelquefois pour être trop courte, ou trop longue ou coupée, & quelque fois aussi, parce que les testicules sont ôtez, comme aux Eunuques du Grand Seigneur, ou écrasez, ou trop petits, ou trop durs ou malades. *Hippocrate* veut que l'incision des arteres des tempes cause aussi la sterilité.



Cet Aphorisme est ajoûté par *Oribase*.

APHORISME CII.

SEMEN *virile aqua injectum si supernatat, aquosum, & tenue nimis est, nec mulier ex eo concipit.*

Si la semence de l'homme jettée dans l'eau nage dessus, elle est trop humide & trop subtile, & la femme n'en conçoit point.

Explication.

Selon cette Sentence, la semence virile doit aller au fond de l'eau par son épaisseur & par sa pesanteur, afin qu'elle soit feconde, ce qui n'est pas vrai, puis qu'elle seroit terrestre, sans esprit, sans chaleur, sans écume & qu'elle ne seroit pas aërienne; car c'est le propre de la semence d'avoir une chaleur temperée, d'être écumeuse, pleine d'esprits & aërienne, autrement elle est infeconde, & si elle a toutes ces qualitez, elle nage sur l'eau, cela se voit dans l'urine des

mariez, ou de ceux qui ont des pollutions; car si peu qu'il sort de semence avec l'urine il nage dessus, quoique les esprits se soient dissipez par le long sejour dans la verge & dans l'urine, d'où elle est toûjours écumeuse, grasse & participante de l'air : c'est pourquoi on la definit une humeur excrémenteuse, blanche, écumeuse, pleine d'esprits & de chaleur, cuite, élabourée & perfectionnée des restes du dernier & meilleur aliment, par la vertu generative des testicules pour la production de l'animal; ainsi n'en déplaise à *Oribase*, cet Aphorisme est faux & indigne du gand *Hippocrate*; outre qu'on ne peut l'experimenter que par une pollution volontaire qui est un crime.





LIVRE CINQUIE'ME.

Des Aphorismes qui traitent de ce qui convient à l'âge & à l'habitude du corps.

APHORISME I.

CONCEDENDUM *aliquid tempori, regioni, & aetati, & consuetudini*. L. 1. Aph. 17.

Il faut accorder quelque chose au tems, au païs, à l'âge & à la coûtume.

Explication.

Soit que l'on veule conserver la santé aux sains en leur prescrivant un regime de vivre, soit que l'on veule guérir les malades par les remedes, l'on doit sur tout observer la coûtume, parce qu'elle est une autre nature; ainsi si un homme

use d'une mauvaise viande, & qu'elle lui fasse mieux qu'une autre incomparablement meilleure, il le faut laisser faire, si depuis le long-tems qu'il en use, il n'en a jamais esté incommodé ; ou si l'on void quel'on doive changer quelque chose, il le faut faire peu à peu, & aprés y avoir reflechi mûrement, & suivre ce que l'usage & l'experience qui est la maîtresse de toutes choses persuadent, afin que le monde & vôtre conscience ne vous réprochent pas d'avoir forcé la nature, & precipité le malade. Il en est de même, non seulement du païs, du lieu, de l'âge & des forces de la personne que l'on doit observer ponctuellement, mais aussi du tems & de l'occasion qu'il faut prendre au poil, parce qu'estant passée elle ne revient pas, ou rarement ; car toutes ces choses sont d'un si grand poids dans la cure des maladies, que si on les neglige l'on fait contre sa conscience, & l'on blesse dangereusement le malade : c'est par là qu'un Medecin se met en crédit, s'acquiert de l'honneur devant le monde, & differe de celui qui ne l'est pas, & pourtant à quoi personne ne fait reflexion, si ce ne sont les experts & les sçavans Medecins.

APHORISME II.

IN *morbis minus periclitantur quorum naturæ, ætati & habitui, & tempori morbus convenit, quam quibus nulla ex parte familiaris est.* L. 2. Aph. 34.

Les maladies qui ont du rapport à la nature, à l'âge, à l'habitude du malade & au tems, sont moins dangereuses que celles qui n'y ont aucune convenance ni familiarité.

Explication.

La raison est qu'une maladie qui estsemblable à tout ce qui lui répond, provient d'une cause plus facile à vaincre, que celle qui est contraire à sa nature, d'où elle est moins perilleuse, parce que sa cure est plus aisée. Ainsi les maladies chaudes qui répondent au temperament chaud, à l'âge, à l'habitude, au tems, à la saison, comme les froides qui conviennent aux gens froids, les humides qui sont conformes aux humides & les seches familieres aux gens secs, sont moins dangereuses que les autres qui n'ont aucun rapport à toutes ces choses. *Diocles* ce-

pendant eſt d'un autre ſentiment, & veut que les maladies qui ſont cauſées par leur ſemblables ſoient guéries par leurs contraires ſelon *Hppocrate*, d'où il dit que la fiévre ardente guérit plus aiſément en Hyver qu'en Eté, ce qui ne ſe peut, parce qu'elle n'a aucune proportion avec cette ſaiſon, & que la chaleur naturelle & eſtrangere eſtant concentrées toutes deux par l'antiperiſtaſe dans le corps bilieux d'un jeune homme, la fiévre eſt bien plus violente & plus dangereuſe; & ſi c'eſt en Eté les pores eſtant ouverts, les deux chaleurs ne ſont pas concentrées; & comme la fiévre répond au temperament, à la ſaiſon, à l'âge & au naturel, la bile eſt plûtôt évacuée par la criſe, & la fiévre plûtôt guérie, parce que la nature eſtant moins éloignée de ſon temperament, elle y retourne plus facilement; mais ſi cette fiévre arrive à un vieillard qui eſt gras & froid, il ne guérira pas ſi aiſément en Eté qu'un jeune homme, quoique les pores ſoient ouverts, parce que la maladie ne convient ni à ſon âge, ni à ſon temperament, & qu'elle eſt engendrée par la grandeur & la force de la cauſe qui eſt plus forte que le tems

qui la produit & auquel elle se fait : ainsi les maux qui sont les plus dissemblables à toutes choses, sont les plus dangereux, parce qu'ils viennent d'une cause plus forte, & ceux qui ont plus de correspondance avec la nature sont les plus doux, puisque l'on guérit plus aisément ce qui vient d'une cause legere.

APHORISME III.

SENES *juvenibus ut plurimùm minus ægrotant, si verò diuturni morbi ipsis accidunt commoriuntur.* L. 2. Aph. 39.

Les vieillards le plus souvent sont moins malades que les jeunes, mais ils meurent s'il leur arrive de longues maladies.

Explication.

Il y a ici deux propositions; la premiere est que les vieilles gens sont souvent moins malades que les jeunes, parce que leur regime de vivre est mieux reglé, & qu'en toutes choses ils vivent avec plus de retenuë; mais s'ils ne le font pas, ils sont plus malades pour estre déja plus foibles que les jeunes; car le Poëte Comique appelle la vieillesse une longue maladie, les uns un mal naturel, &

les autres un mal incurable.

La seconde proposition est que les maladies croniques ou temporelles sont mortelles la plûpart aux vielles gens, comme les fiévres lentes, les diarrhées, les catherres, les rheumatismes & les maux de reins qu'*Hippocrate* veut estre incurables aprés cinquante ans ; la raison est que les forces sont affoiblies par la vieillesse, lesquelles diminuant encore de plus en plus par la longueur de la maladie, la chaleur naturelle ne peut cuire la matiere morbifique, ni la nature l'évacuer, d'où les forces manquent tout-à-fait, & la mort s'ensuit.

Aphorisme IV.

Qui *naturâ sunt valdè crassi, citius intereunt quam graciles.* L. 2. Aph. 44.

Ceux qui sont naturellement gros & replets, meurent plûtôt que ceux qui sont maigres.

Explication.

La raison est que ceux qui sont gras & gros de leur temperament, & non pour

eſtre pleins d'humeurs, ont les vaiſſeaux petits, où il y a peu de ſang & d'eſprits, & parce qu'ils ont moins de force & de chaleur naturelle, ils ſont auſſi plus peſans, d'où par conſequent avançant un peu dans l'âge une ſimple maladie les abbat, les ſuffoque & les fait mourir; mais ceux qui ont un corps nerveux, d'un temperament maigre, qui ont la poitrine large, les épaules amples, les os gros, la teſte grande, le cou robuſte, le dos large, ont pareillement les vaiſſeaux plus gros & plus remplis de ſang & d'eſprits, d'où ils ſont plus forts & plus vigoureux, reſiſtent plus au mal, ne ſe laiſſent pas abbatre ſi-tôt & ſouffrent aiſément les remedes; cependant pour n'être pas ſi chargez de graiſſe, ils ſont plus incommodez des cauſes externes, comme des neges, de la pluye, des vents, du froid, & autres ſemblables, mais auſſi par la bonne conſtitution du corps, la vigueur de la chaleur naturelle, l'abondance de l'humide radical, l'ouverture des conduits & la tranſpiration aiſée des eſprits, ils menent une vie plus douce, plus ſaine & vivent plus long-tems.

Aphorisme V.

Corporis *magnitudo in juvenibus, nec indecens, nec illiberalis, senibus verò inutilis & parvitate deterior.* L. 2. Aph. 54.

La taille avantageuſe du corps n'eſt pas meſſeante, ni des-honneſte aux jeunes gens, mais elle eſt inutile aux vieillards, & pire que la petite taille.

Explication.

La raiſon eſt que la grandeur du corps dans un jeune homme avec les autres dimenſions bien proportionnées eſt charmante, s'il eſt beau, bien ſain, bien fait, & que les organes & les parties internes & externes ſoient bien diſpoſées, car ce ſont les marques d'un temperament juſte, qu'un tel homme n'eſt point ſujet à maladies, qu'il fait bien ſes fonctions vitales, animales & naturelles, qu'il eſt d'un eſprit vif & brillant, & qu'il a l'ame belle, ce qui fait que la taille grande & bien faite eſt toûjours avantageuſe aux jeunes gens;mais aux vieillards elle eſt ſouvent des-avantageuſe, mé-

prisable & indecente, parce qu'ils sont courbez, imbecilles, chancelantes & prests à tomber à tout moment en marchant, sans que l'on puisse les redresser par aucun remede, pour avoir un corps usé, où l'ame fait mal ses fonctions, & dont les nerfs & les muscles se retirent, se sechent & flechissent le corps en devant, ce qui ne paroît pas dans les vieillards qui sont petits, les muscles de l'épine se retirant moins dans eux que dans ceux qui sont d'une grande taille.

APHORISME. VI.

IN *ætatibus autem hæc contingunt, parvis quidem & nuper natis pueris aphtæ vomitus, tußes, vigiliæ, pavores, umbilici inflammationes, aurium humiditates.* L. 3. Aph. 34.

Les ulceres dans la bouche, les vomissemens, les toux, les veilles, les inflammations du nombril & l'humidité des oreilles sont des maladies & des symtômes qui arriventaux enfans nouveaux nez.

Explication.

Les enfans depuis la naiſſance juſqu'au quatriéme & ſeptiéme mois ſont ſujets à de petits ulceres de bouche internes & externes, à cauſe de la delicateſſe de leur peau, de l'acrimonie du lait, de l'humidité de leur chair, ou des fluxions qui leur tombent dans la bouche ; il y en a de venimeuſes, d'autres contagieuſes qui ſe communiquent, & d'autres qui ne le ſont pas. Les grandes perſonnes qui ont des fluxions dans la bouche, & les verolez y ſont ſujets. Les vomiſſemens arrivent aux enfans par un mauvais lait, ou pour n'eſtre pas encor accoûtumez à s'en nourrir, comme du ſang dans la matrice, ou parce que le ventricule le digere mal & qu'il ſe pourrit dedans, ou qu'ils en prennent trop ; car ceux qui ont bon eſtomac vomiſſent le lait caillé. Les toux & les fluxions leur viennent d'un air froid, auquel ils ne ſont pas encore endurcis ; les veilles & les peurs, d'un lait corrompu qui envoye des vapeurs au cerveau. L'inflammation du nombril ſe fait de la douleur qu'ils ſentent pour n'être pas guéris depuis le peu de tems qu'ils ſont nez : pour l'attraction du ſang, & l'hu-

midité des oreilles, cela vient de leurs corps humides, & sur tout du cerveau qui décharge ses humeurs de tous côtez.

Aphorisme VII.

CUM *verò in progressu dentire incipiunt gingivarum pruritus, febres, convulsiones, diarrhea, maximè quandò caninos dentes edunt, & iis pueris qui obesi sunt alvoque astricta.* L. 3. Aph. 25.

Lors qu'ils sont un peu plus âgez; que les dents commencent à leur venir, les gencives leur demangent: ils ont des fiévres, des convulsions, des diarrhées, & sur tout lorsque leurs dents canines paroissent, qu'ils sont gros & gras, & qu'ils ont le ventre dur.

Explication.

Quand les dents commencent à venir aux enfans de sept mois, & quelquefois de quatre, les gencives leurs demangent avec douleur, par une humeur acre qui les pique, & par les dents qui leur percent; on addoucit cette douleur avec le miel, le beurre & la cervelle de liévre mêlez ensemble: Ils ont la fiévre, à

cause de la douleur & des veilles qui les travaillent : Ils ont des convulsions par la foiblesse de leurs nerfs & par les vents & la pituite qui les gênent, d'où l'épilepsie leur est familiere lorsque les dents leur percent. Les diarrhées les fatiguent par l'écoulement pituiteux & bilieux qui vint de tout le corps, ou des parties voisines qui se déchargent dans le ventricule & dans les intestins, & par la sympathie de ces parties avec la douleur qu'ils sentent aux gencives, qui leur demangent, principalement lors que les quatre dents canines aiguës leur viennent au douziéme mois & aux suivans. Les autres parties souffrent aussi par la communication de leurs membranes, avec la membrane interne de la bouche, parce qu'elle est commune au ventricule & aux intestins. Quant aux dents elles sont deux fois plus seches que les autres os ; mais quant à ces maladies, la plûpart arrivent principalement aux enfans gros & gras, & qui sont constipez, pour être pleins d'humeurs qui ne sortant pas, parce qu'ils sont trop resserrez, causent la convulsion & les autres indispositions rapportées cidessus.

APHORISME VIII.

CUM *verò magis adoleverint, tonfillæ & vertebræ quæ in occipitio, ad interiora luxationes, afthmata, veficæ calculi, lumbrici rotundi, afcarides, verrucæ penfiles, fatyriæ, ftrumæ, aliaque tubercula, fed præcipuè ante dicta.* L. 3. Aph. 26.

Mais lors qu'ils feront plus grands, ils feront fujets aux inflammations des amygdales, aux diflocations des vertebres interieures du cou, aux difficultez de refpirer, à la pierre dans la vefcie, aux vers du ventre, aux afcarides, aux verruës pendantes, au fatyriafme, aux difficultez d'urine, aux glandes & aux autres petites tumeurs, & fur tout à celles dont nous avons déja parlé.

Explication.

Lors que les enfans ont toutes leurs dents, & depuis quatre à cinq ans jufqu'à douze ils ont les amygdales, ou les glandules qui font à la racine de la langue enflammées par l'humeur qui tombe du cerveau fur ces parties & dans la bouche;

car c'est ainsi qu'*Hippocrate* l'entend ; les vertebres interieures du cou se dénoüent par l'esquinancie qui afflige les nerfs & les ligamens des vertebres, & cette dislocation est dangereuse, parce qu'elle presse la racine de la moüelle du dos, d'où l'esprit animal ne se peut porter aux parties inferieures. Ils respirent difficilement par le vice & l'obstruction des canaux du poûmon, que bouche une pituite lente, & visqueuse pour ne pas faire diete. La pierre les moleste pour avoir la vescie foible, & pour être trop chauds & intemperez. Ils ont trois sortes de vers qui les tourmentent ; des ronds qui sont aux intestins superieurs, des ascarides qui sont au fondement, & des larges qui sont entre-deux. Tous trois sont engendrez d'un chile crud dans les intestins, & entretenus par la chaleur. L'on tire un bon presage des ronds lors qu'on les jettent vivans dans les fiévres aiguës, & un mauvais lors qu'ils sortent morts, parce que c'est signe d'une grande pourriture.

L'intemperance des enfans qui mangent trop est cause de la génération de ces vers. Ils sont encore incommodez

de verruës pendantes qui ont la base menuë, lesquelles se font d'une humeur grossiere, épaisse & visqueuse. Le satyriasme les attaque aussi, qui est une espece de parotide derriere les oreilles, qui vient d'un amas d'humeurs pituiteuses, que la nature pousse du dedans à la peau. Leurs difficultez d'uriner sont produites d'une humeur acre & picquante; leurs écroüelles d'un phlegme pourri, dont les glandes du cou sont imbuës, & toutes les autres tumeurs contre nature prennent leur source de la mauvaise disposition du dedans du corps.

APHORISME IX.

ADULTIORIBUS *autem & puberibus ex dictis affectibus plurimi contingunt morbi & febres magis diuturnæ, & sanguinis profluvia è naribus.* L. 3. Aph. 27.

Il arrive plusieurs des maladies precedentes à ceux qui sont plus grands & qui ont l'âge de puberté, & des fiévres plus longues & des hemorragies du nez.

Explication.

Explication.

A l'âge de douze, treize & quatorze ans, qui eſt l'âge de puberté, que la voix eſt virile, que l'on commence à connoître l'amour juſqu'à dix-huit ans, l'on eſt ſujet aux maux ſuſdits, ſçavoir aux tumeurs, aux puſtules, aux vers, aux écroüelles, à la pierre & autres maladies. Les fiévres proviennent de l'excés des viandes, d'où ſe font des cruditez pituiteuſes & une certaine acidité qui cauſe la pourriture; car au premier âge la pituite eſt douce, & en celui-ci elle eſt ſalée & difficile à cuire : Ce même âge eſt encore ſujet à l'hemorrhagie du nez, ſoit critique, ou ſymptomatique, laquelle vient du cerveau ou d'un autre viſcere, lorſque la nature a beſoin d'évacuation; mais elle vient auſſi de chaleur, lors que l'on fait un exercice violent; car la chaleur eſt plus grande, plus forte & plus aiguë, d'où les vaiſſeaux du nez s'ouvrant l'hemorrhagie ſe fait dans les jeunes gens.



APHORISME X.

PLURIMI *verò pueris affectus judicantur, hi quidem in quadraginta diebus, illi autem in septem mensibus, nonnulli in septem annis. Quidam circa pubertatis annos. Qui verò pueris permanserint & non soluti fuerint prope pubertatem, aut puellis cum menstruales fuerint, consenescere consueverunt.* L. 3. Aph. 28.

Plusieurs maladies aux enfans se finissent par crises, celles-là en quarante jours, celles-ci en sept mois, quelques-unes en sept ans, les autres à l'âge de puberté ; mais si elles durent plus long-tems & qu'elles ne se terminent point à quatorze ans, & aux filles lors que leurs mois commencent à venir, elles vieillissent avec les malades.

Explication.

Les maladies des petits enfans & de ceux qui commencent à avoir leurs dents se terminent en quarante jours, qui est la fin des maladies aiguës & des critiques septenaires, comme sont les fiévres longues dans les grandes personnes, dont

l'humeur se cuit à peine, quoi qu'il n'y ait point de partie gâtée. Que si elles passent, que la vigueur de la nature ne les domte pas, que le temperament soit délicat, que le lait soit vieux, elles vont jusqu'à sept mois, mais celles qui passent vont à la septiéme année, comme la fiévre quarte dans ceux qui sont grands. Que si elle ne finissent en ce tems, elles vont jusqu'en l'âge de puberté, qui est la quatorziéme année, parce que le nombre de quatorze est la fin du second septenaire, où il se fait de grands changemens dans le corps. C'est pourquoi dans ce terme ceux qui ont de grandes maladies, comme est l'épilepsie, finissent en ce tems; pour les pâles couleurs des filles & autres maladies longues, elles se terminent lorsque leurs mois commencent à paroître. Que si ces maux perseverent plus long tems, ils sont incurables, & durent jusqu'à la mort, parce qu'ils ont dans eux leurs causes fixes & radicales qui viennent de naissance, & que la nature, ni les remedes ne peuvent vaincre.

APHORISME XI.

ADOLESCENTIBUS *autem sanguinis spuitiones, tabes, febres acutæ, epilepsiæ, alijque morbi; maximè verò jam commemorati.* L. 3. Aph. 29.

Les maladies de la jeunesse sont le crachement de sang, les fiévres aiguës, les phtisies, les épilepsies & autres, mais principalement celles qui ont déja été expliquées.

Explication.

Le divin vieillard parle ici des maladies de la jeunesse, desquelles *Galien* rend raison dans ses Commentaires. Donc le crachement de sang arrive aux jeunes gens, depuis l'âge de puberté qu'ils commencent à avoir la voix virile, jusqu'au tems que l'hemorrhagie cesse naturellement, qui est à peu-prés à vingt cinq ans: ce crachement se fait par l'ardeur d'un sang bilieux qui sort des vaisseaux de la poitrine, ou du poûmon, soit qu'ils soient ouverts, ou rongez par une forte fluxion, ou rompus, par un coup, par une chûte ou pour avoir trop crié, chanté, dansé,

ſauté, ou dormi ſur la terre au ſoleil, ou mangé trop ſalé, poivré, trop bû de vin, ou fait des débauches, ou des exercices violens, auſquels la jeuneſſe s'expoſe: Les phtyſies arrivent auſſi par une veine rompuë du poûmon, ou un ulcere, & ſe font juſqu'à trente cinq ans. Les fiévres aiguës n'ont pas moins de cours dans cet âge, comme les fiévres tierces & les fiévres ardentes qui viennent d'un ſang bilieux & plein d'acrimonie. Les épilepſies leur ſont encore familieres: elles s'engendrent dans le cerveau par la contagion du ventricule, à cauſe de l'intemperance & de la mauvaiſe diete, leſquelles on guérit quelquefois par un bon regime de vivre, quand elles ſe font par ſympathie. Les maladies précedentes dont l'on a traité, leur ſont encore communes, auſſi bien que les autres maladies bilieuſes, la phreneſie, l'eſquinancie, la dyſenterie, & ſemblables qui naiſſent d'une vie mal reglée.



APHORISME XII.

ULTRA *hanc ætatem his asthmata accidunt, pleuritides, peripneumoniæ, lethargiæ, phrenitides, febres ardentes, diuturnæ, Diarrhea, cholera, Dysenteria, lienteria, hæmorrhoides.* L. 3. Aph. 30.

Les difficultez de respirer, les pleurefies, les inflammations du poûmon, les lethargies, les phrenesies, les fiévres ardentes, les longues diarrhées, les choleres, les dysenteries & les hemorrhoides arrivent à ceux qui passent cet âge de jeunesse.

Explication.

Ce sont ici les incommoditez de la jeunesse, ou de l'âge viril, depuis trente cinq ans jusqu'à cinquante. Les asthmes se font par la foiblesse de la poitrine, par une humeur vicieuse qui y est contenuë, par le crachement difficile, par la vie intemperée & par la pituite du cerveau qui tombe sur les poûmons. Le musque avec le vin & le saffran leur fait bien. Les pleurefies viennent des mêmes causes; les inflammations du poû-

mon se font aussi d'un sang pituiteux dont sa substance s'abbreuve. La lethargie qui est une envie insatiable de dormir avec délire & oubliance se forme d'un phlegme pourri dans la substance du cerveau, dont l'estomac froid est la premiere cause. La phrenesie s'engendre d'un sang bilieux & chaud, dont les membranes du cerveau sont imbuës, d'où l'esprit est aliené. Les fiévres ardentes & continuës, où il y a une soif excessive, une secheresse de langue, une douleur de reins, de tête & d'estomac sont causées par une bile rouge amassée dans la grande chaleur de l'Eté, & enflammée dans les vaisseaux proche du cœur. Les diarrhées naissent d'une humeur vicieuse de tous le corps, ou des parties voisines qui se déchargent dans les intestins, ou par la mauvaise coction ou distribution des alimens, d'où les humeurs cruës sont mêlées avec les bilieuses & les pituiteuses qui sont la source de ce flux. Les choletes qui se montrent par les vomissement & les selles ont leur origine d'une abondance de bile, engendrée dans l'âge précedent. Les dysenteries se font d'une matiere cruë, acre & mordicante

qui va dans tout le corps, ou des parties voisines dans le ventre ulcerer les intestins. Les lienteries viennent de la foiblesse du ventricule, ou des playes dans la superficie des intestins, ou d'une humeur froide, & les hemorrhoides internes, ou externes, aveugles, ou ouvertes naissent d'un sang melancolique qui s'évacuë par les veines du fondement.

APHORISME XIII.

SENIBUS *autem spirandi difficultates, catarrhi, tusses, stranguria, dysuriæ, articulorum dolores, nephritides, vertigines, apoplexiæ, mali habitus, pruritus totius corporis, vigiliæ, alvi, oculorum & narium humiditates, visus hebetudines, glaucedines, & auditus graves.* L. 3. Aph. 31.

Aux vieillards arrivent les difficultez d'haleine, les caterrhes, les toux, les stranguries, les difficultez d'urine, les douleurs des jointures & celles de reins, les vertiges, les apoplexies, la mauvaise habitude du corps, les demangeaisons, les gratelles, les veilles, les humiditez du ventre, des yeux, & du nez, la vûë

hebetée, le changement de l'humeur cristaline, & l'ouïe pesante.

Explication.

L'on divise la vieillesse en verte vieillesse, moyenne & décrepite; la premiere se prend depuis cinquante ans jusqu'à soixante; la seconde va de soixante jusqu'à soixante & dix, & la troisiéme de soixante & dix jusqu'à la fin de la vie: Elle est sujette à la difficulté de respirer par la foiblesse des nerfs qui font le mouvement de la poitrine, & par la pituite dont les poûmons sont pleins. Le catherre, les fluxions & la toux les travaillent par le phlegme du cerveau qui tombe sur les parties pectorales & sur les autres qui sont basses & intestinales; que s'il se jette sur les reins, il les ulcere & y cause les douleurs nephretiques & la pierre; si dans la vescie, il y fait la gravelle & les autres maux à quoi elle est sujette, comme la strangurie & la dysurie lors que l'on urine goutte à goutte, & avec douleur: s'il descend sur les jointures, il les refroidit, les affoiblit & cause diverses especes de gouttes; mais les vertiges ou tournoyemens de tête afflige les vieillards, en leur affoiblis-

ſant le cerveau par leurs vapeurs fumeuſes qui ſont agitées en rond, d'où il leur ſemble que tout tourne. L'apoplexie ſe fait par une abondance de pituite dans les ventricules du cerveau. La Cachexie ou la mauvaiſe habitude du corps, par le peu de coction & l'impureté des alimens qui ne leur profitent point en les mangeant; les demangeaiſons & les gratelles par la corruption des viandes mal digerées, d'où s'engendrent des ſeroſitez pituiteuſes & pourries qui ne peuvent ſortir par les pores de la peau qui ſont bouchez. Les veilles par le deffaut de cette douce humeur qui lie, retient & aſſoupit les ſens, & par la ſechereſſe du cerveau & des autres parties qui accroiſſent l'humeur melancolique qui les rende triſtes. Les humiditez du ventre, du nez & des yeux par la quantité d'humeurs qui abbreuvent le cerveau, & qui tombent ſur ces parties, d'où vient la chaſſie des yeux, la roupie du nez & la diarrhée; enfin la vûë hebetée, & l'ouïe peſante ſe font par la foibleſſe des nerfs, des yeux & de l'ouïe, & le changement du cryſtalin par la rarefaction & la petite quantité de l'humeur cryſtaline ſi neceſſaire à l'entretien de la vûë.



LES APHORISMES qui traitent des causes & des tems des maladies particulieres aux saisons, suivant lesquelles on peut pronostiquer la durée & l'issuë de la plûpart des maladies, par rapport aux divers changemens de l'air.

APHORISME XIV.

MORBI *quidem omnes in omni tempore fiunt, aliqui tamen in quibusdam temporibus magis accidunt, & irritantur.* L. 3. Aph. 19.

Toutes les maladies viennent en tout tems, quelques-unes neanmoins sont plus frequentes & plus violentes en de certains tems qu'en d'autres.

Explication.

Voici trois propositions; la premiere est que toutes les maladies arrivent en

tout tems, parce qu'elles ne viennent pas seulement des qualitez de l'air, mais des choses non naturelles qui y sont secondes; c'est pourquoi il y en a bien qui naissent de la diete & de la nature de chaque être en particulier, & sur tout de la boisson & des viandes. Ainsi puisque le mauvais regime de vivre dans chaque saison de l'année peut accroître les humeurs qui sont en nous, il faut qu'en toutes saisons de l'année il arrive toutes sortes de maladies.

La deuxiéme proposition est qu'il y a des maladies particulieres aux saisons: La raison est que chaque estre se porte aisément à ce qui lui ressemble; parce qu'un semblable ajoûte à son semblable, l'augmente, le fortifie & l'enflamme d'avantage: ainsi les maladies chaudes se font dans la chaleur de l'Eté, & les froides dans la froidure de l'Hyver.

La troisiéme proposition est qu'il y a des maladies qui s'aigrissent en certains tems. La raison est qu'il y a des saisons dont les qualitez du chaud & du froid, de l'humide & du sec sont plus grandes, d'où les maladies sont aussi plus fortes

& plus violentes; comme les maladies melancoliques, qui s'engendrent dans l'Automne & s'irritent au Printemps, parce qu'elles sont seches & froides, & que le Printemps est chaud & humide. La phtysie & ses accidens sont aussi plus facheux dans l'Automne que dans un autre tems, & la fiévre ardente dans un jeune homme bilieux qui aura fait excez du meilleur vin & des alimens chauds, poivrez & salez, sera plus rude en Hyver qu'en Eté, parce qu'elle est contraire à la saison, & que les pores étant bouchez en Hyver, elle est plus violente & plus dangereuse.

Aphorisme XV.

Vere *etenim maniæ & atræ biles; morbi comitiales, sanguinis profluvia, anginæ, gravedines, raucitates, lepræ, tusses, impetigines, vitiligines, pustulæ multæ exulceratæ & tubercula, articulorumque dolores.* L. 3. Aph. 20.

Car au Printemps arrivent les manies, les melancolies, les épilepsies, les flux de sang, les esquinancies, les fluxions,

les entoüemens, les lepres, les toux, les dartres, les taches blanches, les puſtules ulcerées, les petites tumeurs & les gouttes.

Explication.

Lors que les febves ſont en fleurs le Printemps conſerve les corps qui ne ſont point impurs, & purge les impurs, ou du moins les excite à ſe décharger de leurs impuretez par les maladies qui leur arrivent. La raiſon eſt que lors que la chaleur de cette ſaiſon s'accroît, les humeurs congelées & amaſſées dans le corps commencent à ſe remuer & à ſe diſſoudre. Que s'il y a de la melancolie, elle ſe reſout & engendre la manie qui eſt ſans fiévre, & la maladie melancolique qui ſe fait avec crainte, triſteſſe & taciturnité qui eſt auſſi ſans fiévre, & qui eſt produite dans le cerveau, où dans tout le corps, ou dans les hypochondres. L'épilepſie provient encore de cette humeur dans les vieillards, & de pituite dans les enfans. Que ſi le ſang ſe diſſout & qu'il s'augmente par la chaleur & l'humidité du Printemps ; il y a des flux de ſang de toutes manieres, ſçavoir par le nez, par les hemorrhoides & par les

intestins. L'esquinancie vient aussi d'un sang échauffé qui enflamme toutes les parties de la gorge. Que si la pituite se fond & se liquefie, elle excite & cause les roupies, les fluxions, les enroüemens, les toux & la lepre qui est une grosse galle qui naît d'une pituite salée, & quelquefois d'une humeur atrabilaire. Que si c'est une humidité bilieuse & phlegmatique qui est poussée à la peau, elle produit des dartres, des cloux, des taches blanches, des pustules ulcerées & de petites tumeurs rouges, & les gouttes aux jeunes gens qui en guérissent dans leur vieillesse, parce que ces humeurs s'épaississent & deviennent plus grossieres & moins acres.

APHORISME XVI.

ÆSTATE *verò nonnulli horum accidunt & febres continuæ & ardentes, & tertianæ plurimæ & quartanæ, & vomitus & diarrhea & ophtalmiæ, aurium dolores, oris exulcerationes, genitalium putredines, & sudores.* L. 3. Aph. 21.

Quelques-unes des maladies preceden-

tes arrivent aussi en Eté ; de plus les fiévres continuës & ardentes, les tierces & les quartes, les vomissemens, les diarrhées, les inflammations des yeux, les douleurs d'oreilles, les ulceres de la bouche, la puanteur des parties genitales, & les sueurs.

Explication.

L'Eté a ses maladies particulieres qu'il produit, & qui quelquefois retiennent la nature de celles du Printemps, dont la fin dans sa complexion, & la generation des maladies ressemble au commencement de l'Eté : C'est le sentiment de *Galien*, puis il rend raison, pourquoi les autres maladies sont familieres à la saison de l'Eté ; ce qui se fait, parce qu'alors la bile s'augmente & se multiplie qui est la matiere des fiévres ardentes & tierces, quand elle pourrit dans les grands vaisseaux proche du cœur ; & comme elle se mêle avec la pituite salée, elle fait avec elle les fiévres tierces bâtardes, mais si elle devient plus brûlée & plus noire, elle fait les fiévres quartes, qui sont plus dangereuses & plus longues que celles qui viennent de la melancolie. Que si elle va du foye, ou

de ses vaisseaux dans l'estomac, ou dans les intestins, elle excite le vomissement, ou la diarrhée ; & si sa serosité bilieuse & picquante va dans le cerveau, elle tombe sur les yeux qu'elle enflamme, & que l'on adoucit par le lait de femme, ou le sang de pigeon reçû dedans : Elle cause aussi les douleurs d'oreille & les maux de gorge, de la langue & de la bouche au dedans & au dehors. Et enfin si cette serosité bilieuse sort en façon de sueur autour des parties honteuses en un tems chaud, ou de pluye & sans vents, elles les infecte & les pourrit, & s'épandant par tout le corps, elle excite des sueurs à la peau, des pustules & de petites vescies rouges & ulcerées.

APHORISME XVII.

AUTUMNO *autem multi morbi æstivi fiunt, & quartanæ febres & erraticæ, & splenis passiones, hydropes, tabes, stranguriæ & lienteriæ : dysenteriæ, ischiades, anginæ, astmata, volvuli, epilepsiæ, maniæ & melancoliæ.* L. 3. Aph. 22.

En Automne il s'engendre pluſieurs maladies d'Eté : comme auſſi des fiévres quartes, & erratiques, des maux de la rate, des hydropiſies, des phtyſies, des difficultez d'urine, des lienteries, des dyſenteries, des ſciatiques, des eſquinancies, des aſthmes, & des paſſions iliaques ou ***miſerere***, des épilepſies, des manies, & des melancolies.

Explication.

La raiſon pourquoi il arrive tant de maladies dans l'Automne, c'eſt que cette ſaiſon eſt inegale, & qu'il ſe fait un changement du chaud au froid & du froid au chaud, & que les humeurs de l'Eté ne ſe purgent pas dans l'Automne, comme les humeurs du Printemps dans l'Eté, parce que dans l'Automne les humeurs vont du dehors au dedans, & que le contraire ſe fait au Printemps. Ainſi les fiévres quartes ſe font dans l'Automne d'un ſang épais & melancolique qui s'accroît en cette ſaiſon, ou de la bile rouge brûlée en Eté. Les fiévres erratiques viennent de l'inegale complexion de l'Automne, d'où s'engendrent diverſes humeurs qui produiſent ces fiévres, dont les retours & les divers mouvemens

sont incertains pour avoir divers lieux & divers foyers, ou parce qu'une partie d'une humeur se remuë & que l'autre est en repos, ou que l'une est pourrie & que l'autre commence à pourrir. Elles arrivent aussi à des heures incertaines; car l'on a presentement chaud, & trois heures aprés l'on frissonne, en sorte que l'on ne peut prendre son tems pour faire aucun remede.

Les maux de rate sont encore communs dans cette saison par la melancolie qui abonde dans ce viscere & qu'il ne peut chasser, soit que le foye s'en décharge sur lui, soit qu'elle vienne de l'intemperie de ce dernier, d'où suit l'hydropisie, laquelle se fait aussi par la sympathie qu'il y a du foye avec la rate. La phtysie s'engendre par la froidure & la secheresse de l'air, & par une abondance d'humeurs qui tombent du cerveau sur les poûmons; les difficultez d'urine viennent d'une bile ou d'un phlegme salé mêlé parmi l'urine, ou de la foiblesse de la vescie. Les mauvaises dejections par le peu de coction & par l'intemperie froide du ventricule. Les dysenteries par une bile

brûlée, acre & mordicante qui ulcere les inteſtins, ou par leur foibleſſe, ou par celle du ventricule, ou celle de tous deux. Les ſciatiques par une humeur qui ſe jette ſur les ligamens de l'Iſchion. L'eſquinancie par une bile picquante qui enflamme la gorge. Laſthme, ou la difficulté de reſpirer par l'obſtruction des canaux du poûmon. Le *Miſerere*, dit paſſion iliaque, ou le vomiſſement des excrémens par la bouche, ſe font à cauſe du boyau noüé, replié en dedans, ou bouché. L'épilepſie arrive par l'humeur melancolique, comme dans l'Automne, ou par le mouvement ſoudain d'une qualité en une autre. La manie par une bile brûlée & boüillante dans le cerveau, laquelle multiplie, s'augmente & dégénere en humeur atrabilaire.



Aphorisme. XVIII.

Hyeme *pleuritides, peripneumoniæ, lethargi, gravedines, raucedines, tusses, pectoris dolores, laterum, lumborum, capitis dolores, vertigines & apoplexiæ.* L. 3. Aph. 23.

En Hyver s'engendrent les pleurefies, les inflammations du poûmon, les lethargies, les rheumes, les fluxions, les enrouëmens, les toux, les douleurs de poitrine, de côtez, des lombes & de teste, les vertiges & les apoplexies.

Explication.

Nous trouvons dans *Galien* la raison de tous les maux qui arrivent en Hyver lors qu'il est froid & humide, & que le vent souffle du côté d'Aquilon. La phrenesie & l'inflammation du poûmon, dit-il, se font de l'air froid que l'on respire continuellement & dont les parties pectorales ne se peuvent exemter. Les lethargies s'engendrent d'une pituite pourrie, & échauffée dans le cerveau avec fiévre, délire & oubliance. Les rhûmes, les fluxions, les asthmes, les en-

rouëmens, les douleurs de poitrine, des côtez & des reins ſont cauſées par une humeur pituiteuſe du cerveau, qui tombe ſur les parties baſſes & voiſines des poûmons, ſur la plévre, ſur les muſcles de la poitrine, les omoplates, les bras, le dos & les reins; les douleurs de tête proviennent d'une abondance de vents & de pituite qui bandenr & humectent les membranes du cerveau & ſa ſubſtance. Les vertiges, des vapeurs & fumées qui ſe remuent en rond, d'où il ſemble que tout tourne, & les apoplexies des eſprits animaux arrêtez par la quantité d'humeurs dont le cerveau eſt rempli.

APHORISME XIX.

MUTATIONES *temporum potiſſimùm pariunt morbos, & in ipſis temporibus magnæ mutationes aut frigoris, aut caloris, aliaque ſimilia juxta rationem.* L. 3. Aph. I.

Les changemens des ſaiſons engendrent principalement des maladies, & dans de certaines ſaiſons les grands changemens du froid & du chaud y contri-

buent, & ainsi à proportion des autres choses qui se changent & se diversifient.

Explication.

Il y trois propositions dans cet Aphorisme ; la premiere est que les grands changemens des tems pris hors leur disposition naturelle engendrent des maladies. La raison est qu'ils augmentent & multiplient leurs causes ; car il est constant qu'il y a une grande force dans l'air que nous respirons en chaque saison, puisque les esprits, les humeurs & les parties solides du corps en sont alterez, & une marque des grands changemens qui se font en nous par cet élement, c'est qu'*Hippocrate* à l'imitation d'*Acron*, en corrigeant l'air, a délivré des Provinces entieres de maladies mortelles.

La deuxiéme proposition est que les grands changemens de certains jours dans une saison, ou même des heures en chaud & en froid engendrent des maladies. La raison est que quand le malade seroit bien disposé, en état de guérir & que tout iroit bien pour lui, neanmoins ces changemens soudains, frequents & divers renversent toûjours l'œconomie des

corps, & affoiblissent les forces naturelles, d'où l'humeur de la maladie s'accroît, ce qui la rend plus grande, plus violente & plus dangereuse.

La troisiéme proposition est que tout autre grand changement, comme de la secheresse en humidité, ou de l'humidité en secheresse, de la tempête au calme, du calme en la tempête cause les maladies, par la raison que tel est l'air que nous respirons, tels sont les esprits; & telles sont les humeurs, telle est l'habitude du corps.

APHORISME XX.

IN *temporibus quandò eadem die modo calor, modo frigus fit, morbos Autumnales expectandum est.* L. 3. Aph. 4.

En toutes les saisons de l'année lors qu'en un même jour il fait tantôt froid, tantôt chaud, il faut s'attendre à des maladies qui se font ordinairement en Automne.

Explication.

La raison est qu'en ces jours inegaux & ces heures inegales de froid & de chaud,

chaud, si cela arrive souvent & dure longtems, les esprits & la chaleur naturelle sont attirez dehors par la chaleur qui regne, d'où le corps est relâché & l'humeur augmentée; & lors que le froid saisit tout d'un coup, les esprits & la chaleur naturelle se retirent au dedans, d'où la digestion ne se fait pas comme il faut, c'est pourquoi à cause des diverses matieres augmentées, multipliées & mélangées ensemble dans le corps, il se fait des maladies diverses & inégales par les humeurs, par les paroxysmes, par les symptômes, par les redoublemens & par les crises, d'où elles sont inegales, incertaines & difficiles à juger; car si c'est une fiévre, elle sera inégale, & la fiévre tierce & la quotidienne en seront de même, parce que cette inégalité de tems trouble beaucoup cette diversité de repos & de mouvement; ainsi on en guérit plus difficilement que si elles étoient causées par une mauvaise diete.



V.

Aphorisme XXI.

AUSTRI *auditum hebetant, caliginem visus faciunt, caput gravant, sensus ignavos efficiunt, virtutem dissolvunt : quando ita prævaluerit tempestas, talia in morbis patiuntur. At si aquilonia fuerit constitutio, tusses, faucium asperitates, difficultates urinæ, horrores, dolores laterum & pectorum accidunt, & cum sic invaluerint talia in morbis expectare oportet.* L. 3. Aph. 5.

Les vents du midi affoiblissent l'ouye, troublent & obscurcissent les yeux, appesantissent la tête, rendent les corps paresseux, diminuent les forces. Lors donc que ces vents domineront, les maladies seront accompagnées de ces symptômes : mais si c'est le vent du Nort qui regne, il arrive des toux, des maux de gorge, des difficultez d'urine, des frissons, des douleurs de côté & de poitrine ; de sorte que si ces vents du Nort durent longtems, il faut s'attendre que tous ces divers symptômes arriveront dans les maladies.

Explication.

Cet Aphorisme nous enseigne en deux propositions les maux que nous causent les vents du midi. La premiere est que ces vents incommodent l'ouye, obscurcissent la vûë, rendent la tête & le corps pesants, affoiblissent les forces, & qu'ainsi lors qu'ils sont violens, l'on doit attendre ces symptômes dans les maladies. La raison est que les vents chauds & humides & mêlez d'impuretez remplissent les organes des sens & l'origine des nerfs de leurs humiditez, & par leur chaleur ils fondent & liquefient les humeurs du corps & dissipent les esprits, d'où arrive 1. la surdité, par la foiblesse du nerf auditoire, & de l'impureté de l'air qui l'humecte & le relâche. 2. L'obscurité de la vûë par l'air embarassé de vapeurs & par la foiblesse du cerveau, de l'esprit animal & du nerf optique, si bien que l'œil est dépoüillé de sa lumiere & de sa splendeur, comme s'il étoit mort. 3. La pesanteur de tête, & de tout le corps par l'humidité du cerveau, & la moiteur des nerfs, des membranes & de toutes les parties foibles & relâchées. 4. La diminution des forces

par les maladies & la vigueur de ces vents.

La deuxiéme proposition est que les vents du Nort causent des âpretez de gorge, des duretez de ventre, des difficultez d'urine, des tremblemens & des douleurs de côtez & de poitrine, & que quand ils sont forts, l'on ne doit attendre que ces divers accidens dans les maladies. La raison est que le vent de bise est froid & sec; ainsi par sa secheresse il desseche le gosier, & y cause l'esquinancie, endurcit les intestins, les resserre & les constipe; & si par sa froideur il penetre la peau & les parties internes, comme sont le poûmon, la poitrine & la gorge, il les blesse & cause la toux, les enroüemens & autres maux du gosier; & si par sa froideur & sa secheresse, il attaque la vescie, il l'affoiblit, & fait des dysuries ou difficultez d'urine; enfin par son grand foid il excite des frissons, des tremblemens, des douleurs de côtez & de poitrine, parce qu'étant reçû au dedans du corps il en blesse les parties, sur tout quand il est fort & violent, & qu'il souffle plus souvent que les autres vents.

Aphorisme XXII.

S I *æstas fuerit veri similis, sudores multos in febribus expectandum est.* L. 3. Aph. 6.

Quand l'Eté est semblable au Printemps, il faut attendre des sueurs abondantes dans les fiévres.

Explication.

La raison est selon *Galien*, que la cause estant multipliée, l'effet l'est pareillement; ainsi l'Eté étant semblable au Printemps, la chaleur & l'humidité qui sont les causes de la sueur, sont aussi multipliées; car la chaleur est la cause efficiente, & l'humidité est la cause materielle; c'est pourquoi l'Eté étant ainsi disposé, il y aura grande abondance de sueurs dans les fiévres; outre que cette saison ouvre les pores & fond les humeurs qui sortent aisément, d'où les fiévres sont plus douces, avec moins de soif & de secheresse de langue.

APHORISME XXIII.

IN *ſiccitatibus febres acutæ fiunt, & ſi annus magna ex parte talis fuerit qualem - conſtitutionem fecerit, morbos plurimùm tales expectandum eſt.* L. 3. Aph. 7.

Les fiévres aiguës ſe font dans un tems ſec, & ſi la plus grande partie de l'année eſt ſemblable à ce qu'elle aura commencé, il faut attendre que les maladies ſeront pareilles.

Explication.

Il a deux propoſitions dans cet Aphoriſme; la premiere eſt que dans les tems qui ſont extrémement ſecs, les maladies ſont aiguës. La raiſon eſt qu'encore bien que la ſechereſſe diminuë l'humeur, neanmoins parce qu'elle eſt le terme de la chaleur, elle rend les maladies plus violentes, ſoit qu'elles ſoient eſſentielles ou ſymptomatiques, principalement lors que la ſechereſſe & l'humidité ne ſe ſuccedent pas l'une à l'autre.

La deuxiéme propoſition eſt que ſi l'année eſt ſeche extraordinairement, plus

elle aura esté seche, plus les maladies seront aiguës. La raison est que plus la la cause est forte, les effets en sont plus vigoureux & forts. Ainsi si la secheresse est augmentée, la maladie sera plus vive & plus violente, ce qui se fait lors que la chaleur est extréme sans fraîcheur, ni moiteur par le deffaut des pluyes, d'où les corps sont dessechez, & la bile augmentée, ce qui nous cause diverses maladies.

Aphorisme XXIV.

In *moderatis temporibus si tempestiva fiant tempestivè, morbi constantes & boni judicij fiunt: In immoderatis autem inconstantes & difficilis judicij.* L. 3. Aph. 8.

Quand les saisons sont constantes & qu'elles gardent leur temperature naturelle, si les choses propres de la saison sont bien faites en tems & lieu, les maladies pareillement ont leurs tems reglez, & les crises sont bonnes & se terminent à bien; mais dans les tems varia-

bles, les maladies sont changeantes & d'un jugement difficile.

Explication.

Je trouve ici deux propositions; la premiere est que dans les tems moderez & qui conservent leur constitution naturelle, les maladies qui surviennent en sont stables & certaines, & l'on en peut esperer une bonne crise. La raison est que dans ces tems moderez, la nature de l'air n'est point alterée, corrompuë, dereglée, ni sortie des bornes de sa temperature, comme lors que le Printemps est chaud & humide, selon ces regles l'air est temperé de même; il en est ainsi de l'Eté chaud & sec, & rafraichi par de petits vents doux & des pluyes agreables, pourvû que cela se fasse successivement & moderément en tems & lieu, sans changement soudain, c'est-à-dire que chaque saison de l'année soit temperée selon ses qualitez propres, sans inégalité, ni malignité.

La deuxiéme proposition est que dans les tems dereglez & qui ne gardent pas leur état naturel, les maladies sont immoderées & variables, parce que le changement & l'inconstance du tems tra-

vaillent & moleſtent un malade par l'inégalité de l'air, par une influence maligne, par la décharge de l'humeur d'une partie ſur une autre, & par la crainte d'une matiere qui reſte & qui s'évacuë trop ; car il y a diverſes humeurs corrompuës qui ſont la ſource des maladies inégales & où il eſt difficile d'aſſeoir aucun jugement.

Aphorisme XXV.

Quotidianæ *autem conſtitutiones, aquilonia quidem corpora denſant, robuſtiora reddunt, agilia & benè colorata optimequè audientia, alvos exſiccant, oculos mordent, & ſi pectus dolor aliquis obſederit magis irritatur. Auſtrina verò corpora diſſolvunt & humectant, auditum hebetant, caput gravant & vertigines faciunt, oculis, totique corpori difficilem præſtant motum & alvos humectant.* L. 3. Aph. 17.

Les conſtitutions journalieres qui ſont cauſées par le vent de biſe rendent les corps plus ſolides, plus robuſtes, plus alaigres, mieux colorez, fortifient l'ouïe,

desséchent le ventre, picquent les yeux, reveillent & irritent la douleur de poitrine dont l'on a esté attaqué ; mais les constitutions meridionales, chaudes & humides rendent les corps lâches & humides, émoussent l'ouïe, appesantissent la tête, causent des vertiges, donnent aux yeux & à tout le corps un mouvement difficile & pesant, & humectent le ventre.

Explication.

Cet Aphorisme contient deux propositions ; la premiere, que lors que le vent vient du Septentrion, que le tems est froid & sec, les corps sont plus vigoureux, plus dispos, & ont la couleur plus belle, l'oreille plus subtile, le ventre plus dur, les yeux & la poitrine plus douloureux, & que plus l'une de ces parties est sujette à estre incommodée, plus elle souffre en ce tems. La raison est que le vend du Nord qui souffle continuellement, ou du moins longtems, desseche & consume par sa froidure & sa secheresse, les superfluitez du corps, d'où il fortifie les instrumens de la faculté animale, épuise les mauvaises humeurs des parties & resserre

médiocrement ce qui est trop lâche; car il rend les corps plus agiles & plus vigoureux en les fortifiant dehors & dedans, il fait la couleur plus belle qui est un signe de santé en purifiant le sang des venes & des arteres : il fortifie l'ouïe & les autres sens, en rendant l'air qui nous environne, plus clair, plus sain & plus dégagé d'impuretez : il constipe le ventre en renfermant la chaleur naturelle, qui fait la coction & la distribution meilleure, & qui resserre le muscle du fondement : mais par son froid & sa secheresse il picque les yeux, accroît & irrite la douleur de poitrine. Cependant *Galien* dit que le vent de bise est bon à tous, mais principalement aux sains & quelque peu aux corps humides; & quoique selon ce texte il soit nuisible en bien des rencontres, il ne l'est pas tant toutefois que le vent du midy, parce que ce dernier ne sert qu'à lâcher le ventre.

La deuxiéme proposition est que le vent du midi chaud & humide affoiblit & humecte les corps, appesantit la tête, rend l'ouïe émoussée, excite des tournoyemens de tête, cause un mou-

vement plus tardif aux yeux & à tout le corps & rend le ventre plus lâche. La raison est qu'il est trop humide & que c'est par sa grande humidité & son impureté qu'il cause tous ces desordres ; car traversant tant de païs chauds, tant de mers & de terres humides & marécageuses, pleines de monstres, de serpens venimeux, il est tellement chargé de vapeurs puantes, malignes & deleterres, qu'en soufflant en nos quartiers il excite quantité de maladies ; par son humidité il rend les corps mous & effeminez, amollit le principe des nerfs, les engourdit & les bouche ; par ses vapeurs il appesantit la tête, offusque le cerveau, & excite des vertiges qui agitent si bien en rond les esprits animaux, qu'il semble que tout tourne ; enfin ce vent humide est si contraire à tous les muscles du corps & principalement des yeux, qu'il retarde leur mouvement, les rend lâches & paresseux ; d'où il n'y a gueres que le ventre qui en reçoive un bon office, encore faut-il qu'il en soit mediocrement humecté, autrement il cause des diarrhées incommodes.

APHORISME XXVI.

INTER *anni flatus, siccitates imbribus sunt salubriores, & minus lethales.* L. 3. Aph. 5.

Entre les constitutions de l'année les seches sont plus saines & moins mortelles que celles qui sont pluvieuses.

Explication.

La raison est que l'humidité est la mere & la source de toute pourriture, & que dans un tems humide les mauvaises humeurs se remuent & abondent plus que dans un tems sec, où l'on voit quantité de rossignols qui chantent & semblent réjoüir toute la nature par leur melodie agreable ; en effet plus les corps sont humectez, plus ils sont froids durant les pluyes ; d'où les pores étant bouchez, les excrémens fuligineux s'exhalent moins ; ainsi le tems sec est preferable par la coction des alimens, par l'expulsion des vapeurs fuligineuses, & par la respiration aisée qui rend les corps guais, plus libres, & moins sujets à cette pourriture que cause une trop grande humidité.

APHORISME XXVII.

IN *assiduis imbribus hi fiunt morbi, febres diuturnæ, alvi fluxus, putredines, epilepsiæ, apoplexiæ & anginæ. In siccitatibus verò tabes & ophtalmiæ, articulorum dolores, urinæ stillicidia & dysenteriæ.* L. 3. Aph. 16.

Les maladies qui s'engendrent dans les tems de pluyes continuelles sont les longues fiévres, les cours de ventre, les pourritures, les épilepsies, les apoplexies, les esquinancies; mais dans les grandes secheresses se font les phtisies, les ophtalmies, les gouttes, les difficultez d'urine & les flux de sang.

Explication.

Il y a ici deux propositions; la premiere est que dans les tems pluvieux arrivent les fiévres longues, les diarrhées, les pourritures, le mal caduc, les apoplexies & les maux de gorge. La raison est que dans les pluyes continuelles la pituite abonde davantage, & rend le corps plus moitte & plus humide qu'il ne faut, de sorte que ne pouvant à peine s'y cuire

ni en être chassée, elle y fait des obstructions, d'où viennent les fiévres longues, & lors qu'elle est poussée à la peau, elle y engendre des ulceres malins, des érysipeles, des pustules & d'autres tumeurs qui deviennent chancreuses & gangrenées, sur tout aux parties honteuses & au fondement. Que si cette humeur s'amassant & s'augmentant dans le cerveau tombe dans l'estomac & les intestins, où s'écoule encore des humeurs des autres parties, elle y cause un flux de ventre long & ennuyeux. Que si elle demeure dans la tête, elle y bouche les parties du cerveau, attaque les principales & y excite l'épilepsie, si elle occupe & bouche tous ses ventricules, elle y forme l'apoplexie, qui est une privation du mouvement & du sentiment de tout le corps; & si elle descend au gosier, elle l'enflamme & y fait la squinancie.

La seconde proposition est que dans les tems secs arrive la phtysie, l'ophtalmie, les gouttes, les dysuries & les dysenteries. La raison est que quoique la secheresse de l'air soit plus saine que l'humidité, elle cause neanmoins la plû-

part de ces maladies, car elle consume & attenuë le corps, d'où la phtysie se forme, jointe avec la froideur & la secheresse, lors que les vaisseaux du poûmon se rompent; ce n'est pas que la phtysie ne se fasse aussi dans les tems chauds & humides, quand il tombe une pituite salée de la tête sur les poûmons. L'air sec enflamme encore les yeux par la secheresse & cause les gouttes en dessechant l'humeur qui aide au mouvement des jointures, & y attirant une humeur acre & picquante. La decoction de grenoüilles cuittes dans du beurre salé, dont l'on fait un liniment y est bonne. Les difficultez d'urine provenans d'une acrimonie d'humeurs qui picquent & affoiblissent la vescie, sont aussi excitées par l'air sec, ainsi que les dysenteries qui arrivent par une bile mordicante, qui ulcere les intestins, & que l'on doit traiter d'une autre maniere que celles qui se font d'un air pluvieux & humide.



Aphorisme XXVIII.

In *Autumno morbi acutiſſimi fiunt & maximè lethales, ver verò ſaluberrimum & minimè morbis exitialibus ob noxium.* L. 3. Aph. 9.

Les maladies en Automne ſont tres-aiguës & tres-mortelles, mais le Printemps eſt tres-ſain & n'eſt point ſujet à des maladies mortelles.

Explication.

Voici encore deux propoſitions; la premiere eſt que les maladies de l'Automne ſont aiguës & funeſtes. La raiſon eſt que cette ſaiſon eſt inégale, d'où les ſymptômes ſont plus violens, parce qu'il y a beaucoup d'humeurs échauffées & brûlées qui ſe ſont amaſſées dans le corps pendant l'Eté, leſquelles affoibliſſent la nature qui étoit déja abbatuë par la diſſipation des eſprits, qui s'étoit faite durant l'Eté; outre que les fruits de l'Automne engendrent une abondance de mauvaiſes humeurs dans le corps, d'où cette ſaiſon eſt plus dangereuſe & plus mortelle que les autres.

La deuxiéme proposition est que le Printemps est tres-sain & nullement sujet aux maladies mortelles. La raison est qu'il est temperé & qu'il tient comme le milieu entre les saisons, n'étant ni trop chaud, ni trop froid, ni trop sec, ni trop humide, ainsi il n'engendre point de mauvais suc dans le corps, au contraire il le cuit, le consume, le dissipe & l'évacuë; car le Soleil remontant sur l'horison, adoucit & purifie les humeurs, engendre quantité de bon sang, & rend la pituite nourriciere, plus douce, plus agreable & moins mal-faisante.

APHORISME XXIX.

AUTUMNUS *tabidis exitiosus.* L. 3, Aph. 10.

L'Automne est funeste aux Phtisiques.

Explication.

1. Parce qu'étant froid & sec, si le poûmon est ulceré, le froid sera contraire à cet ulcere. 2. Parce qu'il excite la toux & empêche le crachement, dont le propre est de purger l'ulcere, au lieu

que la toux l'augmente. 3. Parce que cette saison étant inégale dans sa constitution, elle cause de nouvelles fluxions, empêche les bonnes coctions, accroît la chaleur étrangere, la fiévre hectique & les excrémens, & corrompt le sang, d'où la matiere devenuë plus acre, l'ulcere plus grand, & le malade fort affoibli, il meurt à la chûte des feüilles; mais cette saison n'est pas moins facheuse à ceux qui sont atrophiez, maigres & attenuez, parce qu'étant froids & secs, elle augmente ces deux qualitez dans eux & les affoiblit à mourir. Outre que boûchant les pores de la peau elle concentre si bien la chaleur, qu'ils brûlent au dedans & gelent au dehors.

Aphorisme XXX.

In temporibus *verò si hyems sicca & frigida fuerit, ver autem pluviosum & australe, necesse est æstate febres acutas fieri, ophtalmias ac dysenterias, præcipuè mulieribus & viris naturâ humidioribus.* L. 3. Aph. 11.

Entre les saisons de l'année si l'hyver

est sec & froid, si le Printemps est pluvieux & chaud, & que le vent du midi regne, il y aura necessairement l'Eté suivant des fiévres aiguës, des ophtalmies & des flux de sang, principalement aux hommes & aux femmes qui sont d'un temperament humide.

Explication.

Le divin vieillard met ici deux propositions; la premiere est que si l'hyver est sec & froid, que le Printemps soit humide & que le vent du midi souffle, qu'il y aura l'Eté des fiévres aiguës & & des yeux enflammez & chassieux. La raison est que l'humidité est la matiere de la pourriture, & que la chaleur en est la cause efficiente; ainsi l'humeur amassée en abondance dans un Printemps trop humide, s'altere, s'allume & se pourit; d'où aprés cette humidité du Printemps, où le vent du midi aura soufflé, les fiévres aiguës, essentielles, symptomatiques & continuës regnent l'Eté suivant, & souvent les fiévres quartes & les hydropisies: Et parce que dans l'Eté l'humeur du cerveau se fond & se liquefie par la chaleur, aussi tombe-t'elle sur les parties foibles & delicates, comme sont les yeux

& les organes de l'ouïe ; d'où viennent la chassie, l'inflammation & autres maladies des yeux, la dureté de l'ouïe, la pesanteur de tête avec un assoupissement, un engourdissement, une lenteur & une paresse universelle de tout le corps.

La deuxiéme proposition est que les saisons étant ainsi disposées, il y aura des dysenteries, sur tout dans les femmes & dans les hommes humides. La raison est que dans la chaleur de l'Eté l'abondance de l'humeur amassée dans le cerveau se dissout, se subtilise & devient salée au Printemps, & s'écoule du ventricule dans les intestins qu'elle corrode par son acreté, & fait la dysenterie, sur tout dans les femmes, dans les hommes & dans les enfans les plus humides, parce que cette humeur salée abonde plus dans eux, qu'ils ont les vaisseaux étroits, moins ouverts, & qu'ils sont plus sujets à la pourriture qui se fait aisément dans cette maladie.



APHORISME XXXI.

S I *verò hyems australis & pluviosa fuerit, ver autem siccum & aquilonium, mulieres quibus partus ad ver inest quavis de causa abortiunt : Quæ verò pariunt infirmos & valetudinarios fœtus edunt, quare vel statim intereunt, vel tenues & valetudinarii vivunt. Cæteris autem dysenteria & ophtalmia sicca fiunt, & senioribus catharri perniciem brevi allaturi.* L. 3. Aph. 12.

Mais si l'hyver est pluvieux, que le vent du midi regne, que le Printemps soit sec & accompagné de la bise, les femmes proche de leurs couches au Printems se blessent à la moindre occasion, & celles qui enfantent ont des enfans infirmes, & valetudinaires ; c'est pourquoi ils meurent, ou bien ils vivent foibles & mal-sains ; mais les autres ont des flux de sang, les yeux secs & enflammez, & les vieillards ont des catherres funestes qui les font mourir subitement.

Explication.

Voici deux propositions ; la premiere est que si l'hyver est chaud & humide & que le Printemps soit sec & froid, que les femmes au moindre effort accouchent avant le terme, & que leurs enfans sont foibles s'ils vivent, ou qu'ils meurent si-tôt qu'ils sont nez. La raison est que par la chaleur & l'humidité de l'hyver les corps des enfans sont tendres & accoûtumez à un air chaud, & que leurs pores sont ouverts ; ainsi le Printemps froid & sec arrivant ils sont tout d'un coup penetrez du froid, d'où ils meurent devant leur naissance, ou aprés, parce qu'ils ne peuvent supporter un si grand, ni si soudain changement d'air.

La deuxiéme proposition est qu'il y a de jeunes gens dans une telle disposition de tems ont des dysenteries & des ophtalmies seches, & que les vieillards ont des catherres qui leur causent des morts subites. Quant aux jeunes qui ont des flux de sang, cela leur arrive par la pituite dont leur cerveau regorge, cette humeur devenant salée par le chaud, acide par le froid, & douce par une petite chaleur : Et lors que le froid du Printemps

vient, il attaque le cerveau & fait couler le phlegme salé dans l'estomac, & de là dans les intestins qu'il ronge & qu'il ulcere, d'où se fait la dysenterie.

L'inflammation seche des yeux vient de la même cause, & de la même humeur qui tombant sur ces parties fait l'ophtalmie seche, parce que par la froideur du Printemps les pores exterieurs des yeux sont bouchez, & comme il ne sort rien de la matiere qui fait l'ophtalmie, de là vient qu'on l'appelle seche.

Pour les vieillards qui sont suffoquez tout d'un coup par les catherres : Il y a deux opinions ; la premiere est de ceux qui disent qu'on entend par le catherre la fluxion de la pituite du cerveau dans les vaisseaux à cause de leur foiblesse, laquelle fond tout d'un coup, & tue promptement en suffoquant. La seconde est de ceux qui veulent que ce soit une fluxion pituiteuse qui tombe sur les parties declives & principalement sur la poitrine, mais ils ne veulent pas qu'il y ait promptement dans le texte, parce que le catherre est long & ne tue pas si-tôt, neanmoins *Galien* leur est contraire, parce que le catherre ne suffoque pas tout d'un

d'un coup les jeunes gens, cependant il fait mourir subitement les vieillards.

Aphorisme XXXII.

Si Æstas sicca fuerit & aquilonia; Autumnus verò humidus & australis capitis dolores hyeme fiunt, & tusses, raucedines atque gravedines, in aliquibus etiam phtysis. L. 3. Aph. 13.

Si l'Eté est sec, & que le vent du nort ait regné, & que l'Automne soit humide & accompagnée du vent du midi, il y aura l'hyver des douleurs de tête, des enrouëmens, des fluxions & des phtisies à quelques-uns. La raison est que l'Eté sec & froid, & l'Automne humide & chaud, étant tous deux éloignez de leur temperature naturelle, la tête se remplit de pituite, qui y sejournant une partie de l'Automne excite des maux differens.

Explication.

Ainsi si cette humeur coule par le nez, elle fait les roupies : si elle tombe dans la trachée artere, elle provoque la toux & & l'enrouëment ; & si elle se jette sur le

X

poûmon, elle le picque, le ronge & l'ulcere, & cause la phtysie.

APHORISME XXXIII.

SI N *autem Autumnus sit aquilonius & siccus, ijs qui naturâ sunt humidiores & mulieribus opportunus. Cæteris vero ophtalmiæ siccæ accident, & febres acutæ & diuturnæ, quibusdam autem & melancoliæ.* L. 3. Aph. 14.

Si l'Automne est froid & sec, il sera avantageux aux femmes, & à ceux qui sont naturellement humides; mais les autres seront sujets aux inflammations seches des yeux, aux fiévres aiguës & longues, & quelques-uns aux maladies melancoliques.

Explication.

Il y a ici trois parties; la premiere, que si l'Automne est froid & sec, il est utile aux femmes & aux personnes humides. La raison est que par sa secheresse, il tempere leurs humiditez: Ainsi l'on void qu'il convient à ceux qui ont les cheveux droits, & les yeux noirs, la peau blanche & sans poil, la voix rude,

& les venes petites ; l'on reconnoît aussi que les femmes se portent mieux dans cette saison, parce qu'elles sont molles & pituiteuses ; toutefois il y en a qui sont d'un temperament plus masle, & qui n'ont leurs mois que deux jours ; les autres moyennes qui les ont quatre ; mais celles qui sont les plus molles, les ont sept jours ; & à celles-ci particulierement l'Automne froid & sec est meilleur, parcequ'il corrige leurs humiditez.

La deuxiéme partie est que les ophtalmies seches, & les fiévres aiguës & longues arrivent en ce tems aux bilieux. La raison est qu'alors ils ont plus de bile, laquelle étant retenuë, & n'ayant rien qui la modere dans les vaisseaux, elle devient plus farouche, elle y sejourne & s'y pourrit, d'où elle cause des fiévres aiguës ; & s'il y a du phlegme mêlé qui ne se puisse cuire, qui bouche les conduits & qui affoiblisse la nature, elle fait des fiévres longues, & dans les personnes où il se fait peu de digestion, s'il s'éleve des vapeurs bilieuses du ventricule au cerveau, elles coulent sur les yeux, les enflamment & y font des ophtalmies seches,

La troisiéme partie est que dans ce tems quelques-uns sont sujets aux maladies melancoliques, qui s'engendrent par une bile brûlée & noire, laquelle accroît & multiplie la matiere qui cause aux uns des delires avec tristesse & crainte, de sorte qu'ils apprehendent aux moindres choses qui leur arrivent, & aux autres la folie avec fiévre, sur tout à ceux qui ayant esté d'un temperament chaud, sont secs & plus froids dans la vieillesse.

APHORISME XXXIV.

MORBI *alij ad alias complexiones benè, vel malè se habent & ætates quædam ad tempora & loca, & victus genera.* L. 3. Aph. 3.

Il y a des maladies plus supportables, ou plus facheuses dans une saison que dans une autre ; & il y a des âges plus conformes, ou plus repugnants à certains tems, en certains lieux & en certaines façons de vivre.

Explication.

Je trouve ici deux conclusions ; la pre-

miere est qu'il y a des saisons & des complexions propres à certaines maladies, & d'autres qui n'y sont pas si propres. La raison est qu'il est plus aisé de tomber dans certaines maladies, sur tout dans celles qui viennent de l'intemperie & qui raportent aux saisons & aux complexions qui leur sont semblables que dans celles qui leur sont contraires.

La deuxiéme conclusion est que les âges conviennent bien ou mal aux saisons, aux pays & aux divers regimes de vivre. La raison est que comme les natures semblables se conservent par leurs semblables; ainsi les âges temperés conviennent mieux aux saisons, aux païs & aux façons de vivre, qui leur sont semblables, & là où ces trois choses sont contraires, l'on s'en trouve plus incommodez & moins sains: mais ceci se doit entendre des âges qui ne sont pas temperez, comme de celui des jeunes gens qui se porte mieux dans les saisons & les régions froides, & les vieillards dans les tems & les païs chauds. Ainsi un regime de vivre rafraichissant est bon aux jeunes gens, & celui qui est chaud fait bien aux vieillards. Or comme les choses temperèes se con-

ſervent par leurs ſemblables, il ne faut pas s'étonner ſi les enfans ſe portent mieux aux Printemps qui leur eſt ſemble, vû que leur complexion eſt temperée comme celle du Printemps, il en eſt de même encore des regions & de la diete des enfans en general; chacun ſçait que les maladies s'engendrent & ont leurs paroxiſmes & leurs criſes ſuivant la nature, l'âge, le tems, le païs & la diete, autrement il y a des natures intemperées, plus ſuſceptibles d'une intemperie qui leur eſt ſemblable, que d'autres natures qui ſont temperées ne ſont ſuſceptibles de leurs contraires. Un Medecin prudent doit auſſi rechercher avec ſoin des remedes propres & deffenſifs, ſur tout lorſqu'il y a un danger éminent ou pour l'âge ou pour les ſaiſons, car ſouvent on eſt conſervé par les unes, & alterez par les autres.



Aphorisme XXXV.

N**aturarum** *hæ quidem ad æstatem, hæ verò ad hyemem benè, vel malè se habent.* L. 3. Aph. 2.

Entre les divers temperamens les uns se trouvent mieux, ou plus mal en Eté, & les autres en hyver.

Explication.

La raison est que tout composé qui est intemperé se trouve mieux dans l'année qui est contraire à son tẽperament, & plus mal dans celle qui lui est semblable; ainsi un bilieux se porte mal dans l'Eté, & se porte bien en Hyver. Il en est de même du pituiteux; car les contraires sont corrigez par leurs contraires, c'est pourquoi un temperament sec est corrigé par tout ce qui humecte, soit pris par dedans, où appliqué au dehors, soit aussi en évacuant l'humeur nuisible; ce qui nous apprend que l'on doit combattre l'intemperie, comme l'on combat la maladie, si ce n'est que celle-ci demande des remedes plus forts; ainsi un temperament chaud & sec se trouvant mal en Esté qui lui est

contraire, sera rafraîchi par les remedes humides & rafraîchissans & qui purgent la bile; & un pituiteux sera rafraîchi dans l'Hyver par les alimens chauds & secs capables d'évacuer la pituite. *Hippocrate* ne parle ici que de ces deux saisons, parce qu'elles sont plus remarquables que les deux autres; quoique le Printemps est également temperé, soit autant sain aux natures temperées & intemperées, que l'Automne est mal sain à tous par son inégalité.

APHORISME XXXVI.

PER *anni tempora vere quidem & æstatis principio pueri, & qui his ætate sunt proximi, optimè degunt & sani sunt maximè, æstate verò & Autumno usque ad aliquid senes. Reliqui autem Autumno & hyemes qui sunt ætate media.* L. 3. Aph. 18.

Quant aux saisons de l'année, les enfans & ceux qui sont dans l'âge approchant ou suivant se portent bien, & ont une grande santé au Printemps & au commencement de l'Eté: Mais les vieillards

pendant l'Eté & l'Automne sont un peu bien, & le reste de l'Automne & de l'Hyver ceux qui sont d'un moyen âge se portent bien.

Explication.

Cet Aphorisme contient trois propositions. La premiere est que les enfans, & ceux qui sont plus avancez en âge se portent bien au Printemps, lorsque l'Eté commence. La raison est que la complexion des enfans & de ceux qui sont dans l'âge de puberté jusqu'à vingt-cinq ans, étant temperée en humidité & en chaleur, elle est plus saine & plus vigoureuse dans une saison temperée, comme le Printemps, que dans une autre, parce que les semblables sont conservez par leurs semblables, & que les changemens arrivent par leurs contraires. Il en est de même des païs temperez & des temperamens; car ceux qui sont d'une complexion temperée, & dans un lieu temperé, sont plus sains au Printemps.

La deuxiéme proposition est que les vieillards se portent mieux en Eté, & lorsque l'Automne commence. La raison est que la chaleur de l'Eté, & du

commencement de l'Automne qui répond à la fin de l'Eté, les fortifie, les échauffe, modere leur temperament, & les rend plus propres à faire leurs fonctions naturelles.

La troisiéme est que les jeunes gens sur la fin de l'Automne & dans l'Hyver se portent mieux. La raison est que ces tems corrigent l'excez de leur chaleur ; ainsi les bilieux depuis vingt cinq ans jusqu'à quarante sont plus sains & plus dispos dans ces saisons que dans d'autres.





LIVRE SIXIE'ME.

DES APHORISMES d'Hippocrate qui traitent des maladies critiques & aiguës que l'on peut mettre au rang des fiévres, & des ſymptômes qui ſervent au prognoſtic des maladies.

APHORISME I.

ACUTORUM *morborum prædictiones non ſunt omninò tutæ, neque ſalutis, neque mortis.* L. 2. Aph. 19.

Les prédictions des maladies aiguës ne ſont pas tout-à-fait aſſurées pour la mort, ou pour la ſanté.

Explication.

La raiſon eſt que le mouvement de l'hu-

meur morbifique est si trompeur, si incertain & si prompt que d'une partie, où elle reside & qui est sans danger, elle passe aisément à une partie principale, d'où il se fait quelquefois une maladie mortelle; & parce que dés le commencement de certaines maladies l'on peut prédire la mort, ou la santé, mais non pas toûjours seurement, il faut être circonspect, prudent & ne pas s'avancer dans de telles prédictions, de peur comme dit *Celse*, de faire des monstres dans la Medecine; car plusieurs meurent que l'on ne croit pas devoir mourir, & souvent l'on n'en juge à mort qui en rechappent: c'est pourquoi, pour bien pronostiquer, il faut connoître les signes de la nature triomphante, ou vaincuë, l'espece de la maladie, la partie malade, la force des trois puissances naturelles, vitales & animales, & les jours critiques.



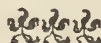
Aphorisme II.

Q*Uæ relinquuntur in morbis post judicationem recidivas facere consueverunt.* L. 3. Aph. 12.

Les restes des mauvaises humeurs que l'on laisse aprés la crise imparfaite des maladies ont accoûtumé de faire des rechûtes.

Explication.

La raison est que les méchantes humeurs s'allument & se pourrissent davantage, corrompent tous les alimens que l'on prend & servent d'un levain pour fermenter & alterer les autres humeurs, d'où elles s'augmentent tellement de jour en jour qu'elles font une racine le jour critique suivant, ou plus tard, ce que l'on connoît auparavant qu'elle soit venuë, à l'amertume de bouche, à l'alteration, à l'appetit perdu, à la langueur, & aux forces qui ne reviennent point.



APHORISME III.

QUIBUS *crisis fit, ijs nox precedens difficilis est, quæ autem subsequitur magna ex parte levior est.* L. 2. Aph. 12.

Lors que la crise approche, la nuit qui la precede est fâcheuse, mais celle qui suit aprés la crise est plus douce & plus aisée à passer.

Explication.

L'on remarque ici deux parties; la premiere que la nuit qui precede la crise est difficile & laborieuse. La raison est que la crise qui est un combat de la nature avec la maladie, se fait selon *Galien* plus de nuit que de jour; car il faut que la nature separe les bonnes humeurs d'avec les mauvaises & qu'elle se prepare à les purger, d'où le malade est pour lors plus travaillé qu'en un autre tems, par les veilles, les tumeurs & la tension des hypochondres, par la pesanteur & la douleur du cou & de la tête, par les plaintes, les délires & l'agitation de tout le corps qui sont les signes d'une crise fu-

ture qui sera bonne, s'il y a coction, & que le malade soit fort, & mauvaise s'il n'y a point de coction, & que le malade soit foible.

La deuxiéme partie est que la nuit suivante est plus douce. La raison est que la nature est déchargée de ses humeurs superfluës, d'où le malade se trouve mieux si la crise est parfaite, mais si elle ne l'est pas, la nuit ne sera pas si bonne; il faut donc pour que la crise soit parfaite, qu'il y ait un changement de la maladie à la santé, & non pas pour la mort; car la nature travaille pour celle-là, & non pour celle-ci; c'est pourquoi *Galien* dit que la crise tend plus à la santé qu'à la mort, à moins que la maladie ne soit si contagieuse qu'elle détruise le principe de la vie.



APHORISME IV.

MORBI *acuti in quatuordecim diebus judicantur.* L. 2. Aph. 23.
Les maladies aiguës sont jugées en quatorze jours.

Explication.

La raison est que les maladies naissent d'une humeur chaude & subtile qui est d'une facile coction & d'un mouvement prompt, d'où à raison de sa violence & de sa pourriture, elle est plûtôt arrivée à son terme, soit pour la vie, ou pour la mort, de sorte qu'elle vainc aisément la maladie, ou en est aisément vaincuë; ce qui arrive principalement dans les maladies aiguës qui ont une fiévre essentielle, & non pas dans celles qui pour attaquer une partie noble sont aiguës, comme l'apoplexie qui attaque le cerveau. Il faut donc que ces maladies qui sont foibles les premiers jours, & qui en peu de tems deviennent aiguës ne passent pas le quatorzieme jour, parce que la nature n'est pas assez vigoureuse pour y resister. Cette violence paroît quelquefois le pre-

mier jour, quelquefois le quatriéme, & d'autrefois le ſept, d'où il y en a dont la criſe ſe fait au dix-ſept, & les autres au vingt. Ainſi ſi la maladie eſt parfaitement aiguë, elle eſt jugée le trois, ou le quatriéme jour. Que ſi elle eſt moins aiguë elle finit le cinq, ou le ſept; & ſi elle eſt ſimplement aiguë, elle ſe termine le quatorze, qui eſt le terme preſcrit dans nôtre Aphoriſme.

Aphorisme V.

SEptenorum *quartus eſt index; ſecundæ ſeptimanæ octavus principium. Contemplabilis eſt etiam undecimus, nam ipſe eſt quartus ſecundæ ſeptimanæ, prætereà decimus ſeptimus eſt contemplabilis, quia quartus eſt à quarto decimo, ſeptimus verò ab undecimo.* L. 2. Aph. 24.

Le quatriéme jour montre ce qui doit arriver au ſeptiéme; le huit eſt le commencement de la ſeconde ſemaine; l'onze eſt encore remarquable; car c'eſt le quatriéme de la ſeconde ſemaine; le dix-ſept eſt auſſi à remarquer, parce qu'il eſt le quatriéme aprés le quatorzié-

me, & le septiéme aprés l'onze.

Explication.

La raison pourquoi *Hippocrate* parle ici des jours critiques, est que les signes d'une parfaite coction de l'humeur morbifique, ou les signes qui lui sont contraires paroissant en ces jours, il y aura une bonne crise, ou une mauvaise le jour critique suivant, & ces jours sont appellez juges, ou critiques des maladies, parce qu'ils predisent la crise future, soit pour la santé, ou la mort du malade, ou pour la longueur, ou la brieveté de la maladie; c'est pourquoi il dit que le quatriéme est l'indice du sept, parce qu'en ce terme la nature & la maladie montrent ce qui doit arriver au sept, & qu'il ne se fait rien le sept qu'il n'ait precedé des signes de coction le quatre; mais le huit est le commencement de la seconde semaine, qui est le quatorze, lequel finit la deuxiéme semaine, & commence la troisiéme qui finit le vingt, qui est jour critique & non le vingt & un, comme quelques-uns veulent. Cependant il faut sur tout considerer l'onze & le dix-sept, parce que le premier montre s'il y aura crise, ou non le quatorze, & le

ſecond montre ſi la maladie finira, ou non le vingt : ainſi l'onze eſt le quatriéme de la ſeconde ſemaine, à commencer du huit, & le dix-ſept eſt le quatriéme aprés le quatorze, à commencer du quatorze même, & le ſeptiéme aprés l'onze, à compter de l'onze même.

En general pour donner quelque legere idée des criſes, il faut ſçavoir qu'elles ne ſe font qu'aux maladies aiguës, & que le premier jour commence dés la premiere attaque qu'à eu le malade, excepté aux accouchées, que l'on ne compte point du tems de leur enfantement, s'il n'y a eu fiévre ; ainſi c'eſt donc du tems de la fiévre que l'on commence à compter le premier jour, qui ne juge pourtant que la fiévre ephemere. Le ſecond eſt appellé vuide, parce qu'il eſt ſans effet. Le troiſiéme eſt nommé intercident, intercalaire, ou provoquant, parce qu'il provoque la nature à faire évacuation quoiqu'en vain, neanmoins il eſt critique aux maladies tres-aiguës. Le quatriéme eſt l'indice du ſept ; car il montre par les ſignes de coction, ou de crudité, ce qu'il y arrivera pour la vie, ou pour la mort. Le cinquiéme provoque,

& est pareil au troisiéme. Le sixiéme est intercalaire, mais tiran & mauvais critique aux maladies bilieuses, quoique bon aux maladies sanguines qui se jugent aux jours pairs. Le septiéme est nommé radical & vrai critique, il est la fin de la septiéme semaine. Le huitiéme tient du six & un peu moins. Le neuviéme est intercalaire, il approche de la nature des critiques pour être composé de trois fois trois, & tenir le milieu entre le sept & l'onze. Le dixiéme est vuide & medecinal, parce que l'on y peut purger. L'onziéme est l'indice du quatorze. Le douziéme est intercalaire & sans crise. Le treisiéme est de même. Le quatorziéme est critique, parce qu'il est la fin de la seconde semaine, & qu'il commence la troisiéme. Le 15. & le 16. ne sont point considerables. Le 17. est l'indice du vingt qui finit la troisiéme semaine, & depuis vingt jusqu'à quarante, est la fin des maladies aiguës; mais aprés quarante, les maladies sont appellées croniques & se jugent tous les vingt jours jusqu'à six vingt, quoique ces crises soient obscures pour être éloignées de leur principe. La lune est la

cause de tous ces changemens, plûtôt que les nombres pythagoriques. Voyez *Sennerte* dans la troisiéme partie de ses Prognostiques. Chap. 12.

Aphorisme VI.

QUARTANÆ *æstivæ magna ex parte sunt breves, autumnales verò longæ, præcipuè quæ ad hyemem pertingunt.* L. 2. Aph. 25.

Les fiévres quartes qui commencent en Eté sont la plûpart de peu de durée, mais celles qui commencent en Automne sont longues, principalement si elles vont jusqu'en Hyver.

Explication.

Il y a ici deux propositions; la premiere est que la fiévre quarte en Eté dure peu. La raison est qu'elle se fait d'une bile brûlée qui se dissipe plus facilement qu'une autre humeur, d'où la fiévre n'est pas si longue, mais elle est plus violente & plus dangereuse. Secondement, parce que la chaleur de l'Eté aide à resoudre la matiere morbifique, si la force est puissante, ou bien à abbatre la force & la vertu mê-

me si elle est foible, d'où la fiévre quarte en Eté & les autres maladies se terminent plûtôt, soit en bien, soit en mal. C'est ce que j'ai vû arriver à un Capitaine qui desseché en peu de tems par une fiévre quarte jetta quantité de sang caillé par le fondement & mourut le lendemain.

La deuxiéme proposition est que la fiévre quarte qui commence en Automne, & qui va jusqu'en Hyver se fait de melancolie qui est une humeur froide, seche & terrestre, qui étant échauffée dure long-tems, se cuit difficilement & s'évacuë aisément, ce qui fait qu'elle est longue, mais plus sûre que la precedente: Que s'il y a de la bile mêlée parmi, elle sera plus courte, durera moins, & sera plus forte. Une autre raison est que le froid de l'Automne & de l'Hyver empêche la resolution de l'humeur & la force du malade, d'où la fiévre quarte, ou une autre maladie guérit plus difficilement en Hyver qu'en un autre tems.



Aphorisme VII.

Corpus *illorum qui non omnino leviter febricitant, permanere in eodem ſtatu & nihil minui, aut pluſquam ratio poſtulat contabeſcere pravum : illud enim morbi diuturnitatem, hoc verò imbecillitatem oſtendit.* L. 2. Aph. 28.

Si le corps de ceux qui ont une grande fiévre demeure dans un embon-point ſans amaigrir, ou s'il diminuë exceſſivement c'eſt mauvais ſigne ; car le premier ſignifie une longue maladie, & l'autre montre la foibleſſe des malades.

Explication.

Ce qui fait que l'on amaigrit, ou que l'on diminuë trop dans cette fiévre, eſt l'épaiſſeur de la peau & de l'humeur, ou la ſubtilité de l'une & de l'autre ; car ſi la peau eſt trop épaiſſe & l'humeur trop viſqueuſe à l'exterieur du corps, elle ſera tres-difficile à cuire dans les lieux, où elle eſt, & ne pourra ſe ſubtiliſer, ni ſe détacher, ni ſortir par l'épaiſſeur de la peau, d'où le corps durant la fiévre demeure toûjours dans un même,

état. Que si la peau est rare & l'humeur subtile, l'on diminuë plus qu'il ne faut, parce que les pores étant ouverts, l'humeur subtile qui trouve son issuë de tous côtez s'exhale & sort aussi par la peau, d'où il se fait une grande évacuation d'esprits & d'humeurs qui affoiblit & atténuë promptement le malade.

APHORISME VIII.

QUIBUS *in febribus sexto die rigores accidunt difficilis sunt judicationis.* L. 4. Aph. 29.

S'il arrive de grands frissons dans les fiévres au sixiéme jour, à peine en pourra-t'on faire un bon jugement.

Explication.

La raison est que les crises dans les fiévres aiguës, dont cet Aphorisme traite, se font promptement & doivent arriver dans un jour critique avec des signes de coction qui ayent precedé; mais lors que les frissons, ou les sueurs, ou autres évacuations & symptômes arrivent le sixiéme jour, ce n'est point un jour de crise, mais un Tiran, dit *Galien,* qui ne

ne presage rien que de funeste, parce qu'il n'y a eu aucun signe de coction, ni aucune disposition à la crise ; donc les fiévres ausquelles il arrive des frissons le sixiéme jour, sont tres-dangereuses & d'un jugement difficile.

Aphorisme IX.

Quibus *paroxismi fiunt si quacumque hora febris dimiserit, eadem hora febris die sequente repetat, difficilis erit judicij.* L. 4. Aph. 30.

Si à ceux qui ont la fiévre les accés reviennent le lendemain à la même heure qu'elle les aura quitté, elle sera difficilement terminée.

Explication.

La raison est que ces redoublemens de fiévres intermittentes qui prennent par exemple, à huit heures du matin & finissent vingt-quatre heures aprés, si le jour suivant elles retournent à pareille heure qu'elles ont cessé, & que cela continuë de même, c'est marque d'une grande abondance d'humeur fixe & malai-

fée à évacuer & à déraciner, & qu'ainfi elle fera difficile à cuire & à furmonter; car pour guérir lafiévre,il faut trois chofes, la force de la nature, les conduits ouverts, & la préparation de la matiere pour la purger : mais ici la matiere eft épaiffe, gluante & attachée, & la nature devenuë pareffeufe ne fait aucun effort pour s'en délivrer, d'où ces fiévres par confequent font difficiles à juger.

APHORISME X.

QUI *laffitudines fentiunt in febribus, ijs circa articulos & circa maxillas abfceffus potiffimùm fiunt.* L. 4. Ap. 31.

Ceux qui reffentent des laffitudes dans les fiévres, ils auront des abfcés dans les jointures, & principalement dans celles des mâchoires.

Explication.

Dans les fiévres, où l'on fouffre beaucoup, il fe fait des abfcés aux jointures & aux autres parties qui doivent recevoir la matiere de la maladie. La raifon eft que dans le mouvement des humeurs la nature eft irritée par l'effervefcenfe des fiévres,

d'où elle les pouſſe à l'exterieur, & ſur tout aux lieux qui pour leur rareté & leur moleſſe ſont plus propres à les recevoir, ou bien elles les décharge ſur les glandes qui les ſuccent & les attirent aux aînes & ſous les bras, mais cela ſe fait peu dans d'autres maladies que dans celles où il y a des laſſitudes ; ce qui provient d'une abondance d'humeurs qui tombent ſur les parties déclives. C'eſt pourquoi pour éviter ces abſcés, la purgation eſt neceſſaire.

APHORISME XI.

SI *febricitantibus ſudores incæperint boni ſunt qui fiunt die tertio, quinto, ſeptimo, nono, undecimo, decimo quarto, decimo ſeptimo, vigeſimo primo, vigeſimo ſeptimo, trigeſimo primo & trigeſimo quarto : hi enim ſudores morbos judicant. Qui verò non ita fiunt dolorem, diuturnitatem & recidivam oſtendunt.* L. 4. Aph. 36.

Les ſueurs qui commencent aux fiévreux ſont bonnes, ſi elles arrivent le trois, le cinq, le ſept, le neuf, l'onze,

le quatorze, le dix-sept, le vingt & un, le vingt-sept, le trente & un, & le trente quatre; car elles jugent les maladies: mais celles qui ne se font pas ainsi montrent qu'il y a douleur, longueur de maladie & recidive.

Explication.

Il y a ici deux propositions; la premiere est que les sueurs qui se font dans les fiévres le trois, le cinq, & le sept sont favorables. La raison est que les sueurs signifient que le mal se terminera par crise, & que le malade sera entierement guéri, pourvû que sortant de tout le corps dans ces jours critiques elles ayent l'abondance & la qualité requise & qu'elles évacuent les serositez des vaisseaux qui causent la fiévre. Cependant la plûpart des maladies qui viennent d'un sang échauffé se terminent heureusement aux jours pairs, comme la fiévre synoque qui est sans pourriture; mais *Galien* assuren'avoir jamais vû qu'une bonne crise le quatriéme jour, & *Archigenes* deux; quoiqu'il en soit dans les maladies aiguës qui finissent aux jours impairs, la crise du quatre est ordinairement funeste, si ce n'est qu'elle ait commencé

le trois & finisse le quatre ; car il faut remarquer que la crise dure quelquefois deux & trois jours.

La 2. proposition est que dans les fiévres aiguës les sueurs qui ne viennent pas aux jours critiques sont mauvaises, & marquent des maladies longues, des douleurs & des recidives. La raisõ est que les sueurs se font connoître ou par leur qualité ou par leur quantité, ou par la nature du jour qu'elles arrivent ; car si elles sont froides, elles presagent le danger du malade, parce que se trouvant foible & accablé, la crise se fera difficilement : si elles sont excitées par l'abondance & par la malignité des humeurs, elles signifient longueur de maladie, parce qu'elles sont symptomatiques : ou si l'on ressent de la douleur par tout le corps, l'on doit craindre les rechûtes, parce qu'il paroît que la matiere de la maladie n'a pas été évacuée par ces sueurs, principalement s'il n'y a point eu de signes de coction qui les ait precedé ; car comme les crises qui se font aux jours critiques sont toûjours seures & parfaites, de même les jours qui ne terminent rien ne peuvent passer que pour des signes & des causes sym-

ptomatiques qui n'arrivent que par le trouble & le mouvement qu'excite la maladie.

APHORISME XII.

FRIGIDI *sudores cum febre acuta profluentes mortem ostendunt, cum mitiore verò morbi diuturnitatem.* L. 4. Aph. 37.

Les sueurs froides dans une maladie aiguë, sont mortelles; mais dans une fiévre plus douce ou mediocre, elles signifient longueur de maladie.

Explication.

Voici deux propositions; la premiere est que les sueurs froides dans les maladies sont mortelles; parce qu'elles marquent l'extinction de la chaleur naturelle, sur tout lorsqu'il n'a precedé aucun signe de coction, qu'elles ne viennent pas en un jour critique, qu'elles ne tiennent pas de la nature des sueurs chaudes, qu'elles ne coulent point de tout le corps, qu'elles ne diminuent rien de la maladie, & qu'enfin elles signifient un grand amas d'humeurs cruës qui ne peuvent

s'échauffer par l'ardeur de la fiévre ; tous ſignes certains qui prouvent la foibleſſe de la nature & qui montrent ſuffiſamment que ſa chaleur eſt éteinte.

La deuxiéme propoſition eſt que les ſueurs froides dans les fiévres lentes & douces marquent une longueur de maladie. La raiſon eſt que l'humeur qui domine dans le corps, eſt quelquefois ſi exceſſivement froide, que ni la chaleur naturelle ni celle de la fiévre, ne la peuvent vaincre. Toutefois l'on remarque que ſi la fiévre eſt lente, elle donnera loiſir à la nature de cuire l'humeur ; & les ſueurs qui paroiſſent alors, loin d'être mortelles, ſignifieront ſeulement une longueur de maladie, qui à raiſon de l'abondance & de l'opiniatreté de l'humeur froide & cruë, ne peut être évacuée ou terminée que difficilement & dans un long eſpace de tems ; au reſte quelques ſueurs qu'ils paroiſſent dans la ſuite au dehors, elles differeront de la ſueur mortelle, en ce que celle-ci ſe fait par l'extinction de la chaleur naturelle, & les autres par une matiere viſqueuſe & fixe, que la nature dompte à la fin ſi elle eſt aſſez puiſſante à cet effet.

APHORISME XIII.

ET *qua parte corporis sudor est, ibidem morbus significatur.* L. 4. Aph. 38.

En quelque partie du corps que la sueur paroisse, là est le siege de la maladie.

Explication.

La raison est que la sueur n'étant autre chose que la portion la plus subtile de l'humeur contenuë dans la partie où elle paroît, elle témoigne une bonne crise principalement si cette humidité du corps se resout par la force de la maladie. Mais dans les fiévres essentielles où la force des parties naturelles est abbatuë, la sueur qui sort de la poitrine n'est pas toûjours critique, mais symptomatique. Ainsi dans les phrenetiques où le cerveau est attaqué, la sueur qui sort de la tête est symptomatique, parce que c'est un signe que l'humeur qui fait la maladie se resout. La sueur qui durant le cours de la maladie sort en petite quantité est encore symptomatique, de mê-

me que celle qui affluë non seulement de la tête ou de la poitrine, mais qui coule quelquefois de tout le corps : ce qui provient d'une matiere cruë & de la foiblesse de la partie d'où sort cette sueur, laquelle quoique petite n'est pas sans danger, puis qu'elle est excitée par l'abondance de l'humeur qui cause la maladie.

Aphorisme XIV.

Et *qua parte corporis frigus aut calor, ibi morbus judicatur.* L. 4. Aph. 39.

Et en quelque partie du corps que soit le froid ou la chaleur, là est le lieu de la maladie.

Explication.

La raison est que cela signifie que le corps ou le membre qu'une grande chaleur ou un grand froid prend, est malade, ou du moins n'est pas dans sa temperature naturelle, vû que la santé consiste dans la moderation du chaud, ou du froid, du sec ou de l'humide. Ainsi lorsque les hypochondres sont inegaux & trop enfflez, ou lorsque la poitrine

brûle sans discontinuer quoique sans fiévre, l'on peut juger par cette intemperie que là est le siege de la maladie.

APHORISME XV.

ET *quando in toto corpore fiunt mutationes, & modò corpus frigescit, modo calescit, aut alium colorem ex altero assumat morbi diuturnitatem ostendit.* L. 4. Aph. 40.

Quand il arrive des changemens dans tout le corps, en sorte qu'il est tantôt froid & tantôt chaud, ou qu'une couleur tantôt bonne & tantôt mauvaise se succede l'une à l'autre, c'est signe d'une longue maladie.

Explication.

Parce que ces differens changemens montrent qu'il y a beaucoup d'humeurs diverses qui pechent dans le corps, & que la nature ne les peut cuire, ni digerer en peu de tems, d'où l'on peut inferer que la maladie sera longue; car celle qui a quantité d'humeurs differentes à cuire, soit tout d'un coup ou

les unes aprés les autres, eſt toûjours d'ordinaire plus longue que celle qui n'en a que d'une eſpece diſtincte & connuë. Au reſte tant de ſortes de couleurs variées ſont mauvaiſes par rapport aux urines, aux dejections, avec ſueurs & & au crachement qui paroiſſent; il en eſt de même des abſcés & des ulceres, dans leſquels lorſque le pus eſt de diverſes couleurs, il preſage une longueur de maladie qui provient toûjours de la coction difficile, & de ces differentes humeurs que l'on connoît par les changemens du froid & du chaud & par la couleur alterée des malades.

Aphorisme XVI.

Sudor *copioſus, frigidus, aut calidus ſemper fluens, frigidus uidem longiorem, calidus autem morbum breviorem denotat.* L. 4. Aph. 42.

La ſueur abondante ſoit froide ou chaude qui coule continuellement montre la force, ou la foibleſſe du mal, ſi elle eſt froide elle ſignifie que la maladie ſera plus longue, & ſi elle eſt chaude qu'elle ſera plus courte.

Explication.

La raison est que la sueur chaude qui n'est point critique & qui coule de tout le corps, ou d'une partie dans l'accroissement du mal, montre que la matiere est subtile & qu'il y en a peu, mais mêlée de beaucoup de chaleur qui peut vaincre, cuire & digerer cette matiere. Mais la sueur froide qui coule incessamment fait voir une grãde abondance d'humeurs froides, épaisses, grossieres & visqueuses, & peu de chaleur qui ne les peut cuire & digerer de long-tems, d'où la maladie est longue, fâcheuse & difficile à juger; car cela signifie, ou la foiblesse de la chaleur naturelle, ou la malignité, ou l'opiniâtreté de la matiere; en effet, l'on juge de la grandeur d'une maladie, ou par la dignité de la partie qu'elle occupe, ou par la violence des symptômes qui paroissent, ou par la guérison difficile qu'on trouve, lors que l'humeur est si attachée, si cruë & si opiniâtre que la nature n'en peut venir à bout.



Aphorisme XVII.

Febres *quæcumque non intermittentes die tertia fortiores periculosæ sunt, quocumque verò modo intermiserint, periculi expertes esse significant.* L. 4. Aph. 43.

Les fiévres continuës qui sont plus fortes le troisiéme jour sont dangereuses, mais si elles relâchent en quelque maniere, elles sont sans danger.

Explication.

Voici deux propositions ; la premiere est que les fiévres qui sont sans intermission les trois premiers jours, & sont plus fortes le troisiéme sont dangereuses. La raison est que dans ces fiévres continuës la nature étant incessamment agitée, n'a ni repos, ni tréve pour se rétablir & se debarasser de l'humeur bilieuse corrompuë, qui regne autour du cœur, dans la vene cave, ou dans l'aorte, ou dans quelque partie noble enflammée ; d'où suivent les veilles, le délire, les douleurs de tête, de cou, de poitrine, d'estomac, & autres maux qui

s'engendrent par la pourriture d'une humeur acre qui enflamme les parties nobles, & qui cauſe ſouvent des redoublemens: Ainſi ces fiévres ſont dangereuſes, ſur tout au troiſiéme jour qui eſt critique, par l'accroiſſement des accidens, ou par le depôt des humeurs cruës ſur une partie noble, ou enfin par la chaleur naturelle affoiblie.

La deuxiéme propoſition eſt que les fiévres qui ont du relâche les trois premiers jours ſont ſans danger. La raiſon eſt que la nature ayant du repos pour reprendre ſes forces, ſoit que l'intermiſſion ſoit petite ou grande, ſoit que l'accés ſoit violent ou long, comme il arrive dans les fiévres intermittentes, c'eſt une marque qu'il ne ſe fait point de depôt d'humeurs ſur aucune partie principale, qu'il n'y a point ou gueres d'inflammation, ni de malignité, ni de chaleur violente qui épuiſe l'humide radical; car toute qualité maligne diſſipe toûjours les eſprits & éteint la chaleur naturelle.

Aphorisme. XVIII.

QUIBUS *febres longæ, his tubercula aut dolores in articulis oboriuntur.* L. 4. Aph. 44.

Ceux qui ont des fiévres de longue durée ſont travaillez d'abſcés, ou de douleurs aux jointures.

Explication.

La raiſon eſt que la longueur de la fiévre vient de l'abondance de quelque humeur bilieuſe, ou d'une matiere épaiſſe, viſqueuſe, & ſi froide, que la nature a beſoin d'un long-tems pour la cuire & la digerer, d'où étant affoiblie & ne la pouvant évacuer tout-à-fait, elle excite des puſtules, des petites tumeurs, ou des douleurs aux jointures; c'eſt ce qu'on void arriver aux fiévres qui ne finiſſent pas en quarante jours, qui eſt le terme des maladies aiguës & qui vont juſqu'à ſix mois & plus; car il eſt conſtant que l'humeur à la fin ſe cuit, ou eſt pouſſée aux parties les plus foibles au dehors, à moins qu'elle ne s'évacuë par les urines, par les ſelles, ou par les ſueurs.

APHORISME XIX.

QUIBUS *tubercula vel dolores in articulis post diuturnas febres fiunt, ij pluribus cibis utuntur.* L. 4. Aph. 45.

Ceux ausquels aprés de longues fiévres viennent des furoncles, pustules ou douleurs de jointures, c'est une marque qu'ils mangent beaucoup plus qu'ils ne doivent.

Explication.

La raison est que ces tumeurs & ces douleurs de jointures qui arrivent à ceux qui reviennent d'une longue maladie, signifient qu'ils prennent plus de nourriture que leur estomac affoibli n'en peut digerer; & ne se faisant point alors de coction loüable des humeurs excrémenteuses, la nature les rejette sur le cuir & sur les jointures, d'où s'engendrent des pustules, des gouttes & des douleurs aux articles.

APHORISME XX.

SI *Rigorfebre non intermittente ægrum jam debilem frequenter invadat, lethale est.* L. 4. Aph. 46.

Si le frisson survient à un malade déja foible, & que la fiévre ne diminuë point, c'est un signe mortel.

Explication.

Parce que ce tremblement souventefois reiteré dans une fiévre continuë, marque le combat qui se fait entre la chaleur naturelle & l'humeur qui fait la matiere de la maladie, sur tout si les forces du malade sont languissantes & que ce frisson symptomatique soit suivi de quelque évacuation qui ne fasse aucune intermission de la fiévre, ce qui est un signe mortel qui montre clairement que la nature est vaincuë & abbatuë par la violence du mal.



APHORISME XXI.

A FEBRE *ardente, rigore superveniente solutio.* L. 4. Aph. 58.

Si le frisson arrive à celui qui a une fiévre ardente, c'est sa guétison.

Explication.

La raison est que le frisson d'une fiévre, où la soif est violente, la langue seiche, & la douleur de têce & de reins est grande, vient d'un amas d'humeurs bilieuses, aiguës & pourries qui se portent promptement aux parties sensibles, comme au pannicule charnu & à la peau, d'où la matiere de la fiévre étant dispersée & poussée du centre à la circonference, en un jour de crise, les signes de coction ayant precedé, la fiévre est terminée, sur tout, si l'humeur est entierement évacuée. Mais s'il arrive un tremblement symptomatique il est tres à craindre, parce que la nature se trouvant affoiblie par l'ardeur de la fiévre qui aura extrêmement desseiché les nerfs, le malade tombe dans des convulsions qui le precipitent à la mort.

Aphorisme XXII.

Excretiones *in febribus non intermittentibus lividæ, ſanguine, fœtidæ & bilioſæ, omnes malæ.* L. 4. Aph. 47.

Les crachats livides, ſanglants, de mauvaiſe odeur & bilieux dans les fiévres continuës ſont tous mauvais.

Explication.

Parce qu'ils marquent qu'il y a dans la poitrine une humeur vicieuſe, qui fait des abſcés dangereux, leſquels joints avec la fiévre continuë contribuent beaucoup à abbatre les forces du malade. En effet les crachats livides font voir que les parties d'où ils ſortent ſont déja preſque mortifiées, & la chaleur naturelle éteinte : ceux qui ſont ſanglans montrent que les vaiſſeaux ſont ouverts, rongez, ou rompus; les bilieux témoignent que c'eſt une bile abondante, pure & ſans mélange de ſang & de pituite, & les infects proviennent d'une grande pourriture, & ſignifient que la nature & ſa chaleur ſont vaincuës, à moins

que l'on ne reconnoiſſe que cette infe-ction vienne d'une mauvaiſe coction, comme veut *Avicenne*.

Aphorisme XXIII.

IN *febribus non intermittentibus ſi exteriora frigeant, interiora autem urantur cum magna ſiti, lethale eſt.*

L. 4. Aph. 48.

Si dans les fiévres continuës l'on ſent un grand froid au dehors, & une grande chaleur au dedans avec beaucoup de ſoif, c'eſt un ſigne mortel.

Explication.

Parce que cela ſignifie qu'il y a au dedans quelque abſcés qui tient de l'eryſipele ou de quelque autre inflammation phlegmoneuſe, qui attirant le ſang & les eſprits en abondance fait cette chaleur qu'on ſent au dedans, d'où les parties externes deviennent froides & les internes chaudes. Ces ſortes d'abſcés internes ſont ordinairement mortels. Il arrive quelque choſe de ſemblable dans la peſte, où l'on remarque que ceux qui en ſont attaquez, ont froid au dehors &

chaud au dedans. C'eſt pourquoi la theriaque, les antidotes, & les autres remedes chauds pris par la bouche, ſont bons à cette maladie. Que ſi l'on eſt ſans ſoif & ſans froid à l'exterieur, c'eſt ſigne que le chaleur naturelle s'éteint ; la theriaque & les autres alexipharmaques ſont encore excellents pour fortifier le cœur & les autres parties nobles du dedans.

APHORISME XXIV.

IN *febribus non intermittentibus ſi labrum aut ſupercilium, aut oculus, aut naſus convellatur ſi non videat, vel non audiat, debilitato anteà corpore, quidquid horum acciderit mortem vicinam denunciat.* L. 4. Aph. 49.

Si dans une fiévre continuë, la lévre, le ſourcil, l'œil, ou le nez deviennent convulſifs, c'eſt-à-dire, s'ils ſe renverſent ou ſe retirent, & ſi le malade dans une extrême foibleſſe ne voit ni n'entend point, quelque ſoit de ces choſes qui arrivent, c'eſt ſigne que la mort eſt proche.

Explication.

La raiſon eſt que les convulſions des lévres, des ſourcils, des yeux & du nez viennent du défaut des ſucs nourriciers & ſignifient que les parries ſont épuiſées d'humeurs & d'eſprits: & le corps étant déja foible, l'on perd bien-tôt les organes du ſentiment & du mouvement, d'où toutes les puiſſances naturelles tombant dans une eſpece d'inanition, il n'y a plus de reſſource, & la mort n'eſt pas éloignée; car la foibleſſe & la privation de roures ces facultez n'arrivent gueres que par la violence & l'opiniatreté de la maladie.

APHORISME XXV.

UBI *in febre non intermittente diſpnæa accidit & delirium, lethale eſt* L. 4. Aph. 50.

La difficulté de reſpirer & la réverie dans la fiévre continuë ſont des ſignes de mort.

Explication.

La raiſon eſt que ces ſymptômes violens marquent qu'il ſe fait abſcés ou inflam-

mation au cerveau & à ses membranes, ou dans la poitrine, ce qui ordinairement est mortel, sur tout s'il y a fiévre qui d'elle-même soit dangereuse; mais encore à plus forte raison si la difficulté de respirer & la réverie s'y trouvent jointes, parce que les facultez animale & vitale qui sont les principales de la vie, & sans lesquelles on ne peut vivre étant attaquées, il faut de necessité que le sujet perisse.

APHORISME XXVI.

ABCESSUS *in febribus qui in prima judicatione non solvuntur, morbi diuturnitatem ostendunt.* L. 4. Aph. 51.

Si les abscés qui paroissent dans les fiévres, ne suppurent pas aux premieres crises, cela signifie que la maladie sera longue.

Explication.

Parce que c'est une marque que la matiere qui cause la fiévre est si abondante, si cruë, si épaisse, & quelquefois si maligne, qu'elle ne peut être toute évacuée par une seule crise, ou que la chaleur naturelle étant affoiblie, & la mala-

die devenuë facheuse, n'en pourra faire la coction & l'évacuation que dans un long espace de tems, d'où la maladie sera prolongée.

APHORISME XXVII.

QUICUMQUE *in febribus, vel in alijs morbis spontè lachrymas fundunt, nil absurdi faciunt, si verò non spontè malum est.* L. 4. Aph. 52.

Dans les fiévres ou autres maladies, ceux qui pleurent volontairement ne font rien d'étrange qui soit à blâmer; mais si leurs larmes sont involontaires, c'est mauvais signe.

Explication.

La raison est qu'il est naturel de pleurer pour une infinité d'accidents qui arrivent dans la vie, comme de quelque facheuse nouvelle, de quelque déplaisir reçû; dans ces tems les larmes qu'on répand volontairement n'ont rien d'étrange & ne sont point blâmables; mais si les yeux n'ont point coûtume de pleurer dans la santé, si ce n'est par accident, & qu'ils repandent involontairement des larmes

larmes dans les maladies sans être enflammez, ni incommodez d'aucun mal apparent, ni qu'il y ait aucune cause externe qui les irrite, comme la fumée, la poussiere, ou autre chose quileur soit contraire, mais que cela vienne, ou par la violence de la maladie, ou par la resolution de la substance du cerveau, ou par la foiblesse des glands, les lachrymales, oupar des petites chairs qui croissent naturellement au coin des yeux: ces larmes sont mauvaises, sur tout quand la crise ne les a point excité, quand elles tombent malgré nous, ou qu'elles sont jointes à d'autres mauvais signes. Il en est de même de l'urine & des excrémens que l'on ne peut retenir : tous lesquels symptômes marquent la foiblesse des parties naturelles, & sont d'un tres-mauvais augure pour le malade.



Aphorisme XXVIII.

Quibuscumque *circa dentes lentores in febribus accidunt, his febres vehementiores fiunt.* L. 4. Aph. 53.

Les humeurs gluantes qui pendant les fiévres s'attachent aux dents, signifient que ces fiévres sont fortes & violentes.

Explication.

Parce que dans les fiévres qui s'engendrent de matieres visqueuses & où il n'y a point encore de coction, ces humeurs pituiteuses ne sont gluantes & livides que par un excés de chaleur qui les desseche & les épaissit contre les dents, & elles viennent des vapeurs crasses & grossieres qui s'élevent des parties basses, où elles sont entretenuës & abreuvées de cette humeur qui a été échauffée & dessechée par la chaleur de la fiévre, dont la violence & la durée se connoissent par les signes suivans; car si cette humeur est blanche, la fiévre sera longue; si elle est noire, elle sera mortelle, & si les lévres ont de petits ulceres, c'est marque d'un feu qui ne s'éteint qu'à peine & dans un long espace de tems.

Aphorisme XXIX.

Quibus *in febribus ardentibus tusſes ſiccæ ſunt, quæ modicè provocantur hi parùm ſitiunt.* L. 4. Aph. 54.

Ceux qui dans les fiévres ardentes ont une toux ſeche qui les travaille, mais qui dure long-tems, ne ſont pas beaucoup alterez.

Explication.

Parce que de quelque cauſe que vienne cette toux, par le mouvement qu'elle excite, il y a toûjours quelque petite humidité que le poûmon fournit, laquelle en humectant un peu la bouche, la gorge & la trachée artere, fait que les malades ont peu de ſoif, quoique dans des fiévres violentes. Cela provient auſſi, ou de l'intemperie froide des organes qui ſervent à la reſpiration, ou d'une fluxion de quelque humeur douce & ſubtile qui tombant ſur le poûmon l'humecte inſenſiblement, d'où la langue qui communique à la membrane de l'œſophage & du poûmon, eſt pareillement humectée.

APHORISME XXX.

EX *inguinum tumoribus natæ febres, omnes malæ præter Diarias.* L. 4. Aph. 55.

Toutes les fiévres qui s'engendrent des tumeurs des aines sont mauvaises, excepté les ephemeres.

Explication.

La raison est que si la fiévre survient aux humeurs, aux abscés & inflammations internes, c'est signe d'une grande pourriture autour des visceres, laquelle se communique bien-tôt aux aines, qui sont les émonctoires du foye, est toûjours tres nuisible, ou si la matiere du bubon rentre & se porte au foye & aux autres parties nobles, c'est encore pis, parce qu'elle enflamme le dedans, qu'elle infecte la masse du sang, & qu'elle augmente la fiévre & ses symptômes : que si cette matiere qui se porte aux glandes des aines, des aisselles, du cou, &c. suppure, & que la fiévre ne cesse point, cela signifie une grande abondance d'hu-

meurs cruës renfermées au dedans, que la nature ne peut cuire, ni digerer, ni pouſſer au dehors ; delà vient que toutes les fiévres intermittentes, ou continuës qui s'engendrent de ces ſortes de rumeurs ſont dangereuſes, excepté l'éphemere qui naît d'une cauſe externe, & qui de ſa nature ne dure gueres que vingt-quatre heures, parce que toute ſa chaleur ne reſide que dans les eſprits enflammez.

APHORISME XXXI.

SI *febricitantibus crebri ſudores ſupervenerint non deſinente febre malum, protrahitur enim morbus & humiditatem copioſam oſtendit.* L. 4. Aph. 56.

S'il arrive ſouvent des ſueurs à ceux qui ont la fiévre, & qu'elle ne ceſſe pas, c'eſt ſigne que la maladie ſera longue, & qu'ils ont beaucoup d'humiditez ſuperfluës dans le corps.

Explication.

La raiſon eſt que cette ſueur copieuſe ne vient qu'en un jour critique, & que s'il n'y a point de ſignes de coction qui ayent précedé, ou qu'elle ne s'éva-

cuë que peu à peu, qu'elle montre par là son abondance, & qu'ainsi la fiévre qu'elle cause & entretient durera long-tems, puisque la matiere abondante sert toûjours à prolonger la fiévre. Car il est constant que la sueur qui ne termine pas la fiévre, montre qu'il y a quantité d'humeurs superfluës, visqueuses, opiniâtres & dépoüillées de leurs serositez, lesquelles humiditez, jusqu'à ce qu'elles soient tout-à-fait cuites & évacuées, contribuent toûjours à entretenir la fiévre; & lorsque la nature ne les peut cuire, digerer, ni adoucir en peu de tems, elles font voir la debilité des parties, & le danger évident où se trouve le malade.

Aphorisme XXXII.

Exquisita *tertiana septem periodis quod longissimum est judicantur.* L. 4. Aph. 59.

La vraye tierce finit au plus tard au septiéme accés.

Explication.

La raison est que cette fiévre dont

les accés ne durent au plus que douze heures eſt cauſée par une bile jaune, pure & ſimple, ſans mélange d'aucune autre humeur, laquelle ſe corrompant dans les petits vaiſſeaux, revient de trois jours l'un; & lorſque l'humeur eſt extrémement ſubtile, ſans malignité, & le corps ſans inflammation, elle eſt bien-tôt cuite & digerée dans un homme d'un bon temperament, parce que la chaleur la pouſſe dehors au plûtôt, ou par les ſueurs ou par les urines qui ôtent d'ordinaire la cauſe conjointe, ou par le vomiſſement qui arrive au commencement des accés qui en ôte la cauſe antecedente; ce qui fait que la maladie eſt terminée ſur tout au cinquiéme accés, du moins au ſept, au neuf, ou à l'onze, & finit au treize; car ſelon *Galien*, comme les maladies tres-aiguës ſe jugent le cinq, le quatre & le trois, ainſi la nature n'attend quelquefois pas le ſeptiéme accés dans la tierce. Mais ce qui eſt tres-rare, j'ai vû une double tierce ſi maligne, avec un délire & des ſymptômes ſi violens, que le malade mourut au cinquiéme accés, d'où je dis que la criſe de cette maladie n'eſt pas toûjours ſûre.

APHORISME XXXIII.

QUIBUS *in febribus obsurduerint aures, narium hæmorragia, aut alvus turbata morbum solvit.* Lib. 4. Aph. 60.

Ceux qui deviennent sourds dans les fiévres, guérissent de leur surdité, s'il leur arrive une hemorrhagie par le nez, ou un flux de ventre.

Explication.

Parce que la surdité provient ordinairement par les humeurs bilieuses qui montent au cerveau, où au lieu de causer un mal symptomatique, comme la phrenesie, elles bouchent les organes de l'ouïe, & ces mêmes humeurs au jour critique se déchargeant & s'évacuant par un saignement de nez, ou par un cours de ventre, font que la surdité cesse, à moins que dans l'organe de l'ouïe il n'y eût quelque vice de conformation, comme il se remarque dans la surdité naturelle, ou que l'on ne fût devenu sourd auparavant par la foiblesse de la partie, ou par d'autres causes semblables.

Aphorisme XXXIV.

Febricitantem *nisi diebus imparibus febris dimiserit, solet reverti.* L. 4. Aph. 61.

Si la fiévre n'a quitté le malade dans l'un des jours impairs, elle a coûtume de revenir.

Explication.

Parce que les maladies aiguës qui ont un mouvement prompt, & qui vont vîte à leur terme, comme la fiévre ardente lorsque la coction a precedé, se terminent parfaitement bien aux jours critiques impairs, qui sont le cinq, le sept, le neuf, l'onze & le quatorze, composé de deux impairs, au lieu que si la fiévre finit aux jours pairs, ce ne sera pas par crise, mais parce que la nature toute oppressée, lassée & affoiblie qu'elle est, évacuë toûjours quelque chose de l'humeur abondante & farouche qui l'irrite ; en effet si le mal a commencé son cours par les jours pairs, il ne manquera pas de finir de même ; mais les maladies aiguës & les fiévres continuës se

terminent rarement par ces jours, parce que la plupart viennent d'une bile qui s'échauffe & s'éleve au troisiéme jour contre la nature, & il n'y a guéres que les maladies du sang qui finissent aux jours pairs, comme la synoque qui est sans pourriture. C'est pourquoi les malades ne sont pas quittes des maladies aiguës, lorsqu'elles les ont quittez dans les jours pairs.

APHORISME XXXV.

QUIBUS *in febribus quotidiè rigores incidunt, ijs febres quotidiè solvuntur*. L. 4. Aph. 63.

Ceux qui dans les fiévres ont tous les jours des frissons, leurs fiévres se relâchent & les quittent tous les jours.

Explication.

Parce qu'au tems du redoublement la matiere de la fiévre se resoût en vapeurs qui sont d'ordinaire poussées à la peau, où elles causent le frisson & le tremblement qui accompagnent les fiévres; & s'il semble que la fiévre quitte, ce n'est que pour un tems; car comme

il reste toujours un levain de pourriture qui gâte & qui fermente l'humeur qui reside au dedans, il arrive un autre accés le jour suivant, ou celui d'aprés, & cela dure tant que la pourriture qui cause ces accés soit évacuée. C'est ce qui se passe dans les fiévres tierces & quartes, dont cet Aphorisme traite expressément.

Aphorisme XXXVI.

Si icterus ante septimum diem in febribus accidat malum est. L. 4. Ap. 62.

Si dans les fiévres la jaunisse survient avant le septiéme jour, c'est un mauvais signe.

Explication.

La raison est que la matiere de la jaunisse ne peut être cuite, ni digerée en si peu de tems pour paroître au dehors le sept, d'où ce ne peut être qu'un symptôme mauvais, puisqu'il n'a paru aucun signe de crise auparavant par la coction ou des urines, ou des excrémens qui doivent toûjours être loüables dans leur consistance pour marquer la santé. Et lorsque la nature n'y est pas disposée, on

peut assûrer que le malade n'est pas guéri par l'épanchement de cette bile qui paroît au dehors, & qui étant trop épaisse & trop cruë pour pouvoir être cuite avant le septiéme jour, ne peut être salutaire, s'il ne survient un flux d'urine, un cours de ventre, ou un saignement de nez qui fasse cesser le danger du malade, comme il arriva à *Heraclide* qui rechappa par une hemorragie, & non à *Phanagreon* qui mourut. Il n'y a donc point de fiévre qui se termine heureusement par la jaunisse avant le sept, & même celle qui arrive aprés, est encore dangereuse, parce que l'obstruction & l'inflammation peuvent perseverer.

APHORISME XXXVII.

QUIBUS *die septimo, aut nono, aut undecimo, aut decimo quarto icterus incidit bonum est, nisi hyppochondrium dextrum sit durum, tum enim malum est, non bonum.* L. 4. Aph. 64.

La jaunisse qui survient aux fiévres, le sept, le neuf, l'onze & le quatorze est un bon signe, si ce n'est que l'hyppo-

chondre droit vienne à s'endurcir ; car autrement ce n'eſt pas un bon ſigne.

Explication.

Cet Aphoriſme à deux parties ; la premier eſt que la jauniſſe qui arrive le ſept, le neuf, l'onze & le quatorze eſt un bon ſigne, ſi l'hyppochondre droit n'eſt point dur. La raiſon eſt que cette maladie ſignifie que le dedans eſt net & purgé, & que la bile au jour de criſe a quitté les parties nobles, par l'effort de la nature, pour ſe porter toute au dehors ; mais s'il y a une inflammation, ou un ſchyrre au foye, c'eſt mauvais ſigne, parce que ſi l'on a de la peine à le guérir étant au dehors, à plus forte raiſon étant au dedans, ſur tout ſi dans une partie noble, à cauſe que l'on n'y peut point appliquer de remedes ; d'où la jauniſſe eſt de mauvaiſe augure s'il y a un abſcés, à moins qu'il n'arrive un flux d'hurine, ou une hemorragie, comme il a déja été dit. D'ailleurs la jauniſſe ſymptomatique n'étant point la cauſe de la maladie, montre ſeulement la partie affligée.

La deuxiéme partie eſt que ſi la jauniſſe ne vient pas à ſes jours de criſe, mais à d'autres jours c'eſt mauvais ſigne,

parce que ne se faisant pas dans un jour de crise, cela signifie qu'il n'y a point eu de signes de coction aupatavant, ni par les urines, ni par les dejections loüables.

APHORISME XXXVIII.

IN *febribus si circa ventriculum incendium sit vehemens cum stomachi morsu malum.* L. 4. Aph. 65.

Si dans les fiévres l'on sent un feu violent autour du ventricule accompagné d'une douleur d'estomac, c'est mauvais signe.

Explication.

La raison est qu'il y a toute apparence que le fondement de la vie qui est le cœur, est attaqué, pat la correspondance & la sympathie qu'il a avec l'orifice de l'estomac, avec le ventricule & les parties voisines, où s'il y a une grande inflammation excitée par le mouvement de la bile qui les enflamme, les pique & les affoiblit, elle leur cause des douleurs vives & picquantes, d'où les pieds & les mains deviennent froids pendant

que le ventricule & les côtez brûlent. L'on remarque auſſi que le reflux de bile qui ſe fait ſur une partie noble eſt dangereux, & cauſe un mal funeſte ou de longue durée, parce que cette humeur acre s'attachant aux tuniques de l'eſtomac, & flottant dans ſa capacité, le reſout, y corrompt les viandes, & cauſe cette amertume de bouche, ces nauſées, & ces envies de vomir que l'on reſſent ; ce qui ne prouve que trop que c'eſt un grand mal d'être travaillé de pareils ſymptômes.

Aphorisme XXXIX.

In *acutis febribus convulſiones & circa viſcera dolores acerbi malum.* L. 4. Aph. 66.

Les convulſions & les douleurs violentes dans les fiévres autour des entrailles ſont de mauvais ſignes.

Explication.

La raiſon eſt que les convulſions viennent, d'inanition ou des forces épuiſées, ou de l'humidité des nerfs deſſechez par l'ardeur de la fiévre ou d'une abondance

d'humeurs fonduës & liquefiées par une chaleur excessive ; de quelque façon que ce soit, ces symptômes sont dangereux, s'ils n'arrivent pas au commencement de la fiévre, parce que les convulsions ont coûtume de la terminer, ou si elles ne le font pas, cela procede de la foiblesse de quelque partie, ou par accident, comme dans la paralysie, lors qu'une humeur se porte du dedans au dehors sur les muscles, en sorte qu'on n'en doit accuser plûtôt le defaut de la puissance naturelle que la foiblesse des nerfs. Quant aux douleurs elles sont causées par l'inflammation violente & l'extrême secheresse du foye, de la rate, des reins & des poûmons remplis d'ordures, échauffez & alterez autour & au dedans de leurs substances ; ce qui produit un si grand desordre dans toute l'œconomie du corps, que cela ne peut apporter rien que de funeste.



Aphorisme XL.

In *febribus à somno terrores, vel convulsiones malum.* L. 4. Aph. 67.

Dans les fiévres les peurs, ou les convulsions qui surviennent en dormant, sont de mauvais signes.

Explication.

La raison est que de ces symptômes, soit peurs, ou convulsions, l'on connoît que les humeurs qui servent de matieres aux maladies, se sont emparez du cerveau pendant le sommeil, d'où si ce sont des humeurs melancoliques, elles causent des terreurs & des épouvantes en dormant & aprés le reveil, comme il arrive assez ordinairement aux enfans & aux melancoliques ; à ceux là par la corruption du lait qui leur offusque le cerveau, & à ceux-ci par une bile noire qui leur agite & leur broüille les esprits & les sens ; & si ce sont des humeurs pituiteuses qui se portent aux nerfs, elles excitent des convulsions de repletion, lesquelles quelquefois viennent aussi d'inanition,

comme lorſque la chaleur de la fiévre deſſeche les nerfs & leur principe.

APHORISME. XLI.

SPIRATIO *in febribus quaſi interrupta malum, convulſionem enim indicat*. L. 4. Aph. 68.

Si dans les fiévres la reſpiration eſt comme entrecoupée, c'eſt mauvais ſigne, car c'eſt une marque de convulſion.

Explication.

La raiſon eſt que la reſpiration entrecoupée & interrompuë eſt un ſymptôme qui n'arrive que parce que les nerfs & les muſcles qui ſervent au mouvement de la poitrine ſont ſi deſſechez par l'ardeur de la fiévre continuë, qu'ils en ſont convulſifs, ce qui eſt un mal incurable; ſur tout ſi cette difficulté de reſpirer ſurvient dans les maladies aiguës, elle eſt tres-dangereuſe, parce que la reſpiration étant neceſſaire pour rafraîchir le cœur & les poûmons extrêmement échauffez, & tous ces muſcles ne pouvant alors faire leur fonctions pour être trop deſſechez

& alterez, le malade est exposé dans le dernier danger.

Aphorisme XLII.

Qui *à quartana detinentur non facilè in spasmum incidunt, quod si priùs eo laboraverint, accedente quartana liberantur*. L. 5. Aph. 70.

Explication.

Ceux qui ont la fiévre quarte, ne sont pas fort sujets aux convulsions; mais s'ils y sont tombez auparavant, la fiévre leur survenant les en délivre & guérit.

Voici deux propositions; la premiere est que ceux qui ont la fiévre quarte ont rarement des convulsions. Parce que les longs & rudes accés de cette fiévre dissipent puissamment les humeurs, & n'en laissent pas assez pour se jetter dessus les nerfs; d'ailleurs elles sont si grossieres & si terrestres qu'elles ne peuvent penetrer la substance des nerfs, ni exciter la convulsion.

La deuxiéme proposition est que la fiévre quarte guérit ceux qui ont des

convulfions. La raifon eft que la chaleur de la fiévre confume, cuit & chaffe la matiere morbifique, & que la forte agitation & le tremblement excitez par la fiévre fecouënt fi fortement l'humeur qui fe jette fur les nerfs pour y caufer la convulfion, qu'elle les en delivre.

APHORISME XLIII.

QUIBUS *cutis arida & dura eft fine fudore pereunt : quibus autem cutis laxa & rara cum fudore moriuntur.* L. 5. Aph. 71.

Ceux qui ont la peau feche & dure meurent fans fueur, mais ceux qui l'ont lâche & poreufe meurent en fuant.

Explication.

Voici deux propofitions ; la premiere eft que ceux qui ont la peau feche & dure meurent fans fueur. La raifon eft que les pores qui étoient auparavant ouverts par la moleffe & l'humidité de la peau font fi ferrez, fi bouchez & fi épuifez d'humeurs & d'efprits, qu'ils n'ont au-

cune humidité de reſte, ni autour de la peau ni deſſous qui puiſſe être évacuée par la violence de la mort, d'où ils meurent ſans ſueur & dans la convulſion, comme il arriva à la femme de Dealcis à Thaſe, & à un jeune homme à Melibée.

La deuxiéme propoſition eſt que ceux qui ont la peau relachée & poreuſe, meurent dans les ſueurs. La raiſon eſt contraire à la précedente, qui eſt que la peau eſt beaucoup humide, que les pores ſont ouverts, & que la vertu retentrice eſt affoiblie, d'où le reſte des humeurs & des eſprits ſort, ſe diſſipe & s'exhale avec la vie, & dans les autres qui ne ſont pas ſi moites, il ſe fait une contraction de tendons & de nerfs en mourant.

Aphorisme XLIV.

Quibus *in febribus ardentibus tremores gignuntur, iis delirium ſuccedit.* L. 6. Aph. 26.

Ceux qui ont eu des tremblemens

dans la fiévre ardente tombent dans le delire.

Explication.

La raison est que dans les fiévres ardentes l'humeur chaude & bilieuse reside dans les veines & les arteres, qui portée aux nerfs excite le tremblement, ce qui cause le delire par la sympathie qu'ont les nerfs avec le cerveau comme leur principe, & comme l'origine du mouvement que produit la matiere qui s'est amassée dans sa substance; d'où cette grande alumation d'esprit échauffe beaucoup le cerveau & les nerfs, consume la matiere du tremblement & l'arrête, non pas pour la santé, mais pour la mort, parce que le principe des esprits animaux & des nerfs est violemment attaqué & vaincu par la maladie.



Aphorisme XLV.

Luctuosa *fufpiria in morbis acutis cum febre conjuncta mala funt.* L. 6. Aph. 54.

Les triftes foûpirs dans les maladies aiguës avec fiévre font de mauvais préfage.

Explication.

Parce que cela provient ou de la fechereffe & de la dureté des nerfs, ou des douleurs & des convulfions que fouffrent ces parties, ou de l'obftruction de la trachée artere, ou de l'extrême foibleffe des mufcles de la poitrine; d'où il eft certain que ces grands gemiffemens & ces foupirs, que l'on jette pareils à ceux des perfonnes affligées, ou à ceux des enfans qui tombent en pamoifon, font de mauvais augure.



APHORISME XLVI.

IN *acutis morbis extremarum partium frigus malum.* L. 7. Aph. 1.

Si dans les maladies aiguës les extremitez sont froides, c'est mauvais signe.

Explication.

Parce que ce froid des pieds, des mains, du nez & des oreilles sans cause manifeste, & qui dure sans cesser, marque un abscés extrêmement chaud, ou une inflammation au dedans qui attire le sang des parties exterieures, comme une ventouse, d'où les extremitez en étant privées deviennent froides; ou bien parce que la chaleur naturelle s'éteint par un feu violent, ou par un air malin, ou venimeux; si c'est par ce premier, l'on est alteré; si c'est par ce dernier, il n'y a point d'alteration, puisque la chaleur s'éteint; c'est pourquoi l'on doit s'enquerir du malade, s'il a soif ou non, afin de combattre la maladie par la boisson, ou par son antidote.

Aphorisme XLVII.

Horror *à sudore non est bonum.* L. 7. Aph. 4.

Le tremblement qui vient aprés la ſueur n'eſt pas un bon ſigne.

Explication.

Parce que cela ſignifie une mauvaiſe criſe, ou le trouble & la foibleſſe de la nature qui ne peut bien évacuer la matiere, ou qui au lieu de la dompter & de s'en decharger, ſemble ſuccomber à la violence du mal, d'où cette humeur étant nuiſible à toutes les parties, & principalement aux plus ſenſibles, où elle eſt attachée, elle excite un tremblement avec friſſon, ce qui eſt mauvais, ſur tout ſi les forces ſont abbatuës, & qu'il y ait abondance d'humeurs.

Aphorisme XLVIII.

S*I febris non ex bile fit, multa aqua calida capiti affuſa febrem ſolvit.* L. 7. Aph. 42.

Si la fiévre n'est pas causée par la bile, & qu'on lave la tête avec beaucoup d'eau tiede, la fiévre cesse.

Explication.

Parce que ce bain, ou fomentation d'eau tiede ouvre les pores de la peau, fait transpirer les humeurs de la tête, la remet dans son temperament naturel, resout & dissipe la chaleur qui cause la fiévre, d'où cette fomentation est bonne aux fiévres éphemeres & hectiques, & principalement en celles qui viennent de lassitude, de chaleur excessive & d'obstruction, parce que l'eau tiede rependuë sur la tête, recrée, humecte, rafraichit & addoucit;mais elle n'est pas propre aux fiévres qui viennent d'inflammation, ou de bile, ou de pituite, à moins qu'il n'y ait coction & que l'on ait été purgé.

Pour les Aphorismes qui traitent des sueurs, des urines & des dejections, on les cherchera dans leur lieu, par le moyen de la Table des matieres, pour éviter une repetition ennuyeuse.



LIVRE SEPTIE'ME.

DES APHORISMES d'Hippocrate, où l'on traite des Maladies internes & externes qui regardent principalement la Chirurgie.

APHORISME I.

QUIBUSCUMQUE *ex morbis resurgentibus si pars aliqua dolet, in eadem fit abcessus.* L. 4. Aph. 32.

Si ceux qui relevent de maladie ont douleur en quelque partie, il s'y formera un abſcès.

Explication.

La raiſon eſt que la matiere qui vient d'une criſe, & que la nature jette ſur une partie, y excite de la douleur par ſa ma-

lignité, par son acrimonie, & par la solution de continuité; car la lassitude, la pesanteur & la douleur soit avant la maladie ou aprés, qui arrivent dans une partie foible, où la nature se décharge ordinairement, sont des signes qu'elle y envoye ses humeurs pour y former un abscés, à moins qu'auparavant qu'il soit formé elle ne les évacuë par les urines, ou par une autre voye. C'est pourquoi si l'on n'observe pas un bon regime de vivre pour empêcher l'abscés au dedans, & si l'on ne purge pour dissiper l'amas d'humeurs qui se fait sur une partie exterieure & foible, la nature s'y décharge toûjours.

Aphorisme II.

QUIN *etiam si ante morbum parte aliqua doluerit, ibi se morbus obfirmat.* L. 4. Aph. 33.

Mais si avant que de tomber malade, l'on a senti de la douleur en quelque partie, ce sera là que la maladie se fixera.

Explication.

La raison est que cette douleur signifie que c'est là que la matiere qui excite le mal s'assemble ; car là où est la douleur, là est la maladie : Ainsi si une partie a esté fatiguée d'une pesanteur, ou d'une lassitude avant les maladies qui causent des abscés, comme sont les épidemiques, c'est là qu'ils se formeront ; c'est pourquoi s'il y a quelque partie noble qui soit foible, il la faut fortifier, & empêcher que la nature n'y fasse pas un dépôt de la matiere qui fait la maladie.

Aphorisme III.

LASSITUDINES *spontaneæ morbos præsagiunt.* L. 2. Aph. 5.

Les lassitudes qui viennent d'elles-mêmes, presagent les maladies.

Explication.

Parce qu'elles signifient que les humeurs qui les excitent dans les membres, sont les causes des maladies futures. *Hippocrate* n'entend pas parler ici des lassitudes de travail, mais de celles qui naissent au dedans qui sont de trois sortes ;

la premiere eft celle qu'on nomme douloureufe, comme font les ulceres, dont la caufe eft une cacochymie & une humeur cruë qui ne fe cuit point ou tres-difficilement. La feconde eft la tenfive qui vient de repletion ; & la troifiéme eft l'enflammée qui fe fait de la cacochymie jointe avec la repletion : & dans celle-ci les parties font tenduës, & l'on reffent une douleur qui picquote. Au refte ces humeurs en s'arrêtant fur les membres les pouriffent, les rongent & les échauffent par leur acrimonie & par leur chaleur brulante ; que fi cela vient du fang les parties font tenduës, il y a tremblement, & elles en deviennent affoiblies. La laffitude enfin dont il s'agit ici, eft un mal, où fi l'on fe remuë un peu, l'on fent une douleur enflammée, ulcerée, ou tenduë, ce qui prefage diverfes maladies.



Aphorisme IV.

Dum *pus generatur dolores & febres magis fiunt, quam jam confecto.* L. 2. Aph. 47.

Quand le pus se fait, les douleurs & les fiévres se font plûtôt sentir, que lors qu'il est fait.

Explication.

Galien en donne la raison, parce qu'au tems que le pus s'engendre, l'humeur de l'abscés s'échauffe, boût & s'étend, ce qui fait que la fiévre en devient plus violente & la douleur & la chaleur de l'abscés plus grandes ; car l'extension, la solution de continuité & la chaleur augmentent toûjours la douleur qu'on sent dans ce mal, mais lors que le pus est formé tout est pacifié, la chaleur s'éteint, la matiere se consume & s'évacuë, laquelle étant sortie, tout devient encore plus paisible ; toutefois dans les maladies internes, quoique la douleur cesse, le malade n'en est pas quitte ; car lors que l'abscés vient à crever, l'empyéme & le marasme arrivent, & quelquefois la

mort ſubite ; c'eſt pourquoi il ne faut ni purger, ni ordonner le bain, ni faire aucun grand exercice pour éviter tout ce qui peut arriver de funeſte en cette occaſion.

APHORISME V.

IN *omni corporis motu, cum exercitio fatigari cœperit, quieſcere ſtatim laſſitudinem auffert.* L. 2. Aph. 48.

En tout mouvement du corps lorſque l'on commence à être fatigué de travail, le meilleur remede pour ſe delaſſer, eſt de prendre du repos.

Explication.

La raiſon eſt que les contraires ſe guériſſent par leurs contraires : Ainſi la fatigue du corps s'en va par le repos, & l'excés des viandes & du vin par l'abſtinence de l'un & de l'autre. *Hippocrate* dit dans ſes épidemies, que ce que le travail & l'exercice fait aux jointures & aux membres, les viandes & la boiſſon le font aux viſceres; c'eſt pourquoi ſi-tôt qu'un homme qui n'a pas accoûtumé de

travailler, se sentira incommodé, il se doit reposer pour guérir sa lassitude, sur tout s'il l'a contractée par quelque grand exercice ou mouvement rude du corps.

APHORISME VI.

ULCERIBUS *frigidum mordax, cutem indurat, dolorem sine sanie facit, denigrat, rigores febriles, convulsiones & distentiones efficit.* L. 5. Ap. 20.

Le froid offense les parties ulcerées, ressere les pores de la peau, empêche les abscés douloureux de suppurer, noircit & cause des frissons qui sont suivis de la fiévre, engendre des convulsions & des retentions de nerfs.

Explication.

Nous en avons les raisons dans *Galien*, qui dit que le froid est mordicant aux ulceres, sur tout lors qu'ils sont découverts, parce que tout picquotement blesse avec penetration, & même quoique le froid ne penetrât pas la peau, neanmoins en passant sur l'endroit ulceré, il y cause toûjours de la douleur:

il endurcit la peau, parce qu'il épaissit sa substance & qu'il en bouche les pores: Il ne permet pas aussi que ce qui cause de la douleur, se tourne en abscés; car sa froideur empêche la resolution de la matiere qui l'excite, il esteint même la chaleur naturelle qui aide à la generation du pus: il mortifie la peau, de là viennent les lividitez & les noirceurs qui y paroissent: enfin il cause des frissons, des rigueurs de fiévres, des tremblemens, des convulsions & des tensions de nerfs en excitant de vives douleurs aux parties nerveuses par son froid picquant.

APHORISME VII.

QUÆ refrigerata sunt excalafacere decet, præterquam in quibus fluit sanguis aut fluxurus est. L. 5. Ap. 19.

Il faut rechauffer les parties qui ont esté refroidies, excepté dans ceux qui sont en danger d'une effusion de sang presente ou à venir.

Explication.

Hippocrate veut que les parties refroi-

dies par une intemperie froide, ou pour avoir trop usé de rafraichissement, ou par quelque autre cause, soient rechauffées & remises dans leur propre temperament, en se servant de remedes chauds, parce que les contraires se guerissent par les contraires; mais il ajoûte que s'il y a une perte de sang, ou que l'on apprehende qu'il en arrive, qu'il faut s'abstenir des remedes chauds, parce qu'il faut aller au mal le plus pressant qui est le flux de sang, que l'on doit arrester, ou empêcher qu'il ne vienne. Auquel cas l'un use de remedes froids & astringens, & propres pour arrester l'hemoragie, ensuite l'on rechauffe les membres froids, & l'on tâche de les rétablir en leur état naturel, dans lequel consiste leur force, & leur perfection.



APHORISME VIII.

SI *calidum saniem facit, non tamen in omni ulcere magnum securitatis est signum, cutem mollit, rarefacit, dolorem mitigat, rigores, convulsiones & distensiones lenit : eorum verò quæ in capite sunt malorum gravitatem ejusdem solvit : multum confert ossium fracturis, maximè autem denudatis, capitis præterea ulceribus & quæcumque à frigore emortua sunt aut exulcerantur ; & herpetibus exedentibus, sedi, genitalibus, utero, vesicæ prodest; his omnibus, calidum amicum & judicans, frigidum verò inimicum & perimens.* L. 5. Aph. 22.

Si ce qui est chaud fait supurer, non pas toutefois en toutes sortes d'ulceres, c'est un grand témoignage d'une guérison assûrée, le chaud amollit la peau, la rarefie, appaise la douleur, il addoucit les frissons, les convulsions, & les extensions des nerfs & guérit la pesanteur de teste & ses autres maux. Il est utile aux fractures des os, principalement à ceux qui sont découverts, & aux ulce-

res de la tête. Enfin à tout ce qui eſt ulceré ou amorti par le froid, aux dartres rongeantes, au ſiege, aux parties honteuſes, à la matrice, à la veſcie; car le chaud eſt ami de toutes ces choſes & fait juger de leur évenement, mais le froid leur eſt ennemi, les ulcere & les mortifie.

Explication.

Dans cet Aphoriſme *Hippocrate* traite du bien & du ſecours que l'on reçoit du chaud: Il dit donc que ſi un remede chaud fait ſuppurer un abſcés, c'eſt ſigne de ſanté, non pas toutefois dans toute ſorte de playes, mais dans les maladies où les fomentations d'eau chaude ou plûtôt d'eau tiede, ſont quelquefois tres-utiles. Car elles ſont bonnes aux inflammations & aux ulceres, parce que par leur chaleur douce & conforme à leur chaleur naturelle, elles avancent la coction de la matiere qui les cauſe; car toute ſuppuration eſt une coction, & toute coction eſt une marque certaine de guériſon. Elles ſont bonnes aux ulceres qui ſont dans les os, dans les membranes, à l'anus, à la verge, à la matrice, à la veſcie & aux

autres parties nerveuſes & membraneuſes, parce que le chaud eſt autant ami de toutes ces parties, que le froid leur eſt ennemi & contraire. Ces fomentations neanmoins ne ſont pas bonnes aux ulceres qui ſont dans une partie deſtituée d'eſprits & de chaleur, ni à ceux qui ſont continuellement humectez & imbibez d'une humeur maligne, tels que ſont ceux que les Medecins appellent chironiens, telephiens, &c. parce que ces fomentations ſerviroient plûtôt à les entretenir dans leur humidité, qu'à les deſſecher. Mais l'eau chaude amollit la peau, parce qu'elle l'humecte quand elle eſt deſſechée, ou parce qu'en ouvrant les pores, elle donne iſſuë à la matiere qui les reſſerre : elle appaiſe les douleurs, parce qu'elle rarefie & tempere les humeurs qui changent le temperament de la partie, ſoit par leur quantité, ſoit par leur qualité : elle adoucit les friſſons, parce qu'elle tempere les humeurs acres & picquantes qui les excite : elle diminuë la douleur que cauſe les convulſions, parce qu'elle attenuë & qu'elle diſſipe les humeurs qui picquent & irritent les nerfs. Elle eſt

utile aux fractures des os, parce qu'elle en appaiſe la douleur, mais elle eſt utile ſur tout aux fractures des os qui ſont dénuez de chair, & à celle des os de la tête jointes à un ulcere, non pas à cauſe de l'ulcere qui eſt dans l'os, qu'il ne faut pas laver même avec du vin chaud, dit *Hippocrate*, mais à cauſe de l'inflammation qui eſt jointe à la fracture de l'os, parce que l'eau chaude tempere non ſeulement l'acrimonie de l'humeur qui cauſe cette inflammation, mais auſſi la demangeaiſon qui ſe fait d'ordinaire à ces playes le ſeptiéme jour par les ligatures, & auſquelles les fomentations chaudes attirent l'humeur nourriciere qui ſert à former le cal au vingtiéme jour ou environ. En general le chaud étant ami de la nature profite de lui-même, & ne nuit que par accident. Il fait bien à la tête dont le cerveau & les membranes ſont froids, c'eſt pourquoi on lave ſes ulceres avec du vin chaud pour fortifier; enfin tout ce qui eſt mortifié, gangrené & ulceré ſe guérit par les remedes chauds qui y rappellent la chaleur naturelle éteinte, comme ils font aux ulceres des pieds & des mains qui

viennent de foid en hyver. Il est bon encore aux ulceres malins & aux autres à qui le froid qui les picque est contraire, & même il fait bien aux dartres bilieuses, pour resister par une fomentation chaude & anodine à l'acrimonie mordicante de la bile, il adoucit aussi les autres maux externes, qui attaquent la superficie du corps & qui rongent les chairs, il fortifie sur tout les parties nerveuses & membraneuses qui sont froides, comme la matrice, la vescie & le fondement, parce que les fomentant au dehors par une chaleur convenable, elle penetre & monte du siege dans le ventre & se communique aux parties interieures. Enfin la fomentation chaude est une marque de la bonté, ou de la malignité de l'ulcere; car si elle n'est pas propre à un abscés, il ne supurera jamais.



APHORISME IX.

F RIGIDO *verò in his utendum unde fluit ſanguis aut fluxurus eſt, non tamen in ipſo loco, ſed circa locum unde profluit. Prætereà inflammationibus aut incendijs quæ ad rubedinem & ſub cruentam ſpeciem cum ſanguine recenti tendunt ijs frigidum admovere convenit, nam veteribus inflammationibus nigredinem inducit, eryſipelas etiam non ulceratum juvat, ulceratum autem lædit.* L. 5. Ap. 23.

Il faut ſe ſervir des remedes froids & rafraichiſſans lors qu'il y a un flux de ſang, ou lors que l'on craint qu'il n'en arrive, & les appliquer non pas ſur la partie d'où il coule, mais ſur les lieux voiſins, & en quelque partie que ſoit les inflammations & ébullitions qui les faſſent paroître de couleur rouge, comme d'un ſang nouvellement épanché, il faut uſer d'eau froide ; car aux tumeurs inveterées le froid noircit. Il guérit auſſi l'éryſipele ſans ulcere, mais il nuit à celui qui eſt ulceré.

Explication.

Nôtre Auteur aprés avoir parlé du bien que fait le chaud dans les maladies, traite maintenant du ſecours que l'on peut eſperer du froid, d'où il dit qu'il eſt utile au flux de ſang preſent, ou à venir ; tel eſt l'uſage de l'eau fraîche & celui de la décoction des plantes froides, ou leurs ſucs exprimez, qu'on employe lors qu'un vaiſſeau eſt rompu, rongé, ou ouvert, ou qu'une partie eſt bleſſée. Toutefois on ne doit pas les appliquer ſur la partie ulcerée, mais au deſſus & à l'entour, parce que le froid pique & irrite les ulceres ; il eſt plus ſûr d'appliquer l'eau froide directement ſur les tumeurs cauſées par un ſang qui s'y eſt nouvellement coulé, ſur tout quand elles ſont accompagnées de rougeur, d'une chaleur violente, du battement de l'artere & de douleur, parce qu'elle refroidit ce ſang & qu'elle en éteint l'ardeur : Mais elle eſt contraire aux tumeurs noires & inveterées, parce qu'en éteignant la chaleur naturelle de la partie, elle les noircit encore davantage. Or comme les remedes froids s'employent la plûpart du tems pour les

hemorragies du nez ; s'ils sont vigoureux & sans obstruction, on les applique à la region du foye, sur la ratte, aux mamelles, & au derriere de la tête, pour arrêter le cours excessif du sang, parce que le froid le repousse & repercute, en resserrant les conduits ouverts. Cependant il ne faut pas trop rafraîchir, crainte de causer la mortification de la partie, lorsqu'elle est naturellement froide, ou qu'affoiblie par le mal qui l'accable, sa chaleur naturelle ne se perde, principalement si l'inflammation est vieille, livide & noire. Enfin à l'érysipele qui n'est point ulceré il est bon d'user d'eau froide, parce qu'elle tempere l'acrimonie de la bile, mais elle est nuisible à l'érysipele ulceré, parce qu'elle irrite l'humeur, qui devenant plus acre, & séjournant sur la partie, engendre la dartre & augmente l'ulcere.



APHORISME X.

ARTICULORUM *tumores & dolores sine ulcere, & podagras & convulsiones aqua frigida copiosè affusa juvat, & dolorem lenit & solvit, mediocris autem stupor dolorem solvit.* L. 5. Aph. 25.

L'eau froide répanduë en abondance sur les jointures enflées & douloureuses qui ne sont point ulcerées, & sur les gouttes & les parties où il y a convulsion les soulage & en appaise la douleur; car un mediocre engourdissement assoupit & oste tout-à-fait la douleur.

Explication.

Les douleurs des jointures causées par le sang & la bile se guérissent par l'épanchement d'eau froide qui émousse les plus vives douleurs & engourdit les parties, pourvû qu'il n'y ait point d'ulcere à qui le froid nuise par son piquotement & par son vif mordicant; mais il appaise les gouttes qui viennent d'une serosité bilieuse, & guérit les convulsions dans

un jeune homme robuste & charnu, en repoussant la chaleur naturelle au dedans, sur tout si on lui jette beaucoup d'eau & souvent; c'est encore de cette maniere qu'il appaise la douleur en dissipant l'humeur qui la cause, & rétablissent la partie dans son temperament. Les fomentations froides qui refroidissent mediocrement & qui émoussent le sentiment de la partie affligée, profitent aussi en digerant & évacuant l'humeur qui de ce mal étoit & la cause prochaine & l'antecedente. L'eau de sperme de grenoüilles est excellente pour appaiser la douleur de la goutte.

Aphorisme XI.

Aqua *quæ citò calefit, & citò refrigeratur levissima.* L. 5. Ap. 26. L'eau qui s'échauffe & se réfroidit promptement est tres-legere.

Explication.

La raison est que plus un corps est rare & subtil, plus il est leger: or est-il que l'eau rare & subtile est susceptible du chaud & du froid, donc l'eau qui

s'échauffe & se refroidit aisément est tres-legere & partant la meilleure. L'on en juge encore par son propre poids & par la legereté de ses parties dans les balances, mais elle se fait mieux connoître si elle pese peu dans les hyppochondres quand on l'a bûë, si elle passe vîte sans tranchée, si ceux qui en boivent sont sains, si elle est bien battuë du soleil, si elle cuit bien & promptement les viandes sur le feu, & si elle est claire sans odeur ni saveur. Quant aux autres il y a quelque distinction à faire. Celle de pluye est cruë, dure & pesante pour n'estre pas exposée au Soleil; celle de riviere est molle & quelquefois bourbeuse, c'est pourquoi on la laisse rasseoir, afin que le limon reste au fond du vaisseau où elle repose. Celle de pluye est la meilleure, sur tout lors qu'elle a esté échauffée & attenuée par la chaleur du Soleil, d'où elle devient tres-legere & passe promptement, au lieu que l'eau de pluye en hyver est pleine de cruditez. A l'égard des eaux de fontaine qui sont alterées par l'air ou exposées à l'Orient, sont excellentes, pourvû qu'elles n'ayent pas contra-

été aucune mauvaise qualité en passant par leurs canaux. Car celles qui passent par des tuyaux de plomb, dit *Galien*, engendrent des dysenteries. Enfin l'eau d'étang est mauvaise, celle de marest ne vaut rien, & celle de mer n'est point potable.

Aphorisme XII.

Si *in pravis & magnis vulneribus tumores non appareant, ingens malum.* L. 5. Aph. *66.*

Si autour des playes violentes & malignes il ne paroît point d'enflûres, c'est un mauvais signe.

Explication.

La raison est que les humeurs émuës & qui ne tendent pas à l'ulcere, semblent quitter le parti de la nature. Mais sur tout aux grandes pluyes où il ne paroît ni tumeur ni inflammation, il est à craindre que les humeurs vicieuses ne se répandent aux parties principales de tout le corps, & qu'elles ne causent la convulsion, le délire, la fiévre & plusieurs autres symptômes facheux, com-

me il arrive aux playes des extremitez des muscles & des jointures, qui d'ordinaire sont grandes & malignes, parce qu'elles comprennent la tête du muscle, le nerf & le ligament. Ce sont de ces playes dont *Hippocrate* traite dans cet Aphorisme, & non de celles des parties nobles, ni de celles qui sont empoisonnées, ou par artifice, ou par la morsûre, ou par la picquûre d'un animal venimeux.

APHORISME XIII.

LAXI *tumores sunt boni, crudi verò mali.* L. 5. Ap. 67.

Les tumeurs lâches & molles sont bonnes, mais celles qui sont cruës & dures sont mauvaises.

Explication.

La raison est que la molesse dans les tumeurs est un signe que la matiere qui les cause n'est ni acre ni maligne, qu'elle n'a rien de rebelle, qu'elle est aisée à se tourner en pus, que la nature évacuera bien-tôt, au lieu que la crudité & la dureté marquent que l'humeur est épaisse, visqueuse,

visqueuse, opiniatre, & difficile à cuire, puisque la chaleur naturelle de la partie n'en peut venir à bout; car il arrive rarement qu'une tumeur soit dure & qu'elle resiste au toucher, quand la nature est assez forte pour cuire & dissiper l'humeur qui se porte & s'entretient dans la partie affligée.

APHORISME XIV.

ULCERA *circumquaque glabra, prava sunt.* L. 6. Aph. 4.

Les ulceres qui sont pelez tout autour & sans poils sont trés-mauvais.

Explication.

La raison est que cela marque une extrême intemperie, & une grande pourriture causée par la matiere qui est autour de l'ulcere, laquelle corrompt le suc nourricier des poils, & en consume les racines; de sorte que cette malignité empêche non seulement l'ulcere de se dessecher, de se remplir & de s'incarner, qui est le propre de la nature, mais elle l'augmente encore par sa qualité corrosive; tels sont les ulceres veneriens, qui

pour guérir demandent une partie temperée, & un sang benin & naturel, sans mélange d'humeur salée & bilieuse. L'on connoîtra donc la mauvaise qualité de la partie lors qu'il n'y aura aucun poil autour de l'ulcere : c'est pourquoi pour la rétablir dans son temperament, il faut un bon regime de vivre qui corrige & qui desseche l'humeur, & l'évacuer par la saignée & la purgation.

APHORISME XV.

L*ATÆ pustulæ non admodum pruriunt.* L. 6. Aph. 9.

Les pustules larges ne demangent pas beaucoup.

Explication.

La raison est qu'étant étenduës, leur matiere s'exhale aisément, & elles ne causent pas une grande demangeaison, parce que ces pustules s'engendrent d'une humeur pituiteuse, douce & quelquefois melancolique, qui étant froide & épaisse n'est ordinairement ni acre ni picquante ; car il faut sçavoir que

toute demangeaiſon eſt plus ou moins grande, ſelon que l'humeur qui la cauſe eſt plus ou moins acre, & ſa matiere plus ou moins abondante. Si donc les humeurs ſont chaudes & picquantes, elles exciteront cette demangeaiſon importune, ou ce ſentiment de douleur accompagnée d'une eſpece de plaiſir qu'on reſſent en frottant ou en ſe grattant, comme il eſt aiſé de le voir en ceux qui ont la galle.

APHORISME XVI.

VESICA *diſciſſa, aut cerebro, aut corde, diaphragmate, tenui in eſtino, ventriculo, hepate letale.* L. 6. Aph. 18.

Quand la veſcie a eſté coupée ou percée, ou le cerveau, ou le cœur, ou le diaphragme, ou l'inteſtin grêle, ou le ventricule, ou le foye, cela eſt mortel.

Explication.

La raiſon eſt que la veſcie eſt une partie nerveuſe, membraneuſe, mince, ſpermatique & deſtitué de ſang, laquelle étant offenſée, percée, ou coupée dans ſon fond ne ſe reprend & ne ſe

guérit jamais, ſinon lorſque la playe eſt faite dans ſon col qui eſt charnu, comme l'on voit dans ceux que l'on taille. Le cerveau bleſſé étant une partie froide & ſpermatique eſt encore mortel, parce que c'eſt la ſource des eſprits animaux, & l'endroit où il ſe fait bientôt inflammation, quoique *Galien* diſe en avoir vû qui en ont guéri. Les playes du cœur grandes & profondes, petites & legeres ſont encore mortelles, ſur tout ſi elles penetrent juſques à ſes ventricules; car l'on meurt ſubitement, parce que ce parenchime eſt le principe de la vie; mais ſi le coup n'eſt que ſuperficiel, ou peu profond, s'il s'y fait inflammation, l'on meurt le premier, ou le ſecond jour. Le Diaphragme offencé dans ſon milieu qui eſt membraneux, eſt encore une playe ſi ſenſible, qu'elle excite cette convulſion qu'on appelle ris ſardonien, parce que l'on meurt en riant. Les mêmes inteſtins percez, ou coupez s'enflamment facilement & cauſent une vive douleur, & s'ils ſont bleſſez vers le meſentere, où il y a quantité de vénes, il ſe fait une effuſion de ſang dont ils guériſſent rarement, à cauſe qu'ils

ſont charnus, ſi ce n'eſt en leur partie ſuperieure où ils ſe reprennent & s'agglutinent plus aiſément. La playe de l'eſtomac n'eſt pas moins dangereuſe, tant parce que ſes parties bleſſées demeurent entr'ouvertes, que parce que les alimens les empêchent de ſe reprendre, ſur tout ſi elle eſt profonde, mais celle qui eſt proche de ſon orifice, dont le ſentiment eſt fort exquis, eſt plus à craindre à cauſe de ſa grande communication avec le cœur & le cerveau. Enfin le foye offencé profondement dans ſa ſubſtance, par le moyen des nerfs eſt une playe mortelle, parce qu'étant le principe des veines, s'il ſurvient une grande hemorragie, la mort s'enſuit, & s'il arrive que la veine cave ſoit coupée l'on meurt ſur le champ.



APHORISME XVII.

SI *os, vel cartilago, vel nervus, vel genæ pars tenuis, vel præputium disse-cta fuerint neque augentur, neque coalescunt.* L. 6. Aph. 19.

Si un os, un cartilage, un nerf, ou la partie de la jouë la plus mince, ou le prepuce sont coupez, ils ne croissent ni ne se réunissent plus.

Explication.

La raison est que les os, les cartilages, les nerfs, les tendons & les autres parties nommées spermatiques ne peuvent se reparer, se réprendre ni se réünir ensemble, comme elles étoient auparavant, que par le moyen d'un certain calus ou corps étranger qui s'engendre entre les bords de la playe, & qui les rejoint & les agglutine ensemble de la même façon que l'on rejoint avec de la colle les parties du bois qui ont esté separées. C'est pourquoy quand la fracture de l'os est profonde, ou qu'une partie de l'os a esté retranchée il ne peut être rétabli dans le mê-

me état qu'il étoit auparavant, parce que l'os qui de sa nature est dur & sec ne peut être joint à une substance molle & humide. Le cartilage ne peut croître ni se réünir, parce qu'il approche de la nature de l'os. Les nerfs, le prepuce, & les parties les plus tendres de la joue, comme sont encor les paupieres & les lévres, ne peuvent aussi croître ni se réünir, parce que toutes ces parties sont engendrées de la semence. Mais les parties charneuses qui ont esté coupées ou separées, croissent & se réunissent aisément, parce que le sang dont elles sont formées & nourries se convertit aisément en leur substance.

APHORISME XVIII.

SI *quod gracile intestinorum persectum sit, non coalescit.* L. 6. Aph. 24.

Si quelqu'un des intestins grêles a été coupé, il ne se réunit point.

Explication.

Les playes des intestins grêles sont presque toûjours incurables, parce que leur membranes déliées & nerveuses ne

se réunissent pas facilement, & qu'il est malaisé d'y appliquer des remedes. On en guérit pourtant quelquefois, sur tout quand la playe ne penetre pas & qu'elle ne va que jusqu'à leur superficie. A l'égard des gros intestins, comme leur substance est plus charneuse, les playes en sont aussi plus aisées à guérir, pourvû qu'il ne survienne point d'inflammation, & que la playe ne soit pas tellement profonde que les alimens & les excrémens sortent par cette ouverture.

Aphorisme XIX.

ERYSIPELAS *ab exterioribus ad interiora verti non est bonum, ab interioribus verò ad exteriora bonum.* L. 6. Ap. 25.

Si un érysipele qui paroît au dehors rentre au dedans ce n'est pas bon signe; mais s'il passe du dedans au dehors, c'est une bonne marque.

Explication.

Ce qui selon *Galien*, ne s'entend pas seulement de l'érysipele, mais aussi de

tout autre abſcés où la matiere qui le fait eſt quelque choſe de bon, lors qu'elle ſe jette d'une partie noble ſur une autre qui ne l'eſt pas ; mais lors que le contraire arrive, c'eſt un dépôt dangereux & mortel : car dans toutes maladies il vaut toûjours mieux que la matiere qui les cauſe, ſe jette des parties nobles & internes aux parties externes & moins nobles, que des parties externes aux internes, parce que le tranſport de cette matiere du dedans au dehors, eſt une marque que la nature ſurmonte la maladie. C'eſt pourquoi dans les maux externes il ne faut pas repouſſer l'humeur au dedans, mais l'attirer au dehors, & autant qu'il eſt poſſible, ôter la cauſe antecedente par la ſaignée & la purgation.



Aphorisme XX.

EUNUCHI *nec podagra laborant, nec calui fiunt*. L. 6. Aph. 28.

Les Eunuques ne deviennent point goutteux, ni chauves

Explication.

Si du tems d'*Hippocrate* les Eunuques n'étoient point travaillez de la goutte, c'étoit parce qu'ils vivoient sobrement, & qu'ils ne s'abandonnoient point ni aux excés du vin, ni aux autres plaisirs des sens, comme ils font aujourd'hui. Car on les void maintenant autant sujets à la goutte, que les autres personnes, soit que cette maladie leur soit communiquée par leurs parens, soit qu'ils se l'attirent par leurs excés & par leur intemperance; neanmoins ils ne deviennent point chauves, parce qu'étant humides, comme les femmes, ils ont des superfluitez d'humeurs propres à la generation qui se tournent à la nourriture & à l'entretien des cheveux.

Aphorisme XXI.

Mulier *podagra non laborat nisi menstrua ipsi deficiant.* L. 6. Aph. 29.

La femme n'est point goutteuse, si ce n'est lors que ses purgations cessent.

Explication.

La raison est que se faisant un reflux de sang des mois supprimez par tout le corps, la nature s'en décharge sur les parties les plus foibles, qui sont les jointures, où il cause les gouttes : ainsi on les guérit en leur ôtant cette suppression, & en remettant la nature dans son cours ordinaire. Cependant quoiqu'*Hippocrate* n'ait jamais passé pour menteur, & qu'il ait toûjours dit vrai dans ses écrits, les femmes en ce tems sont si incontinentes & si peu retenuës, que cet Aphorisme n'est plus vrai : d'où un Auteur s'écrie, ô ! les méchantes femmes qui ont fait mentir le bon *Hippocrate*. En effet il y en a qui sont plus intemperées que les hommes : elles aiment si fort la bonne chere, qu'elles les provo-

quent les premieres à Venus & à Bacchus, ce qui doit les rendre aſſez goutteuſes, ſans que leurs mois ſoient ſupprimez.

Aphorisme XXII.

Puer *podagra non laborat ante uſum venereorum.* L. 6. Ap. 30.

Un enfant n'eſt point goutteux avant l'uſage de Venus.

Explication.

Les enfans avant que d'avoir la connoiſſance des femmes ne ſont guéres ſurpris de la goutte, à moins qu'ils ne ſe l'attirent par leur intemperance ou que cette maladie ne leur ait été tranſmiſe par leurs parens, ou qu'une abondance de ſeroſitez qui s'amaſſent ſur leurs jointures naturellement foibles, n'y excite des douleurs ſemblables à celles de la goutte; de là vient que quelques enfans en ſont travaillez dés l'âge de dix ans, & d'autres encore quand ils ſont parvenus à l'âge de puberté qui ne commence guéres qu'à quatorze ans. C'eſt dans ce tems que les parties des

deux sexes se couvrent d'un poil folet, que la voix leur change, & que le corps déja grand n'employe pas tant de sang à sa croissance qu'il n'en reste pour faire la semence. C'est alors que la matiere seminale étant émuë & agitée pour un trop frequent usage de Venus, il se fait de grands changemens dans toute l'habitude du corps ; les esprits se dissipent, les humeurs se fondent, & lors qu'elles se répandent sur les jointures, elles y excitent ces gouttes & ces flüxions, dont ceux qui s'addonnent trop à l'amour & au vin, sont les plus tourmentez.

Aphorisme XXIII.

Qui *calvi fiunt, ijs varices magni non accidunt ; quibus autem calvis varices superveniunt, hi rursus capillati fiunt.* L. 6. Aph. 34.

Les grandes varices n'arrivent pas à ceux qui sont chauves ; mais s'il leur en survient durant qu'ils sont chauves, les cheveux leur reviennent.

Explication.

Voici deux propositions ; la premiere est que les chauves ne sont pas sujets aux grandes varices : ce que l'on ne doit pas entendre de ceux qu'on appelle proprement chauves ; car les cheveux ne leur reviennent jamais ; mais de ceux à qui les cheveux tombent par quelque vice d'humeurs, dont la matiere acre répanduë dans le cerveau, ne s'évacuant ni par le nez, ni par la bouche, ni par les hemorrhoides, cause la calvitie & cheute des poils, en corrompant & rongeant leurs racines.

La seconde proposition est que si les varices arrivent aux chauves à qui les cheveux reviennent, c'est une marque que la matiere de l'humeur qui étoit dans le cerveau & qui gâtoit & rongeoit la racine des cheveux, est descenduë aux vaisseaux des cuisses & des jambes où elle fait des varices, qui sont des veines dilatées, remplies d'un sang gros, melancolique, acre & mordicant, ce qui donne à connoître que les humeurs sont transportées de la tête aux parties inferieures.

Aphorisme XXIV.

Quibus *fiunt occulti cancri, non eos curare melius est : curati enim celeriter intereunt : non curati verò diutiùs vivunt*. L. 6. Aph. 38.

Il vaut mieux ne point entreprendre de guérir les cancers cachez & qui ne ſont point ulcerez ; car étant guéris les malades en meurent plûtôt ; & ſi l'on n'y touche point, ils vivent plus longtems.

Explication.

La raiſon eſt que le cancer étant une tumeur inégale, douloureuſe, dure, noire, livide & maligne, il s'en forme un abſcés cauſé par une humeur atrabilaire & incapable de coction, lequel a pluſieurs veines attachées à la chair, remplies d'un ſang gros & melancolique qui corrompu infecte non ſeulement le dedans des parties qu'occupe cet abſcés, mais même les parties voiſines. *Hippocrate* appelle cancers cachez ceux qui ſe forment dans les parties internes ou externes, mais qui ne ſont point

ouverts & ulcerez : il recommande de n'en point entreprendre la guérison ; parce que si le cancer est dans les parties internes, il est impossible d'y appliquer les remedes qui pourroient résoudre & dissiper la matiere qui le cause ; & s'il est dans les parties externes, il ne peut être guéri que toutes les racines ne soient coupées ou brûlées : Ainsi le danger est par tout égal. Car si on le coupe & que l'on extirpe pas sa racine, il augmente plus vîte, il ronge & corrode les chairs davantage, ou bien il renaît dans une autre partie, à moins que la cause n'en soit tout-à-fait ôtée ; c'est pourquoi ne pouvant si bien le guérir qu'il n'en reste quelque chose au dedans, il vaut mieux ne le point couper, ni cauteriser, ni y faire aucun remede, que de mettre un malade en danger de sa vie ; mais seulement user d'une cure palliative & anodine, pour en appaiser la douleur, & de tems à autre saigner, purger & provoquer les hemorroides pour empêcher la croissance d'un mal si funeste. J'ai traité une Dame qui en avoit un inveteré dans la matrice dont lon ne put lui appaiser les douleurs

que par l'injection de la decoction de la seconde écorce du sureau, mais à la fin elle mourut sans sentir aucune douleur à cette partie.

APHORISME XXV.

QUIBUS *suppuratio existens in corpore non apparet, his propter crassitudinem aut puris, aut loci delitescit.* L. 6. Aph. 41.

Ceux qui ont du pus caché en quelque partie du corps, que l'on ne peut point découvrir, cela vient de ce que le pus ou l'endroit où il est contenu, est trop épais.

Explication.

S'il est malaisé de connoître l'endroit où le pus s'est amassé, c'est non seulement quand l'abscés est caché dans le foye, dans le poûmon, & dans les autres parties internes, mais aussi lorsque le pus & le lieu où il est contenu sont si ramassez & si concentrez au fond du corps, que l'humeur ne se peut porter à la circonference; & pareillement lors que la peau même sous laquelle le pus

est caché, est quelquefois si épaisse; que l'on n'y découvre aucune tumeur qui fasse connoître au dehors qu'il y ait un abscés, quoique l'on en juge assez si la douleur & la fiévre ont precedé. Mais quand l'abscés est dans les parties externes, on en connoît le pus à la vûë & au toucher, excepté pourtant dans les tumeurs froides, où la peau est si dure & si épaisse que le pus ne la peut penetrer : d'où alors il faut faire une profonde incision dans cette partie pour donner issuë au pus, de crainte que venant à se pourrir par un trop long séjour, il ne corrompe les parties voisines, sur tout s'il est formé dans la capacité de la poitrine, autour des poûmons, au foye, à la rate, au pancreas, au mesentere & autres viscéres du bas-ventre, dans lesquelles parties internes la dureté des glandes & des petits abscés nous est souvent fort cachée, parce que l'on n'y ressent assez ordinairement ni douleur ni fiévre.

Aphorisme XXVI.

VLcera *quæ annua fiunt vel longiori durant tempore, in ijs os abscedere necessarium est & cicatrices cavas fieri.* L. 6. Aph. 45.

Dans les ulceres qui durent un an ou plus, il est necessaire que l'os carié sorte & que les cicatrices restent creuses.

Explication.

Parce que les ulceres malins où il y a un pus rongeant ne durent pas si longtems, sans que la pourriture ne se communique à l'os, d'où étant carié, il y reste une cavité, parce que la substance spermatique de l'os ne se peut rétablir; c'est pourquoi s'il est gâté on le ratisse, parce qu'il jette une serosité qui augmente l'ulcere; ce que l'on void, lorsqu'il est livide, & lorsque le pus est plus abondant & plus subtil. Les lévres de l'ulcere qui se réjoignent & une couleur rouge qui y paroît, montrent la corruption de l'os; si cela ne s'y trouve pas, l'intemperie de la partie, ou du perioste, ou la carochymie de tout le corps font

la longueur de ce mal que l'on empêche par la revulsion des humeurs qui coulent dessus ; ce que l'on fait en les conduisant par les urines, en les desséchant par les tisanes de salsepareille & & de guaïac, en saignant & en purgeant; puis on nettoye l'ulcere, on l'incarne, & on le cicatrise, afin qu'il n'y demeure aucune cavité.

APHORISME XXVII.

MORBI *podagrici sedata inflammatione intra quadraginta dies quiescunt*. L. 6. Ap. 49.

Les maladies qui proviennent des gouttes, l'inflammation étant appaisée, se terminent en quarante jours.

Explication.

Parce que l'humeur qui fait la matiere de la goutte des pieds & des mains étant bilieuse & rebelle, elle s'adoucit peu & se resout difficilement, tant à cause de la foiblesse & de l'épaisseur des parties, qu'à cause de la froideur de la matiere qui est répanduë dans le creux des jointures, d'où il faut un long-tems

pour la resoudre ; mais auparavant l'on ôtera l'inflammation des ligamens, des nerfs & des tendons des jointures ; ce n'est pas que si la matiere est plus subtile & moins épaisse, elle se resoudra plûtôt & ne passera pas quarante jours, si le malade & le medecin font bien leur devoir, & si elle n'est pas noüée, parce qu'alors elle est incurable, selon le proverbe.

L'on ne peut dissoudre les nœuds,
Des mains & des pieds des goutteux.

Aphorisme XXVIII.

Podagrici *dolores Vere & Autumno ut plurimùm moventur.* L. 6. Aph. 55.

Les douleurs des gouttes se renouvellent ordinairement au Printemps & en Automne.

Explication.

Ici il y a deux parties ; la premiere est que les gouttes s'irritent principalement au Printemps. La raison est que s'étant amassé beaucoup d'humeurs du-

rant l'Hyver, la chaleur du Printemps les fond, les liquefie & les fait tomber ſur les parties inferieures qui ſont les plus foibles, comme ſur les jointures, & ſur les autres parties nerveuſes & membraneuſes; ainſi ſi elles tombent ſur les omoplates, elles cauſent des douleurs aux omoplates; ſi ſur les coudes & les mains, elles excitent la chiragre; ſi ſur les hanches elles cauſent la ſciatique; ſi ſur les genoux elles produiſent la gonagre; & ſi ſur les pieds elles font la podagre.

La ſeconde partie eſt que les gouttes viennent auſſi pendant l'Automne, à raiſon de l'inégalité de ce tems qui remuë & trouble les humeurs dans le corps, & qui cauſe beaucoup de maladies parmi leſquelles ſont celles qui tiennent de la goutte, ſur tout lors que l'Eté l'on a mangé beaucop de fruits, & que l'on continuë dans l'Automne, d'où il s'engendrent des humeurs vicieuſes que le froid de cette ſaiſon exprime, de même qu'avec la main l'on exprime une éponge pleine d'eau, & les faiſant tomber ſur les jointures, elles y cauſent les douleurs de la goutte: c'eſt pourquoi le Printemps & l'Automne il faut

saigner & purger pour détourner ce mal, & pour empêcher en fortifiant les jointures, que les humeurs ne se jettent dessus.

Aphorisme XXIX.

Qui *coxendicum diuturno dolore infestantur, si his coxa exeat & rursum illabitur, signum est quod mucores ibi congeruntur.* L. 6. Aph. 59.

Si aprés de longues gouttes sciatiques la tête de l'os de la cuisse sort de sa cavité, & qu'étant remise elle retombe encore, c'est signe d'un amas de glaires dans cette partie.

Explication.

La raison est que ce phlegme gluant humecte, lubrifie & rend trop coulant cet os de la cuisse, & qu'il abbreuve, penetre & relâche trop ses nerfs, ses tendons & les ligamens qui naissent de l'os sacrum, & qui l'attachent avec lui; d'où ne pouvant rester dans la cavité profonde de l'ischium, pour être trop glissant & trop relâché, il se déboëtte & sort de tems en tems de cette cavité; car il faut sçavoir que la tête de l'os

de la cuisse est inserée dans la cavité de l'os de la hanche. Quant à la sciatique c'est une espece de goutte, & une douleur qu'on sent à la hanche, causée par une humeur froide, visqueuse & & salée, qui par son acrimonie picque ces parties osseuses & nerveuses, & par le mouvement violent que souffre la tête de cet os en vacillant dans sa cavité profonde, fait des douleurs insupportables, & cause la luxation de cette jointure, d'où la cuisse, quand l'os est sorti de sa cavité, devient plus longue & l'on reste boiteux. C'est pourquoi pour dessecher ces matieres glaireuses & fortifier cette partie, il faut en prenant soin de tout le corps, évacuer & purger souvent avec la decoction de salsepareille & son électuaire, & user de topiques, appliquez sur la partie qui la dessechent, & qui puissent du profond de sa cavité attirer l'humeur au dehors.



Aphorisme XXX.

Quibus *ischiade diuturna afflictis coxa egreditur, ijs crus tabescit & claudicant nisi urantur.* L. 6. Aph. 60.

Si à ceux qui ont esté long-tems travaillez de la sciatique, la tête de l'os de la cuisse sort de sa cavité, la jambe se desseche & s'amaigrit, & ils deviennent boiteux si on les cauterise.

Explication.

La raison est que l'humeur froide & glaireuse qui est répanduë dans toute la cuisse, la refroidit, y fait des obstructions & empêche que la nourriture ne s'y porte. Le sens de cet Aphorisme est une suite du precedent ; car lorsque dans une longue douleur de la sciatique la tête de l'os de la cuisse est sortie de la cavité de l'os de la hanche, si elle demeure long-tems en cet état, il en arrive deux accidens (dit *Hippocrate*,) l'un que la jambe s'amaigrit, à cause que cet os étant sorti de sa cavité, il presse les veines & les arteres, de sorte que le sang ne peut influer dans les

parties inferieures. L'autre que l'on devient boiteux, tant à cause de la foiblesse de la jambe qui ne peut soûtenir le corps, qu'à cause que la jambe se racourcit, ou qu'elle s'alonge. Pour prevenir ces deux accidens, on applique trois ou quatre cauteres actuels en trois ou quatre endroits autour de la hanche, on y fait des ulceres profonds, & on les tient long-tems ouverts, afin que toute la matiere qui s'est amassée dans cette cavité soit évacuée avec le pus des ulceres, & que les ligamens qui ont été ramollis & relâchez puissent être fortifiez par la cicatrice de ces ulceres mélangez. J'en ai guéri un par la saignée du pied, où il se fit une tumeur que l'on dissipa par les cataplasmes émolliens & resolutifs.



Aphorisme XXXI.

In *osse laborante caro livida malum*. L. 7. Aph. 2.

Si dans les maladies de l'os la chair devient noire & livide, c'est un mauvais signe.

Explication.

Galien en donne la raison, & dit que dans les playes des parties osseuses, la lividité, ou couleur de plomb signifie une grande pourriture & une intemperie froide de la chair qui environne l'os; car cette couleur noire & livide n'arrive pas dans les blessûres mediocres des os, mais elle se fait dans les grandes putrefactions des chairs autour des os, qui montrent qu'ils sont alterez & cariez, que la chaleur naturelle est éteinte, ce qui est un fort grand mal. C'est pourquoi l'on cauterise jusqu'à l'os, afin d'en ôter la pourriture; l'inflammation violente qui a precedé & qui détruit la chaleur, cause aussi cette humidité; les grandes contusions rendent encore les chairs livides, mais cela n'est pas à beaucoup prés si dangereux.

APHORISME XXXII.

ERYSIPELAS *ab osse denudato malum.* L. 7. Ap. 19.

Si l'érysipele arrive à l'os dénué de chair . c'est mauvais signe.

Explication.

Parce que l'érysipele qui attaque l'os dépoüillé de chair & de son perioste montre une bile acre, maligne & corrompuë, dont s'engendre cette tumeur inflammatoire qui ronge & qui consume la chair jusqu'à l'os; c'est pourquoi il faut premierement rafraîchir le corps & le purger autant qu'il est possible de ses mauvaises humeurs; puis appliquer les remedes propres à l'érysipele, & ensuite regenerer la chair dessus l'os découvert.



Aphorisme XXXIII.

PUTREDO *vel suppuratio ab erysipelate malum*. L. 7. Ap. 20.

Si la pourriture, ou la suppuration arrive à l'érysipele, c'est mauvais signe.

Explication.

La raison est que l'érysipele s'engendre d'une humeur qui ne se pourrit pas aisément : si donc il se convertit en pus, c'est une marque que l'érysipele est malin, & qu'il ne ronge pas seulement la superficie de la chair, mais qu'il mange les chairs tres-profondément, d'où il se fait un ulcere pourri qui se glisse & s'accroît tout autour, en rongeant par son acrimonie les parties saines, ce qui est un signe de la malignité de l'érysipele. *Celse* conseille l'usage des cauteres dans cette maladie.



APHORISME XXXIV.

S I *à vehementi pulſu in ulceribus fit ſanguinis eruptio, malum* L. 7. Ap. 21.

Si dans les ulceres, aprés un battement violent, il arrive une perte de ſang, cela eſt de mauvais augure.

Explication.

La raiſon eſt qu'un pouls vehement ne ſe fait que par une grande oppreſſion des arteres pleins d'eſprits échauffez, laquelle provient ou du lieu trop étroit qui les renferme, ou d'une diſpoſition douloureuſe en la partie, ou d'une grande inflammation ; ainſi la nature en ſe déchargeant de l'humeur qui l'accable excite un flux de ſang, qu'à peine peut-on arrêter, & dont l'écoulement affoiblit la partie ulcerée, au lieu qu'il lui ſeroit utile, s'il étoit moderé.



Aphorisme XXXV.

IN *capitis ossis præcisione si vacuum excipiat, delirium fit.* L. 7. Aph. 24. Si le crane de la tête est fracturé jusqu'au vuide, le malade tombe dans le delire.

Explication.

La raison est que si la playe de la tête ou la fracture de l'os penetre l'une & l'autre table, & va jusqu'au vuide qui est entre le crane & la dure mere qui enveloppe le cerveau, les esprits animaux se dissipent par cette ouverture, sur tout lorsqu'elle est grande & profonde d'où les membranes & le cerveau se refroidissant par l'air externe qui s'y glisse, la douleur arrive, & l'inflammation se faisant à ces parties membraneuses qui sont d'un sentiment exquis, le malade tombe en délire.



APHORISME XXXVI.

A CORRUPTIONE, *abſceſſus oſſis ſuccedit*. L. 7. Ap. 74.

Il ſe fait un abſcés à l'os lorſque la chair qui eſt autour vient à ſe corrompre.

Explication.

La raiſon eſt que la corruption de la chair s'augmentant, elle communique peu à peu ſa pourriture & ſon venin à l'os qu'elle corrompt & carie en peu de tems, & ſi la corruption commence par l'os qui eſt la baſe & le fondement de la chair & de toutes les autres parties molles, il s'exhale des eſprits de ſa ſubſtance qui s'attachent à la chair, & la corrompent plus vîte qu'elle ne le corrompt, à cauſe qu'elle eſt plus humide, & que l'os au contraire eſt plus ſec, plus ferme, plus ſolide & moins ſujet à s'abſceder & à ſe pourrir.

Aphorisme XXXVII.

HIs *quæ non ſecundum rationem juvant, non confidendum eſt, neque admodùm metuenda ſunt mala quæ præter rationem accidunt, pleraque enim horum inſtabilia & infirma ſunt, neque diuturna eſſe poſſunt.* L. 2. Ap, 27.

Il ne ſe faut pas fier aux choſes qui ne ſoûlagent pas avec raiſon, ni craindre beaucoup les maux qui arrivent ſans raiſon; car la plûpart des choſes ne ſont pas ſtables, & n'ont point accoûtumé de durer long-tems.

Explication.

Il y a ici deux propoſitions; la premiere eſt qu'il ne ſe faut pas fier au ſoulagement que l'on reſſent d'un mal, ni aux maladies qui ont quitté ſans raiſon, c'eſt-à-dire ſans qu'il y ait aucune évacuation, ni aucuns ſignes de coction qui ayent precedé. La raiſon eſt que ce ſoûlagemenr ou pour mieux dire cette treve n'eſt point faite avec criſe, ni avec

des signes certains, justes & convenables à la nature & à la maladie, comme sont les sueurs, les vomissemens, les abscés, les dejections, les flux de ventre, les hemorragies, ou autres sortes d'évacuations critiques, & medecinales; mais elle est faite sans aucunes causes, ni signes critiques; & comme si dans la fiévre ardente sans qu'il y ait aucune marque de crise, il sort quelques gouttes de sang pur, si l'on en est soulagé, c'est un soulagement trompeur; car une foible évacuation n'est point critique : ou si dans les maladies aiguës les malades sont soulagez sans que l'humeur ait esté purgée, il y aura peu de seureté; car ces sortes de maladies ne se terminent point sans une crise parfaite; ainsi quand l'on est un peu soulagé sans raison, il ne faut pas croire être guéri pour sentir moins de mal qu'à l'ordinaire, comme lors que la pleuresie se change en phtisie, la colique en paralysie, & les veilles dans les maladies aiguës en assoupissemens dangereux; un pareil soulagement parut dans *Hermocrate* l'onziéme jour sans signes de coction, mais en vain.

Cette verité se confirme par l'exemple de ceux qui ont esté mordus d'un chien enragé; car quoiqu'ils paroissent quelquefois hors de danger pendant trois ou quatre mois, il arrive souvent que le venin qui est caché au dedans, se reveille tout à coup, & que rassemblant ses forces, il corrompt & gagne insensiblement les parties nobles, & cause la mort. Ceci paroît encore dans ceux qui se fient aux Charlatans, aux vieilles & aux sorciers, qui par paroles, billets, chiffres & caracteres pendus au cou, aux bras ou appliquez au lieu où est le mal, s'imaginans déja être soulagez contre toute raison, deviennent plus dangereusement malades.

La seconde proposition est qu'il ne faut pas craindre les maux qui arrivent sans cause & sans raison, lorsqu'il a paru des marques de coction, & autres signes salutaires, comme lorsque le malade qui s'est assez bien trouvé le cinq & le six, commence le sept à réver, à respirer avec difficulté, à frissonner, à trembler, à sentir les nausées, la fiévre & autres accidens qui surviennent, parce que

n'étant ni stables ni certains, souvent au lieu d'être de mauvais augure, ils présagent quelquefois le triomphe de la nature par une crise qui doit bien-tôt faire le soulagement du malade: D'où *Hippocrate* dit qu'il ne faut pas juger temerairement des sueurs, des hemorragies, des urines, des déjections ou des abscés, parce que la crise parfaite succede presque toûjours à tous ces symptômes; ainsi ce qui épouvante assez ordinairement ceux qui assistent les malades, donne de l'esperance aux Medecins qui prévoyent les évenemens & la suite des maux pour lesquels on les appelle, en considerant la nature des signes qui paroissent, dont les uns sont tantôt bons & tantôt mauvais, quelquefois seurs & quelquefois non; en sorte qu'il n'appartient qu'aux vrais connoisseurs de ne se point troubler des changemens differens qui arrivent dans le cours & au tems de toute maladie.



Aphorisme XXXVIII.

QUI *omnia ſecundum rationem facit, nec illi ſecundum rationem ſuccedunt, ad aliud tranſire non debet, dum manet quod à principio viſum eſt.* Lib. 2. Aph. 52.

Celui qui fait toutes choſes ſelon la raiſon, quoi qu'elles ne répondent pas au juſte jugement qu'il en a fait, ne doit pas changer de deſſein, ſi tout ce qui lui avoit ſemblé bon dés le commencement eſt toûjours dans le même état.

Explication.

Cet Aphoriſme regarde le Medecin qui fait toutes choſes ſelon raiſon, avec poids & meſure, & en tems & lieu; c'eſt à dire que les choſes qu'il commencera avec jugement il doit les continuer & finir de même; car ce n'eſt pas peu de prudence que de perſeverer dans les remedes que l'on a jugé neceſſaires au commencement pour combatre la maladie; & com-

me l'on ne doit pas les changer temerairement s'ils ont été ordonnez pour convenables à la nature du mal, à l'âge, à la coûtume, & aux forces du malade; il ne faut pas aussi s'y attacher trop scrupuleusement, si la raison les trouve contraires. Mais avant que de rien entreprendre, il faut bien considerer le commencement, l'état & la fin qu'on se propose dans la cure d'une maladie; car le corps est quelquefois si mal disposé, les humeurs si cruës & le mal si caché & si opiniâtre, que l'on ne croid pas par les voyes qu'on a prises, en venir à bout. Cependant quoique l'on ne voye point d'avancement, & que tout semble rester dans un même état sans aller ni reculer, il arrive tout à coup quand on a bien commenceé, que la maladie se termine heureusement, sans passer à d'autres remedes.

Il faut encore avoir égard à la qualité du remede, au tems & à la maniere de le donner. Car si ce qui a parû dés le commencement

perſevere ; c'eſt-à-dire , ſi la maladie n'eſt point changée en une autre , ſi ſon mouvement eſt toûjours le même , ſi elle eſt accompagnée des mêmes ſignes & des mêmes accidens ; il ne faut changer ni la quantité du remede , ni le tems , ni la maniere de le donner. Que ſi neanmoins on s'étoit oublié de quelque choſe en l'adminiſtration des remedes, quoique pluſieurs-fois reiterez , ou que la maladie eût changé , ou qu'il parût du danger à continuer la même methode de traiter , il n'y a pas de difficulté qu'il vaut mieux paſſer à d'autres moyens & experimenter d'autres remedes , leſquels on doit toûjours pour le bien des malades, accommoder ſuivant l'accroiſſement ou la diminution des ſymptômes : Enfin ſi l'on a manqué en quelque choſe , il faut faire en ſorte que les aſſiſtans ne s'en apperçoivent point : mais pour cela il faut que tout le corps de la Medecine y concoure , c'eſt-à-dire , que le Medecin , l'Apoticaire & le Chirurgien ſoient de

concert ensemble, pour se conserver l'honneur & l'estime du Public, & ne pas faire mépriser ce grand Art.

Laus uni trinoque Deo, Matrique Sacratæ.

Qu'au Saint Esprit, qu'au Pere, au Fils sa vive Image,
Qu'à sa Mere Sacrée on rende tout hommage.

FIN.



TABLE
DES MATIERES
contenuës en ce Livre.

A

B

D

G

H

I

N

O

R

S

T

Fin de la Table.

